FONDO PIZZOFALCONE

NAZIONALE
B. Prov.
VIII
556
NAPOLI
BIBLIOTECA
VITT. EM. III

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XX
Palchetto 6
Num.° d' ordine 20 3h a 25

B Pw
VIII
556

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DES VOYAGES.

TOME VINGT-CINQUIEME.

641830

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES,
CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile et de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les Mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts et Sciences, Commerce, Manufactures, enrichie de Cartes géographiques et de figures.

Second volume du Supplément, et faisant suite aux Voyages d'Afrique.

TOME VINGT-CINQUIÈME.

A PARIS,
Chez MOUTARDIER, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins, No. 28.

AN X. — 1802.

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

LIVRE IX.
VOYAGES D'AFRIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Voyage de Bruce en Nubie, en Abyssinie, et aux sources du Nil. — Il s'embarque à Sidon. — Se rend à Alexandrie. — Il arrive au Caire; à Sienné, à Cosseir, sur la Mer-Rouge, visite ce golfe, relâche à Masuah, sur la côte d'Abyssinie.

BRUCE

Le voyage de Bruce en Nubie, en Abyssinie et aux sources du Nil, est le plus hardi qu'on ait tenté par terre dans ce siècle. Il

Bruce.

s'embarqua à Sidon, le 15 juin 1768, sur un vaisseau français qui le porta bientôt à Alexandrie. Cette ville promet de loin un spectacle digne d'attention; mais au moment où l'on entre dans le port, l'illusion s'évanouit, et l'on n'aperçoit plus qu'un très-petit nombre de ces beaux monumens qui distinguaient les anciens, épars parmi les édifices aussi mal imaginés que mal construits, qu'ont élevés les Arabes et les Turcs.

Les vaisseaux des Chrétiens n'ont pas la liberté d'entrer dans ce qu'on appelle le Vieux-Port. La raison qu'en donnent les Turcs, c'est qu'on veut éviter que les femmes musulmanes ne soient vues, lorsqu'elles prennent l'air le soir à leurs fenêtres.

Le séjour de Bruce à Alexandrie ne fut pas long. Il prit la route du Caire, en passant par Rosette, que les Arabes nomment la ville orthodoxe, parce qu'ils pensent que tôt ou tard Rosette doit succéder à la Mecque, et jouir de tous les privilèges célestes que la possession des reliques du Prophète peut procurer.

A son arrivée au Caire, Bruce y retrouva un moine, nommé le père Christophe, qu'il avait connu à Alger, et avec qui il s'était lié d'amitié. Ce moine lui rendit de vrais services; il en parla comme d'un médecin ha-

bile au cophte *Risk*, secrétaire d'Ali-Bey qui gouvernait alors l'Égypte. Ce prince, connu à présent en Europe par tout ce qu'on a raconté de ses aventures et de son courage, avait déjà éprouvé les faveurs et les disgraces de la fortune : et après avoir été banni de sa capitale par ses rivaux, Il venait de jouir de la satisfaction de les en chasser à son tour, et d'y rentrer tout puissant. Bruce.

Risk se disait savant en astrologie. Ali-Bey, semblable à tous les autres Musulmans, croyait tout ce qu'il lui prédisait : il soumettait à cette folie son esprit et sa raison. Et Risk, payé sans doute par la Porte, le conduisit de faute en faute, jusqu'à ce qu'il l'eût perdu en le faisant obéir aux étoiles.

Bruce fut présenté à Ali-Bey : il était assis sur un large sopha, couvert d'une étoffe cramoisie et or, son turban, sa ceinture, et le manche de son poignard, étaient ornés d'une grande quantité de pierres très-fines. Le diamant, sur-tout, placé sur son turban, et qui supportait un groupe d'autres brillans, était l'un des plus gros que l'on puisse voir.

Le bey parla tout de suite de la guerre des Turcs et des Russes ; et il demanda à Bruce s'il avait observé quel serait le succès de cette guerre. Celui-ci répondit que les Turcs se-

raient vaincus par terre et par mer, toutes les fois qu'ils combattraient,

Bruce.

Constantinople sera-t-elle brûlée ou prise, demanda encore Ali? Ni l'un, ni l'autre, répliqua Bruce; mais la paix se fera, après qu'on aura répandu beaucoup de sang; et aucun parti n'aura retiré de grands avantages de la guerre.

A ces mots, le bey frappa ses mains l'une contre l'autre, et jura en langue turque. Alors, se tournant vers Risk qui était debout, il lui dit: ce sera bien malheureux, sans doute; mais ce qui est vrai est vrai, et Dieu est miséricordieux.

Le bey offrit ensuite à Bruce du café et des confitures, et lui promit sa protection. Quelques jours après, il l'envoya chercher pour le consulter sur sa santé. Bruce lui ordonna de boire du thé verd, jusqu'à ce qu'il eût bien vomi, et de prendre ensuite une tasse de café très-fort, ou un verre de liqueur.

A ces derniers mots, Ali le regarda d'un air de surprise, et lui dit gravement: — De la liqueur? ne savez-vous pas que je suis musulman? — Oui, lui répondit Bruce; mais moi je ne le suis pas, et je vous indique ce qui est bon pour votre corps, sans prétendre avoir rien à démêler avec votre religion ou

avec votre ame. Ce discours le fit beaucoup rire ; il parut satisfait de cette franchise, et il s'écria : voilà qui est parler en homme. Bruce.

Ces entrevues mirent Bruce à portée de se procurer des lettres de recommandation d'Ali-Bey, adressées aux gouverneurs et chefs des différentes provinces qui étaient de sa dépendance. Des janissaires lui en donnèrent aussi pour différentes places. Il avait déjà reçu un firman du grand-seigneur, qui le mettait sous la protection immédiate de la Porte Ottomane.

Le père Christophe se chargea de faire écrire des lettres en sa faveur, aux Chrétiens puissans d'Abyssinie, par le patriarche grec qui réside au Caire. Muni de toutes ces ressources, et après avoir fait ses derniers préparatifs, Bruce s'embarqua sur le Nil, le 12 décembre, pour gagner la haute Égypte. Il visita les villes et les ruines qui se trouvent sur les deux rives du fleuve même, à quelque distance. Ses observations sont presque toutes assez conformes à celles qu'on lit dans les relations des voyageurs ; sur-tout dans celles de Norden, qu'il critique cependant quelquefois avec assez d'amertume. En passant sous silence ces remarques, nous ne faisons qu'épargner au lecteur l'ennui qu'il y a à relire deux fois la même

Bruce.

chose. Enfin, après une heureuse navigation, Bruce arriva à Syenné, que les Arabes appellent *Assouan*, c'est-à-dire l'éclairée, par allusion sans doute au puits dont le fonds était éclairé par le soleil, lorsqu'il passait directement au-dessus dans le mois de juin.

Sienné est fameuse par les premières tentatives que firent les géomètres grecs, pour déterminer la mesure de la circonférence de la terre. Eratosthènes, né à Cyrène, environ deux cents ans avant l'ère vulgaire, fut appelé d'Athènes à Alexandrie par Ptolomée Évergètes, qui lui confia sa grande et magnifique bibliothèque. Dans les observations qu'on fit alors, on détermina deux choses : l'une, c'est qu'il y a exactement cinq mille stades de distance de Syenné à Alexandrie ; et l'autre, c'est que ces deux villes sont sous le même méridien. On a démontré depuis, que cette dernière observation n'était pas exacte. Il fut encore vérifié, que dans le solstice d'été, à midi, le soleil étant dans le tropique du cancer, et dans sa plus grande déclinaison au nord, le puits se trouvait totalement éclairé, et qu'aucun corps élevé perpendiculairement, et sur une surface plate, ne pouvait donner de l'ombre à cent cinquante stades autour du puits : d'où l'on conclut justement, que ce jour-là le

soleil passait si verticalement sur Syenné, que le centre de son disque correspondait immédiatement au centre du puits. Bruce.

Le même jour du solstice d'été, au moment où le soleil était au méridien de Syenné, Eratosthènes plaça perpendiculairement une baguette de fer dans le fond d'une sphère à demi-concave, et il l'exposa en plein air à Alexandrie. Si cette baguette n'eût point donné d'ombre à Alexandrie, elle eût été précisément comme celle qu'on aurait plantée dans le milieu du puits de Syenné, et la conséquence aurait été, que le soleil passait verticalement dessus. Mais Eratosthènes trouva, au contraire, que la baguette donnait de l'ombre à Alexandrie; et en mesurant la distance de l'extrémité de l'ombre au pied de la baguette, il en conclut qu'Alexandrie était éloignée de Syenné d'un cinquantième de la circonférence du globe.

Cette dernière expérience est belle; mais elle contient une grande erreur, puisqu'elle donne à la terre plus de onze mille lieues de tour. Si on a dit vrai, en parlant dEratosthènes, il paraît que sa mesure de l'arc du méridien fut faite avec bien plus de justesse et de succès, que celle de la circonférence du globe.

Bruce.

Le voisinage de la dernière cataracte du Nil excita la curiosité de Bruce. Un voyageur qui a lu ce que certains écrivains ont dit de cette cataracte, et qui arrive sur ses bords, est un peu surpris, en voyant que des vaisseaux la remontent, et que sa chute n'est pas assez bruyante pour occasionner, comme on l'a prétendu, une surdité à ceux qui en approchent. Le lit que remplit le fleuve n'a pas plus d'un demi-mille de large; il forme plusieurs petits canaux que séparent de très-gros blocs de granit, de trente à quarante pieds de haut. Les eaux contenues pendant un assez long espace, entre les montagnes de la Nubie, semblent redoubler la rapidité de leur cours; leur choc contre les obstacles qu'elles rencontrent; la réunion bruyante de leurs courans opposés à l'issue des canaux; tout forme un bouillonnement, une confusion, un désordre qui porte dans l'ame plus de surprise que de terreur.

En partant de Syenné, Bruce redescendit le Nil, et s'arrêta à *Negadé*, et y attendit la caravane qui transporte à travers le désert, jusqu'à Cosseir, le blé destiné pour la Mecque. Il la joignit à Kenné, le jeudi 16 février 1769: en sortant de Kenné, on ne voit à gauche que des montagnes inhabitées. Les Arabes qu'on y rencontre sont pauvres et peu nom-

breux; ils sont logés dans des maisons singulièrement construites; elles sont faites en entier d'argile, et ont la forme d'une ruche d'abeilles: la plus grande n'a pas dix pieds de haut et six pieds de large. C'est ici le moment de n'employer que le récit de Bruce, et de l'entendre parler lui-même. « Le 17, à huit heures du matin, je fis monter tous mes domestiques à cheval; nous prîmes nous-mêmes la conduite de nos chameaux, et nous nous avançâmes lentement à travers le désert. Il y avait dans notre caravane un désordre, une confusion, qu'il est impossible de décrire, et nous n'ignorions pas que les gardes qui nous escortaient n'étaient qu'une troupe de voleurs. Il étaient au nombre de deux cents, tous à cheval, armés de carabines, et ayant l'air de vrais lions: malgré cela, cinquante Arabes auraient fait fuir ces héros, à la première vue, sans répandre une seule goûte de sang.

Source.

A près de douze milles de distance, on trouve une chaîne de montagnes qui ne s'élèvent pas très-haut, mais qui sont peut-être les plus arides qu'il y ait au monde. Quand nous eûmes atteint ces montagnes, nous marchâmes dans une petite plaine d'environs trois milles de large, qui les sépare, et où il n'y a pas l'apparence d'un arbuste ni d'un brin

Bruce.

d'herbe; on n'y aperçoit non plus nulle trace d'aucun être vivant, ni antelopes, ni autruches, ni serpens, ni lézards, qui sont les habitans ordinaires des déserts les plus horribles: les oiseaux même semblent fuir un séjour aussi désastreux; nous n'y en vîmes pas voler un seul. La surface de la terre y est absolument dépourvue de toute espèce d'eau. Le soleil y darde ses rayons et y répand une chaleur brûlante. Nous essayâmes de frotter deux morceaux de bois l'un contre l'autre, et en moins d'une demi-minute ils furent en feu, ce qui prouve combien dans ce pays tout est desséché et prêt à s'enflammer.

L'après midi, il nous arriva vingt Turcs qui venaient de la Caramanie, qui est cette partie de l'Asie-Mineure, située sur les bords de la Méditerranée, vis-à-vis des côtes d'Égypte. Ils étaient tous très-bien vêtus à la turque, montés sur des chameaux, ayant le sabre au côté, des pistolets à la ceinture, et portant une jolie carabine avec des munitions dans des gibernes: quelques-uns d'entr'eux parlaient arabe. Dès qu'ils eurent appris que la grande tente appartenait à un voyageur anglais, ils y vinrent sans cérémonie. Ils me dirent qu'ils étaient tous voisins et amis, et qu'ils étaient partis ensemble pour aller à la Mecque en

pélérinage ; mais qu'ignorant le langage et les coutumes des Égyptiens, ils avaient été traités assez mal depuis qu'ils avaient débarqué à Alexandrie, et particulièrement dans un certain endroit où un de ces voleurs qui plongent dans le Nil, était monté à leur bord pendant la nuit, et leur avait enlevé un petit porte-manteau contenant deux cents sequins en or ; qu'ils s'en étaient plaints au bey de *Girzé*, et qu'il n'en avaient obtenus aucune satisfaction ; qu'enfin ils venaient d'apprendre qu'il y avait dans la caravane un anglais qu'ils reconnaissaient pour leur compatriote, et qu'ils venaient lui proposer de faire cause commune avec eux, et de se défendre mutuellement contre leurs ennemis. Bruce.

Ces Turcs paraissaient être un peu au-dessus de la classe ordinaire du peuple. Tous avaient leur porte-manteau fort bien arrangé ; et ils me firent entendre qu'il y avait de l'argent dedans ; ils les attachèrent l'un à l'autre autour du poteau du milieu, précaution nécessaire ; car il avait été aisé de s'apercevoir que depuis le premier moment de l'arrivée des Turcs, les Arabes de la caravane n'avaient cessé d'avoir les yeux sur ces porte-manteaux.

Nous séjournâmes le 18 à *Legera*, pour attendre la réunion des caravanes qui étaient

Bruce. restées en arrière; et nous en partîmes le 19 à six heures du matin : à dix heures, nous passâmes auprès d'une montagne de marbre vert et rouge; et à midi, nous entrâmes dans la plaine d'*Hamra*, où nous observâmes d'abord que le sable était rouge et tirant sur la couleur pourpre du porphyre : à quatre heures, nous campâmes dans un endroit où le sable était de la même couleur. Nous remarquâmes que les fourmis, les seuls êtres vivans qui habitent ces déserts, étaient d'une superbe couleur rouge, comme le sable.

Le 20, nous fûmes dédommagés de l'uniformité des objets que nous avions vus la veille. A midi, nous entrâmes dans une plaine remplie d'acacias, plantés à égale distance. Des arbres isolés étendent leurs branches bien davantage, comme si la nature les faisait croître à proportion du besoin que les voyageurs ont de rechercher leur ombrage. A droite de la vallée d'acacias, nous vîmes du porphyre et du granit d'une extrême beauté.

Le 21 nous, partîmes de grand matin; nous passâmes dans divers défilés, étant continuellement inquiétés par la nouvelle que les Arabes approchaient; cependant nous n'en vîmes aucun. Les défilés que nous avions suivis nous conduisirent dans une longue plaine, à l'extrê-

mité de laquelle nous trouvâmes une montagne dont la plus grande partie était de marbre *verde antico*, comme on l'appelle à Rome, et le plus beau que j'ai vu de ma vie. Bruce.

Lorsque nous eûmes passé cet endroit, nous vîmes presque continuellement des montagnes des deux côtés de notre chemin, et surtout à droite. Nous campâmes à midi ; car nous avions besoin de repos. Les conducteurs de nos chameaux furent obligés d'aller chercher de l'eau à cinq milles : je les accompagnai, dans l'espérance de voir quelques antelopes qui vont boire, la nuit, dans des citernes, quand elles n'ont pu y aller le jour. Il était près de minuit quand nous nous en retournâmes. Nous aperçûmes de loin nos tentes toutes éclairées, ce qui n'est pas d'usage à cette heure de la nuit : je soupçonnai tout de suite qu'il était arrivé quelque fâcheuse aventure ; je vis en arrivant, que les Turcs armés montaient la garde autour de la tente.

L'on m'apprit, en me rendant compte de ce qui s'était passé, que deux hommes s'étaient glissés dans la tente de mes gens pendant qu'ils étaient plongés dans leur premier sommeil, et avaient essayé de dérober un porte-manteau : mais comme tous les porte-manteaux étaient attachés l'un à l'autre autour

du poteau qui soutenait le milieu de la tente,
Bruce. le bruit éveilla mes domestiques qui saisirent un des voleurs. Les Turcs voulurent aussitôt se défaire a coups de sabre de ce misérable; cependant mes domestiques obtinrent avec beaucoup de difficulté qu'on l'épargna, conformément à mes ordres; car je voulais éviter autant qu'il était possible, en pareille occasion, d'en venir aux dernières extrémités. A la vérité, je permettais à mes gens de se servir de leurs bâtons, autant que leur prudence le leur conseillait: mais cette fois-ci ils avaient passé les bornes de la modération; en un mot, les coups avaient été si libéralement distribués, que celui qui les avait reçus ne donnait plus aucun signe de vie, que par quelques gémissemens; et on l'avait jeté à quelque distance de la tente. Il paraissaît que c'était un domestique de *Sidi hassan*, Égyptien, esclave ou domestique lui-même du *scheik haman*, par l'orde de qui il conduisait et commandait la caravane; si tant est pourtant qu'il eût-là une conduite et un commandement.

A la pointe du jour, la caravane fut très-alarmée. On avait été informé que trois cents Arabes *Atouni* étaient venus puiser de l'eau; et en effet, nous avions vu beaucoup de traces qui indiquaient qu'il y avait eu récemment

du monde à la citerne où nous étions allés le soir. Bruce.

Vis-à-vis de l'endroit où nous étions campés, était Terfowey, grande montagne composée en partie de marbre verd, et en partie de granit. A environ quarante pas, en dedans de la vallée étroite qui sépare Terfowey de la montagne qui lui est opposée, il y avait le fût ou la tige d'une immense obélisque de marbre presque carré; sa base et son sommet étaient brisés; malgré cela, il avait encore trente pieds de long et dix-neuf pieds de face; environ deux pieds de la base étaient parfaitement séparés de la montagne, et tout le reste n'était détaché que par un côté : l'entrée de la carrière avait été élargie et nivelée, et le chemin pratiqué au-dessous du bloc.

Le 22, à une heure du matin, notre caravane se remit en marche, pleine de terreur de l'approche des *Atouni*. Nous marchions du côté de l'orient; et à trois heures nous arrivâmes aux défilés; nous aperçûmes une immense quantité de petits morceaux de granit de différente qualité, ainsi que des morceaux de porphyre répandus dans la plaine; ils sortaient probablement des anciennes carrières, et ils avaient été carriés là par les torrens.

A la suite de cette plaine, toutes les mon-

Bruce.

tagnes que l'on trouve, à main droite, sont de marbre rouge ; il y en a immensément ; ce spectacle est un des plus extraordinaires que j'aie jamais vu. Les montagnes de marbre rouge s'étendent le long de la mer ; et les vaisseaux qui fréquentent la côte d'Abyssinie pouvant les observer, je fus étonné que l'on n'eût pas imaginé que c'était-là la raison qui avait fait donner à cette mer le nom de mer-Rouge, plutôt que de l'attribuer à une foule de causes invraisemblables.

A huit heures nous commençâmes à descendre rapidement ; et une demi-heure après, nous entrâmes dans un défilé ayant de chaque côté des montagnes de marbre vert. Nous les examinâmes attentivement, et nous reconnûmes qu'à environ un tiers de leur épaisseur, il y avait une grande veine de jaspe vert, tacheté de rouge : ce jaspe était si dur, qu'il nous fut impossible d'en détacher des morceaux à grands coups de marteau ; cependant il portait les antiques empreintes de la main des hommes, plus qu'aucune autre partie des montagnes que nous avions déjà vues. On aperçoit encore très-facilement les canaux creusés, jadis, pour conduire l'eau au travers de la montagne, et qui venaient se terminer à la carrière de jaspe, preuve indubitable que l'eau était

était pour les anciens peuples un des moyens de couper et de détacher ces pierres si dures. Bruce.

A dix heures, nous descendions encore par un chemin très-rapide, ayant de chaque côté du jaspe et du marbre vert, lorsque nous eûmes la première vue de la mer Rouge. Une heure et un quart après, nous arrivâmes à *Cosseir.*

J'avais d'abord été étonné, comme tous les voyageurs, en voyant la prodigieuse quantité de marbre magnifique qu'on trouve dans tous les monumens de l'ancienne architecture des Égyptiens : mais mon étonnement à cet égard cessa, quand j'eus traversé, en quatre jours, un pays où il y a plus de granit, de porphyre, de marbre, de jaspe, qu'il n'en faudrait pour bâtir Rome, Athènes, Corinthe, Syracuse, Memphis, Alexandrie, et une douzaine d'autres villes pareilles : il est vraisemblable que les chemins creux des montagnes, qu'on nomme défilés, ne sont point l'ouvrage de la nature, mais des hommes, et qu'on a pratiqué tous ces passages, afin de rendre la descente vers le Nil aussi aisée qu'il était possible. J'ai jugé que, dans ces passages, il n'y avait guère qu'un pied de pente par cinquante pieds de chemin ; de sorte que de l'endroit où l'on prenait les plus pesans blocs jusqu'au Nil, ils devaient

Bruce.

être tirés avec le moins d'efforts possible, et en même temps assez retenus par le frottement, pour qu'ils ne roulassent pas plus vite qu'il n'eût fallu, et qu'ils ne fussent pas emportés avec une vélocité contre laquelle on prenait sans doute encore d'autres moyens.

Cosseir est un petit village entouré de murailles de boue, sur le bord de la Mer-Rouge, et au milieu de ces amoncèlemens de sable, que le vent rassemble et disperse alternativement. Il est défendu par un château carré, construit en pierres de taille, avec des tours carrées dans les angles, où il y a trois petits canons de fer et un de bronze, tous en fort mauvais état. Ces canons ne servent absolument qu'à épouvanter les Arabes, et à les empêcher de piller le village, quand on y a déposé le blé qu'on veut transporter à la Mecque, dans les temps de famine.

Ce qu'on appelle le port de Cosseir, se trouve au sud-est. Il n'y a qu'un rocher qui s'étend à environ quatre cents pas dans la mer, et abrite les vaisseaux. Il y a dans la ville un grand enclos, entouré de hautes murailles de terre, où chaque commerçant a un magasin pour renfermer son blé et ses autres marchandises qui ne consistent guère qu'en toiles des Indes, pour la consommation de la Haute-

Égypte. C'est-là tout ce qu'on porte à Cosseir, depuis que le commerce du Dengola et du Sennaar a été interrompu. Bruce.

J'avais des ordre du *Scheik haman* pour loger dans le château. Mais quelques heures avant mon arrivée, *Hussein-bey abou-kersh* avait débarqué, venant de la Mecque et de Jidda; et il s'était emparé des appartemens qu'on m'avait destinés. C'était un des beys errans qu'Ali-bey avait vaincus et chassés du Caire. On l'avait surnommé *abou-kersh*, c'est-à-dire, le père au gros ventre, à cause de son extrême grosseur, mais depuis ses revers il était devenu un peu moins gros. Mes gens, qui me précédaient, croyant qu'un ami du bey victorieux devait jouir de plus de considération qu'un bey banni, déposèrent une partie de mon bagage dans le château, au moment où ce potentat en prenait possession. Soudain le sabre fut tiré, et on menaça de mort mes pauvres domestiques, qui s'enfuirent et se cachèrent jusqu'à mon arrivée.

Dès qu'ils vinrent se plaindre à moi, je leur dis qu'ils avaient eu tort; qu'un souverain devait jouir par-tout de ses droits, et que ce n'était point à moi à juger s'il en avait le pouvoir ou non. Je me procurai facilement une maison, et j'envoyai faire mes complimens au

Bruce.

bey par un des quatre janissaires du Caire qui s'était joints à moi. Je lui fit dire en même-tems que je le priais de me rendre mes effets, et d'excuser l'ignorance de mes domestiques qui ne savaient point qu'il était à Cosseir ; mais que, d'après le firman du grang-seigneur et les lettres du bey, de la Porte et des janissaires du Caire, dont j'étais muni, ils avaient pensé que j'avais le droit de me loger dans le château, s'il n'avait pas déjà été occupé par lui.

Hussein-bey fit beaucoup de questions au janissaire, qui lui dit que j'étais anglais, protégé du grand-seigneur, du bey, de la Porte et du Caire, et que, par humantité, j'avais fourni de l'eau et d'autres provisions à des étrangers turcs, avec qui nous avions traversé le désert. Hussein parut alors très-fâché de la conduite de ses gens. Il ordonna de son propre mouvement à son premier lieutenant de quitter son logement, où il fit porter mon bagage. Je refusai absolument de profiter de sa politesse : je lui fis dire que je savais qu'il n'était là que pour quelques jours, et que, comme j'y serais moi-même pour plus de temps, je me contenterais de prendre son logement à son départ, pour mettre mes effets à l'abri des Arabes ; mais qu'il n'y avait aucun risque

à courir pendant qu'il était dans la ville. J'ajoutai que j'irais lui présenter mon respect dans la soirée, quand la chaleur serait moins forte. J'y allai en effet, et je lui portai un petit présent, auquel il ne s'attendait sûrement pas. Nous nous fîmes réciproquement beaucoup de civilité. Les turcs qui avaient été mes compagnons de voyage, étaient tous chez lui, et il me donna à plusieurs reprises, beaucoup de louanges sur la générosité que j'avais exercée envers eux. Bruce.

Les turcs trouvant une occasion favorable d'être écouté, ne manquèrent pas de porter des plaintes contre l'arabe qui avait tenté de les voler. *Hussein-bey* me demanda si cela était arrivé dans ma tente. Je répondis que c'était dans celle de mes domestiques. — Pour quelle raison, me dit-il, vous autres Anglais, qui connaissez si bien ce que c'est qu'un bon gouvernement, n'avez-vous pas donné ordre qu'on fît tomber, devant la porte de votre tente, la tête du coupable, tandis qu'il était en vos mains? — Bey, répliquai-je, je sais ce que c'est qu'un bon gouvernement; mais étranger et chrétien, je n'ai aucun titre pour exercer le pouvoir de vie et de mort dans ce pays : il n'est qu'un seul cas où je me le permettrais; ce serait celui où un homme attenterait à ma

Bruce.

vie ; alors, je crois que je serais en droit de me défendre, quelles qu'en pussent être les conséquences pour l'agresseur. Mes gens prirent l'arabe sur le fait ; ils savaient de moi que, dans ces sortes d'occasions, il fallait châtier le voleur de manière à le mettre hors d'état de dérober pendant deux mois. Ils le firent, et cette punition exercée de sang-froid était suffisante. — Pour moi, reprit le bey, je ne suis jamais de sang-froid avec de pareils coquins : va, dit-il, en parlant à un de ses soldats, dis de ma part à *Hassan*, chef de la caravane, qu'à moins que l'arabe qui a voulu dérober, ne soit pendu demain avant le lever du soleil, je le chargerai de fers lui-même, et je le traînerai ainsi jusqu'à *Furshout*.

Au moment qu'il eût donné cet ordre, je pris congé de lui en lui disant, *Hussein-bey*, profitez de mes conseils, ayez un vaisseau et faites partir tous ces Turcs pour la Mecque, avant que vous ne quittiez vous-même la ville ; autrement, soyez certain qu'ils répondront tous de la mort de l'arabe, et que peut-être ils seront tous dépouillés et massacrés dès que vous aurez tourné le dos. C'était tout ce que je pouvais faire pour les mettre à l'abri du ressentiment qui les menaçait. Mes avis furent suivis, et les pauvres Turcs s'embar-

quèrent le lendemain matin avec beaucoup de satisfaction. Le voleur ne fut point puni ; on ne lui fit rien, sous prétexte qu'il s'était évadé. Bruce.

Le bey ayant quitté Cosseir, je me logai alors dans le château ; et comme on m'avait raconté des choses fort étranges de la montagne des Émeraudes, je résolu d'y faire un voyage ; je pris un homme qui avait été deux fois à cette montagne ; je frétai le meilleur vaisseau qui fût dans le port ; et le mardi, 14 mars, nous fîmes voile de Cosseir, et nous allâmes tout doucement le long de la côte.

Le 15, à neuf heures du matin, nous vîmes un grand rocher qui s'élevait comme une colonne du sein de la mer ; je le pris d'abord pour une partie du continent ; mais je le reconnus bientôt pour une île. Cette île est à environ trois milles du rivage, de forme ovale et s'élevant tout-à-coup vers le milieu. On la nomme dans le langage du pays *Ibbel Siberger*, ce que nous rendons par montagne des Émeraudes. Le 16, à la pointe du jour, je pris avec moi l'Arabe de Cosseir, qui connaissait l'île, et nous débarquâmes dans un endroit parfaitement désert. Nous trouvâmes d'abord un sable mouvant, comme celui de Cosseir, et ensuite un sol plus solide, où il n'y avait

Bruce.

pour toutes plantes que de la rue et de l'absynthe. Nous nous enfonçâmes à environ trois milles de distance du rivage; et enfin, nous parvînmes jusqu'au pieds de la montagne.

A environ sept pas au-dessus de sa base, il y a cinq trous ou puits dont le plus grand n'a pas quatre pieds de diamètre; c'est-delà, dit-on, que les anciens tiraient des émeraudes. Nous n'avions ni le dessein d'entrer dans ces puits, ni les choses qu'il nous eût fallu pour pouvoir y descendre, d'autant que l'air y est vraisemblablement très-mauvais. Après avoir satisfait ma curiosité, sans avoir rencontré une seule créature vivante, je repris le chemin de mon vaisseaux, où je trouvai un excellent dîné de poisson tout prêt. Indépendamment d'un grand nombre de coquillages que nous ramassâmes, nous choisîmes aussi plusieurs branches de corail, des coralines, et plusieurs autres objets précieux d'histoire naturelle.

Ce fut le 5 avril, qu'après avoir fait mes dernières observations sur la longitude de Cosseir, je m'embarquai. Il m'était nécessaire de cacher à quelques-uns de mes domestiques, que mon intention était d'aller au fond du golfe, de peur que se trouvant parmi des Chrétiens et non loin du Caire, ils ne renonçassent

à un voyage dont ils étaient fatigués, avant qu'il fût bien commencé. Bruce.

Dans la matinée du 6, nous arrivâmes aux îles *Jaffaten :* elles sont au nombre de quatre, jointes par des hauts fonds, et des rochers cachés sous l'eau. Ces îles forment une espèce d'arc, et sont très-dangereuses pour les vaisseaux qui voyagent la nuit.

Après que nous eûmes passé ces îles, notre pilote fit route directement à *Tor*, petit village dont les maisons sont dispersées, et où il y a un couvent de moines grecs, dépendant du mont Sinaï. Le 11 avril, à la pointe du jour, nous sortîmes du port de *Tor*, à peine étions-nous à la pointe de la baie, que nous touchâmes sur un banc de corail, ce qui nous occasionna une si violente secousse, que notre mât en fut ébranlé. Comme je regardais en avant, quand le vaisseau toucha, le *rais* étant à mon côté, je criai de toute ma force : —Change route, chien. Le *rais*, croyant que ces mots s'adressaient à lui, parut très-étonné, et me demanda ce que cela signifiait. —Eh quoi! lui réponds-je, ne m'avez-vous pas dit, quand je vous ai frété, que tous les rochers reculeraient devant votre navire? Ce drôle que nous venons de heurter, ne connaissait pas son devoir; il dormait, j'imagine,

Bruce.

et il nous a donné un furieux coup; aussi, j'ai juré contre lui, en attendant que vous veuilliez le châtier d'une autre manière. Alors il secoua la tête et me dit: — A la bonne heure! Vous ne voulez pas croire? mais Dieu connait la vérité. Eh bien! où est le rocher? ne s'en est-il pas allé? Cependant le rais eut la prudence de mouiller au premier ancrage que nous trouvâmes. Mais heureusement le vaisseau n'avait pas été endommagé.

Le 12, au lever du soleil, nous remîmes à la voile, nous passâmes devant l'île de *Tyrone*, qui se trouve précisément au milieu de l'entrée du golfe de l'Élan, et la sépare en deux parties presque égales. Le 23, notre rais ayant remédié à ce qui manquait à son vaisseau, remit à la voile à sept heures du matin. La, les montagnes sont très-éloignées du rivage, et il n'y a point de côte plus stérile, plus désolée que celle-là. Le 14, nous passâmes d'abord une île environnée de brisans; puis trois autres plus éloignées; et nous allâmes mouiller près de la côte, dans un endroit appelé la montagne du Saint.

Le 15, nous jetâmes l'ancre à *Ethar*, d'où nous vîmes des montagnes élevées et couvertes de rochers escarpés, qu'on nomme les montagnes de *Ruddua*. Ces montagnes sont rem-

plies de sources : toutes les espèces de fruits que l'Afrique et l'Arabie peuvent produire y mûrissent ; et tous les végétaux qu'on veut prendre la peine de cultiver, y croissent. C'est là le paradis terrestre des habitans d'*Yambo*. Tous ceux qui possèdent quelque fortune, y ont une maison de campagne. Le 16, nous vînmes vis-à-vis d'une mosquée ou tombe de Saint ; et à onze heures, nous jetâmes l'ancre à l'entrée du port d'*Yambo*, dans une eau assez profonde. Bruce.

Yambo est une ancienne ville qui a tellement déchu, qu'elle n'est plus qu'un mauvais village. Cependant, l'avantage d'un port et la protection de la forteresse y ont conduit tous les vaisseaux qui font le commerce, quoiqu'elle n'ait d'autre eau que celle qu'on ramasse dans des mares, lorsque la pluie tombe.

Les habitans d'Yambo sont reconnus avec raison pour les plus barbares des côtes de la Mer-Rouge ; et les janissaires qui sont dans le château les égalent au moins pour l'injustice et la violence. Nous ne descendîmes point à terre le jour de notre arrivée, parce que nous entendîmes tirer plusieurs coups de fusils, et qu'on nous apprît que les janissaires et les gens d'*Yambo* se faisaient la guerre entr'eux depuis une semaine.

Bruce.

Les janissaires voulaient absolument faire entrer notre vaisseau dans le port : mais je leur dis que, n'ayant point d'affaire à *Yambo*, et n'étant point sous le canon de leur forteresse, j'étais libre de remettre en mer sans aller du tout à terre; et que, s'ils ne s'en retournaient pas tout de suite, j'allais profiter du vent favorable qui venait de s'élever, pour faire voile et les emmener malgré eux à *Jidda*.

A peine s'étaient-ils retirés, que nous entendîmes plusieurs coups de fusil, et nous vîmes beaucoup d'illuminations dans la ville. Lorsqu'il fut nuit, les mousquetades cessèrent, les feux diminuèrent, et l'*Emir bahar* avec trois officiers de l'Aga vinrent à notre bord. Ils étaient encore à plus de dix pas, qu'ils nous crièrent : *salam alicum*. Je leur répondis amicalement, et nous nous assîmes tous sur le pont : les trois officiers étaient jeunes et assez agréables ; ils étaient habillés comme les habitans des campagnes, avec des espèces de capotes ou de manteaux jetés négligement sur leurs épaules, et d'une étoffe à raies rouges et blanches; leurs turbans étaient mêlés de rouge, de vert et de blanc, et ornés d'une immense quantité de franges et de petits glands qui pendaient par derrière. Ils me demandèrent d'où je venais. Je dis que je ve-

nais de Constantinople et du Caire ; mais que je les priais de ne pas me faire d'autres questions, parce que je n'étais pas libre de leur répondre. Alors ils m'annoncèrent qu'ils avaient ordre des Agas de me dire que j'étais le bienvenu, si c'était moi qui fusse le médecin d'Alibey, et celui-là même qui leur avait été recommandé par le shérif de la Mecque. Je leur répondis que, si Metical Aga, leur avait effectivement donné cet avis, j'étais celui qu'il concernait : je les priai de porter mes respects à leurs chefs. Enfin, ils m'apprirent que la garnison et les citoyens d'Yambo s'étaient battus les uns contre les autres ; mais que depuis les vieillards des deux partis étaient convenus que personne n'avait tort, et que tout le mal avait été fait par un chameau. En conséquence, on saisit le pauvre chameau, on le mena hors la ville, et là, on reprocha au chameau tout ce qui s'était dit ou fait. C'était le chameau qui avait tué des hommes, menacé de mettre le feu à la ville, et d'incendier le palais de l'Aga et le château : c'était le chameau qui avait maudit le grand-seigneur et le shérif de la Mecque, comme souverains des partis divisés. Après avoir employé une partie de l'après-midi à faire des reproches au malheureux chameau qui semblait avait comblé la me-

Bruce.

Bruce.

sure de ses iniquités, chacun des assistans lui enfonça sa lance dans le corps; et on le dévoua *diis manibus et diris*, par une sorte de prière, en prononçant mille malédictions sur sa tête. Après cette étrange cérémonie, chacun se retira chez soi, très-satisfait des injures qu'il avait reçues du chameau.

Le lendemain, je me rendis au palais : il y avait à la porte une garde de janissaires; ces guerriers, revenus depuis peu de la sanglante bataille du chameau, ne manquèrent pas de donner diverses marques d'insolence, qu'ils désiraient qu'on prît pour des preuves de courage.

Les deux Agas étaient assis sur un banc élevé, couvert de tapis de Perse; et environ quarante ou cinquante hommes de bonne mine, et la plupart avancés en âge, étaient assis sur d'autres tapis étendus sur le parquet et formaient un demi-cercle au-devant des agas. Les deux chefs se conduisirent avec moi avec beaucoup de politesse et d'attention. Ils ne m'adressèrent d'abord que des questions générales; comme, par exemple, si la mer me plaisait, s'il y avait beaucoup d'habitans au Caire, ainsi du reste. Mais comme je prenais congé d'eux, le plus jeune me demanda avec une sorte de timidité, si Mahomet Bey, Abou-Dahab, était prêt à marcher.

Bruce.

Comme je savais bien ce que signifiait cette question ; je répondis que je ne savais point s'il était prêt, mais qu'il avait fait de grands préparatifs, l'autre aga me dit alors : j'espère que vous serez un messager de paix. Je vous conjure de ne point me faire des questions, répliquai-je : j'espère que, par la grace de Dieu, tout ira bien. Tous ceux qui étaient présens applaudirent à ce discours, contens de respecter mon secret ; car ils imaginaient que j'en avais un, et que j'étais un homme de confiance d'Ali-Bey, qui sans doute avait renoncé à ses desseins hostiles contre la Mecque.

La veille de notre départ, à neuf heures du soir, je reçus une visite du plus jeune des agas, lequel, sous divers prétextes de me consulter sur sa santé, me tira à part ; et, après m'avoir beaucoup recommandé le secret, finit par me demander modestement quelque poison lent, au moyen duquel il pût se défaire tout doucement, et sans être soupçonné, de son frère. Je lui dis que de pareilles propositions ne devaient point s'adresser à un homme tel que moi ; que tout l'argent et tout l'or du monde ne m'engageraient pas à empoisonner le plus pauvre mendiant de la terre, quand bien même personne n'en pourrait avoir le moindre soupçon. Tout ce qu'il répondit à

Bruce.

cela fut : — Vos mœurs ne ressemblent donc point aux notres? — Les miennes, grace à Dieu, n'y ont aucun rapport, lui répliquai-je seulement; et nous nous séparâmes.

Le 28 avril au matin, nous partîmes d'*Yambo*. Bientôt la mer devint grosse; nous fûmes très-fatigués par le roulis. Le 29, à cinq heures du matin, nous remîmes à la voile. A dix, nous nous trouvâmes devant une montagne qui paraît sur la côte, et qu'on nomme *Soub*. Le 30, nous reprîmes notre route; mais le vent nous étant contraire, nous fîmes très-peu de chemin. Nous étions suivis par un grand nombre de requins, dont quelques-uns nous parurent énormes.

Le vent fraîchit, et devint plus favorable; à midi, nous fûmes à la vue de *Sabac*: nous revirâmes pour y entrer; et à une heure, nous y jettâmes l'ancre. Nous passâmes toute la journée du premier mai dans ce port, occupés à en dessiner le plan. Le soir, l'émir *Hadjé*, qui conduisait les pélerins de la Mecque, campa à trois milles de nous: nous entendîmes distinctement son coup de canon de retraite.

Les habitans de *Sabac* vinrent nous apporter à bord des melons d'eau, et des outres remplies d'eau fraîche. Le 2, à cinq heures du

du matin, nous fîmes voile de *Sabac ;* à neuf heures et demie, nous vîmes *Deneb*. Cette ville est facile à reconnaître à quelques palmiers qui sont auprès. A une heure après midi, nous laissâmes, à un mille de distance, une île appelée *Hammel ;* et à quatre heures, nous mouillâmes dans la petite île de *Lajack*. Le 3, à quatre heures du matin, nous remîmes à la voile ; après que nous eûmes doublé le cap *Hateba*, le vent fraîchit. A quatre heures de l'après-midi, nous mouillâmes dans le port de *Jidda ;* et les officiers de la douane vinrent immédiatement se mettre en possession de notre bagage. Bruce.

La baie de Jidda est très-vaste : elle renferme un nombre immense de hauts-fonds, de petites îles, de rochers à fleur d'eau, entre lesquels il y a divers canaux. De quelque côté que le vent souffle, on est bien abrité dans le port ; parceque les fonds interposés empêchent que la mer n'éprouve une trop grande agitation. Je fis à Jidda un séjour de quelques mois, et j'eus beaucoup à me louer des honnêteté qu'on m'y fit, et de l'accueil que je reçus de mes compatriotes.

La première chose qui se présenta aux yeux du visir qui vint à la douane visiter mes malles, fut le firman du grand-seigneur, super-

Bruce.

bement écrit, avec un beau titre, et une suscription parsemée de poudre d'or, et bien enveloppé dans du taffetas vert. Après cela, il y avait un petit sachet de satin blanc, adressé au *khan* des Tartares, dont M. Peyssonel, consul de France à Smyrne, m'avait chargé, et que je n'avais point remis, parce que le *khan* se trouvait alors prisonnier à Rhodes; venait ensuite un autre sac d'étoffe de soie broché d'or, contenant des lettres adressées au shérif de la Mecque; puis un quatrième sac de satin cramoisi : renfermant des lettres pour *Metical-Aga*, porte sabre du shérif, son premier ministre et son favori : le gouverneur trouva enfin une lettre d'Ali-Bey, adressée à lui, et écrite avec toute la supériorité d'un souverain à son esclave.

Toutes ces choses étaient si imprévues, que le visir Cabil sentit bientôt qu'il était allé trop loin. Il prit aussitôt sa résolution en homme d'esprit; il recloua la malle : il ordonna qu'on lui amenât un cheval; et, accompagné d'un grand nombre de scélérats presque nuds, qu'on nomme des soldats, il se rendit à la maison de la factorerie anglaise, où à l'instant tout le monde fut en alarmes.

On fit beaucoup de recherches pour trouver le gentilhomme Anglais. Personne ne

l'avait vu ; mais on dit qu'un de ses valets était dans la maison. Tranquillement assis sur ma natte, je prenais une tasse de café, quand on vit entrer le cheval du visir, et que la cour fut aussitôt remplie de monde. Un des commis de la douane me demanda où était mon maître : — Dans le ciel, lui répondis-je. — Le domestique de l'*émir Bahar* conduisit alors vers moi le visir, qui était encore à cheval. Celui-ci me répéta la question du commis de la douane ; mais je lui dis que je ne savais point ce que signifiait une pareil demande ; que j'étais la personne dont on avait transporté les équipages à la douane, et en faveur de qui le grand-seigneur et Ali-Bey avaient écrit. A ces mot, il parut très-étonné, et me demanda comment je pouvais être aussi mal vêtu. — Votre question ne doit pas être faite sérieusement, lui dis-je ; je crois qu'aucun homme ne voudrait paraître mieux habillé dans le voyage que je viens de faire. D'ailleurs, vous ne m'avez pas laissé la liberté de changer de vêtement, puique tous mes effets sont depuis plus de quatre heures à la douane, jusqu'à ce qu'il vous plaise de me les faire rendre. Je me levai, et nous montâmes ensemble dans l'appartement d'un capitaine nommé *Thornhill*. Tout fut bientôt arrangé

Bruce.

Bruce.

avec le visir You sef-Cabil, et on s'employa de tous côtés à me procurer les lettres les plus pressantes pour le naïb de Masuah, pour le roi d'Abyssinie, pour Michaël Suhal, son ministre, et pour le roi de Sennaar.

On sait de quel faible avantage sont ordinairement les simples lettres de recommandation. Il n'y a pas de gens, qui mettent plus de civilité, plus de politesse dans leur correspondance, que les Orientaux; mais leurs expressions ne signifient guère plus que celles dont on se sert en Europe, et qui prouvent seulement que celui qui écrit, est un homme bien élevé.

Je cherchai donc à me procurer des lettres qui eussent de l'effet; des lettres importantes, pour ceux mêmes qui les écrivaient, comme pour ceux à qui elles étaient écrites, et j'essayai de faire bien comprendre cela à Métical-Aga, qui était un excellent homme, mais de peu de capacité. Mes amis lui proposèrent de me faire accompagner, ainsi que ses lettres, par un de ses officiers. Il adopta cette idée; et un Abyssinien, nommé Mahomet Gibberti, fut porteur de lettres particulières, et chargé d'être témoin de la réception qu'on me ferait.

Il me fallait attendre quelque temps, avant que Gibberti fût prêt à faire le voyage; et

Bruce.

comme il me restait encore à visiter une partie considérable du golfe d'Arabie, je me préparai à le faire seul, et à quitter Jidda, après y avoir fait un long séjour.

De toutes les choses nouvelles que j'avais déja vues dans mon voyage, aucune ne m'avait surpris autant, que la manière dont se faisait le commerce de Jidda. Il y avait alors dans le port neuf vaisseaux anglais venant de l'Inde, dont la plupart valaient deux-cent mille livres sterling chacun. Un marchand turc, qui demeurait à la Mecque, où l'on ne peut se rendre de Jidda, que dans trente heures, et où jamais un chrétien n'ose mettre le pied, tandis que tout le continent est ouvert aux Turcs, s'ils veulent s'enfuir, offrit d'acheter à lui seul, la cargaison de quatre des neuf bâtimens anglais; mais un autre Turc vint tout de suite, et dit qu'il n'acheterait aucune cargaison, ou qu'il voulait les neufs ensemble. Les échantillons furent visités; et toutes ces riches marchandises furent transportées à travers les déserts de l'Arabie, par des hommes, avec qui personne ne voudrait se trouver seul en rase campagne. Ce n'est pas tout; deux courtiers indiens vinrent dans le comptoir, pour conclure le marché; l'un traitant pour les capitaines anglais, et l'autre, pour le marchand

Bruce.

turc. Ces courtiers n'étaient ni chrétiens, ni mahométans; mais ils avaient la confiance des uns et des autres. Ils s'assirent à terre sur un tapis, et prirent une pièce d'étoffe des Indes, grande comme une serviette, qui était sur leurs épaules, et qu'ils étendirent sur leurs mains; en même temps ils s'entretinrent de choses indifférentes; de l'arrivée des vaisseaux des Indes; des nouvelles du jour, parlant comme s'ils n'avaient pas eu à traiter d'affaires sérieuses. Au bout de vingt minutes, employés à se toucher réciproquement les doigts par-dessous le shawl, le marché des neufs cargaisons fut conclu, sans qu'ils en eussent prononcé un mot, sans qu'ils se fussent servi de plume et d'encre: il n'y a cependant pas un seul exemple de difficultés, survenues dans ces sortes de marchés. Mais il reste encore une chose essentielle: l'argent n'est pas compté. Un simple particulier qui ne possédait rien que sa réputation, devint responsable du paiement des riches cargaisons des neuf vaisseaux. Son nom était Ibrahim-le-Courtier. Cet homme délivra un certain nombre de sacs de grosse toile, remplis de ce qu'on supposait être de l'argent; il avait marqué, sur chaque sac, ce qu'il était censé contenir, et apposé son cachet sur la ficelle qui le liait. En conséquence, ces sacs

furent pris pour ce qui était écri dessus, sans que personne en eût ouvert un seul ; et de tels sacs sont reçus constamment dans toute l'Inde, aussi long-temps que la toile peut durer. Bruce.

Jidda est un séjour malsain, ainsi que tout le reste de la côte orientale de la Mer-Rouge : il se trouve entouré du désert le plus affreux. Cet inconvénient et beacoup d'autres l'auraient fait probablement abandonner depuis long-temps, sans le voisinage de la Mecque et les grands avantages que produit le commerce des Indes, dont les marchandises arrivent une fois par an à Jidda, pour être transportées à la Mecque, d'où on les répand dans tout l'Orient.

L'amitié et les attentions de mes compatriotes ne se démentirent pas un seul moment, pendant tout le temps que je séjournai à terre. Tout le rivage de Jidda était couvert de monde, au moment de mon départ. On voulut voir le salut des vaisseaux anglais ; et nous mîmes à la voile, en compagnie d'un autre vaisseau, destiné pour *Masuah*, et dans lequel *Mahomet-Abdel-Cader*, gouverneur de *Dahalac*, s'était embarqué, pour se rendre dans son gouvernement. Ce gouverneur était un Maure, officier du naïb de Masuah ; il était venu à Jidda, pour obtenir de Métical-Aga son firman, et il s'en retournait, tandis que Mahoi

Bruce.

met-Gibberti était destiné à m'accompagner, et à porter ce firman au naïb.

Cader ne fut pas plutôt débarqué à Masuah, que, suivant le goût de son pays pour le mensonge, il débita qu'un grand, ou un prince qu'il avait laissé à Jidda, allait arriver incessamment ; qu'il avait porté des présens considérables au shérif de la Mecque et à Metical-Aga, et qu'en retour, il avait reçu une somme immense en or de la part du visir. Les conséquences d'un pareil rapport pouvaient me devenir très-funestes. Le naïb de Masuah s'imagina voir bientôt arriver un homme qui, chargé d'immenses trésors, venait se mettre entre ses mains.

Ce fut le 8 juillet, que je partis du port de Jidda ; mon raïs fut étonné de voir les honneurs qu'on rendait à son petit bâtiment, pendant que nous traversions la flotte anglaise. Le 9, nous suivîmes une route entre des écueils ; le 10, nous remîmes à la voile, à cinq heures du matin, avec peu de vent ; à deux heures, nous passâmes entre cinq îles sabloneuses : ces cinq îles sont nommées les Jardins-Blancs. Le 11, nous tournâmes un peu plus à l'est, et nous revirâmes ensuite, pour pouvoir gagner la baie de *Konfondah*, très-remarquable par une haute montagne qui est par-derrière, et dont

le sommet forme une pyramide, dans les proportions les plus régulières. Bruce.

Konfondah, signifie la ville du hérisson, ou du porc-épic : c'est un petit endroit, où il n'y a pas plus de cent mauvaises maisons, bâties en branchages, et couvertes de nattes de feuilles de palmiers. L'émir *Ferhan*, gouverneur de *Konfondah*, était un esclave abyssinien, qui m'invita à descendre à terre, et à dîner avec lui. On nous servit un repas excellent, préparé à la mode du pays. Je fus très-satisfait de la conversation de l'émir : c'était un homme de près de cinquante ans, fort bien mis, ne portant ni armes à feu, ni coutelas. Tous ses domestiques étaient habillés de manière à annoncer l'aisance du maître ; et il avait dans son écurie, les soixante plus beaux chevaux que j'eusse vus depuis long-temps. Il paraissait avoir une connaissance plus profonde des choses en général, et parler avec plus d'élégance, qu'aucun des hommes avec lesquels j'avais conversé en Arabie.

Nous mîmes à la voile le 14 à six heures du matin : le vent était sans force ; nous passâmes entre divers rochers. A cinq heures, nous doublâmes le *Ras-Héli*, qui est la borne qui sépare l'Yemen de la province de la Mecque ; là, le pied des montagnes est baigné par

Bruce.

la mer. Nous jetâmes l'ancre à un mille du rivage, par quinze brasses d'eau. La côte est bordée de sable et de corail. Le 15, nous reprîmes notre route, en suivant la côte; à mesure que nous avancions, les montagnes me parurent plus hautes. Nous passâmes devant plusieurs ports ou baies; nous mouillâmes dans le port *Sibt*, où je descendis à terre, sous prétexte de chercher des provisions, et avec l'intention plus réelle d'observer le pays et le peuple qui l'habitait. Les montagnes de *Kotumbal* forment une chaîne le long de la côte, et à peu de distance de la mer; et elles sont si élevées, que nous n'en avions pas encore vu d'une si grande hauteur.

Les habitans de ce village qui ne contient que quinze ou vingt misérables huttes de paille, semblent être un des peuples les plus bruteaux qu'il y ait au monde. Ils sont très-maigres, mais musclés, et ayant l'air très-forts. Leurs cheveux, qu'ils séparent sur le sommet de la tête, noirs et touffus, semblent, quoiqu'assez longs, tenir de la qualité laineuse des cheveux des Nègres. Leur tête est entourée d'un cordon de feuilles de palmier, qui ressemble au diadême des anciens. Leurs femmes sont en général peu favorisées de la nature et sont nues comme les hommes; leurs

lèvres, le tour de leurs sourcils, leurs front sont piquetés et marqués avec de l'antimoine, ornement commun aux différentes nations de Sauvages, qu'on trouve sur la surface du globe. Bruce.

Rentré à bord de notre vaisseau au coucher du soleil, nous allâmes mouiller à un mille du rivage. A environ huit heures, deux jeunes filles d'environ quinze ans, partirent de terre, et nagèrent jusqu'au vaisseau : elles demandaient de l'antimoine pour leurs sourcils ; comme elles avaient pris tant de peine pour cela, je leur en donnai un peu, qu'elles plièrent dans un chiffon, et attachèrent à leur cou. J'avais pris ce jour-là trois requins, dont un très-gros restait encore étendu sur le pont : je demandai à ces filles si, en nageant, elles n'avaient point peur de ces monstres ? Elles me répondirent qu'elles connaissaient leur voracité ; mais qu'elle ne craignaient pas qu'ils leur fissent du mal ; elles nous invitèrent, en même-temps, à manger de ce poisson, parce qu'il rendait les hommes forts.

Le 16, à cinq heures du matin, nous levâmes l'ancre ; à six, nous passâmes l'île *Detegé*, qui est basse et couverte d'herbe ; elle est *ronde* comme un bouclier : c'est de-là qu'elle prend son nom.

Bruce.

Le 18 à sept heures du matin, nous eûmes la première vue des montagnes, au-dessous desquelles est bâtie la ville de *Loheia*. Le sol, sur lequel elle est bâtie, est noir, et semble avoir été abandonnée par la mer. Pendant notre séjour dans cette ville, nous éprouvâmes une singulière incommodité : c'était une espéce de picottement dans les jambes que nous avions nues, picottement qui était sans doute occasionné par les particules salines dont l'air était imprégné ; car, dans tous les environs de cette ville, la terre est imprégnée de sel.

Le gouvernement de l'iman est bien plus doux, qu'aucun des autres gouvernemens des Maures en Arabie et en Afrique ; le peuple y est aussi mieux civilisé. Les hommes commencent, dès leur première jeunesse, à s'adonner au commerce. Les femmes de *Loheia* ne paraissent pas moins jalouses de plaire, que les femmes des nations les plus policées de l'Europe ; et, quoiqu'elles vivent assez retirées, elles sont toujours très-soigneuses de se parer. Dans l'intérieur de leurs maisons, elles ne portent qu'une longue chemise de toile de coton très-fine et assortie à leur rang ; elles teignent leurs mains et leurs pieds avec de l'*henna* ; non-seulement comme un ornement, mais parce que sa qualité astringente diminue la

Bruce.

trop grande moiteur de leur peau. Leurs cheveux sont artistement arrrangés, et flottent en longues tresses sur leurs épaules.

Le 27, nous partîmes de *Loheia*. Le 28, nous rangeâmes la grand île de *Camaran*, où il y a une ville avec garnison turque, et d'excellente eau en abondance. Le 29, à neuf heures du matin, nous jetâmes l'ancre à la pointe du banc, qui se trouve immédiatemont à l'est de la forteresse, nord de Moka. Cette ville, vue de la mer, offre un aspect charmant. Le 30, à sept heures du matin, nous profitâmes du vent d'ouest, et nous fîmes route pour l'entrée de l'océan indien.

La côte d'Arabie, qui s'étend depuis Moka jusqu'aux détroits, est preque perpendiculaire, et on peut y naviguer très-près, jour et nuit, sans aucun danger; à mesure que nous avancions, le vent fraîchit; à quatre heures après midi, nous découvrîmes la montagne qui forme un des caps du détroit de *Babel-Mandeb*.

Le 31, nous mouillâmes au-dessus de l'île des Pilotes, située au-dessous du cap qui, du côté de l'Arabie, forme l'entrée nord du détroit. Nous prîmes là une grande quantité de poisson, plus beau que celui que j'avais déja vu dans ces mers; mais notre raïs troubla notre plaisir, en nous disant que la plupart des

Bruce. poissons, qu'on pêchait dans ces parages, empoisonnait. Plusieurs de nos gens eurent peur, et s'abstinrent d'en manger; je choisis ceux qui me parurent les plus semblables aux poissons de nos mers du Nord, et je n'eus pas occasion de m'en plaindre.

Lorsque nous voulûmes sortir du port, le 1er. août, nous trouvâmes que le vent était contraire; de sorte que nous ne fîmes route, qu'avec beaucoup de peine et de danger, et nous ne doublâmes la pointe de l'ouest, qu'en essuyant plusieurs chocs très-rudes contre les rochers. Après que nous eûmes repris la route de *Loheia*, nous aperçûmes trois îles de rocher, que nous laissâmes à environ un mille à gauche. A quatre heures, nous vîmes une île de rochers, avec des brisans à son extrémité sud : le rais la nomme l'île de *Crabes*. A cinq heures, nous mouillâmes tout-auprès d'un cap peu élevé, dans une baie où nous ne trouvâmes que trois brasses d'eau : il y avait une petite île précisément vis-à-vis de la poupe de notre navire.

A peine y avait-il dix minutes que nous étions à l'ancre, que nous vîmes venir à nous un vieillard et un enfant : ils ne portaient point d'armes, et je descendis à terre, pour leur acheter une jarre d'eau. Le vieillard avait l'air

d'un véritable voleur : il était entièrement nud, et il riait à chaque parole qu'il disait ; il parlait arabe, mais fort mal ; il m'assura qu'il y avait de tout en abondance dans le pays, et qu'il me servirait de guide, si je voulais le suivre ; il m'assura, pour mieux me déterminer, qu'il y avait là un roi et un peuple, qui aimaient beaucoup les étrangers. Je lui demandai s'il voulait me vendre un mouton, et il me dit qu'on nous en amenait plusieurs. Ces mots me firent tenir sur mes gardes. Je le priai de charrier l'eau dans mon canot : l'enfant la porta tout de suite, et je le payai avec de l'antimoine, ainsi qu'il le désirait. Bruce.

Le 3, une brise de terre se levant, nous mîmes à la voile, et nous gouvernâmes sur Moka, pour éviter quelques îlots ou rochers ; et malgré le vent contraire, nous arrivâmes à *Loheia* le 6. Le 1er. septembre, Mahomet-Gibberti arriva, muni d'un firman pour le naïb de Masuah, et des lettres de Métical-Aga, adressées à Ras-Michaël ; il portait aussi une lettre pour moi, et une pour Achmet, neveu du naïb et son successeur. Ces deux lettres étaient écrites par *Sidi-Ali-Zinzimia*, titre qui signifie *gardien du puits sacré d'Ismaël à la Mecque*. Sidi-Ali me mandait dans sa lettre, d'avoir peu de confiance dans le naïb, mais d'agir

différemment avec son neveu Achmet, qui serait certainement bien aise d'être un de mes amis. Bruce.

Tout étant prêt pour notre départ, nous quittâmes *Loheia* le 3 septembre 1769. La journée entière du 4 fut employée à hâler notre vaisseau, pour le sortir de la rade, malgré le vent contraire. Il nous restait très-peu d'eau; et quoique notre vaisseau n'eût que soixante pieds de long, nous étions quarante personnes à bord. Nous résolûmes de nous rendre dans une île située au nord, où l'eau, disait-on, était bonne et abondante. Le 6 au soir, nous jetâmes l'ancre à l'ouest de la ville de *Foosht*, et nous y restâmes tout le lendemain, pour remplir nos outres de peau; car on ne connaît point dans ces mers l'usage des bariques.

Foosht est une île d'une forme régulière: le poisson y abonde; aussi ne fîmes-nous pas usage de nos filets: nos hameçons suffisaient pour fournir à notre provision. Il y a là des poissons peints des couleurs les plus brillantes; mais j'ai observé que, plus ils étaient beaux à voir, moins ils se trouvaient bons à manger.

Les habitans de *Foosht* son de pauvres pêcheurs, noirs de peau; ils vont tout nuds, portant seulement une petite pagne autour des reins. Ils ne se marquent ni ne se peignent le visage.

visage. Ils ont une espèce de poisson plat, qui a une longue queue, dont la peau est comme la peau de chagrin, et dont on garnit les fourreaux d'épées et les gaînes de couteaux. On pêche aussi des perles, dans l'île de *Foosht*; mais elles ne sont ni grosses, ni d'une belle eau : on les trouve dans diverses espèces de coquillages, tous bivales; on y trouve aussi plusieurs coquillages d'une grande beauté, entr'autres, des *concha Veneris* de diverses couleurs, et des oursins, ou œufs de mer; il y a aussi le long de la côte beaucoup d'éponges communes. Bruce.

Le village contient une trentaine de cabanes, faites avec des fascines de jonc, qu'on entrelace avec des pieux. Les habitans parurent épouvantés de nous voir descendre à terre avec des armes. Nous n'avions pas pris la précaution de nous armer à cause d'eux; mais, comme nous devions passer la nuit dans l'île, nous étions bien aises de pouvoir nous défendre. Le saint ou marabou de l'île, me voyant passer auprès de lui, se laissa tomber la face contre terre, et y resta pendant un quart-d'heure, ne voulant point se relever, jusqu'à ce que les fusils, que j'appris être la cause de sa frayeur, fussent renvoyés à bord.

Le 8, à la pointe du jour, nous mîmes à la

voile de *Foosht ;* à mesure que nous avancions
Bruce. dans le canal, nous rencontrâmes moins d'îles. Le 10, à sept heures du matin, je découvris le premier le *Jibbel-Teïr ;* toute la matinée, notre vaisseaux fut entouré d'une quantité prodigieuse de requins : ils étaient de l'espèce de ceux qui ont la tête en forme de marteau, et deux des plus gros semblaient se disputer l'un l'autre à qui s'approcherait le plus de notre vaisseau. Je lançai l'un des gros requins, et je le frappai à un pied de la tête, avec tant de force, que tout le fer du harpon fut enfoncé dans le corps du monstre. Il trembla, comme s'il avait eu froid, et fit sortir, par ses secousses, le manche du harpon de sa douille, l'instrument étant disposé de manière à ce que cela arrivât ainsi. Le rais, qui dirigait cette pêche, recommanda de ne pas tirer le poisson a bord ; mais, au contraire, de lui filer autant de ligne qu'il en voudrait. A la fin il se rapprocha ; nous lui retirâmes quelques brasses de ligne, et peu-à-peu nous l'amenânes le long du bord, et nous le saisîmes par la gorge avec un bon crampon de canot. Il avait onze pieds sept pouces de long, depuis le bout de la hure, jusqu'à l'extrémité de la queue, et quatre pieds de circonférence, dans l'endroit le plus gros de son corps. On

lui trouva dans le ventre un dauphin encore tout entier, et environ une demi-aune d'étoffe bleue. Bruce.

Le *Jibbel-Teïr*, c'est-à-dire, la montagne de l'oiseau, est appelée par d'autres la montagne de la fumée; l'île a quatre lieues de longueur du nord au sud. Il y a un pic, en forme pyramidale; le sommet a quatre ouvertures, par lesquelles il vomit de la fumée, et quelquefois de la flamme. L'île est absolument déserte, et couverte de soufre et de pierres-ponces.

Le 11, nous quittâmes le *Jibbel-Teïr;* à sept heures du soir, nous échouâmes sur un banc de corail : ce ne fut qu'après bien des fatigues et des efforts, que nous parvînmes à dégager notre bâtiment. Le 13, un peu avant le lever du soleil, nous reprîmes notre route, en gouvernant à l'ouest, le long de la côte de *Dahalac*. Après avoir heurté violemment contre les rochers de corail, qui embarassent l'entrée de *Dobelew*, nous mouillâmes dans ce port, au moment où le soleil disparaissait de dessus l'horizon.

Le port de *Dobelew* est d'une forme circulaire, et suffisamment abrité contre tous les vents; mais l'entrée en est trop étroite, et l'intérieur du port est rempli de rochers; le fond de la mer y est couvert de coraux blancs, dont

Bruce. les ramifications sont très-étendues, et parmi lesquels il y a çà et là des pierres noires, énormes. Le village contient environ quatre-vingt maisons, bâties en pierres qu'on a tirées du fond de la mer.

L'île de *Dahalac* n'a, dans toute sa longueur, que trente-sept milles, et dix-huit milles dans sa plus grande largeur; elle est beaucoup plus grande qu'aucune des îles de la Mer-Rouge. Il y a, dans cette île, des chèvres d'une espèce charmante: leur taille est petite; leur poil ras; leurs cornes sont noires et pointues. Ces chèvres ont une couleur bariolée, et elles sont extrêmement agiles.

Quoique *Dalahac* soit presque sur les confins de l'Abyssinie, elle n'a point la même température. Il n'y pleut jamais depuis la fin de mars, jusqu'au commencement d'octobre; mais, dans les autres mois, la pluie y tombe par torrens, pendant douze heures de suite. Les citernes seules y conservent de l'eau: il y en a jusqu'à trois cent soixante-dix, toutes creusées dans le roc solide; c'est, dit-on, l'ouvrage des Perses. Les femmes et les filles y sont très-hardies et très-adroites à la pêche. Plusieurs d'entr'elles, entièrement nues, nagèrent jusqu'à notre vaisseau, avant que nous n'eussions mis à l'ancre et elles nous prièrent

de leur donner une poignée de blé de riz : ce sont des mendiantes très-importunes, qu'il est difficile de renvoyer avec des refus. Bruce.

Il y a, dans *Dalahac*, douze villes ou villages, environnés chacun d'une plantation de palmiers, dont les feuilles servent à faire les seuls ouvrages qu'on fabrique dans l'île. Ces feuilles, quand on les a fait sécher, sont d'une blancheur si lustrée, qu'on les prendrait aisément pour du satin. Les Dahaliens en font des paniers d'une beauté surprenante, peignant une partie des feuilles de rouge et de noir, et formant des figures, en les tressant avec un art infini; j'en ai vu qu'on gardait pleins d'eau, pendant vingt-quatre heures de suite, sans qu'il s'en échappât une seule goutte.

Ces paniers sont l'ouvrage des hommes, ou plutôt leur amusement : car ils travaillent très-peu, craignant tous en général d'altérer leur santé, par la moindre fatigue et les moindres soins.

A *Dahalac*, il n'y a ni chevaux ni bœufs, ni moutons, ni chiens; les seuls quadrupèdes qu'on y trouve, sont des chèvres, des ânes, quelques chameaux et des antiloppes : ces derniers sont en très-grand nombre. De cette île, nous aperçûmes les hautes montagnes de *Hobesh*, formant une chaîne unie comme une

Bruce.

muraille, parallèle à la côte du continent. Le canal qui sépare l'île de la terre ferme, est très-étroit; et la marée donne une violence extraordinaire à la colonne d'eau, très-volumineuse, qui se trouve resserrée dans un espace si étroit.

Le 17, après avoir visité notre navire, et reconnu qu'il n'avait point été endommagé, nous remîmes à la voile; mais le vent devenant contraire, nous fûmes obligés de jeter l'ancre. Nous la levâmes le lendemain; mais nous fûmes forcés de mouiller de nouveau, dans un endroit fort peu profond, où nous entendîmes la pleine mer. La marée monta avec une force excessive ressemblant plutôt au Nil qui se déborde, à un torrent qui tombe des montagnes, ou à un canal rapide qui fait tourner un moulin, qu'au flux ordinaire de la mer. A quatre heures nous mouillâmes auprès d'une petite île, appelée *Surat*. Le 19 septembre, nous levâmes l'ancre : nous restâmes quelques heures en calme; et, vers le soir, nous mouillâmes dans la rade de *Masuah*, après dix-sept jours de traversée, y compris le jour où nous nous embarquâmes.

CHAPITRE II.

Conduite perfide du Naïb *pendant le séjour de Bruce à Masuah. — Il est protégé par Achmet, neveu du Naïb.*

MASUAH, dont le nom signifie le *havre des pasteurs*, est une petite île de la Mer-Rouge, située prés de la côte d'Abyssinie, et ayant un port, où les plus grands vaisseaux trouvent un mouillage sûr et profond, jusqu'au bord de la plage; de quel côté que le vent souffle, et quelque force qu'il ait, il ne peut les incommoder : l'île n'a pourtant que trois quarts de mille de long, et environ un demi-mille de large. Un tiers est occupé par les maisons, un autre tiers par les citernes, et le dernier sert de cimetière. Bruce.

Cette ville était anciennement très-florissante; elle partageait le commerce de l'Inde avec les autres ports de la Mer-Rouge. A Masuah était l'entrepôt d'une immense quantité de denrées; qui sortaient des montagnes du Tigré, contrées de tout temps inhospitalières, et presqu'inaccessibles aux étrangers. On vendait à

Bruce. *Masuah* de l'or, de l'ivoire, des éléphans, des peaux de buffle, et sur-tout des esclaves, plus chers là qu'ailleurs, parce que ceux qu'on y conduisait, étaient plus recommandables par leurs bonnes qualités, que les autres Africains qui avaient le malheur d'être réduits à la même condition. *Masuah* fournissait aussi des perles très-grosses et d'une belle couleur, qu'on pêchait le long de ses côtes. Enfin toutes ces marchandises précieuses, et la sûreté de son port, l'avaient emporté sur l'inconvénient qu'on éprouve à *Masuah*, de n'avoir point d'eau vive.

On peut dire à-peu-près la même chose d'*Arkeeko*, grande ville située au fond de la baie de *Masuah*. Il est vrai qu'il y a de l'eau; mais toute espèce de provisions y manque. La vaste pleine qui la borde, est absolument sans culture. Ce désert, qu'on appelle le *Sambar*, n'est même habité que depuis le mois de novembre, jusqu'au mois d'avril, quand plusieurs tribus errantes y mènent paître leur troupeaux; ensuite elles l'abandonnent, pour repasser de l'autre côté des montagnes, où la saison des pluies les rappelle.

Mahomet-Gibberti, attaché au service de Métical-Aga, s'était embarqué dans mon vaisseau; mais *Abdelcader*, gouverneur de l'île de *Dahalac*, faisant voile en même temps, dans un

Bruce.

autre vaisseau, avait été témoin des honneurs qu'on voulut bien me rendre, quand je sortis du port de Jidda.

Abdelcader se rendit droit à Masuah ; et exagérant beaucoup, suivant la coutume de son pays, il annonça l'arrivée prochaine d'un prince, très-proche parent du roi d'Angleterre, ne faisant point le commerce, mais voyageant seulement pour visiter les contrées et les nations étrangères.

On délibéra souvent dans le conseil du naïb, ainsi que je l'ai su depuis, pour savoir de quelle manière on recevrait ce prince. Quelques-uns des conseillers, plus expéditifs que les autres, voulaient qu'on suivît la méthode ordinaire de traiter les étrangers à Masuah; c'est-à-dire, qu'on mît à mort le voyageur anglais, et qu'on distribuât ce qu'il avait, à la garnison ; d'autres insistaient pour qu'on vît auparavant quelles lettres il apportait d'Arabie en Abyssinie, de peur que cela ne pût augmenter la tempête, prête à fondre sur l'île, et dont les avaient déjà menacés *Métigal-Aga* et *Michaël-Sahul*.

Cependant Achmet, neveu du naïb, observa qu'il y avait de la folie à douter qu'un homme, tel qu'on me dépeignait, n'eût des recommandations de toute espèce; mais que j'en

Bruce.

eusse ou non, mon rang devait me protéger, dans tous les pays où il y avait quelque police, et même parmi les brigands qui habitent les bois et les cavernes; que la fureur du pillage avait déjà fait couler assez de sang à Masuah, et était peut-être la vraie cause de la pauvreté de cette île.

Achmet déclara donc qu'il voulait qu'on m'accueillît bien, et qu'on me traitât avec distinction, jusqu'à ce qu'au moins on eût pu juger, par l'examen de mes lettres, et par ma conversation, et ce que j'étais, et le véritable objet de mon voyage; que si je venais pour faire le commerce, et que je ne fusse pas un de ces Francs, de ces prêtres destinés à troubler le repos du pays, il ne consentirait pas qu'on me fît la moindre insulte.

Achmet était fils du dernier naïb; et, à la mort de celui qui commandait alors, la souveraineté lui était dévolue. Il avait une grande influence dans le gouvernement, et il obtint que ma destinée lui fut confiée, et que le naïb et ses officiers restassent tranquilles spectateurs. Il n'avait guère que vingt-cinq ans; il était haut de cinq pieds quatre pouces; mais d'une constitution faible et grêle, quoiqu'il eût la jambe assez bien faite; il se penchait beaucoup en avant; il avait le visage et

le cou fort long, le front large, les sourcils noirs et épais, les yeux noirs, et ce qui est rare et très-estimé à Masuah, la barbe épaisse et frisée; enfin, il était très-vif, très-agile, très-brave et très-irascible.

Mahommet-Giberti, dont nous nous étions parfaitement assurés, et qui était bien au fait de nos craintes à l'égard du naïb, se rendit à terre le soir même de notre arrivée. Comme il était Abyssinien, et qu'il avait des connaissances à Masuah, il fit partir, la même nuit, les lettres importantes que nous avions pour Adowa, capitale du Tigré; et il manda à Janni, grec et confident du ras Michaël, que nous venions d'arriver; que nous avions des lettres de Métical-Aga pour le ras, son maître, et pour le naïb, ainsi que des lettres particulières pour lui, du patriarche du Caire, dont je lui envoyai même un duplicata. Nous fîmes part en même temps à Janni de nos soupçons à l'égard du naïb; nous le priâmes de nous en-envoyer un homme de confiance, qui pût nous protéger, et nous lui recommandâmes enfin d'informer la cour d'Abyssinie, que nous étions amis de Métical-Aga.

Janni, résidant à Adowa, méritait d'être distingué par l'honnêteté de son caractère. Il avait été attaché au service de deux rois d'A-

Bruce. byssinie, et il s'y était fait une grande réputation. Mahomet-Gibberti se rendit en diligence auprès du naïb; ensuite, il eut une conversation particulière avec Achmet, et confirma adroitement le jeune homme, dans l'opinion qu'il avait eue dans le conseil de son oncle, relativement à moi.

Le 20, une personne vint me chercher de la part de Mahomet-Gibberti, pour me conduire à terre. Le naïb était demeuré à Arkeeko; mais Achmet s'était rendu à Masuah, pour percevoir les droits sur la cargaison du vaisseau dans lequel j'étais venu. Il y avait deux chaises à bras au milieu de la place où l'on tient le marché. Pendant qu'on visitait les balles de marchandises, Achmet était assis sur une de ces chaises, et celle qui était à sa gauche, restait vide. Il était vêtu d'une longue chemise de mousseline, à la manière des Banians, et d'une robe blanche, fort étroite, qui lui tombait jusqu'à la cheville du pied. Ce vêtement n'allait pas trop bien à Achmet; mais il semblait qu'il l'avait mis comme pour un jour de fête. Aussitôt que je l'aperçus, je doublai le pas. J'avais intention de baiser sa main; mais le domestique de Mahomet-Gibberti m'avertit à l'oreille de ne pas le faire. Quand je fus près de lui, il se leva; nous nous

Bruce.

prîmes la main ; nous portâmes chacun nos doigts sur nos lèvres, puis nous croisâmes nos bras sur notre poitrine, et je prononçai la salutation, par laquelle commence toujours l'inférieur, en disant : *Salam alicum*, que la paix soit entre nous ; et il répondit soudain : *Alicum salam*, la paix est entre nous. Ensuite il me montra du doigt, le fauteuil qui était à côté de lui : je refusai de m'y asseoir ; mais il m'y obligea.

Dans ces contrées, plus on vous rend des honneurs au premier abord, plus on attend de vous un présent considérable. Achmet fit bientôt signe qu'on apportât du café ; car, dès qu'on vous offre à manger ou à boire, c'est une breuve que votre vie est en sûreté. Il commença ensuite à me parler d'un ton un peu grave. — Nous vous attendions ici depuis quelque temps, me dit-il ; mais nous pensions à la fin que vous aviez changé d'idée, et que vous étiez allé aux Indes. — Depuis que je suis parti de *Jidda*, lui répondis-je, je suis allé dans l'Arabie-Heureuse ; j'ai visité le golfe de *Moka*, et je viens maitenant de *Loheia*. — Comment n'aviez-vous pas peur d'entreprendre, avec si peu de monde, de si longs et de si périlleux voyages ? — Les pays où je suis allé, sont soumis à l'empereur de Constantinople,

Bruce.

dont émane le firman que j'ai l'honneur de vous présenter; ou au bey du Caire, et à la porte des janissaires, dont voilà les lettres, ou enfin au shérif de la Mecque. Seigneur, c'est à vous que j'offre les lettres du shérif, et celle de Métical-Aga, votre ami, qui, comptant sur votre probité et votre délicatesse, m'a assuré que cette seule recommandation suffirait pour me mettre à l'abri de tout mauvais traitement, si je ne faisais point de mal. Quant aux dangers que je puis courir en route, de la part des bandits ou des voleurs, mes gens sont en petit nombre, il est vrai, mais tous braves et accoutumés à manier les armes dès leur enfance; et je ne redoute pas une troupe plus considérable de brigands lâches et désordonnés.

Il me rendit alors les lettres du shérif, en disant : — Vous donnerez demain ces lettres au naïb : je garde celle de Métical, parce qu'elle m'est adressée, et je la lirai, quand je serai chez moi. — En même temps il la mit dans son sein. Nous avions achevé de prendre le café, et je me levai pour prendre congé d'Achmet; mais aussitôt je fus trempé jusqu'à la peau, avec de l'eau de fleur d'orange, dont deux esclaves, tenant chacun une bouteille d'argent, m'arrosèrent à droite et à gauche.

Bruce.

On m'avoit préparé une maison fort propre ; et à peine y fus-je entré avec ma suite, qu'on nous apporta un grand dîner de la part d'Achmet, avec beaucoup de limons et de l'eau fraîche, devenue pour nous une chose très-précieuse. Peu-à-peu nous reçûmes tous nos bagages, sans qu'ils eussent été ouverts : ce qui me fit un très-grand plaisir, parce que je craignais que des curieux ne brisassent ma pendule, mes télescopes, ou mon quart de cercle, en les maniant avec trop peu d'attention.

La soirée était déjà fort avancée, quand je reçus une visite d'Achmet. Il avait quitté sa parure ; il était même presque nud, n'ayant qu'une espèce de capot, attaché fort négligemment sur ses épaules ; une paire de culottes de calico, et un bonnet de coton sur la tête. Il ne portait aucune arme ; mais il me prit par la main, et nous nous assîmes sur deux coussins.

— Toutes les choses dont vous m'avez fait part ce matin, me dit-il, sont très-raisonnables ; mais j'ai besoin de vous faire quelques question importantes pour vous. On nous a rapporté ici que vous étiez un grand, le fils ou le frère d'un roi. Métical-Aga, dans la lettre particulière que Mahomet-Gibberti remit hier au soir au naïb, dit entr'autres choses

Bruce.

peu ordinaires, que le jour où il vous arrivera quelqu'accident, doit être regardé, par moi, comme un des plus malheureux de ma vie. Vous êtes chrétien : Métical est musulman ; et ces expressions ne sont pas celles dont se servent les disciples de Mahomet, en parlant des personnes de votre religion. Dites-moi donc avec vérité, si vous êtes un prince, frère, fils ou neveu d'un roi ? Êtes-vous banni de votre pays ? Que cherchez-vous dans le nôtre ? Pourquoi vous exposez-vous à tant de peines et de dangers ?

— Je ne suis ni fils, ni frère de roi, lui répondis-je ; je ne suis qu'un Anglais, qu'un simple particulier : voilà la vérité. Maintenant j'espère pouvoir vous demander à mon tour, sans vous offenser, pourquoi vous m'avez fait ces questions ?

— Pour votre sûreté, me dit-il ; et pour que vous soyez respecté dans Masuah, tant que j'y commanderai ; mais votre mort est certaine, si vous allez parmi les Abyssiniens, ce peuple sans foi, ce peuple avide, barbare et continuellement livré à la guerre, sans qu'on puisse en savoir la raison : mais nous parlerons de cela une autre fois.

Avant de nous quitter, je lui dis : — On m'a assuré que je pouvais vous considérer comme mon

mon ami; et, à ce titre, je vous dois une marque particulière de ma gratitude. J'ai su que l'agent que vous avez à Jidda, avait cherché dans les magasins des vaisseaux de l'Inde, et chez tous les marchands étrangers, une paire de pistolets anglais; je vous en apporte une paire d'un travail fini, que je vous prie d'accepter: les voilà.—Gardez ces pistolets, répondit Achmet, et ne les laissez voir à qui que ce soit; car nous avons ici un grand nombre de gens, qui sont plutôt des diables que des hommes. La personne qui vous apportera des dattes sèches dans un mouchoir des Indes avec une aiguière de terre, emportera les pistolets. Vous pourrez lui remettre avec confiance tout ce que vous voudrez m'envoyer. En attendant dormez tranquille et ne craignez rien.

Bientôt après le départ d'Achmet, une fille esclave se présenta chez moi, et m'apporta un mouchoir des Indes plein de dattes sèches, et un de ces pots de terre, sans être verni, où l'eau se tient très-fraîche. J'eus d'abord quelque crainte, parce que l'esclave était d'un sexe différent de celui qu'on m'avait annoncé; mais cette fille me rassura bientôt, et emporta les pistolets d'Achmet qui s'était déjà embarqué, pour se rendre à Arkeeko, auprès du naïb, son oncle.

Bruce.

Dans la matinée du 21, le naïb arriva à Masuah. Il était vêtu d'une vieille robe à la turque, beaucoup trop courte pour sa taille. Il portait sur sa tête un turban fort haut, mais si étroit, que sa tête ne pouvait pas y entrer : c'est avec cette parure ridicule, qu'il reçu le caftan et l'investiture du gouvernement de Masuah.

Le naïb n'était accompagné que par trois ou quatre cavaliers, fort mal montés, et par une quarantaine de sauvages, presqu'entièrement nuds et à pied, mais armés de lances et de coutelas. Il alla d'abord à la mosquée, précédé de deux étendards d'étoffe de soie blanche avec des bandes rouges ; et ensuite il se rendit chez lui, pour recevoir les complimens de ses amis. Le même jour, l'après midi j'allai lui présenter mes hommages ; je le trouvai assis dans un fauteuil, avec deux files de soldats, tout nuds, qui formaient une avenue, depuis la porte de sa maison jusqu'à lui. Il n'avait sur le corps, qu'une grosse chemise de coton, si sale, qu'il eût été impossible de pouvoir la nettoyer, et si courte, qu'elle ne lui allait pas jusqu'aux genoux. Le naïb était très-grand et très-mince; il avait la peau noire, le nez fort long, la bouche grande, et, pour toute barbe, une touffe de poil gris sur le menton. Ses

gros yeux étaient sans vivacité ; mais sa physionomie était encore plus défigurée, par une espèce de sourir dédaigneux et méchant, et par un maintien à-la-fois stupide et brutal ; aussi sa mine répondait-elle parfaitement à son caractère : car c'était un homme d'un esprit borné, cruel à l'excès, avare et ivrogne. Bruce.

Je lui présentai mon firman. Le premier bacha de l'empereur turc se serait soudain levé, eût baisé le papier, et l'eût porté à son front ; mais il ne le prit même pas, et il me le repoussa, en disant : — Lisez le moi d'un bout à l'autre. — Je lui répondis que le firmant était écrit en turc, et que je ne connaissait pas cette langue. — Ni moi non plus, reprit-il, et je crois bien que je ne l'apprendrai jamais. — Je lui remis alors les lettres de Métical-Aga ; du schérif, d'Ali-Bey, et de l'aga des Janissaires du Caire. Il les prit avec ses deux mains, et les posa sans les ouvrir, en disant : — Vous auriez dû mener avec vous un mollah, pour lire toutes ces lettres. Croyez-vous que je vais m'amuser à les lire moi-même ? il me faudait un mois de temps. — Il continua à me fixer, la bouche ouverte, et avec un air si idiot, que j'eus peine à m'empêcher de rire.

Notre conversation fut assez courte : un moment de silence suivit, et je saisit cette oc-

Bruce.

casion, pour offrir au naïb un présent, qu'il reçu sans me rien dire ; assez mécontent de son accueil, je pris congé de lui.

Le 29 octobre, le naïb revint d'Arkeeko : il m'envoya chercher ; je me rendit soudain auprès de lui, et je le trouvai dans une grande chambre qui avait tout l'air d'une grange, environné d'une soixantaine de personnes, presque nues, qui étaient les principaux officiers de l'état, et qui composaient son divan, ou son grand conseil.

Une comète avait paru, quelques jours après mon arrivée sur la côte d'Abyssinie : on l'avait vue auparavant, tandis qu'elle était dans son périhélie : je l'avais observée à Loheia, et après avoir passé sur le soleil, et commencé à se retirer vers son aphélie, elle se montrait le soir de fort bonne heure à Masuah. Je suivis sa marche avec beaucoup d'attention ; mais les longs tubes de mes telescopes inquiétèrent un peuple ignorant.

La première chose que me demada le naïb, fut ce que signifiait cette comète, et pourquoi elle paraissait ? Sans me donner le temps de lui répondre, il continua, en disant : — La première fois qu'on l'a vue, elle nous a apporté la petite-vérole, qui a fait mourir plus de mille personnes à Masuah et à Arkeeko : on sait que

vous avez eu des entretiens avec elle, chaque nuit, pendant tout le temps que vous étiez à Loheia. Elle vous a suivi ici, pour faire périr sans doute le reste de me sujets, et vous la conduisez en Abyssinie. Qu'avez-vous donc à faire de cette comète? Bruce.

L'émir Achmet, frère du naïb, ajouta tout de suite, qu'il savait que j'étais ingénieur, et que j'allais joindre Michaël, gouverneur du Tigré, pour enseigner aux Abyssiniens à fondre le canon et à faire de la poudre, et que le premier usage qu'on ferait de mes secrets, serait d'attaquer *Masuah*. Le naïb conclut, en disant qu'il m'enverrait, les fers aux pieds et aux mains à Constantinople, parce que j'avais caché que j'étais médecin. Le sardar des janissaires, qui était présent, prit ma défense : Achmet, dit-il, est l'ami de cet étranger, et m'a recommandé, aujourd'hui même, de prendre garde qu'il ne reçut aucun outrage : Achmet est malade ; sans quoi il serait ici lui-même, pour le défendre.

Achmet, dis-je, est mon ami et craint dieu; et, si le naïb ne m'avait pas empêché de le voir, je l'aurais déjà délivré de sa maladie. En achevant ces mots, je sortis sans aucune cérémonie, et j'entendis une voix qui disait derrière moi : c'est un brave homme. Comme

Bruce. j'entrais chez moi, un homme passa à mon côté, et me dit dans la langue du Tigré : « Ne craignez rien ». Cet avis, tout court qu'il était, ne laissa pas que de m'inspirer beaucoup de courage.

Le 4 novembre, un domestique d'Achmet, accompagné de quatre janissaires, m'apporta une lettre : Achmet me pressait d'aller le voir ; il se croyait ensorcelé, ou empoisonné ; il avait fait l'essai de beaucoup de remèdes et de prétendus charmes, sans qu'aucun eût eu le moindre effet. Je m'embarquai dans son canot, et nous arrivâmes à onze heures à Arkeeko.

Achmet avait grande peur de mourir, ou de perdre l'usage de ses membres ; car il croyait qu'une sorcière de la nation des *Shibos* l'avait rendu malade. Je lui donnai les choses nécessaires pour diminuer son mal de tête et fortifier son estomac. Le lendemain, je commençai à lui faire prendre du quinquina : deux jours après, la fièvre le quitta.

Le 6, on vint m'avertir que trois abyssiniens étaient arrivés du Tigré : l'un était un jeune esclave, qui parlait et écrivait parfaitement le grec, et qui m'était envoyé par Janni ; et les deux autres étaient des serviteurs du roi, car ils portaient le petit manteau rouge, garni de bleu ; qui sert à distinguer les servi-

teurs de ce monarque. La lettre du ras Michaël au naïb était très-courte. Il lui mandait que la santé du roi était fort mauvaise, et qu'il était surpris qu'on ne se fût pas hâté d'accélérer le voyage du médecin, que lui envoyait d'Arabie Métical-aga, puisqu'il venait d'apprendre que ce médecin était arrivé à Masuah ; il ordonnait en même temps au naïb, de me fournir tout ce qui me serait nécessaire, et de ne pas me faire perdre un seul jour. Bruce.

Nous fûmes de retour à huit heures à Masuah, au grand contentement de mes gens, qui craignaient que le naïb ne nous jouât quelque mauvais tour. Nous mîmes toutes nos affaires en ordre, sans perdre un moment, et j'achevai mes remarques sur cette île inhospitalière.

Masuah est un pays fort mal sain, ainsi que toute la côte, depuis l'île de Suès, jusqu'au détroit de *Babel-Mandel*, et principalement entre les tropiques. On a coutume de brûler, tous les matin à Masuah, dans les maisons, de la mirrhe et de l'encens, avant d'ouvrir les portes, et quand on sort le soir, ou le matin à bonne heure, on a toujours un petit morceau d'étoffe, bien imprégné de ces deux parfums, qu'on applique à ses narines, afin de se préserver du mauvais air.

Bruce.

A Masuah, quand quelqu'un meurt, ses parens, ses amis dansent. Les hommes et les femmes se placent en rond, et figurent, d'un pas grave et lent, une espèce de contredanse. Ils n'emploient alors d'autre instrument qu'un tambour, que toutes les voix accompagnent en chœur, avec une cadence très-marquée.

Mahomet-Gibbetti se maria à Arkeeko. Dans ces sortes d'occasions, un mari est pendant quinze jours invisible pour tout le monde, excepté pour les amies de sa femme. On le tient dans un appartement très-clos; on lui donne des boissons échauffantes, et on fait tout ce qu'on peut, pour lui faire avoir la fièvre. Mahomet-Gibbetti devint alors si maigre, que je suis sûr qu'il ne pesait pas cinquante livres.

Quoique Masuah soit à l'entrée de l'Abyssinie, pays fertile et très-bien cultivé, tous les vivres y sont rares et d'une qualité inférieure; parce que le naïb prélève, sous le nom de droits, la portion qu'il lui plaît de toutes les marchandises qu'on porte dans l'île. Les Banians étaient autrefois les principaux marchands de Masuah; mais leur nombre est maintenant réduit à six. Ils sont orfèvres, et fabriquent beaucoup de pendans d'oreilles pour les femmes abyssiniennes.

Bruce.

Le 10 novembre, je retournai à Arkeeko, que je ne voulais pas quitter, avant qu'Achmet fût entièrement rétabli. Le naïb venait voir son neveu plusieurs fois par jour; mais j'avais soin de l'éviter, parce que j'avais résolu de profiter de notre première entrevue, pour le presser de me faire partir.

Le 15, à la pointe du jour, j'abattis ma tente, et je fis préparer mon bagage, pour montrer que nous étions résolus à ne pas demeurer plus long-temps. A huit heures je me rendis chez le naïb; je le trouvai presque seul, et il m'accueillit d'une manière assez polie. Il me fit une longue énumération des difficultés et des périls qui m'attendaient en route; il me parla des rivières, des précipices, des montagnes, des bois par où je devais passer; du grand nombre des bêtes féroces que je rencontrerais; des nations sauvages qui habitaient ces contrées, dont les principales cependant nous rendraient service, parce qu'il nous recommandrait à elles. Il dit alors à deux de ses secrétaires d'écrire les lettres qu'il nous destinait. « Puisque vous êtes absolument résolu à vous en aller, continua-t-il, partez : les chemins sont libres; je vous ferai accompagner par quelqu'un, qui vous fera passer en sûreté, quand bien même il y aurait quelque danger.

Bruce.

Allez préparer vos équipages pendant que j'achevrai mes lettres ». A mon retour je trouvai tout prêt.

Notre guide était un fort beau jeun e homme, qui avait obtenu en mariage une sœur du naïb. il était chrétien, et se nommait *Saloomé*. Le prix ordinaire qu'on donne à un pareil conducteur, est de trois pièces de toile bleue de Surate; mais le naïb nous obligea d'en promettre treize à son beau-frère.

Je fis part de tout cela à Achmet, qui me dit que *Saloomé* n'était pas naturellement méchant; mais que le naïb rendait tous les hommes qui l'approchaient, aussi dangereux que lui. Achmet me fournit en même temps un autre homme, pour m'indiquer où il faudrait planter ma tente; et il me prévint qu'il se chargeait lui-même de me soutraire aux cruautés du naïb.

CHAPITRE III.

Route d'Aarkeeko à Dixan, par le mont Taranta.— Route de Dixan à Adowa, capitale du Tigré.

Abyssinie.

Nous partîmes d'Arheeko, le 15 de novembre ; et conformément aux instructions d'Achmet, nous prîmes notre route au sud, à travers la plaine qui n'a guère en cet endroit qu'un mille de large, et qui est couverte d'herbe dont la feuille est courte et large, mais assez semblable d'ailleurs à la feuille ds nos prairies. Après une heure de marche, je plantai ma tente près d'une citerne. Delà, les montagnes d'Abyssinie formant trois chaînes l'une au-dessus de l'autre, présentent un singulier aspect. La première n'est pas très-élevée, mais remplie d'inégalités et de précipices légèrement garnis d'arbustes et de buissons. La seconde est plus haute, plus escarpée, plus stérile ; et la troisième encore plus inégale que les autres, serait réputée très-haute dans quelque partie de l'Europe que ce soit. Par-dessus ces masses énormes, s'élève le sommet du

Abyssinie.

mont du Taranta, que je regarde comme une des plus hautes montagnes du monde: son front chargé de nuages ne se laisse apercevoir que dans des très-beaux jours ; le reste du temps il est environné de brouillards épais et ténébreux, d'où partent les éclairs, la foudre et la tempête.

Le mont Taranta est compris dans cette longue chaîne qui sert de ligne de démarcation aux deux saisons opposées. A l'orient de ces montagnes, c'est-à-dire, du côté de la Mer-Rouge, la saison des pluies dure depuis le mois d'octobre jusqu'au mois d'avril ; et à l'occident, c'est-à-dire, du côté de l'Abyssinie, les brouillards, la pluie et le froid règnent depuis mai jusqu'en octobre.

Le soir nous etions encore sous nos tentes, lorsqu'un émissaire du naïb vint chercher *Saloomé* qu'il ramena à Arkeeko. Le lendemain matin Saloomé nous rejoignit avec Achmet ; et Achmet reprit quatre hommes que nous avait fournit le naïb, pour nous aider à charger notre bagage, et il nous en donna quatre des siens.

Il entra ensuite dans ma tente, demanda du café, et pendant qu'on le lui servait, il me dit: « Vous devez être persuadé de mon amitié ; mais si vous ne l'êtes pas, j'ai trop tard à pré-

sent pour vous en convaincre. Cependant il faut que je vous explique les raisons de ce que je viens de faire. Vous ne passerez point par *Dobarwa*, quoique ce soit une belle route, il vaut mieux préférer la plus sûre. Vous serez peut-être fâché contre moi, quand vous suerez en escaladant le Taranta, le mont le plus haut, sans contredit, de l'Abyssinie, et à cet égard digne de l'attention des voyageurs; mais vous devez considérer que toute votre fatigue sera plus que payée par la sécurité dont vous jouirez. Dobarwa appartient au naïb, et je ne puis répondre des ordres qu'il a donnés à ses esclaves: mais je commande dans Dixan; et j'y crains moins pour vous, quoique les habitans soient plus méchans que ceux de Dobarwa. J'ai écrit à mes officiers; ils se conduiront bien à votre égard. Vous êtes fort et robuste; je crois donc que ce que j'ai de mieux à faire pour vous c'est de vous envoyer par un chemin difficile, mais sans embûches » Achmet renouvela ses ordres à Saloomé; ensuite nous nous levâmes tous, et nous prononçâmes le *fedtah*, la prière de paix. Quand cette cérémonie fut achevée, Achmet prit des mains d'un de ses esclaves une pièce de mousseline étroite qu'il mit lui-même autour de ma tête, à la manière dont se coiffent les Mahométans.

Abyssinie.

Abyssinie.

les plus distingués de Dixan ; et il prit congé de moi, en disant : « celui qui est votre ennemi est aussi le mien ; vous recevrez de mes nouvelles par Mahomet-Gibberti. »

Le 16 et 17, nous continuâmes notre route le long de la plaine et à travers des acacias. A huit heures et demie du matin, le soleil commençant à être excessivement chaud, nous fîmes halte à l'ombre des arbres. Nous rencontrâmes plusieurs troupes de pasteurs shihos, avec leurs femmes et leurs enfans ; ils descendent ainsi tous les ans des hautes montagnes d'*Hobesh*, et conduisent leurs troupeaux dans les plaines voisines de la mer, pour profiter de l'herbe qui y croît en octobre et en novembre, après qu'ils ont consommé et épuisé les pâturages de l'autre côté des montagnes.

Les Shihos que nous rencontrâmes étaient au nombre de cinquante hommes et une trentaine de femmes. Chaque homme portait une lance dans sa main et un coutelas à sa ceinture. Ils avaient tous des culottes de toile de coton, mais si courte, qu'elles ne vont qu'à moitié cuisse. Ils n'ont ni tentes ni maisons ; mais ils habitent tantôt des cavernes dans les montagnes, tantôt sous des arbres ou dans de petites huttes, bâties en forme de cône, avec une espèce d'herbe assez semblable au roseau.

Abyssinie.

Le 18, à cinq heures et demie du matin, nous nous remîmes en marche à travers une plaine où il y avait une si grande quantité d'acacias, que nous eûmes le visage et les mains tout déchirés par leurs branches épineuses. A sept heures et demie, nous nous arrêtâmes sur le bord d'un ruisseau très-rapide, qui courrait sur un joli lit de cailloux : il nous causa un plaisir inexprimable, parce que c'était la première eau bien claire que nous eussions vue depuis que nous avions quitté la Syrie : elle était excellente. L'ombre des tamarins, la fraîcheur de l'air, l'agréable verdure, nous invitait à faire halte dans cet endroit délicieux, quoique ce ne fût peut-être pas trop conformes aux règles de la prudence ; car nous vîmus plusieurs familles qui avaient leurs hutes le long du ruisseau, et dont les troupeaux broutaient les branhes des arbres, sans se soucier de paître l'herbe qu'ils foulaient sous leurs pieds.

Je pris mon fusil, et je m'écartai un peu de ma troupe, pour aller me baigner dans un petit étang, mais aucun sauvage ne sortit de sa cabane, ni ne parut faire plus d'attention à moi, que si j'avais demeuré toute ma vie parmi eux, quoiqu'assurément je dusse être l'objet le plus extraordinaire qui eût jamais frappé leurs regards.

Abyssinie.

A deux heures, nous partîmes, en suivant toujours les bords du ruisseau. Le 19, nous commençames à trouver le voisinage de l'eau un peu moins agréable : le soleil avait été très-chaud toute la journée ; malgré cela la nuit fut extrêmement froide.

Après avoir marché plusieurs heures, nous campâmes à *Tubbo*, là, les montagnes étaient très-élevées, à pic, et remplies de précipices ; malgré cela, *Tubbo* nous parut la plus agréable station que nous eussions encore vue, parce que les arbres nous y donnaient une ombre épaisse et déliceuse. Ces arbres de, différente espèce, étaient en grand nombre, et plantés de manière qu'il semblait que la nature les avait disposé pour servir de retraite aux voyageurs : chaque branche était couverte d'oiseaux parés de mille couleurs, mais muets ; d'autres oiseaux d'un plumage moins brillant, fixaient encore plus notre attention par l'harmonie de leur chant.

Parmi les arbres de Tubbo, il y a beaucoup de Sycomores qui portent une immense quantité de figues : mais comme les sauvages habitans du pays ignorent l'art de greffer les arbres, les fruits ne leur servent de rien. S'ils connaissaient cet art, ils pourraient se faire une ressource très-utiles de ces figues, dans un

un pays dépourvu de presque toutes les choses nécessaires à la vie. Abyssinie.

Depuis notre départ d'*Arkeeko*, nous avions toujours monté, mais graduellement et d'une manière presque insensible. Le 20, à six heures du matin, nous nous remîmes en route; et à sept heures nous commençâmes à gagner les hauteurs qui servent de bâse au mont Taranta: le chemin était bordé de chaque côté de *Nabeas* d'une grande beauté, et de sycomores dépouillés de leurs feuilles et même de leurs branches.

Tout le pays était entièrement privé d'ombrage, parce que la hache des barbares habitans dégrade sans cesse les beaux arbres qui y croissent. Nous vîmes, ce jour-là, beaucoup de gibier: de grands troupeaux d'antelopes paissaient de tous côtés, et des perdrix d'une petite espèce couvraient les arbres. Mais ni les uns, ni les autres ne semblaient nous regarder comme leurs ennemis. Elles se contentaient de nous considérer pendant que nous passions au milieu d'elles. Toutefois, comme nous étions sur les confins du Tigré, et que les Sauvages étaient en mouvement de tous côtés pour gagner le rivage de la mer, et s'éloigner de l'Abyssinie où nous allions, un ami de leur tribu qui s'était joint à nous, sachant

Abyssinie.

combien il fallait avoir peu de confiance en ses compatriotes, lorsqu'ils changent de résidence, nous conseilla de ne pas tirer des coups de fusil, ni donner aucune indice qui pût faire connaître où nous étions, jusqu'à ce que nous fussions sur le mont Taranta, au pied duquel nous arrivâmes à neuf heures du matin.

A deux heures et demie nous commençâmes à grimper la montagne. Le chemin était fort mauvais; si on peut donner le nom de chemin à une montée perpendiculaire, remplie de grands trous et de précipices creusés par la chûte des torrens, ou barrée par d'énormes fragmens de rocher, que ces mêmes torrens y avaient entraînés : il était déja fort difficile à un homme d'y passer, en ne portant que son havre-sac et ses armes; et il semblait de toute impossibilité d'y charrier notre bagage et nos instrumens. Nous pouvions bien, à la vérité, laisser tomber notre tente sans risque; mais il n'en était pas de même du télescope, de la montre marine, du quart de cercle. Il m'avait fallu jusqu'alors, pour le porter, huit hommes qui se relevaient alternativement quatre par quatre. Mais, lorsqu'ils eurent fait quelques centaines de pas en montant le Taranta, ils ne purent aller plus loin : ils proposèrent divers expédiens, tous également

dangereux, comme de traîner la caisse qui renfermait l'instrument. Abyssinie.

J'avais avec moi un Maure, nommé Yasine, plein d'esprit et d'intelligence, et d'un caractère ferme et courageux. Il ne faisait connaître les qualités qui le distinguaient, qu'à l'heure du danger; dans tout autre moment, il n'était remarquable que par sa tranquillité, par son silence, et par l'attention continuelle avec laquelle il étudiait le coran. Nous charriâmes de concert la moitié du quart de cercle, et nous le déposâmes à quatre cents pas de distance de l'endroit où le chemin avait paru le plus impraticable : nous en fîmes de même pour l'autre moitié. Nos compagnons furent étonnés des efforts que nous avions faits; car nos mains et nos genoux étaient déchirés par les pointes des rochers : mais ils furent si fort humiliés de notre supériorité, qu'ils mirent aussitôt la main à l'ouvrage, et tout le monde travailla alors avec tant de courage, qu'à deux heures après-midi tous nos instrumens et notre bagage furent rendus à moitié chemin du sommet du Taranta.

Nous étions si las, que nous n'avions pas la force de planter nos tentes : mais nous étions environnés de cavernes qui avaient servi de maisons aux premiers habitans de ces con-

Abyssinie.

trées, et nous y passâmes la nuit dans un profond repos.

Le 21, à six heures du matin, nous entreprîmes de grimper la seconde moitié de la montagne qui nous restait encore à franchir. Nous faisions à chaque pas des chutes qui nous brisaient les genoux et les mains : nous avions le visage déchiré par les branches épineuses des buissons. Nous arrivâmes enfin au haut du Taranta, où est situé le grand village de Halai, le premier que nous eussions vu depuis notre départ de Masuah.

Les habitans de Halai ne sont point noirs, mais d'une couleur foncée et tirant sur le jaune. Ils vont la tête nue; mais ils portent aux pieds des sandales, une peau de chèvre sur leurs épaules, et une toile de coton autour des reins. Les hommes sont toujours armés de deux lances, d'un grand bouclier de peau de bœuf, et d'un grand coutelas : ils l'attachent à une ceinture de coton qui fait au moins six fois le tour du corps.

Toute espèce de bétail abonde à Halai : les bœufs et les vaches y sont d'une extrême beauté; les moutons sont d'une très-grande espèce, mais tous noirs; ils n'ont point de laine, mais du poil, ainsi que tous les autres moutons qu'on trouve entre les tropiques; et

ce poil est remarquable par son lustre et sa finesse.

Excédés de fatigues, nous plantâmes notre tente sur le sommet de la montagne. Le 22, nous commençames à descendre du côté de la province de Tigré; et, après avoir quitté le Taranta, nous gagnâmes une autre montagne d'où nous pûmes contempler à notre aise la ville de Dixan, où nous arrivâmes sur les quatre heures du soir.

Dixan est la première ville qu'on rencontre en entrant en Abyssinie, par le côté du mont Taranta. Elle est bâtie sur le sommet d'une montagne, qui ressemble exactement à un pain de sucre, environnée d'une vallée profonde; le chemin contourne la montagne, et la spirale finit au milieu des maisons.

Il en est, je crois, de Dixan, comme de toutes les autres villes frontières. Les plus mauvais sujets des deux états contigus s'y rendent. La ville est habitée par des Maures et des Chrétiens; elle est assez bien peuplée, quoique l'on n'y fasse qu'un commerce fort extraordinaire, celui de vendre des enfans. Les Chrétiens y conduisent ceux qu'ils ont dérobés en Abyssinie, comme dans un endroit sûr; et les Maures les reçoivent et vont les vendre à Masuah, d'où on les fait passer dans

Abyssinie.

l'Arabie et dans l'Inde. Les prêtres de la province de Tigré font tous cet infâme trafic. Michaël l'a même permis à plusieurs d'entre eux, à condition qu'ils lui donneraient une cinquantaine de fusils par chaque douzaine d'esclaves exportés. Ce seul article des armes à feu coûte ordinairement cinq cents esclaves par an, dont trois cents sont payens et ont été achetés dans les marchés de Gondar. Les deux cents autres sont des enfans chrétiens, enlevés par ruse à leurs parens.

Le 25 novembre, à dix heures du matin, nous descendîmes la haute montagne sur laquelle Dixan est bâti. Notre caravane fut jointe par quelques Maures qui conduisaient une vingtaine d'ânes chargés de marchandises. Tous mes compagnons de voyage me promirent obéissance, et nous prononçâmes tous ensemble le *fedrah*, ou la prière des voyageurs. Sur les onze heures, nous campâmes au pied d'une montagne, sur le sommet de laquelle est un village qui est la résidence actuelle d'un commandant, chargé par Michaël de surveiller et de contenir le naïb de Masuah.

Ce commandant me rendit visite dans ma tente ; c'était le premier Abyssinien que j'eusse encore vu à cheval. Il était accompagné de sept cavaliers et d'une douzaine de gens à pied ;

il était d'une petite taille, et de couleur olivâtre ; il avait la tête rasée et couverte d'une espèce de capuchon ; il portait des culottes courtes ; ses jambes et ses pieds étaient nuds ; sa ceinture faisait cinq ou six fois le tour de son corps ; son manteau, jeté négligeamment sur ses épaules, était de toile de coton et malpropre. L'esprit de cet officier semblait assorti à son extérieur. Il me demanda si j'avais vu des chevaux ? Je lui répondis que j'en avais vu fort rarement. Alors il me peignit les qualités de ces animaux ; il s'excusa ensuite de ne nous avoir pas envoyé des provisions. Je lui offris un présent. Il vit un faisceau d'armes auprès du poteau qui soutenait ma tente ; il me demanda s'il n'y avait pas de risque que ces armes partissent. Je lui répondis que cela n'arrivait que de temps en temps et à des époques marquées. Anssitôt il prit le coussin sur lequel il était assis, et se plaça à la porte de la tente, Abyssinie.

Il me vendit un cheval à qui je donnai le nom heureux de Mirza, et qui fut un des premiers moyens que j'eus d'attirer l'attention du roi d'Abyssinie. J'avais porté de Jidda une bride, une selle et des étriers arabes, de sorte que je fus bientôt aussi-bien équipé qu'un écuyer.

Ce commandant était un homme simple,

Abyssinie.

mais d'un excellent caractère ; ce qui est extrêmement rare parmi les gens en place dans ces contrées. Il m'accompagna le lendemain ; il était suivi par deux domestiques à pied, armés de lances et de boucliers : il ne portait point d'armes, mais il faisait marcher devant lui deux tambours et deux trompettes sonnant la charge. Je lui fis un nouveau présent, plus considérable que le premier. Les rasoirs, les couteaux, les briquets, sont les articles de clincaillerie les plus précieux dans ces contrées.

Le chemin que nous suivîmes le 29, était dans une vallée profonde. Nous entrâmes ensuite dans un bois fort clair, suivi d'une longue plaine où le sol est excellent. Cependant il reste dans un état presque sauvage : il règne une animosité si invétérée entre les habitans des divers villages qui la bordent, qu'ils vont toujours labourer et semer, les armes à la main, et qu'il est rare qu'aucun d'eux fasse sa récolte, sans que ses voisins lui livrent bataille.

Comme nous arrivions dans cette plaine, nous trouvâmes à terre un agazan qu'un lion venait de tuer. L'agazan est un très-bel animal, de l'espèce des chèvres sauvages. Il était de la taille d'un âne ; son sang coulait encore, et probablement un coup de fusil que j'avais tiré, avait mis en fuite le lion. Chacun de mes com-

pagnons en coupa un morceau pour sa provision ; les Abyssiniens firent comme les autres : ils ont cependant une telle aversion pour les animaux qu'ils n'ont pas tués avec leurs couteaux, qu'ils n'osent toucher que par l'extrémité des aîles l'oiseau tué d'un coup de fusil. Ils peuvent, disaient-ils, manger les animaux tués par le lion, mais non pas ceux qui sont tués par l'hyène, par le tigre, ou par quelqu'autre bête féroce.

A midi, nous traversâmes la rivière de Balezat, et nous campâmes sur son bord où nous payâmes un droit de péage. Le premier décembre, nous partîmes de Balezat ; et, après avoir traversé deux montagnes, nous plaçâmes notre tente dans un endroit appelé le *Kella*, c'est-à-dire le château ; c'est l'ancienne prison des descendans mâles de la famille des rois d'Abyssinie. C'est à Kella que je vis, pour la première fois, des couvertures de maisons, faites en forme de cône.

Nous fûmes embarassés à Kella, parce qu'on ne voulut pas nous donner des provisions pour de l'argent, mais seulement pour des marchandises. Nous ouvrîmes notre boutique, étendant à terre quelques pièces de toiles ; et aussitôt nous fûmes entourés d'une foule de jeunes femmes ; elles nous demandèrent des grains de

Abyssinie.

verre bleu de ciel, blancs, jaunes, et applatis sur les côtés. Yasine en développa un paquet : les femmes poussèrent un grand cri en les voyant ; une vingtaine de mains tombèrent sur les grains, et se mirent à tirer, chacune de son côté, les cordes où ils étaient enfilés. Nos gens se mirent en colère, et firent tomber sur les mains des coups de fouet et de bâton, jusqu'à ce qu'elles eussent lâché prise. Les Abyssiniens, témoins de cette rixe, riaient de bon cœur. Quelques femmes furent tellement mises en désordre, qu'elles n'osèrent plus approcher de nos marchandises : il y en avait trois d'entre elles, distinguées par leur beauté et par leur volubilité, et dont les propos m'avaient singulièremens amusé. Je leur fis à chacune un petit cadeau de grains de verre ; et je leur demandai combien de baisers elles voulaient me donner pour chaque grain ? Bon ! répondirent-elles toutes à-la-fois, nous ne vendons point les baisers dans ce pays, personne ne voudrait en acheter : nous vous en donnerons pour rien autant que vous en voudrez. Et il y a grande apparence qu'elles auraient parfaitement bien rempli le marché.

Les hommes semblaient n'avoir aucune espèce de talent pour trafiquer, aussi, ne se mêlent-ils jamais de vendre et d'acheter. Cepen-

dant nous fûmes surpris, le lendemain, de voir les petits-maîtres du pays venir sous nos tentes, avec un simple rang de petits grains de verre attaché autour de leur jambe sale et noire, un peu au-dessus de la cheville du pied; et ils étaient aussi fiers de cette parure, que si elle avait été d'or ou de diamans. Abyssinie.

Le 4 décembre, nous partîmes de *Kella*, et arrivâmes sur le bord de la rivière d'*Angueab* que nous traversâmes. Cette rivière tire son nom d'une espèce d'arbres qui croissent sur ses deux rives, qui en font l'ornement, tant par la couleur de leur écorce, que par la richesse de leurs fleurs. Une grande quantité de jasmin blanc, jaune, et de couleur mélangée, tapisse le reste de la plaine, et même le pied des montagnes. A mesure que nous nous éloignions de *Dixan*, l'air devenait plus frais et plus suave, et la campagne présentait un aspect plus riant.

Le lendemain, nous commençâmes à découvrir les hautes montagnes d'*Adowa*, qui ne ressemblent en rien à nos montagnes d'Europe: leurs flancs n'offrent que des rochers nuds, perpendiculaires, d'une hauteur excessive et d'une singulière variété de formes.

Quand nous eûmes traversé le fleuve *Mareb*, nous nous arrêtâmes au pied de la montagne,

Abyssinie. sur le sommet de laquelle est une vaste plaine ; nous en descendîmes par le chemin le plus escarpé et le plus dangereux que nous eussions vu depuis le mont *Taranta*.

Nous plantâmes notre tente sur le bord d'un ruisseau clair et rapide, appelé le *Ribierainï*. Ses eaux fertilisent la campagne où elles coulent, et y entretiennent un excellent pâturage qui engage les caravanes de s'y arrêter. La récolte s'y fait deux à trois fois par an ; car, pourvu qu'on ait de l'eau en Abyssinie, on peut semer dans toutes les saisons.

Le mercredi, 6 décembre, après trois heures de marche dans un chemin pratiqué sur des montagnes d'une inclinaison douce, et bordé de jasmin et d'un grand nombre d'autres arbrisseaux en fleurs, nous arrivâmes à Adowa, ancienne résidence de *Michaël-Suhul*, gouverneur du Tigré.

CHAPITRE IV.

Arrivée à Adowa. — Accueil qu'on y fait à M. Bruce. — Il va voir Fremona, et les ruines d'Axum. — Il se rend à Siré. — Route de Siré à Addergey et à Gondar, par le mont Lamalmon.

La ville d'Adowa est située sur le penchant d'une colline, à l'occident d'une petite plaine qu'environnent de tous côtés de hautes montagnes. La plaine est arrosée par trois ruisseaux, qui ne sont jamais à sec, même dans le fort de l'été. Il y a plusieurs sites charmans. Andowa contient environ trois cents maisons, toutes entourées de haies et d'arbres qui donnent à cette ville l'aspect d'une forêt. Abyssinie.

En entrant dans la maison de Janni, nous fûmes frappés de l'air de notre sensible et généreux hôte, qui avait envoyé quelques-uns de ses gens au-devant de nous, et qui vint lui-même nous recevoir à la porte. Je n'ai jamais vu une figure plus vénérable. Ses cheveux blancs et courts étaient couverts d'un

Abyssinie.

turbau de mousseline, et sa barbe touffue, et aussi éclatante que la neige, tombait jusqu'à sa ceinture. Vêtu à l'abyssinienne, il avait une tunique de coton blanc, qui lui tombait jusqu'à la cheville du pied, avec une espèce de manteau rouge brodé en or; et il ne portait, pour toute chaussure, que des sandales. Ce bon vieillard était environné d'un grand nombre de domestiques et d'esclaves des deux sexes. Mais quand je m'approchai de lui, il me reçut avec des marques d'infériorité qui me firent beaucoup de peine. Je l'embrassai avec beaucoup de témoignages de tendresse et de reconnaissance; et je l'appelai mon père, nom dont il était singulièrement flatté, et que depuis je n'ai jamais cessé de lui donner.

Janni nous fit traverser une cour remplie de jasmin, et nous conduisit dans un grand salon où il y avait un sopha d'étoffe de soie, et dont le parquet était couvert de tapis de perse et de piles de carreaux. La cour, au milieu de laquelle était cet appartement, était jonchée de fleurs et de feuillages. Les fenêtres et le pourtour de la chambre en étaient ornés à l'occasion de la fête de Noël qui s'approchait. Je m'arrêtai à la porte du salon, parce que j'avais les pieds couverts de boue et de sang. Janni s'aperçut bientôt que j'étais blessé. Il

fut si touché, quand je lui racontai que j'avais fait le voyage à pied, qu'il versa des larmes, et laissa échapper les plus vifs reproches contre l'ingrat et dur naïb. On fit porter de l'eau : il fallut me défendre contre les attentions de mon vénérable hôte, qui voulait me laver les pieds lui-même. Je m'enfuis dans la cour, en l'assurant que je ne le souffrirais jamais. Le même combat de politesse recommença entre les domestiques ; parce que la coutume, en Abyssinie, est de laver les pieds à ceux qui viennent du Caire, et qu'on croit avoir été en pélerinage à Jérusalem. Abyssinie.

On nous servit ensuite un dîner où régnait à-la-fois l'abondance et la délicatesse. Toutes mes sollicitations ne purent obtenir de mon hôte qu'il s'assît à table avec moi. Il voulut rester debout avec une serviette blanche à la main. Il ne dîna qu'après moi, avec quelques personnes qu'avait attiré chez lui le désir de voir un homme arrivé de si loin.

L'après-midi, je reçus la visite du gouverneur : c'était un homme d'environ soixante ans, grand, bien fait, et fort honnête.

L'on a établi à Adowa une manufacture de grosses toiles de coton qui circulent dans toute l'Abyssinie, et servent de monnaie courante. Les toits des maisons sont en forme de cônes : les

Abyssinie. Juifs sont exclusivement en possession de les couvrir. La campagne des environs est médiocrement fertile; les rats et les mulots la désolent presque toujours : les Abyssiniens ne connaissent pas d'autre moyen de faire la guerre à ces animaux, que de brûler les pailles dès qu'ils ont coupé leurs bleds.

La province de Tigré est remplie de montagnes : ce n'est point leur excessive hauteur qui étonne, c'est leur nombre; c'est la forme bizarre qu'elles présentent aux yeux. Quelques-unes ont un sommet plane, et sont absolument à pic, minces, d'une espèce de pierre calcinée, et semblent n'avoir pas assez de bâse pour résister à l'effort des vents; d'autres ressemblent à des pyramides; d'autres à des obélisques; d'autres enfin, et ce sont les plus extraordinaires de toutes, à des pyramides posées en éguilibre sur leur pointe.

Le 10 janvier, j'allai à Fremona voir les restes de l'ancien couvent des jésuites. Il est situé sur une montagne très-élevée : il a environ un mille de circonférence; et, malgré tout ce qu'on a fait pour le détruire, ses murailles sont encore entières à plus de vingt-cinq pieds de haut.

La bienveillance, les soins paternels de Janni ne se démentirent pas un seul instant. Il m'avait

m'avait déjà annoncé de la manière la plus favorable à l'*Ithegé*, c'est-à-dire, à la reine mère. Il avait également prévenu en ma faveur *Osoro-Esther*, *Osoro Athash*, et sur-tout Michaël-Suhul, auprès de qui il avait un grand crédit. Enfin, tous ceux qui pouvaient m'être utiles, Grecs, Abyssiniens, Mahométans, étaient disposés à me bien accueillir : Janni avait su leur inspirer un grand désir de me voir. Abyssinie.

Le 17, nous prîmes le chemin de Gondar ; et le 18 au matin, nous escaladâmes une des montagnes au pied desquelles nous avions couché. Le chemin en était raboteux et difficile ; et il nous conduisit dans une plaine où s'élevait la ville d'*Axum*, qui fut jadis la capitale d'Abyssinie.

Les ruines d'Axum sont très-étendues ; mais, semblables à celles des autres cités des premiers tems, elles n'offrent que des restes d'édifices publics. Dans une grande place, on voit quarante obélisques, dont pas un n'est chargé d'hiéroglyphes ; les deux plus beaux sont renversés ; mais un troisième, un peu moins grand que ces deux-là, est encore debout. Ils sont tous d'un seul bloc de granit ; et au haut de celui qui est debout, on voit une patère supérieurement sculptée dans le goût grec. Il fait

Abyssinie.

face directement au midi. On l'a placé avec beaucoup de justesse, et il conserve parfaitement son à plomb jusqu'à ce jour.

Après avoir passé le couvent d'*Abba-Pantaléon*, nous suivîmes un chemin pratiqué dans une montagne de marbre extrêmement rouge, où nous avions à gauche un mur de marbre formant un parapet de cinq pieds de hauteur. De distance en distance, on voit dans cette muraille des piédestaux solides, sur lesquels beaucoup de marques indiquent qu'ils servirent à porter les statues colossales de Syrius, l'aboyant Anubis, ou la canicule. Il y a encore en place cent trente-trois de ces piédestaux; mais il n'y reste que deux figures de chien très-mutilées.

Il y a aussi des piédestaux sur lesquels ont été placées des figures de sphinx. Deux magnifiques rangs de degrés en granit, de plusieurs centaines de pieds de long, supérieurement travaillés, et encore intacts, sont les seuls restes d'un temple superbe. Dans un coin de la plateforme où s'élevait ce temple, on voit aujourd'hui l'église d'Axum, petite, mesquine, fort mal soignée, remplie de fiente de pigeons. Les Abyssiniens croient qu'on y conserve l'arche d'alliance, et une copie de la loi; que *Menilek*, disent-ils dans leurs légendes fabu-

leuses, déroba à Salomon son père, et rapporta en Éthiopie. Aussi pensent-ils que c'est-là le palladium du pays. Abyssinie.

La nouvelle ville d'Axum est bâtie au pied d'une montagne, et contient environ six cents maisons. On y fait, avec des peaux de chevreau, le plus beau parchemin du monde; et c'est ordinairement l'ouvrage des moines.

Nous partîmes d'Axum le 20 janvier : bientôt il nous fallut monter un chemin difficile et rempli de grosses pierres, et qui semblaient être les restes d'une ancienne chaussée. Cependant sur la fin du jour nous traversâmes un pays rempli de tous côtés de jasmins, et d'autres arbustes fleuris qui embaumaient l'air. Toute la campagne offrait un aspect magnifique que le beau temps relevait encore.

Après avoir perdu de vue les ruines d'Axum, nous rencontrâmes trois voyageurs qui paraissaient être gens de guerre : ils conduisaient devant eux une vache. Nos guides s'attachaient d'une manière particulière aux soldats, et eurent une petite conversation avec eux. Bientôt nous arrivâmes sur le bord de la rivière. Les soldats saisirent tout-à-coup leur vache, et la jetèrent rudement à terre. L'un s'assit sur son cou en la tenant par les cornes; l'autre lui lia les pieds de devant avec un licou; et

Abyssinie. le troisième, qui tenait un couteau à la main, se mit à califourchon sur le dos, et lui donna un grand coup sur le bas de la croupe.

Je dis à mes Abyssiniens que nous ferions bien d'acheter une partie de la vache; mais ils me répondirent qu'ils avoient appris, en causant avec les trois soldats, qu'ils ne la tueraient point, et qu'ils ne pouvaient pas la vendre, parce qu'elle ne leur appartenait pas en entier. Cela excita ma curiosité; et je vis que les soldats tenaient à la main deux morceaux de la cuisse de la vache : j'ignore comment ils les avaient coupés; parce que dès l'instant que j'avais vu donner les coups de couteau, j'avais détourné les yeux. Quoiqu'il en soit, ces gens-là s'y prirent fort adroitement; et après avoir coupé les deux morceaux de viande, il les étendirent sur leur bouclier.

L'un des soldats continuait à tenir les cornes de la vache, tandis que les deux autres arrangeaient la blessure. Ils ne firent pas cette opération d'une manière ordinaire : ils laissèrent entière la peau qui recouvrait l'endroit où ils avaient coupé de la chair, et ils la rattachèrent avec quelques petits morceaux de bois qui leur servirent d'épingles; mais ils recouvrirent bien toute la blessure avec de la boue.

Le 20, à onze heures du matin, nous plan-

tâmes notre tente sur les bords d'un ruisseau très-clair et très-rapide. Un paysan avait fait de chaque côté du ruisseau un joli petit jardin. Il vint nous offrir un présent de fruits, et il nous pria de le délivrer d'un grand nombre de sangliers qui ravageaient ses plantations, et dont il était aisé d'apercevoir les traces.

Je montai à cheval : dans l'espace de deux heures, nous tuâmes cinq gros sangliers. L'un d'eux avait six pieds neuf pouces de long. Il courut deux milles de chemin avec tant de vitesse, que nos chevaux avaient peine à le suivre ; et quoiqu'il fût percé de deux pesantes lances armées de fer, personne n'osait s'en approcher à pied, et il se défendit plus d'une demi-heure. Nous n'osâmes pas en manger. Les Abyssiniens ont le porc en horreur ; et j'étais très-attentif à ne pas les offenser, car nous n'étions pas fort éloignés de la capitale.

Nous partîmes le 21 à sept heures : nous traversâmes plusieurs petites collines que nous montions et descendions alternativement ; ce qui nous occasionnait plus de plaisir que de fatigue. Plus nous avancions, plus nous trouvions de jasmin ; c'était l'arbuste le plus commun du pays. La campagne, en cet endroit, a un air de gaîté et de bonheur supérieur à tout ce j'avais vu dans le même genre. Le

Abyssinie.

chemin que nous suivions était, de chaque côté, bordé de haies d'arbrisseaux en fleur, parmi lesquels on distinguait le chevrefeuil. De beaux arbres de toutes les hauteurs étaient semés çà et là; et des pampres, chargés de petits raisins noirs d'un parfum délicieux, pendaient en festons entrelacés d'un arbre à l'autre, comme si la main de l'homme les eut arrangés avec art.

Après avoir passé cette plaine charmante, nous entrâmes dans un pays tout différent, et nous suivîmes les défilés qui servent de chemins entre des montagnes couvertes de bois et de broussailles; et deux jours après, nous arrivâmes près de la ville de *Siré*.

La ville de Siré, plus grande que celle d'Axum, est située auprès d'une vallée étroite et profonde. Toutes les maisons sont d'argile; et leur couverture de chaume forme un cône comme dans tout le reste de l'Abyssinie. Les grosses toiles de coton, les grains de verre, les éguilles, le cohol, et quelquefois même l'encens, sont regardés comme une monnoie courante.

Tandis que nous étions à Siré, nous reçûmes l'heureuse nouvelle de la victoire de *Ras-Michaël* sur *Fasil*.

Le 24, nous abattîmes nos tentes pour nous éloigner de Siré. Le 25, nous passâmes la ri-

vière de *Maisbinni*, et nous aperçûmes la montagne de Lamalmon, qu'il faut franchir pour se rendre à Gondar. Nous entrâmes le 26 dans une profonde vallée, à l'extrémité de laquelle coule le Tacazzé, qui est, après le Nil, le plus grand fleuve de l'Abyssinie. C'est un des fleuves les plus agréables qu'on puisse voir: ses bords sont ombragés d'arbres majestueux, et couverts d'arbustes et de plantes. Son onde est limpide et d'un goût parfait. On y pêche du poisson excellent, et on trouve beaucoup de gibier sur ses rives. Le Tacazzé reçoit dans son sein un tiers de pluies qui tombent en Abyssinie. Abyssinie.

Quelque agréable que soit le Tacazzé, il est très-dangereux de s'endormir sur ses bords. Tous les habitans des environs ne sont que des voleurs et des assassins. Les crocodiles y abondent, ainsi que les hipopotames. Je n'en vis point; mais la nuit, nous les entendions ronfler et mugir; et tandis que ces monstres peuplent les eaux, les lions, les hyènes remplissent les bois.

Le 27 janvier, nous marchâmes quelque tems le long du fleuve: après l'avoir traversé, nous trouvâmes beaucoup de bergers dans la plaine, et nous recommençâmes à trafiquer. Les jeunes femmes venaient seules à notre

Abyssinie.

marché : elles étaient d'un teint plus clair, plus grandes, et en général bien plus belles que celles de Kella. Elles étaient difficiles dans leurs marchés, à l'exception d'un seul ; elles convenaient que leurs faveurs devaient se donner, et non se vendre.

Le 28 et le 29, nous marchâmes à travers des bois épais, remplis de roseau ou de bambou qui n'est point creux, et dont on fait les javelines légères que lancent les gens de pied et les cavaliers, tant à la guerre qu'à la chasse.

Nous plantâmes notre tente sur la petite rivière de *Langari-Hauza*, qu'on appelle la grande ville, parce qu'elle est l'assemblage de plusieurs villages ; elle se trouve au milieu de plusieurs montagnes, toutes différentes les unes des autres par leur forme extraordinaire. Il y en a qui ressemblent parfaitement à d'immenses colonnes ; d'autres ont l'air de pyramides et d'obélisques ; et d'autres enfin forment des cônes réguliers. Hauza signifie plaisir, délices ; et probablement cette ville doit son nom à la manière dont elle est placée. Peuplée de marchands mahométans, elle sert d'entrepôt entre Masuah et Gondar. Aussi y a-t-il des habitans extrêmement riches.

Le 30 janvier, nous partîmes d'Angari.

Tandis que nous faisions halte à Addergey, les hyènes dévorèrent pendant la nuit une de nos meilleures mules. Les rugissemens terribles et continuels des lions épouvantaient tellement nos pauvres bêtes, qu'elles n'osaient pas même manger leur fourage. Abyssinie.

Nous partîmes d'Addergey le 4 février, et nous fûmes bientôt rendus sur la rivière d'*Angueah*. Les montagnes de *Waldubba* étaient au nord du lieu où nous étions, à environ quatre ou cinq milles : ces montagnes sont peuplées de moines. Les grands d'Abyssinie s'y retirent lorsqu'ils tombent dans la disgrace, ou qu'ils sont mécontens de la cour. Ils se font alors raser la tête, prennent une robe comme les moines, vivent dans la solitude, et font des vœux auxquels ils sont bien résolus de renoncer dès qu'ils le pourront sans danger.

Les moines de Waldubba sont en grande vénération; ils passent pour avoir le don de prophétie, et de faire des miracles. Aussi, dans les temps de trouble, ils servent ordinairement d'instrument pour exciter le peuple. Beaucoup de femmes y vont souvent, et vivent avec les moines dans une grande familiarité. Quelques-unes d'entre elles se retirent sur le sommet des montagnes avec un seul hermite; et le saint couple y passe plusieurs mois de suite, ne

Abyssinie.

vivant que d'herbes et de racines. Au retour de ces hermites, on les cite comme des modèles de sainteté. Ils sont alors maigres, faibles, épuisés.

Le 5, nous traversâmes la rivière d'*Anzo;* et le 6, celle de *Zarima*. Le 7, nous commençâmes à grimper. Nous rencontrâmes ce jour-là plusieurs moines et religieuses de Waldubba : je devrais dire plusieurs couples; car ils n'allaient jamais que deux à deux. Toutes ces femmes étaient jeunes, grandes, bien faites, et leur visage n'annonçait pas une longue mortification. Ces moines étaient fort mal habillés, et avaient l'air très-misérable; malgré cela, leur visage annonçait de l'orgueil et de la férocité. Ils n'étaient distingués des laïcs que par un capuchon jaune.

Le 8, nous continuâmes de monter le *Lamalmon :* le sentier est très-roide, et n'a que deux pieds de large. Ce chemin forme une espèce de spirale, et il y a au-dessous un précipice affreux. Nous fûmes obligés de décharger nos animaux, et de charier nous-mêmes notre bagage. Enfin, après deux heures de fatigues, nous trouvâmes la petite plaine de Saint-Michel, où nous fîmes halte.

L'air qu'on respire sur cette montagne est doux et tempéré. Nous sentîmes un appétit,

une gaîté, une agilité qui nous prouvèrent que nos nerfs avaient repris le ton qu'ils avaient perdu dans les déserts brûlans et empoisonnés des côtes de la Mer-Rouge. Abyssinie.

Le *Lamalmon* est le chemin par où sont obligées de passer toutes les caravanes qui vont à Gondar.

Les officiers, chargés de percevoir les droits, étaient au nombre de deux, le père et le fils. Le jeune officier était rempli de vivacité : il vint le soir dans ma tente, et nous apporta des provisions de la part de son père. Il parut frappé à la vue de nos armes à feu, et nous fit beaucoup de questions à ce sujet. Je le satisfis. Je lui fis voir la manière de tirer au vol. Je tuai plusieurs cailles qui passaient sur ma tête : ce qui le jetait dans l'admiration. Ce qui l'émerveillait sur-tout, c'est l'air fougueux et terrible de mon cheval, et en meme temps son extrême docilité. Les harnois arabes, nouveaux pour lui, excitaient aussi sa surprise. A la fin, il jeta ses sandales; et, troussant sa robe autour de son corps par-dessus sa ceinture, il se mit à courir avec tant de vitesse, que je ne pus m'empêcher de le soupçonner d'un peu de folie.

Il revint bientôt avec un homme qui conduisait un chevreau et un mouton, et une

femme qui portait une jarre d'hydromel. Nous
Abyssinie. rentrâmes dans la tente. L'Abyssinien me pria de permettre qu'il vînt me voir à Gondar. Nous nous jurâmes une éternelle amitié, après avoir vidé une ou deux cornes d'hydromel ; et il dispensa mes compagnons de voyage des droits qu'ils devaient payer sur leurs marchandises.

Le 9 février, nous escaladâmes le reste de la montagne, où nous vîmes avec étonnement une vaste plaine dont la plus grande partie était en culture, et le reste en pâturage. Les sources qui jaillissent sur ce sommet, courent dans toutes les directions. Là on laboure, on sème, on moissonne dans toutes les saisons.

Parmi tous ces monts, celui d'*Amba-Gédéon*, où réside le gouverneur, domine tous les autres. Il est fameux dans ces contrées, parce qu'il fut le siége de plusieurs révoltes des Juifs contre les rois d'Abyssinie.

Le 10, nous nous mîmes en marche dans la plaine qui est sur le sommet de Lamalmon. Nous traversâmes la rivière de *Macara*, dont le courant est très-rapide. Le canton de Macara est très-plane, et on le regarde comme le grenier de Gondar.

Le 12, nous suivîmes un chemin qui traversait les pleines du *Woggora*. Tout le pays

était extrêmement peuplé : des troupeaux innombrables de bœufs y passaient de tous côtés. Ces animaux avaient des cornes grandes et magnifiques, avec des bosses sur le dos, comme des chameaux ; leur poil était d'un beau noir. Abyssinie.

Le 13, nous continuâmes à marcher le long de la plaine. Nous découvrîmes bientôt vingt villages détruits sans aucun sujet par le Ras-Michaël, lorsqu'il marcha avec son armée du Tigré à Gondar. Nous rencontrâmes des caravanes qui se rendaient en Tigré, et de grands troupeaux de bétail qu'on conduisait dans les pâturages de Lamalmon : non-seulement nous trouvions des campagnes mieux cultivées, mais un peuple plus propre, mieux vêtu, et mieux nourri.

Le 14, à sept heures du matin, nous nous remîmes en route; et, après avoir traversé plusieurs villages qui sont très-multipliés dans ces cantons, nous aperçûmes sur les dix heures la ville de Gondar.

Le 15, nous commençâmes à gagner la montagne, et quelques heures après nous fîmes halte à un demi-mille de Gondar.

CHAPITRE V.

Arrivée à Gondar. — Première audience que M. Bruce obtient du roi d'Abyssinie. — Séjour à Gondar.

Abyssinie.

Nous fûmes extrêmement étonnés, que personne ne fût venu au-devant de nous, de la part de Pétros, frère du bon Janni; mais nous apprîmes que ce Grec, effrayé des menaces que les prêtres abyssiniens faisaient entendre, sur ce qu'un Franc osait venir à Gondar, était parti pour savoir du ras Michaël, ce qu'il avait à faire pour nous. Ce départ m'embarrassa beaucoup.

Janni m'avait donné des lettres pour le négadé-ras Mahomet, chef des Maures de Gondar, et le principal négociant d'Abyssinie; mais il était absent. Cependant un de ses frères me dit qu'il fallait continuer à porter l'habit mahométan, et me mettre en possession d'une maison qu'on avait préparée pour Mahomet-Gibberti, jusqu'à ce que Pétros et le ras fussent de retour. Je suivis exactement les avis de mon nouvel ami Hagi-Saleh.

Abyssinie.

Je me rendis dans cette partie de la capitale, qu'on appelle la Ville-Maure. Cette ville maure contient environ trois mille maisons; dont plusieurs sont spacieuses et commodes : celle où l'on me logea était extrêmement propre. On me fournit toutes les provisions nécessaires; mais je ne pus toucher un seul morceau de viande, parce qu'elle avait été tuée par les Mahométans, et que, si j'en avais mangé, on aurait regardé cela comme une renonciation au christianisme.

Le domestique que le bon Janni m'avait donné, avait une lettre de son maître, pour *Aïto-Aylo*, le patron de tous les Grecs, et même des Catholiques. Quoiqu'il parut avoir une grande vénération pour les prêtres, Aïto-Aylo détestait en secret ceux de son pays, et il s'était toujours montré le défenseur des Européens de toutes les communions, qui avaient le malheur d'être jetés dans ces contrées.

Le 15 février, il était déjà sept heures du soir, lorsqu'Aïto-Aylo entra dans ma chambre. Le commencement de notre conversation fut en arabe, et un peu gêné; Aylo, très-étonné de m'entendre parler aisément cette langue, dit : « Les Grecs sont de pauvres gens ! » Pétros ne s'explique pas aussi bien que cet » homme. » Ensuite, en s'adressant à Saleh,

Abyssinie.

il répéta plusieurs fois : « Allons, allons, il réus-
» sira, s'il peut être écouté ; il n'y a rien à
» craindre pour lui ; il fera son chemin. »

Aylo m'apprit que Welled-Hawairiat, fils de Michaël, était arrivé du camp avec la fièvre, et qu'on craignait qu'il n'eût la petite-vérole ; il ajouta que Janni lui ayant mandé que j'avais sauvé la vie à beaucoup de jeunes gens d'Adowa, l'Ithegé désirait que j'allasse le lendemain matin voir le malade ; et qu'ainsi il me conduirait au palais de Koscam, et me présenterait à cette reine. Je lui dis que j'étais prêt à suivre ses conseils ; et il me rassura sur les inquiétudes que m'inspiraient les tracasseries des prêtres.

Un de ceux que j'avais le plus à redouter, était l'abba Salama. Il était revêtu de l'emploi d'*acab-saat*, ou gardien du feu ; c'est la troisième dignité de l'église, et la première place ecclésiastique de la cour. Elle donne un grand revenu et beaucoup de crédit. Quoique Salama eût fait vœu de pauvreté et de chasteté, il était fort riche, et menait une vie scandaleuse. On lui comptait alors à Gondar plus de soixante-dix maîtresses. Plein de hardiesse et d'éloquence, il était au nombre des favoris de l'Ithegé. Salama était de petite taille ; il avait un teint clair, et des manières assez agréables ; enfin

enfin il s'était déclaré l'ennemi mortel des Européens, qu'il désignait sous le nom de Francs. Abyssinie.

Le lendemain matin, m'étant habillé en maure, et accompagné par Hagi-Saleh et Yasine, je me rendis chez Aylo. Nous partîmes tous ensemble, après déjeûner. Je montai *Mirza*, mon cheval favori; le reste de la troupe était sur des mules. Aylo ignorait absolument la manière de se servir de la bride, des étriers, des éprons, pour rendre docile un cheval vigoureux et emporté; aussi eut-il un plaisir extrême, lorsque je lui montrai les différens pas de mon cheval.

Nous trouvâmes le ruisseau de Saint-Raphaël; ayant alors devant nous le palais de Koscam, nous ôtâmes nos turbans, et marchâmes la tête nue, et d'un pas beaucoup plus lent. Nous mîmes pied à terre, et on nous conduisit dans une salle basse. Aylo nous quitta et se rendit chez la reine; il revint deux heures après, et nous dit que *Welled-Hawariat* se trouvait beaucoup mieux, au moyen d'une médecine, que lui avait donné un saint du *Waldubba*, médecine dont la vertu consistait en quelques caractères écrits avec de l'encre ordinaire, sur une assiette d'étain, et qui étaient détrempés et emportés par la liqueur donnée au malade; cependant on convenait

Abyssinie.

qu'il avait la petite-vérole, et on lui avait donné a manger beaucoup de viande crue.

Pétros était déjà arrivé, et je le trouvai, en entrant, saisi de frayeur. Quand il s'était rendu à la tente du roi, il avait aperçu la peau de l'infortuné *Wooskeka*, son ancien ami, qu'on faisait sécher sur un arbre, balancée par les vents. La crainte l'empêcha de prononcer mon nom devant le ras; mais il fut informé de mon arrivée par Ras-Mahomet et un autre officier. Il leur dit que le *Yagoubé* demeure tranquille dans la Ville-Maure; Saleh ne permettra pas que les prêtres l'y troublent.

Le soir, Pétros m'accompagna chez Aïto-Aylo; ils pleurèrent long-temps ensemble, sur la fin tragique de leur ami commun. Aïto me dit, qu'il avait oublié de me dire que *Welled-Hawariat* était fort mal, et que l'Itegé désirait que j'allasse le voir le lendemain matin.

Je me rendis avec Aylo au palais de *Koscam;* et, pour l'amuser en chemin, je lui montrai la manière dont les Arabes se servent de leur fusil, quand ils sont à cheval. Il arriva à Koscam, plein d'admiration, et disposé à me croire capable de réussir, dans tout ce que je voudrais entreprendre.

Au moment de notre arrivée, nous vîmes une longue procession de moines, ayant à leur

tête les prêtres de Koscam, portant une grande croix et un tableau, dont le cadre était noir et tout sale, quoique doré. A cet aspect, Aylo se détourna, et alla droit à l'appartement du chambellant *Aïto-Keikel*, qui fut depuis un de mes intimes amis. Cet officier nous apprit qu'il était arrivé de *Waldubba* trois grands saints, dont un n'avait mangé ni bu depuis vingt ans; qu'ils avaient promis de guérir *Welled-Hawariat*, en posant sur lui une croix et une image de la sainte Vierge; mais qu'ils ne voulaient pas que je me mêlasse de cette affaire. — Je vous assure, dis-je alors, que j'obéirai. Je ne suis pas dans l'usage d'exercer la médecine avec de tels associés. Si ces trois saints peuvent guérir Welled par un miracle, je pense que c'est la meilleure manière; mais souvenez-vous bien de ce que je vais vous dire: c'est que ce sera certainement un miracle, si le malade n'est point mort avant la soirée de demain. — Nous fûmes tous d'accord sur une chose, c'est qu'il valait mieux qu'*Hawariat* mourût, que non pas que ma présence troublât l'opération des saints.

Après que la procession fût achevée. Aylo alla trouver l'Itigé: on me fit appeler; j'entrai dans l'appartement, et suivant l'usage, je me prosternai devant cette princesse, Aylo me dit

Abyssinie.

alors: Voilà notre gracieuse souveraine, qui nous soutient et nous protège toujours; vous pouvez dire librement devant elle, tout ce que vous avez dans le cœur.

La conversation commença à rouler sur Jérusalem, sur le Saint-Sépulcre, le Calvaire, la montagne des Oliviers, dont elle connaissait parfaitement les positions géographiques. Elle me dit alors de lui avouer avec vérité, si je n'étais pas un Franc. — Madame, lui dis-je, si j'étais un Catholique, comme vous l'entendez par Franc, il y aurait à moi une grande folie de vous le cacher, d'après l'assurance qu'*Aïto-Aylo* vient de me donner tout-à-l'heure; mais je vous jure, dis-je, en étendant la main sur une bible qui était ouverte devant elle; je vous jure par toutes les vérités contenues dans ce livre, que ma religion diffère plus de la religion catholique que la votre. — Comment se peut-il donc, dit-elle, que vous ne croyez pas aux miracles? »

« — Je ne crois pas, repris-je, à ces prétendus miracles de nos jours, qui n'ont jamais eu d'autres motifs que des bagatelles, et qui ressemblent à des tours de gibecière. — Cependant, dit-elle, nos livres sont remplis de ces miracles. — Je le sais; mais je ne puis croire qu'un saint étant malade, ait vu voler,

sur son assiette une paire de perdrix toutes rôties, qui venaient se faire manger. — Il a lu le Sinnar, s'écria Aïto-Aylo. — Je le crois, dit l'Itegé, en souriant; mais y a-t-il du danger à trop croire : et n'y en a-t-il pas à croire trop peu? Certainement, continuai-je; et quand j'ai parlé librement à Aïto-Aylo, je voulais lui faire entendre que je ne pouvais me persuader que Welled fût guéri de sa fièvre, par la vertu d'un tableau qu'on poserait sur lui. L'Itegé répondit qu'il n'y avait rien d'impossible à Dieu. Et je me retirai. Abyssinie.

L'après-midi, j'apris qu'*Hawariat* était mort, et qu'une fièvre violente désolait le palais de Koscam. Aïto-Aylo vint me trouver de bon matin, et me dit, que la reine et Ozoro-Esther me priaient de me rendre au palais de Koscam. Je lui dis que Pétros m'avait fait faire des vêtemens propres à l'abyssinienne, et qu'on allait les porter chez lui où je les prendrais, pour être sûr que je ne portais avec moi aucun germe d'épidémie; parce que, depuis que j'étais dans la maison d'Hagi, j'avais soigné un grand nombre d'enfans mahométans, dont la plupart allaient bien. Il me loua de cette préeaution. L'on coupa mes cheveux, qu'on frisa et parfuma; et j'eus dès lors tout l'air d'un véritable abyssinien.

Abyssinie.

Avant de traiter les malades, je priai Pétros, Aïto-Aylo, l'abbas Christophorus, prêtre grec, et Armazikos, prêtre de Koscam et favori de l'Itegé, d'être tous présens à mes visites. Je les assurai que je ferais tout ce que je pourrais, pour combattre une maladie terrible; mais que c'était sous la condition expresse, que le régime et la conduite des malades me serait absolument soumis. Ils y consentirent d'un commun accord. Armazikos déclara qu'il excomunïait ceux qui manqueraient à leur parole; il me promit que j'aurais, soir et matin, le secours de ses prières et celles de tous les moines. Et je vis avec plaisir, que, plus je prenais de précautions, et témoignai des scrupules, plus la confiance des princesses augmentait.

Je fis ouvrir toutes les portes et les fenêtres; laver le parquet avec de l'eau et du vinaigre, et brûler dans tous les appartemens, une grande quantité d'encens et de la myrrhe.

La jeune *Ayabdar*, fille d'*Ozoro-Altas*, et le fils de *Mariam-Barca* tombèrent malades au même instant, et furent bientôt rétablis. *Aïto-Confu*, fils du kasmati *Neteho* et d'*Ozoro-Esther*, gagna la petite-vérole; enfin, le fils chéri de Michaël, l'enfant de sa vieille, fut attaqué.

Abyssinie.

Les inquiétudes, les craintes d'Ozoro-Esther étaient extrêmes, dans toutes les occasions ; elle me promettait sans cesse la faveur de Michaël, des richesses, des grandeurs, pour prix des soins que je rendrais à ses enfans. Nous eûmes, elle et moi, plusieurs conversations, pendant tout le temps que dura la maladie d'Aïto-Confu ; delà naquit, entre Ozoro-Esther et moi, une amitié qui ne s'est jamais démentie.

Quand nos malades furent convalescens, on les transporta dans une grande maison, hors de l'enceinte de Koscam ; et on ne les ramena dans le palais, que lorsque tous les appartemens eurent été bien lavés et parfumés. On me fit alors présent d'une jolie maison, voisine du palais. J'allais tous les matins chez l'Itegé à son lever, et j'y voyais un grand nombre de prêtres ; mais j'en trouvais rarement chez Ozoro-Esther, chez qui j'allais soir et matin.

Le 8 ou le 9 mars, j'allai au devant du ras, et je le rencontrai à *Azazo*. Il était couvert d'une toile de coton assez malpropre, jettée négligemment autour du corps, et il portait une espèce de serviette roulée autour de la tête. Il était vieux, maigre ; avait les yeux malades et l'air très-fatigué ; il montait une mule excellente, qui allait avec vitesse, et

Abyssinie.

qui ne le fatiguait pas. Comme je vis qu'il allait s'arrêter dans un endroit, marqué par quatre lances en croix, plantées sur une éminence, et ayant une toile par-dessus, qui formait une espèce de tente; je mis pied à terre, en même temps que le ras. On lui dit qui j'étais; aussitôt les soldats ouvrirent leurs rangs. Je m'avançai vers Michaël, et je pris sa main que je baisai. Il me contempla d'un œil fixe, et il me répéta en tigrien le salut ordinaire: « Comment vous portez-vous? J'espère que vous vous portez bien. » Ensuite il me montra du doigt la place où je devais m'asseoir. Mille bouches s'ouvrirent alors, pour lui porter mille plaintes différentes. Il donna des ordres. Je fus presque étouffé; Michaël ne fit pas la moindre attention à moi. Quelques minutes après, le roi passa à notre gauche; le ras se leva; ôta la serviette qu'il avait autour de la tête; se fit soutenir sur la porte de sa tente, jusqu'à ce que le monarque se fût éloigné.

J'arrivai à Koscam, très-mécontent de l'accueil qu'on m'avait fait. Toute la ville était dans la plus grande confusion. La première scène d'horreur que Michaël y étala, fut de faire arracher les yeux à douze chefs des Gallas, qu'on avait amenés prisonniers, et de les abandonner ensuite dans les champs, pour

qu'ils fussent dévorés la nuit par des hyènes. Je pris soin de trois de ces infortunés : je leur sauvai la vie ; c'est d'eux que j'ai reçu beaucoup de renseignemens sur les mœurs de leur pays. Abyssinie.

Le lendemain, l'armée entra en triomphe dans la ville. Le ras était à cheval, à la tête des troupes du Tigré ; il avait la tête découverte, et un manteau de velours noir, garni d'une frange d'argent, sur les épaules ; un enfant marchait à sa droite, et portait une baguette d'environ cinq pieds et demi de long. Immédiatement après le ras, venaient tous les guerriers, qui avaient tué quelqu'ennemi, ou enlevé des dépouilles ; ils avaient à leurs fusils et à leurs lances, autant de morceaux d'écarlates, qu'ils avaient tué d'hommes.

Une chose singulière que je remarquai dans cette entrée triompale, c'était la coiffure des gouverneurs de provinces. Ils avaient sur le front un large bandeau, qui allait se nouer derrière la tête, et au milieu duquel s'élevait un cœur d'argent doré, d'environ quatre pouces de long : on ne le porte que dans les grandes cérémonies qui suivent les victoires.

Après les officiers, paraissait le roi, le front ceint d'un bandeau de mousseline, d'environ trois pouces de large, qui était noué par derrière, et dont les nœuds tombaint d'environ

Abyssinie.

deux pieds sur les épaules. Autour de ce prince, on voyait les grands officiers de l'état, et une foule de jeunes gens.

Plus loin marchait le *kanits-kirzera*, c'est-à-dire, le bourreau de l'armée; ensuite on voyait au milieu des équipages du roi et du ras, un homme portant la peau empaillée du malheureux *Wooskeka*, au bout d'un grand bâton.

J'avais été me loger à Gondar, dans une maison voisine de celle de Pétros. Le négadéras Mahomet vint un jour chez moi : il me dit que Mahomet-Gibberti était arrivé, et qu'Aïto-Aylo avait entretenu deux fois le roi à mon sujet, et qu'on avait résolu de me nommer *palambaras*, c'est-à-dire, commandant de la cavalerie du roi. Je répondis à Mahomet, que, bien loin de me féliciter de cet avantage, je me regardais, si je l'obtenais, comme le plus malheureux des hommes; que mon unique désir était de voir le pays; d'en connaître les productions; de converser avec les habitans, comme un simple étranger, et non comme le maître ni le serviteur de personne; d'étudier les livres abyssiniens; sur-tout de visiter les sources du Nil, et enfin de vivre particulièrement chez moi, et aussi solitairement qu'il me serait possible. Je lui ajoutai, que la

seule chose que je lui demandais en ce mo- Abyssinie.
ment, était de savoir quand je pourrais avoir une audience du roi, et lui présenter les lettres que j'avais pour lui.

Le négadé-ras Mahomet me quitta ; mais il revint bientôt avec Mahomet-Gibberti, qui me dit, qu'indépendamment de la lettre de Métical-Aga, que j'avais pour le ras, il en portait une autre lui-même, dans laquelle Métical-Aga informait Michaël des richesses et de la puissance des Anglais à Jidda. Il lui disait que le moindre accident qui pourrait m'arriver, serait, non-seulement une honte pour lui, mais lui occasionnerait une disgrace pire que la mort ; que j'étais un homme de considération dans mon pays ; que je ne me mêlais, en aucune manière d'affaires de commerce ; que mes seules intentions étaient d'examiner les sources, les rivières, les arbres, les fleurs, les astres des cieux, dont je tirais des connaissances utiles à la santé des hommes.

Après avoir lu cette lettre, Michaël s'écria : « Métical-Aga ne connaît pas l'état de ce pays-ci ; de la sûreté! et où peut-on en trouver? Tout ce que je puis faire, c'est de garder cet homme auprès de moi. » Aïto-Aylo qui était présent fit mon éloge ; parla de moi, comme du meilleur cavalier qui eût

Abyssinie. jamais mis le pied en Abyssinie ; et dit que, sans perdre de temps, il fallait m'employer auprès du roi. Bref, on convint que les lettres, qu'avaient reçues les Grecs, seraient lues au roi ; que celles que j'avais de Métical-Aga, seraient remises à Michaël, et que je serais présenté au ras et au monarque, aussitôt qu'ils pourraient me recevoir.

Le 14 mars, j'étais sur le point de me rendre à Koscam, où les jeunes malades étaient hors de danger, mais encore faibles ; le ras me fit dire d'aller lui parler, et de charger un homme du présent que je destinais au roi. L'audience que je devais obtenir de Michaël, était fixée à cinq heures : j'arrivai un peu avant, et je rencontrai à la porte Aïto-Aylo, qui me dit, en me serrant la main : « Ne refusez rien, vous ferez comme vous voudrez par la suite ; mais à présent il est nécessaire, par rapport aux prêtres et à la populace, que vous ayez une place qui vous donne de l'autorité ; sans quoi vous courriez risque d'être volé et assassiné, la première fois que vous voudrez aller à un mille de la ville. Cinquante personnes m'ont dit, que vous aviez des malles remplies d'or, et que vous pouviez en fabriquer, ou au moins en faire venir des Indes, autant que vous voudrez. Ce qui a donné lieu

à cette opinion, c'est que vous avez refusé l'or que la reine et Ozoro-Esther vous ont offert à Koscam : en quoi vous avez eu beaucoup tort. » Abyssinie.

J'entrai, et je trouvai le vieillard assis sur un sopha. Ses cheveux blancs étaient frisés, et formaient plusieurs boucles. Il paraissait pensif; mais assez content. Il avait le visage décharné, et les yeux très-vifs. Je jugai qu'il devait avoir au moins six pieds de haut; ses manières étaient libres et dégagées. Je voulus, suivant l'usage, me prosterner devant lui, et baiser la terre; mais il ne parut pas s'en soucier; il me tendit la main, prit la mienne, et me releva.

Le ras prit la parole le premier, et me dit: « Yagoubé, car je crois que c'est votre nom, écoutez ce que j'ai à vous dire, et souvenez-vous bien de ce que je vous recommande. L'on m'a dit que vous étiez un homme dont la principale occupation était d'errer dans la campagne et dans les endroits les plus solitaires, pour y chercher des arbres et des plantes, et passer la nuit, seul, à observer les astres des cieux. Les autres pays ne ressemblent point à celui-ci: les malheureux habitans de ces contrées, sont ennemis naturels de tous les étrangers. S'ils vous voient seul chez vous, leur première pensée

Abyssinie.

portera sur les moyens de se défaire de vous; et quoique cela ne leur soit d'aucun avantage, ils vous assassineront, pour le seul plaisir de faire du mal. Ainsi, poursuivit le ras, j'ai songé à vous mettre dans la situation, où vous pourrez suivre vos inclinations, sans être inquiété par les moines, et sans craindre qu'on cherche à vous tuer, pour avoir votre argent. Le roi vous a nommé *baalomaal*, et commandant de la cavalerie noire. Allez trouver le monarque, pour le remercier de l'emploi qu'il vous accorde; prosternez-vous devant lui: car je crois que vous êtes déjà instruit de cette cérémonie; Aïto et Heikel vous accompagneront. Le roi me témoigna hier au soir sa surprise, de ce qu'il ne vous avait pas encore vu. »

J'offris au ras un présent, qu'à peine il regarda. En me retirant, je distinguai dans la foule l'abba Salama; j'avais de la peine à passer, quand le ras s'apercevant que je demeurais derrière, cria: Qu'on ferme la porte. » Puis il me dit à voix basse: « Avez-vous quelque chose de particulier à me dire »? Je vois que vous êtes en affaire, lui répondis-je; mais je parlerai à Ozoro-Esther. Soudain il reprit avec vivacité: « Vous avez raison. Le fils d'Esther vivra-t-il »? — La vie de l'homme, reprisje, est entre les mains de Dieu; mais j'espère que le plus grand danger est passé.

En sortant de chez Ozoro-Esther, je me rendis chez le roi, où je trouvai Aïto et Keikel à la porte de la salle d'audience. Tecla-Mariam s'avança jusqu'au pied du trône; je le suivis, et me prosternai devant le jeune monarque. — Je vous mène, dit Tecla-Mariam au roi, un de vos serviteurs, qui vient d'un pays si éloigné, que, si vous le laissez jamais s'en retourner, nous ne pourrons ni le suivre, ni savoir où il faudra l'aller chercher. — Le roi ne répondit rien; il ne changea même point de contenance.

Le trône du roi était dans une espèce d'alcove. On commença à m'adresser les questions d'usage, sur Jérusalem et le reste de la Terre-Sainte; on me demanda où était mon pays: ce qu'il m'était impossible de faire comprendre, car les Abyssiniens ne connaissent pas d'autre contrée que la leur. On me demanda pourquoi je venais de si loin? si la lune et les étoiles du lieu de ma naissance, et sur-tout la lune, étoient les mêmes que les leurs; et une foule d'autres choses tout aussi vagues, tout aussi absurdes que celles-là?

Le roi nous retint pendant long-temps. J'étais si fatigué de me tenir debout, que je m'appuyai contre le mur; il était dix heures du soir; Aïto tombait de sommeil, et il s'esquiva

Abyssinie.

pour aller se coucher ; le reste des spectateurs en fit autant. Quand nous ne fûmes que neuf ou dix, le roi découvrit sa bouche et tout son visage ; il parla lui-même, et me fit mille questions. J'avais peine à répondre un seul mot ; je déplorais intérieurement le malheur que j'avais eu d'être nommé à un emploi qui m'attachait à la cour : enfin il nous congédia.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VI.

Usages et Coutumes d'Abyssinie. — Description d'un banquet sanglant. — Religion. — Circoncision.

La couronne d'Abyssinie est et a toujours été héréditaire dans une famille particulière, qui descend, à ce que disent les gens du pays, en droite ligne de Salomon et de la reine de Saba. Cependant cette couronne est élective dans cette même famille ; et il n'y a ni loi, ni coutume qui oblige de la décerner de préférence au fils aîné du roi. Quand il meurt, si ses fils sont assez avancés en âge pour être en état de régner, et qu'ils n'aient point été relégués sur la montagne, l'aîné ou le cadet, aidé par les amis de son père, s'empare ordinairement du trône. Mais si les héritiers sont sur la montagne, le premier ministre choisit seul le roi, qui passe alors pour avoir été appelé par la nation. Il ne manque jamais de décerner la couronne à un enfant, sous lequel il gouverne l'empire à son gré. Abyssinie.

Abyssinie.

Le roi est, à son couronnement, oint d'huile d'olive qu'on lui verse sur le sommet de la tête ; et, pour la faire pénétrer dans ses longs cheveux, il se frotte avec ses deux mains, assez indécemment, et à-peu-près de la même manière que ses soldats se frottent la tête avec du beurre.

La couronne des rois d'Abyssinie ressemble à une mître d'évêque. Au haut de cette couronne, il y a une boule de verre rouge, dans laquelle sont plusieurs clochettes de différentes couleurs. Autrefois on ne voyait jamais le visage du roi, ni aucune partie de son corps, à l'exception du pied qu'il laissait paraître de temps en temps. Il s'assied dans une espèce d'alcove ou de balcon, dont le devant est garni de jalousies ou de ridaux, et il couvre son visage toutes les fois qu'il donne des audiences publiques, ou qu'il rend la justice. Lorsqu'il craint quelque trahison, son balcon est totalement fermé, et il parle par un trou qui est à côté, à un officier qu'on appelle le *Kal-Hatzé*, la voix ou la parole du roi, et qui va porter les discours du monarque aux juges assis autour de la table du conseil.

Le roi va régulièrement tous les jours à l'église. Ses gardes prennent alors possession de toutes les avenues et de toutes les portes par où il doit

passer : et comme il est à pied, personne n'a droit de l'accompagner, que deux de ses chambellans sur lesquels il s'appuie. Il baise le seuil et les côtés de la porte de l'église, ainsi que les marches de l'autel, et s'en retourne tout de suite dans son palais. Il monte les degrés de la salle d'audience, sur une mule, et ne met pied à terre que sur un tapis de Perse qui est devant le trône. Abyssinie.

Tous les matins, avant le jour, un officier s'arme d'un long fouet qu'il fait claquer devant la porte du palais : il chasse par ce moyen les hyènes et les autres bêtes féroces qui infestent la ville pendant la nuit; et en même temps il donne le signal du lever du roi. Le monarque se place à jeun sur son trône, pour rendre la justice jusqu'à huit heures. Quand il assemble son conseil, il se tient dans une espèce de loge fermée, au bout de la table du conseil. Les personnes qui y assistent sont rangées autour de la table, suivant leur rang, et donnent leur voix, en commençant toujours par le plus jeune.

Les attributs de la royauté sont un cheval blanc, dont la tête est parée de clochettes d'argent; un bouclier d'argent, et un bandeau d'étoffe de soie blanche, ou de mousseline, qui se noue par un double nœud derrière la tête, et dont les bouts flottent sur les épaules. Quand

Abyssinie.

les membres du conseil ont tous opiné, le monarque, toujours dans son balcon, dit ce qu'il juge à propos, et se fait entendre par l'organe du Kal-Hatzé.

Toutes les fois qu'on paraît en présence du monarque, il ne suffit pas de fléchir le genou, il faut qu'on se prosterne. On commence par se laisser tomber sur les genoux, puis sur les mains; après quoi, on incline sa tête et son corps, jusqu'à ce que le front touche à terre: et si on attend une réponse, on reste dans cette posture jusqu'à ce que le roi ordonne de se relever. Je me souviens d'avoir vu un Mahométan, envoyé par le shérif de la Mecque en Abyssinie, ne rendre hommage au roi qu'en croisant ses bras sur sa poitrine, et inclinant un peu la tête. On jugea à la cour de Gondar que ce n'était nullement manquer au roi d'Abyssinie, puisque l'envoyé ne se présentait pas autrement devant son légitime souverain.

Il y a un usage bien singulier en Abyssinie, c'est qu'il faut que les portes et les fenêtres du roi soient incessament assiégées par des gens qui pleurent, se lamentent et demandent justice à grands cris, dans tous les différens idiômes de l'empire, pour être admis en présence du monarque, et faire cesser les torts

prétendus dont ils se plaignent. Si, par hasard, il ne s'en trouve pas un assez grand nombre, il y a une bande de misérables qu'on paie pour crier et se lamenter, comme s'ils avaient été véritablement opprimés. Cet usage est, dit-on, établi pour l'honneur de la majesté royale, et pour que le prince ne soit pas solitairement abandonné dans son palais à une tranquillité dangereuse. Abyssinie.

Dans la saison des pluies, je me renfermais quelquefois dans mon appartement, pour travailler plus à mon aise; et alors j'entendais tout-à-coup quatre ou cinq personnes qui se mettaient à gémir, à crier, à implorer ma protection. Quand j'interrogeais quelqu'un de ces malheureux, il me répandait froidement que ce n'était rien, mais qu'il était venu avec ses compagnons crier, se plaindre sous mes fenêtres, afin de me faire honneur aux yeux du peuple, et empêcher que je ne m'abandonnasse à l'ennui et à la mélancolie; qu'ainsi il espérait que je voudrais bien lui faire donner à boire, pour qu'il pût continuer à crier avec un peu plus de courage.

En Abyssinie, c'est un crime de haute trahison, que de s'asseoir sur le siège du roi; et quiconque le ferait, serait soudain mis en pièces. Par une loi fondamentale de l'état,

Abyssinie. tous les enfans de la famille royale qui ont quelque difformité ou quelque défaut de corps, ne peuvent monter sur le trône d'Abyssinie. Aussi, dès que quelqu'un des princes s'échappe de la montagne, et qu'il est pris, on le fait mutiler, pour qu'il soit désormais regardé comme incapable de régner.

Les rois d'Abyssinie sont au-dessus de toutes les lois. Toutes les terres de leur royaume et la personne même de leurs sujets leur appartiennent. Les souverains de cet empire ont pour coutume d'épouser autant de femmes qu'ils veulent; mais il n'y en a qu'une d'entre elles qui, véritablement reine, porte le nom d'Ithegé.

Lorsque je fus admis au nombre des officiers du roi, on me donna les différens villages appartenans aux postes que j'occupais.

Dans cet empire, dès qu'un prisonnier est condamné pour crime capital, on ne le ramène pas en prison, parce qu'on regarderait ce délai comme trop cruelle; mais on le conduit immédiatement au lieu du supplice, et son arrêt est exécuté.

Le principal supplice, en Abyssinie, est la croix. Un supplice plus terrible encore, c'est celui d'écorcher vif. Les Abyssiniens font aussi mourir les criminels en les lapidant : ce sup-

plice est assez ordinairement réservé aux étrangers, qu'ils appellent *Francs*. parmi les châtimens capitaux, on doit compter celui d'arracher les yeux: c'est ordinairement la punition des rebelles: ce supplice s'opère toujours avec des pinces de fer, et de la manière la plus cruelle. Abyssinie.

Les corps des personnes qu'on fait mourir sont exposés sur les places publiques et dans les grands chemins. Les rues de Gondar sont pavées des membres et des carcasses de ces malheureux, qui y attirent tant d'animaux féroces pendant la nuit, qu'il est dangereux de sortir.

Je voudrais pouvoir supprimer les détails qui suivent; mais ils font partie de l'histoire du peuple barbare que je veux faire connaître. Dans le temps des grandes pluies, où personne n'ose quitter son habitation, dans la crainte d'être emporté par les torrens qui tombent du haut des montagnes, les principaux habitans de villages, comme les citoyens des villes et les gens qui fréquentent la cour, se réunissent pour dîner ensemble.

On conduit à la porte de la salle à manger une vache ou un torreau; et quand on a bien liés les pieds de l'animal, on lui fend la peau qui lui pend sous la gorge, et on fait couler

Abyssinie.

à terre cinq ou six gouttes de sang seulement. Quand ils croient avoir ainsi satisfait à la loi de Moyse, ils écorchent l'animal jusqu'à la moitié des côtes et sur la croupe, puis ils dépècent la viande sans toucher aux os : les mugissemens de l'animal sont le signal qui indique le moment de se mettre à table.

Au lieu d'assiettes, on sert devant chaque convive des gâteaux ronds; c'est une espèce de pain sans levain, fait avec du teff. Dès que les convives sont assis, les esclaves s'avancent, portant chacun dans leurs mains un grand morceau de chair crue et saignante, qu'ils posent sur les gâteaux. Tous les hommes tiennent à la main le même coutelas dont ils font usage à la guerre; et les femmes ont de mauvais petits couteaux.

Les convives sont toujours placés de manière qu'un homme se trouve assis entre deux femmes. Les hommes coupent alors un morceau de cette viande où l'on distingue encore le mouvement des fibres et des esprits vitaux. Les Abyssiniens d'une classe au-dessus du commun, n'y touchent jamais eux-mêmes. Les femmes prennent la viande, la coupent d'abord par aiguillettes de la grosseur du petit doigt, et ensuite en petits morceaux carrés, qu'elles couvrent de sel fossile et de poivre

noir, et qu'elles enveloppent dans un morceau de pain de teff. Abyssinie.

Les hommes ayant alors remis leurs coutelas dans les fourreaux, appuient leurs mains sur les genoux de chacune de leurs voisines, se tiennent le corps penché, la tête avancée, et la bouche ouverte, se tournant sans cesse du côté des mains qui leur présentent le morceau. Celui qui avale les plus gros et qui fait le plus de bruit en mâchant, est regardé comme celui qui est le mieux élevé et celui qui sait le mieux vivre.

Dès qu'un homme a avalé le morceau présenté par une de ses voisines, il se tourne vers l'autre, et va ainsi alternativement jusqu'à ce qu'il soit rassasié; il ne boit jamais qu'il n'ait achevé de manger : avant de boire, il roule deux ou trois petits morceaux de viande, et il les présente des deux mains à ses deux voisines, qui ouvrent la bouche toutes les deux à-la-fois ; c'est ainsi qu'il leur marque sa reconnaissance. Il commence à boire dans une grande et belle corne, pendant que les femmes continuent de manger : et quand elles ont fini, tout le monde boit à la ronde en chantant. On se livre à une gaîté bruyante et à des jeux, qui finissent rarement sans querelle.

Ces Cannibales se trouvent si animés à la fin

Abyssinie.

de ces banquets sanglans, qu'ils se livrent sans pudeur, sans délais, sans secret à tous les excès du libertinage. Les femmes qui assistent à ces festins, sont, pour la plupart, distinguées par leur naissance et par leur caractère. Tout cela se passe sans causer le moindre scandale, sans même qu'on se permette des paroles licensieuses, ni des plaisanteries.

Les Abyssiniens ne connaissent point ce que nous entendons par le mariage : quand on se convient mutuellement, on se lie sans aucune cérémonie ; on se quitte, on se prend autant de fois qu'on veut. Je me souviens d'avoir vu à Koscam, chez l'Ithegé, une femme de la première qualité : il y avait dans le même cercle sept hommes, qui tous avaient été ses maris, et dont aucun alors n'était l'époux en titre.

Voici toutes les cérémonies que suit le roi, quand il choisit une femme. Il envoie chez elle une azage, et cet officier lui déclare que le roi désire qu'elle vienne habiter à l'instant dans son palais. Aussitôt elle se pare avec le plus de magnificence qu'il est possible, et elle obéit aux ordres du monarque. Quand ce prince déclare une de ses femmes Ithegé, cela ressemble un peu plus à un mariage : il ordonne à l'un des juges de prononcer en sa

présence, que lui le roi a choisi sa servante, qu'on nomme par son nom, pour reine; et alors on la couronne. Abyssinie.

La polygamie a tellement multiplié les héritiers du trône; et les disputes pour la succession ont été si fréquentes, qu'on a pris le parti de reléguer tous les princes de la race de Salomon, sur une montagne très-élevée, où le climat est salubre. On leur apprent à lire et à écrire; mais leur éducation se borne là; et dans les temps de trouble, on les met à mort sur le moindre soupçon.

La maison du roi est composée d'environ huit mille hommes d'infanterie, dont deux mille sont armés de fusils. Les armées les plus nombreuses qui soient entrées en campagne, n'ont jamais passé cinquante mille hommes. Les étendars de l'infanterie sont peints de deux couleurs différentes, et par bandes qui se croisent en jaune et en blanc, ou en rouge et en vert. Les étendards de la cavalerie portent un lion rouge, vert ou blanc.

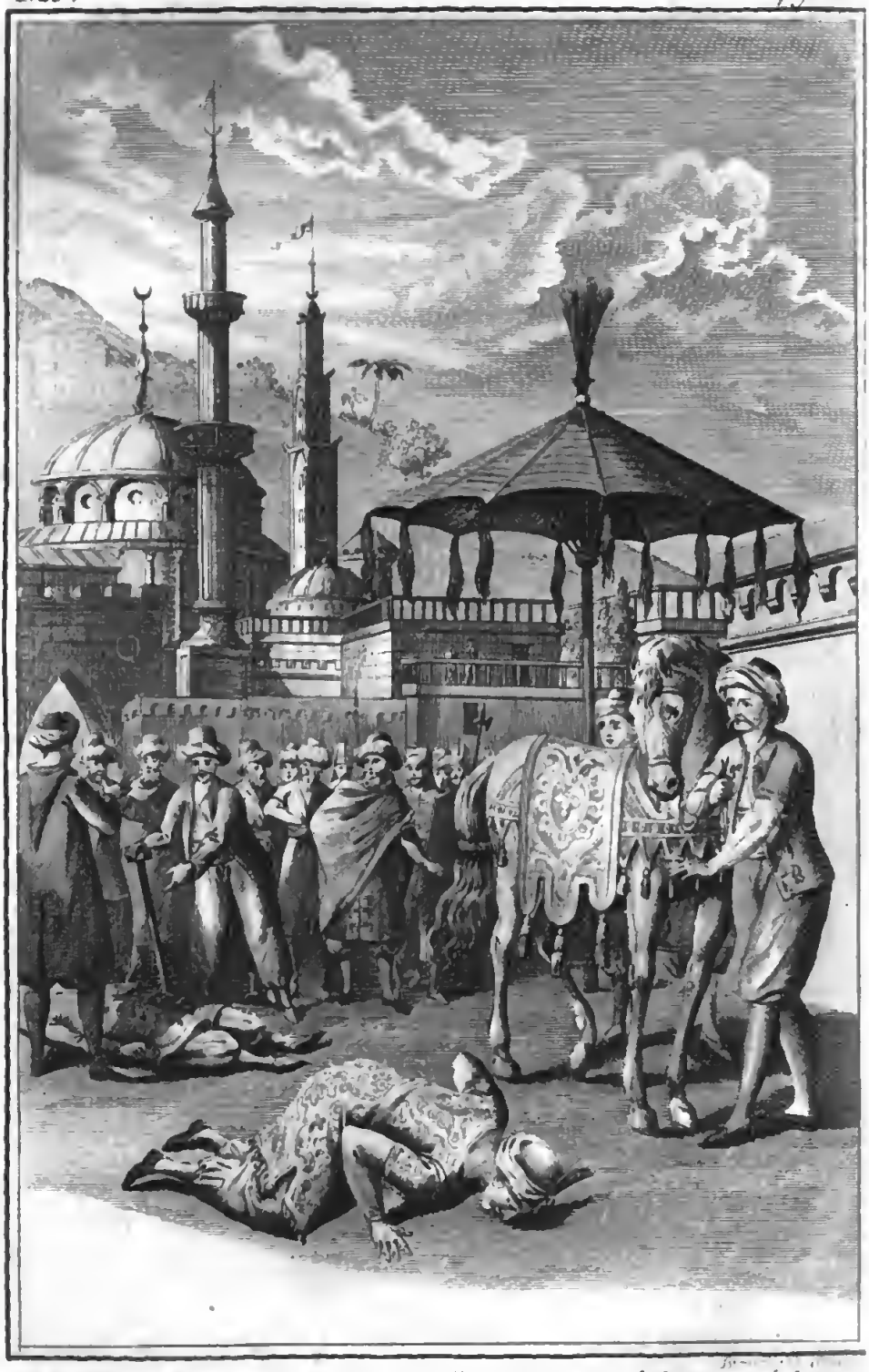
Quand le roi veut entrer en campagne, il fait faire trois proclamations. La première est conçue en ces termes: « Achetez vos mules, tenez vos provisions prêtes; car après tel jour, ceux qui me chercheront ici ne m'y trouveront pas. » La seconde a lieu une semaine

Abyssinie.

ensuite. Voici ce qu'elle porte : « Abattez le Kantuffa dans les quatres parties du monde ; car je ne sais pas où je vais. » Ce kantuffa est un arbuste qui embarrasse beaucoup dans sa marche le roi et la cavalerie, dont la longue chevelure et les habillemens flottans s'accrochent à ses épines. La dernière proclamation dit : Je suis campé sur les bords de l'Angrab ou du Kabba : quiconque n'y viendra pas m'y joindre, sera puni pour sept ans.

J'oubliais de dire que les Abyssiniens ne mangent, ni ne boivent jamais avec les étrangers, quoiqu'ils n'aient maintenant aucune raison de s'en abstenir : la loi qui le leur défendait jadis est abolie ; mais ils restent soumis à leur ancien préjugé. Ils brisent, ou du moins ils purifient avec soin leurs vases, lorsque quelqu'étranger s'en est servi pour manger ou pour boire. Les Abyssiniens ne mangent ni des oiseaux sauvages, ni des oiseaux marins, ni même des oies. Personne n'y mange du veau, quoiqu'on ne fasse aucune difficulté de manger des bœufs et des vaches.

Les hommes ne se mêlent en Abyssinie, ni de vendre, ni d'acheter. C'est une espèce d'infamie, pour un homme, d'aller acheter quelque chose au marché. Il ne peut non plus ni charier de l'eau, ni pétrir du pain ; mais il



l'Empereur de Maroc tenant son audience publique fait assommer le Gouverneur de la province de Ref. ce prince leur a donné ordre de venir pour baiser la terre et faire hommage à sa Majesté de sa part de parole.

lave ses vêtemens et ceux des femmes, sans que celles-ci puissent l'aider. Les hommes charrient toujours, sur leur tête, les fardeaux qu'ils ont à porter, et les femmes les charient sur leurs épaules. Elles vivent comme si elles étaient communes à tout le monde, et leurs plaisirs n'ont d'autres bornes que leur volonté. Cependant elles prétendent avoir pour principe de n'appartenir qu'à un seul homme; mais ce devoir est comme la plupart des autres, un objet de plaisanterie. Abyssinie.

Dès que les Abyssiniennes perdent un parent ou un amant, elles se font sur chaque tempe, une incision de la grandeur d'une pièce de douze sols, avec l'ongle de leur petit doigt, qu'elles laissent croître exprès pour cela; de sorte qu'en Abyssinie on voit presque toujours sur le visage des femmes quelques cicatrices; et dans la saison où l'armée est en campagne, elles ont bien rarement le temps de laisser cicatriser leurs tempes.

Il n'y a pas de pays au monde, où l'on ait bâti autant d'églises qu'en Abyssinie. Le roi en bâtit toujours un grand nombre: dès qu'on remporte une victoire, on élève aussitôt une église au milieu du camp infecté par les cadavres des vaincus. Il est certain qu'il n'y a rien qui rende l'Abyssinie plus agréable à la

Abyssinie. vue et plus pittoresque, que ces églises, et ces bois de cèdre qui les environnent.

Parmi les bois de cèdre croissent, de distance en distance, ces autres beaux arbres que les Abyssiniens appellent *cussos*, qui s'élèvent à une très-grande hauteur, et qui offrent toujours un coup-d'œil ravissant.

Toutes les églises sont rondes, et couvertes d'un toît de chaume en forme conique. Quand on entre dans l'église, on ôte ses souliers; mais on est obligé de laisser un domestique pour les garder, sans quoi les moines ou les prêtres les auraient bientôt volés. On baise le seuil de l'église, avec les deux poteaux de la porte; puis on s'avance: on récite la prière qu'on veut, et tout le devoir est rempli. Si l'on est curieux, et qu'on ait eu aucun commerce avec les femmes, ni touché le corps mort d'aucun homme, ni d'aucun animal, on peut pénétrer dans le sanctuaire; si non, on est obligé de s'arrêter au milieu des cèdres, et de dire ses prières de loin: cet assemblage d'idées est vraiment étrange.

Les Abyssiniens considérent l'abuna comme le chef de leur église. Il ne prend aucune part au gouvernement; sa plus grande occupation est l'ordination des ecclésiastiques et des moines. Quand il passe à cheval, une troupe de

gens s'assemblent à environ cinq cents pas de lui, et entonnent un cantique mélancolique. Il demande qui sont ces gens portant barbe; et ils répondent qu'ils désirent devenir moines. Il fait quelques signes avec sa croix de fer, souffle sur eux, et leur dit qu'ils sont moines. Tous ces moines croupissent dans une grossière ignorance, et ils perdent insensiblement l'usage des lettres. Abyssinie.

On renouvelle tous les ans, la veille de l'Épiphanie, la cérémonie d'un baptême public. A minuit précis, les moines et les prêtres se rendent tous sur le bord de la rivière; et s'étant divisés en deux bandes, ils entonnent des cantiques, et récitent leurs prières. Dès que le soleil paraît, les prêtres, revêtus de leurs habits sacerdotaux, s'avancent jusqu'au bord de la rivière, et plongent leur croix dans l'eau: bientôt la procession commence, et un des prêtres, marchant à la tête des autres, porte un grand calice plein d'eau, qu'il a puisée dans la rivière; il en prend dans ses mains, et la jette de toute sa force sur les assistans, qui se parent ce jour-là de leurs plus beaux habits. plusieurs d'entr'eux ne se contentent pas d'une simple aspersion: ils prennent de l'eau dans leurs mains jointes, et la boivent. Quand le calice est vide, on envoie chercher

Abyssinie.

d'autre eau à la rivière. Cette cérémonie commence assez décemment ; mais elle dégénère bientôt en farce.

Les enfans et la populace s'amusent à troubler l'eau, et à jetter de la boue sur les personnes qu'ils voyent proprement mises. On porte beaucoup de plats, d'assiettes, de pots dont les mahométans ou les Juifs se sont servis, et qu'on veut purifier. C'est par-là que finit la cérémonie.

Les Abyssiniens pratiquent la circoncision. Ils se servent, pour cette cérémonie, d'un couteau très-bien aiguisé. Ils ne déchirent rien avec les ongles, et ne répètent aucune parole durant l'opération, pour laquelle il n'y a point d'âge déterminé, et qui est faite ordinairement par une femme. Nul d'eux ne prétend qu'il y ait rien de pieux dans l'usage de la circoncision, ni qu'elle ait été prescrite comme utile à la génération, ou à la propreté qu'exige la chaleur du climat.

Les Abyssiniens ne calculent pas le temps d'après les révolutions de la lune, mais d'après la marche du soleil. Ils font leurs mois de trente jours, et, à la fin du douzième mois, ils ajoutent cinq jours; et, tous les quatre ans, ils en ajoutent un sixième.

Ils divisent le jour d'une manière bien irrégulière.

lière. Le crépuscule à Gondar est si court, qu'on a à peine le temps de l'apercevoir. Dès que le disque du soleil disparaît de l'horizon, il est absolument nuit, et toutes les étoiles font étinceler leurs feux. Les Abyssiniens choisissent le moment après ce crépuscule, pour le commencement de leurs journées; ils l'appellent *naggé*, jusqu'au moment du crépuscule du matin. Ils se servent du mot de *meset*, pour exprimer l'instant même où le soleil commence à disparaître, jusqu'à celui du lever des étoiles. Ils appellent le milieu du jour, *kater*, qui signifie le faîte, ou le plus haut point d'une arche; et quand ils parlent de choses arrivées dans quelqu'autre moment de la journée, ils indiquent du doigt l'endroit où le soleil était alors. Il n'y a peut-être rien de plus inexact que leurs calculs: chaque moine, chaque scribe se distingue particulièrement par quelque combinaison fantastique, qui prouve son ignorance profonde en arithmétique, et son aversion pour l'étude. Abyssinie.

CHAPITRE VII.

Description d'Emfras, et du lac Tzana. — M. Bruce accompagne le monarque à l'armée. — Il va voir la grande cataracte d'Ala— ta. Il revient à Gondar avec l'armée.

Abyssinie.

En ce temps-là, une très-mauvaise nouvelle porta l'alarme dans Condar, où l'on apprit que le rebelle Fasil avait défait entièrement les *agows*, et qu'il avait signalé sa cruauté sur les vaincus, pour se venger de sa défaite à *Fagetta*.

Le ras tint aussitôt conseil; et il fut resolu que la saison des pluies ne devait pas empêcher d'entrer tout de suite en campagne. *Gusho* et *Powussen*, deux chefs de l'armée, se mirent en route le lendemain. Avant de partir, ils jurèrent à Michaël qu'ils ne reviendraient jamais sans la tête de Fasil; mais ils avaient en secret des intentions bien différentes. Mon emploi m'obligeait de suivre le roi. Il avait bien voulu songer à me pourvoir de tentes. Il m'en fallait une ouverte par le haut, où je puisse faire mes observations astronomiques,

sans être troublé par les curieux et les importuns. J'obtins un congé pour me rendre à *Emfras*, ville située à vingt milles de Gondar, et où l'on trouve un grand nombre de Mahométans dont le métier est de faire des tentes.

Avant de partir, j'allai à *Koscam* prendre congé de l'Itegé. Cette généreuse reine fit tout ce qu'elle put pour me dissuader de quitter Gondar : elle traita de projet chimérique le dessein que j'avais de visiter les sources du Nil. Elle me conseilla de rester auprès d'elle à Koscam jusqu'au retour de Michaël et du roi; et ensuite, au lieu d'attendre qu'il m'arriva quelque accident, de profiter de la première occasion favorable pour m'en retourner dans mon pays, par la voie de Tigré que j'avais suivie en venant.

Je m'excusai de mon mieux, mais cela n'était pas aisé auprès d'une personne qui n'avait pas la moindre idée du mérite attaché depuis tant de siècles à la découverte que j'avais entreprise. Je lui témoignai toute la reconnaissance que m'inspiraient ses bontés. — Voyez, voyez, me dit-elle, combien chaque jour de notre vie nous fournit des preuves de l'inconséquence et de la frivolité humaine! Vous êtes venu de Jérusalem ici à travers des

Abyssinie.

pays dominés par les Turcs, et des climats brûlans et malsains, pour voir une rivière, dont vous ne sauriez pas emporter la moindre partie, quelque prix qu'elle pût avoir, et qui est réellement moins grande, moins claire, moins belle que plusieurs rivières de votre pays; et vous êtes fâché que je cherche à vous dissuader d'une entreprise qui peut vous coûter la vie, sans qu'on sache jamais dans votre patrie ce que vous êtes devenu. Mais moi, dont les fils sont assis depuis plus de trente ans sur le trône d'Abyssinie, je voudrais pouvoir renoncer au monde, pouvoir être conduite à l'église du Saint-Sépulcre de Jérusalem, mendier mon pain le reste de mes jours, et être enterrée au milieu de la rue et en face du temple où reposa jadis notre sauveur.

La reine prononça ces paroles du ton le plus mélancolique, et avec un air de tristesse qui ne lui était pas familier. J'en fus très-affecté; et peut-être aurais-je alors suivi les conseils de cette princesse. Mais tous les préparatifs que je voyais faire à Gondar, toutes les assurances qu'on me donnait de pouvoir, au milieu d'une armée victorieuse, visiter à mon gré ces sources fameuses, reveillèrent mon ambition; et je regardai dès ce moment

la seule idée de renoncer à mon projet, comme une sorte de trahison envers mon pays, auquel j'étais enfin le maître d'assurer l'honneur d'un succès, qui, dans tous les siècles, avait trompé l'espérance des hommes les plus courageux.

Je partis de Gondar le 4 avril 1770, à sept heures du matin. Nous traversâmes la rivière de Kabba et la ville Maure; et vers les deux heures, nous arrivâmes sur les bords du *Mogeteh*, rivière très-considérable, qui court dans un lit très-profond, rempli d'une espèce de pierre à fusil bleue. Nous passâmes le Mogeteh sur un pont de quatre arches, très-solide, chose excessivement rare en Abyssinie.

En quittant la vallée étroite où coule la rivière, nous entrâmes dans une immense plaine, enchantés de pouvoir enfin respirer en liberté. Je me mis à herboriser le long de la route.

A deux heures, nous fîmes halte à *Correa*, petit village très-agréablement situé sur une éminence, d'où l'on découvre le lac *Tzana*.

Le lendemain, nous traversâmes le grand village de Tangouri. Il est peuplé de marchands mahométans, qui vont en caravanes au-delà du Nil, et très-avant dans le sud. Ces

Abyssinie.

caravanes sont ordinairement un an en voyage. Sur les dix heures, nous arrivâmes à Emfras, très-satisfaits de notre voyage, qui n'avait pourtant rien eu d'intéressant.

La ville d'Emfras est sur une haute montagne : on y arrive par un chemin qui est presque à pic. Les maisons, au nombre de trois cents, sont à mi-côte, faisant face au sud. Le roi d'Abyssinie résidait autrefois dans cette ville.

Le lac Tzana est, sans contredit, le plus vaste réservoir qu'il y ait dans ces contrées. Il est parsemé d'îles toutes habitées. Ces îles étaient autrefois les prisons où l'on envoyait les grands d'Abyssinie, ou bien ils les choisissaient eux-mêmes pour leur retraite, quand ils étaient mécontens de la cour, ou lorsqu'enfin, dans les temps de trouble, ils voulaient mettre en sûreté leurs effets les plus précieux.

Quelques semaines après mon voyages de Gondar à Emfras *Welleta-Cristus*, homme renommé pour sa sainteté, homme qui jeûnait depuis quarante ans, et qui était gouverneur de l'île de *Dek* pour l'Itegé, s'enfuit avec treize cents onces d'or que cette princesse lui avait confié ; et, ce qu'on aura peine à croire, la généreuse Itegé ne voulut pas per-

mettre qu'on courut après lui, ni qu'on fît la moindre recherche. Abyssinie.

Le 13, l'approche des troupes se faisait déjà sentir : Emfras ne fut bientôt qu'une ville déserte. Le Ras Michaël s'avançant à la tête de son armée, semblait être l'ange exterminateur, qui vient annoncer le grand jour du jugement. Toujours équitable en temps de paix, prompt à maintenir l'ordre et la tranquillité, et à sauver le pauvre de la tyrannie du riche ; Michaël était le plus cruel et le plus injuste des oppresseurs dès l'instant qu'il entrait en campagne.

Le 14, je me rendis à la tente du roi : il était déjà au conseil. J'entrai dans l'appartement d'Ozoro-Ester. Je la trouvai assise sur un sopha, et environnée d'une cour nombreuse. Aussitôt la foule se dissipa, et je restai seul avec ses femmes. Elle commença à faire l'énumération des maladies dont elle se croyait attaquée, et qui devaient, disait-elle, la conduire au tombeau avant la fin de la campagne. Il était bien facile de voir que ces maladies étaient en grande partie imaginaires, quoiqu'il n'eût pas été prudent de le lui dire. Elle aimait qu'on la crût malade, qu'on la soigât, qu'on la flattât ; mais elle était alors si bonne, si douce ; elle avait une conversa-

Abyssinie.

tion si agréable, et des manières si polies, que son médecin était tenté de désirer qu'elle eût toujours un peu besoin de lui.

Ozoro-Esther était alors enceinte. Après que je lui eus donné mes avis, elle fit servir un déjeûner très-abondant. Il y avait sur-tout, ce qui ne manque jamais dans les repas, des tranches de bœuf crud. La vue de ce bœuf flattait l'appétit de tous les convives, excepté le mien. Ce qui me fit le plus de plaisir, c'était du pain de froment parfaitement bien pétri, et aussi bon que celui qu'on mange à Londres ou à Paris.

Les Abyssiniens disent qu'il faut d'abord planter, et ensuite arroser; aussi ils ne boivent jamais qu'ils n'aient achevé de manger. On servit d'excellent vin noir, approchant du vin de France, connu sous le nom de Côte-Rôtie. On but aussi de l'eau-de-vie, de l'hydromel, d'une espèce de bière appelée *bouza*.

Pendant que notre aimable hôtesse, qui était restée sur son sopha, nous pressait de boire, je me dérobai de sa tente pour me rendre à celle du roi. Il était midi quand j'entrai dans sa tente. Je me prosternai aux pieds du monarque. Quand je me relevai, il me donna sa main à baiser d'une manière très-gracieuse. Il se plaignit de ce que je l'avais

abandonné, et me demanda si j'avais été bien traité à Emfras. En même temps entra un messager de Ras-michaël, qui, sans se prosterner, s'approcha du monarque, et lui parla à l'oreille. Aussitôt tout le monde sortit. Abyssinie.

Le 15, le roi partit de bonne heure avec son armée, et se mit à la tête de l'avant-garde. C'était une marque de confiance que Michaël lui donnait pour la première fois, et dont le jeune monarque était extrêmement flatté. Il arriva le soir près de l'endroit où le Nil sortant du lac *Tzana*, reprend l'apparence d'un fleuve.

L'armée royale resta campée tout le lendemain près du gué. Le 17, au lever du soleil, elle traversa le Nil, et alla camper près du petit village de *Tsoomwa*, où son *fit-auraris* l'avait précédé. Cet officier précède toujours l'avant-garde. On choisit toujours pour remplir cette place, l'homme le plus courageux, le plus fort, le plus expérimenté : il faut qu'il connaisse avec exactitude la distance des lieux, la profondeur des rivières, les endroits où sont les gués, l'épaisseur des bois et leur étendue ; en un mot, tous les détails des pays qu'il traverse. Il plante une lance, au bout de laquelle flotte un drapeau, pour marquer les endroits où le roi doit camper la nuit, ou

Abyssinie.

faire halte pendant le jour. Il a un certain nombre de coureurs qui lui servent à entretenir une correspondance continuelle avec celui qui commande l'armée. Le détachement qu'il commande, est toujours analogue aux lieux où l'on fait la guerre.

Le moment où le roi passerait le Nil, était celui où je devais le joindre. Je partis donc d'Emfras le 18 de mai, et bientôt après je me trouvai sur les bords du lac Tzana, où je vis beaucoup d'hippopotames qui nageaient à peu de distance du rivage; d'autres paissaient tranquillement dans les prairies; mais dès que nous avancions, ils regagnaient le lac, et se dérobaient à la vue. Il faut remarquer qu'il n'y a point de crocodiles dans le lac Tzana; et on prétend que c'est parce que ces animaux ne peuvent pas remonter les cataractes.

Le 20 mai, je fis partir mes tentes, sous la conduite de Strates, grec. Je lui ordonnai de faire halte à *Dara*, et de les planter dans quelque endroit commode près de la maison du Négadé-ras-Mahomet. Ne voulant pas perdre de temps, nous nous contentâmes de tendre un manteau sur quelques piquets, pour nous mettre à l'abri des ardeurs du soleil, et nous dînâmes avec les provisions qu'Adigo avait apportées.

Abyssinie.

Quelle fut ma surprise, lorsque je vis revenir mes domestiques avec Strates, nud comme la main; car on ne lui avait laissé qu'un petit bonet de coton qu'il portait sur la tête. Quand ils nous eurent joints, ils nous dirent que Gusho et Powussen s'étaient révoltés contre le roi et ligués avec Fasil; qu'ils marchaient pour couper au ras-Michaël la retraite de Gondar; et que Confu, et le fit-aurari de Powussen, ayant rencontré mon bagage, l'avaient pillé, comme appartenant au roi et au ras.

Les Abyssiniens présens au récit de mes domestiques, soutinrent qu'à l'exception du vol, tout le reste n'était qu'une fable. Cependant je me remis en route pour me rendre à Dara. Je fis monter le pauvre Strates sur un mulet qui nous restait. Il se plaça entre les deux paniers de charge, et se couvrit avec un tapis.

J'adressai la parole à mon ami Strates: il me regarda d'un air de colère et de dédain, sans me répondre directement. Il se mit à maudire en langue grecque, le père de Confu; car c'est la coutume des Grecs, quand ils veulent du mal à quelqu'un: — Maudit soit-il lui-même, ainsi que son frère, dis-je, et non pas son père, qui est mort il y a plus

Abyssinie.

de vingt ans. — Je veux maudire qui il me plaît, me répondit-il avec fureur. Je maudis tous ceux qui sont cause que je me suis trouvé dans une aventure aussi désagréable. J'ai été dépouillé de tout ce que j'avais sur le corps : peu s'en est fallu qu'on ne m'ait coupé le coup ; et, qui pis est, qu'on ne m'ait châtré ; et cependant vous riez de la figure que je fais.

— Mon cher Strates, lui dis-je, tel est le sort de la guerre ; mais, dieu merci, vous n'avez perdu que vos habits. Dès que nous arriverons à Dara, vous serez revêtu de pied en cap par le negadé-ras-Mahomet, aux dépens du roi. Ce soir même, je vous ferai présent d'une des plus belles ceintures turques que Mahomet ait à vendre. Cette promesse adoucit singulièrement ses expressions et le ton de sa voix.

— Monsieur, me dit-il, en faisant marcher son mulet à côté du mien, maintenant que vous n'êtes plus en colère, on peut vous parler. Ne croyez-vous pas que c'est tenter la providence que de venir de si loin, de votre pays natal, chercher ces diables d'herbes et de fleurs, au risque de vous faire tous les jours couper le coup ; et ce qu'il y a, je l'ose dire, de bien plus fâcheux, au risque de faire

couper le mien, et de me faire châtrer par-dessus le marché? Qu'avez-vous à faire avec ce maudit Nil? Qu'il prenne sa source où il voudra, ou qu'il n'ait pas même de source, que vous importe? De quoi vous serviront toutes ces branches d'arbres, toutes ces plantes que vous ramassez avec tant de soin, lorsque ces abominables nègres vous auront fait ce qu'ils ont été sur le point de me faire? O Nil! s'écria-t-il, maudite soit la tête de ton père, dès le jour même que tu es né! — Strates, repris-je gravement, le Nil n'a point de père, et n'est jamais né: *Fertur sine teste creatus*, dit le poète. — Allons, voilà-t-il pas encore votre latin, répondit Strates? Le poète est un sot, quel qu'il puisse être. Abyssinie.

Nous montions assez tranquillement un sentier étroit et couvert de bois, quand nous entendîmes un coup de fusil, et que nous distinguâmes le sifflement de la balle qui passa par-dessus nos têtes à travers les branches des arbres. Il n'en fallut pas d'avantage pour reveiller toutes nos craintes, sur-tout celles de Strates, qui croyait voir sans cesse les coutelas Abyssiniens prêts à lui faire ce qu'il appelait l'opération.

Nous mîmes pied à terre pour charger nos armes et nous mettre en état de défense. A

Abyssinie.

peine avions-nous fait quelques pas, que deux habitans de Dara vinrent au-devant de nous. Bientôt après nous vîmes un des fils du negadé-ras-Mahomet, qui nous conduisit chez son père. On servit à souper : je ne mangeai point : je me contentai de prendre un peu de café, et je me mis au lit. Quand je fus couché, je fis prier le négadé de venir auprès de mon lit : c'était un homme simple, mais sage et plein de raison. Je m'ouvris donc à lui, sans aucune réserve, et je le priai de me conseiller comment je devais m'y prendre pour aller à la grande cataracte, qui n'était qu'à quatorze milles. Il me conseilla d'abord de ne pas entreprendre ce voyage, qui m'exposerait à trop de périls ; mais j'insistai avec tant de chaleur, que Mahomet me dit : — Eh bien, je le veux. Les obstacles ne sont peut-être pas aussi grands que je les imagine. Il faut que demain, à la pointe du jour, vous vous fassiez accompagner par six de vos gens; je vous en donnerai quatre des miens, avec mon fils : vous irez à *Alata;* vous verrez la cataracte. mais n'allez pas vous y arrêter ; revenez tout de suite ; Dieu est miséricordieux. —

Encouragé par le discours de mon hôte, et fatigué de toutes mes pensées, je tombai dans un sommeil profond. Le lendemain matin,

après avoir pris du café, je montai à cheval avec cinq de mes gens, tous jeunes, vigoureux, braves, et armés de bonnes lances. Bientôt je fus joint par un fils de Mahomet, montant un très-bon cheval, et armé d'un mousquet et de deux pistolets qu'il portait à sa ceinture. Ce jeune homme avait avec lui quatre domestiques, gens robustes, ayant chacun un fusil, des pistolets à la ceinture, et un sabre en bandoulière, montés sur des mulets plus légers et plus vigoureux que des chevaux ordinaires. Nous prîmes tous ensemble le galop. Nous trouvâmes bientôt un pays montueux, couvert d'arbres, tous d'une grande beauté, et portant des fleurs aussi variées par leurs couleurs que par leurs formes. Un peu au-delà s'éleve Alata sur le penchant d'une montagne : le village est considérable. On nous avait aperçus de loin; Mahomet et ses domestiques avaient été reconnus. Le *shum* et tous les habitans s'empressèrent de venir au-devant de nous. Je saluai le *shum* en arabe, a langue maternelle, et nous fûmes bientôt bons amis.

Nous entendions depuis long-temps le bruit de la cataracte ; ce qui redoublait le désir que j'avais de la voir. Nous nous arrêtâmes à la porte du *shum*, on nous servit du pain, du

Abyssinie.

beurre et du miel, et on nous porta largement à boire. Nous remontâmes à cheval; et nos guides nous menèrent droit au pont, qui n'est que d'une seule arche, d'environ vingt-cinq pieds. Le Nil se trouve en cet endroit resserré entre deux rochers qu'il a creusés très-profondément; et son cours est impétueux et bruyant.

Après avoir passé le pont, nous remontâmes un demi-mille pour nous rendre à la cataracte. Les bords du fleuve sont remplis d'arbres et d'arbustes. La cataracte offrit à nos regards un des plus beaux spectacles que j'aie jamais vu. Il n'est par aisé de la mesurer au juste; mais ayant pris avec des bâtons la hauteur du roc, autant qu'il me fut possible de la prendre, je crus trouver à peu près quarante pieds de chute. Le Nil, considérablement grossi par les pluies, formait, en tombant, une nappe d'un pied d'épaisseur, au moins sur plus d'un demi-mille de large; et il faisait tant de bruit, que j'en fus presque aussi étourdi que si j'avais eu des vertiges. Un épais brouillard couvrait la cataracte, et s'élevait au loin en suivant le cours du fleuve à travers les arbres. Quoique augmentées par les pluies, les eaux conservaient toute leur limpidité; et, en tombant dans un vaste bassin de rochers,

rochers, elles se divisaient en divers flots opposés, dont une partie revenait en arrière avec fureur; et, après avoir frappé les bords du roc, contournait le bassin, et allait se mêler, en bouillonnant, aux courans écumeux du fleuve.

La vue de cette cascade me parut si magnifique et si imposante, qu'elle me plongea d'abord dans une sorte de stupeur, et dans l'oubli total de ce qui m'environnait. Il me semblait que l'équilibre des élémens était rompu, et que la masse énorme d'eau qui se précipitait à grand bruit, allait engloutir le globe terrestre.

Je pris congé du *shum*; et, quoique nous fissions beaucoup de diligence, nous n'arrivâmes à Dara que fort tard. Je trouvai Strates habillé de pied en cap, et je lui fis présent de la ceinture que je lui avais promise. Il affecta de paraître blessé de ce que je ne l'avais pas mené avec moi en allant à la cataracte. A souper, il nous amusa, en nous racontant très-plaisamment la manière dont il avait été dépouillé.

Nous partîmes le 22 mai, et descendîmes par le sentier qui conduisait vers le gué du Nil. Nos chevaux, nos mulets traversèrent aisément le fleuve. Nous les eûmes bientôt

Abyssinie.

suivis. Beaucoup de femmes, qui allaient joindre l'armée, passèrent à la nage, en tenant la queue des chevaux. Nous arrivâmes sur les trois heures à Tsoomwa.

Des bords du Nil à Tsoomwa, nous n'avions trouvé qu'une campagne abandonnée. Les maisons étaient désertes, les champs dévastés, et foulés par le passage de l'armée. Tout ce qui avait eu la force de marcher, s'était empressé de fuir devant le terrible Michaël.

Le 24, nous nous remîmes en chemin, comme à notre ordinaire, dès que le soleil commença à être chaud. Nous voyions de tous côtés des mulets morts dans le chemin, des maisons entièrement ruinées, d'autres où le feu était encore; pas un seul être vivant n'était resté dans cette plaine féconde; tout y portait l'empreinte du passage désolateur de l'impitoyable ras. Des troupes d'hyènes étaient occupées à dévorer les carcasses des animaux: elles les quittaient à peine un instant pendant que nous passions auprès; et elles semblaient nous témoigner, en grinçant les dents, combien elles auraient voulu que nous devinssions leur proie.

Depuis que j'avais passé le Nil, je me sentais plus triste et plus abattu qu'à l'ordinaire

Abyssinie.

Mon esprit était tombé dans un accablement inconcevable; et cependant il ne m'était rien arrivé de fâcheux. Le soir, quand je fus au lit, ma tristesse ne fit qu'augmenter. Je songeai à la témérité, à l'imprudence que j'avais eue de m'exposer à tant de dangers sans nécessité, et au peu d'espoir que j'avais d'y échapper. Tourmenté par ces réflexions, je sautai de mon lit; j'éveillai mes compagnons de voyage : nous nous mîmes soudain en marche. Nous entrâmes dans la vaste plaine du *Maitsha*, où nous rencontrâmes quelques traîneurs de l'armée. Plusieurs d'entre eux emmenaient des femmes, des filles, des enfans, qu'ils réduisaient en captivité, et qu'ils se proposaient de vendre aux Turcs à bon marché.

Un peu avant neuf heures, nous entendîmes tirer un coup de fusil; ce qui nous fit grand plaisir, parce que nous crûmes que l'armée n'était pas loin. Au bout de quelques minutes, on tira encore quelques coups. La cause de ces décharges était une chasse qu'on faisait à une multitude de daims, de buffles, de sangliers, et d'autres animaux que la marche de l'armée avait effrayés, et qui fuyaient en troupe. Ce bruit avait occasionné une alerte dans l'armée. Je me hâtai de me rendre à la

Abyssinie.

tente du roi, qui me retint fort long-temps, et me fit beaucoup de questions. En prenant congé du monarque, j'allai chez le ras Michaël ; mais je ne pus pas le voir, parce qu'il tenait conseil.

Le 26 mai, l'armée se mit en marche pour se rapprocher du Nil ; en même temps le roi me donna ordre de me mettre à la tête de ses gardes pour aller prendre possession du gué, où son fit-auraris avait passé, et pour empêcher que personne entrât dans le fleuve jusqu'à son arrivée.

Les armées abyssiniennes passent le Nil dans toutes les saisons. Mais l'immense volume d'eau qui remplissait son lit m'épouvanta, et je crus qu'on devait renoncer alors à le traverser. Tous ceux qui arrivèrent sur le rivage pensèrent de même. Un abattement extrême s'empara de tous les esprits ; et, sans avoir un seul ennemi, les soldats étaient vaincus par le mauvais temps.

Nethco, fit-auraris de Michaël, avait passé dès le matin, à la tête de quatre cents hommes, et s'était placé au-dessus de nous. Ses gens étaient dans de petites huttes semblables à des ruches d'abeilles que les soldats, qui n'ont point de tentes, construisent eux-mêmes avec beaucoup d'adresse et de célérité.

Abyssinie.

Nethco envoya un message au roi, pour l'avertir que ses soldats avaient passé le fleuve à la nage avec beaucoup de peine, et qu'il doutait que les chevaux et les mulets de charge pussent le traverser ; mais que si on voulait l'essayer, il fallait se hâter avant que l'eau augmentât davantage. D'après cet avis, on résolut de faire passer la cavalerie.

Le premier qui entra dans le fleuve, était un jeune parent du roi, qui le suivait avec beaucoup de vitesse ; ensuite le vieux ras passa sur sa mule. Plusieurs de ses amis, les uns à cheval, les autres sans leurs chevaux, nageaient à côté de lui d'une manière vraiment étonnante. Lorsque le roi et le ras furent rendus à l'autre bord, la cavalerie noire, avec laquelle j'étais, s'avança avec précaution, et nagea heureusement dans une eau profonde, qui coulait sans violence, et presque de niveau.

Chaque cavalier menait derrière lui un mulet, sur lequel était sa cotte de maille et son casque. Mon vigoureux cheval me conduisit bientôt à l'autre bord. Nous perdîmes beaucoup de monde. Sur cent quatre-vingt cavaliers de la maison du roi, il en périt sept. Aïto-Aylo, vice-chambellan de la reine mère, et Tecla-Mariam, oncle du roi, et grand

Abyssinie. ami de ras Michaël, furent ensevelis dans les flots.

Le fit-aurari avait eu soin de laisser tout prêts deux radeaux pour passer Ozoro-Esther ; mais le ras voulut qu'elle passât de la même manière que lui, c'est-à-dire, sur une mule, et avec plusieurs personnes nageant à côté d'elle. Le vieux ras ne voulut jamais consentir qu'elle se séparât de lui jusqu'au lendemain ; et elle arriva heureusement à l'autre bord plus morte que vive.

Vers minuit, le fleuve avait baissé, et la plus grande partie de l'infanterie le traversa sans courir aucun danger. Ozoro-Esther vint le soir fort tard dans la tente du roi. Elle avait eu beaucoup de peur au passage du Nil. Elle avait même été malade ; ce qui lui donnait l'air encore plus intéressant qu'à l'ordinaire. Elle était vêtue de blanc depuis les pieds jusqu'à la tête ; et je crois que je n'ai jamais vu de plus belle femme. J'avais cru jusques-là qu'ils étaient insensibles au mérite l'un de l'autre ; mais cette entrevue me prouva le contraire. Après un moment de conversation, le roi fit signe que tout le monde sortît de l'appartement ; et Ozoro-Esther eut une audience particulière d'environ une demi-heure.

Les jours suivans, il n'y eut rien d'extraor-

dinaire : nous prîmes le chemin de Gondar ; tous les soldats paraissaient contens, parce qu'ils rentraient dans leurs foyers. Abyssinie.

Le roi avait été informé que les rebelles s'apprêtaient à l'assiéger dans sa capitale. Tout le Woggora était en armes, impatient de se venger des cruautés qui avaient signalé le passage de Michaël. Il n'y avait pour lui d'autre espoir que de se retirer en Tigré. On s'occupa donc nuit et jour des moyens de prendre cette route.

L'armée se mit bientôt en marche. J'étais malade ; et, n'ayant fait aucun préparatif pour suivre le roi, je pris congé de lui. D'ailleurs, je ne pouvais perdre de vue le dessein qui m'avait conduit en Abyssinie, et sans l'accomplissement duquel je n'aurais jamais pu reparaître dans ma patrie qu'avec une sorte de déshonneur.

Le jeune monarque parut s'animer en voyant l'air de confiance avec lequel je disais que j'attendrais son retour. Puis il me dit d'un air triste et plaintif : — Yagoubé, vous pourriez, si vous le vouliez, m'apprendre si je reviendrai, ou non, et tout ce qui doit m'arriver. Ces instrumens, avec lesquels vous êtes sans cesse occupé à observer les astres, ne peuvent avoir aucune utilité, s'ils ne vous servent pas

Abyssinie.

à lire dans l'avenir. — Certes, lui répondis-je, prince, ces instrumens servent à diriger nos vaisseaux à travers le vaste océan, et à marquer les routes que nous devons suivre quand nous voyageons par terre. Ils apprennent aux premières personnes qui passent dans un pays, à en reconnaître la situation; et quand elle est une fois tracée, tous ceux qui viennent après la retrouvent aisément.

— Mais dites-moi donc, je vous prie, répliqua le prince, pourquoi vous parlez de mon retour comme d'une chose certaine? — J'en parle, répondis-je, d'après des réflexions, des observations, qui sont bien plus certaines que toutes les prophéties et toutes les divinations qu'on pourrait vous faire par le moyen des étoiles. Le roi parut singulièrement et en même temps persuadé de ce que je lui disais. Je lui répétai que j'attendrais son retour, qui sûrement aurait lieu dans quelques mois. — Ce monarque me recommanda de vivre à Koscam, auprès de l'Ithegé, et de n'en point sortir, à moins que Fasil ne vînt à Gondar.

Le 10 juin, c'est-à-dire, cinq jours après que le roi eut abandonné sa capitale, Gusho et Powussen y entrèrent en vainqueurs. Le lendemain, ils rendirent visite à l'Ithegé, et la prièrent de venir à Gondar pour prendre les

rênes du gouvernement. Mais elle refusa d'y consentir, à moins que ceux qui l'y invitaient ne fissent auparavant leur paix avec Fasil.

Comme je ne voulais donner de l'ombrage à personne, j'allai le 24 rendre visite à Gusho et à Powussen. Je les trouvai ensemble dans le même apppartement que Michaël avait coutume d'occuper. Ils étaient assis sur le parquet, recouvert d'un tapis, et jouant aux dames sur une espèce de damier qu'on avait crayonné avec de la chaux. Ils ne me firent pas beaucoup de politesses. Ils se contentèrent de me serrer la main, puis ils continuèrent leur partie, sans lever seulement les yeux sur moi.

A la fin de notre conversation, qui ne me plaisait pas beaucoup, Powussen me dit: venez demain matin dans ma tente, je vous rendrai le fusil à deux coups et le sabre qui vous ont été volés. Je m'y rendis à l'heure indiquée: on me fit attendre long-temps avant de m'introduire. Powussen était assis entre deux femmes, qui n'étaient ni jolies, ni propres. Il me rendit mon fusil et mon sabre; et je lui fis un léger présent. — Voilà, dit-il, en s'adressant aux deux femmes, voilà un homme qui sait tout ce qui doit arriver. Il sait qui doit mourir et qui doit vivre; qui doit aller au diable, ou

Abyssinie.

qui n'y doit pas aller; qui aime son mari, ou qui le fait cocu. En disant ces mots, il quitta son siège, et je pris congé de lui. De retour à Koscam, j'allai trouver la reine, et lui fis part de la résolution que j'avais prise de profiter de l'absence du roi pour tenter encore une fois de parvenir aux sources du Nil. Elle répugnait beaucoup à me voir partir, et me pria d'attendre au moins que Fasil fût venu à Gondar; parce qu'alors elle me remettrait elle-même entre ses mains; qu'il me procurerait de bons guides, et me garantirait de tout accident. Ces raisons ne me touchèrent pas. Je me décidai donc à me mettre en route.

CHAPITRE VIII.

Tentative pour découvrir les sources du Nil. — Entrevue avec Fasil. — Arrivée à Goutto, et vue de la première cataracte. — Arrivée aux sources du Nil.

Je sortis de Gondar, emportant avec moi mon quart de cercle, ma montre marine et mes télescopes; j'y retournai le soir, parce que j'appris qu'on avait reçu un message de ras Michaël. Il m'apprit que le roi m'apportait une pierre, sur laquelle était écrits des caractères antiques. Je fus alors très-curieux de savoir ce que pouvait être cette pierre? mais je vis bientôt que Guebra-Christos, nom du message, ne pouvait me l'apprendre. Il répondit affirmativement à toutes mes questions. Si je lui demandais : est-elle bleue ? il me disait elle est bleue. Est-elle noire ? — Elle est noire. Enfin, il la faisait ronde, carrée, oblongue, suivant que je l'interrogeais. Tout ce qu'il savait de mieux, c'est qu'elle guérissait toutes sortes de maladies, et que, si un

Sources du Nil.

Sources du Nil.

homme savait s'en servir, elle le rendrait invulnérable.

Le lendemain, je partis de Gondar avec ma suite. Nous vîmes bientôt la petite rivière de Dumaza, sur les bords de laquelle est bâtie Azazo, maison de plaisance du roi Yasous, qui s'y retirait souvent avec ses amis. On la laisse tomber en ruines, parce que les rois d'Abyssinie ont tous une aversion invincible pour les maisons bâties par leurs prédécesseurs.

Nous continuâmes notre route dans un pays où nous ne trouvions que peu d'habitans. Comme c'est-là que passe ordinairement l'armée, quand elle sort de Gondar, les paysans s'en éloignent le plus qu'ils peuvent. A chaque instant nous avions des rivières à traverser : il n'y a peut-être pas de pays au monde, où, dans le même espace, on puisse en trouver autant. Toutes ces rivières forment autant de rayons, dont le lac Tzana est le centre.

Le lendemain nous fîmes halte au pied de la montagne de Guarré : elle s'elève seule en forme de pain de sucre, au milieu de la plaine, et elle est aussi régulièrement taillée, que si elle était l'ouvrage de l'art. Le sixième jour de notre marche, nous traversâmes des vallées et des collines charmantes.

Bientôt nous côtoyâmes les bords du lac. La

peur des crocodiles et des autres monstres qui peuplent les eaux du Tzana, ne m'empêcha pas de m'y jeter à la nage pour me baigner. Nous rencontrâmes beaucoup de paysans, fuyant devant l'armée de Fasil. On nous dit qu'il était possible que Fasil passât cette nuit même dans l'endroit où nous étions. Sur les quatre heures et demie, arriva près de nous le fit-auraris de Fasil: je lui fis plusieurs questions, auxquelles il répondit d'un air tout-à-fait plein de franchise et de discrétion, sans nous témoigner la moindre curiosité sur ce qui nous concernait. En prenant congé de cet officier, je lui fis un présent: il parut étonné; je le fus moi-même des difficultés qu'il faisait de le recevoir, disant qu'il n'avait rien à m'offrir en retour; qu'il n'était qu'un soldat, n'ayant que la lance qu'il portait à la main, et la peau de chèvre qui couvrait ses épaules, et qu'il n'était pas sûr de posséder peut-être encore vingt-quatre heures. Il nous dit qu'en ce même moment, Fasil campait à Bamba, à un mille du lieu où nous étions. Il nous donna un de ses gens pour nous accompagner, en nous priant de ne pas le congédier, que nous n'eussions vu le général.

Sources du Nil.

Notre guide nous mena droit à Bamba. Nous reconnûmes facilement la tente de Fasil, à la

Sources du Nil.

quantité de flambeaux qui l'environnaient. Ce général descendait alors de cheval ; je lui fis dire à l'instant, que j'étais en chemin pour aller lui rendre visite. Je reçus, sur les huit heures du soir, un message qui m'annonçait que je pouvais me présenter. Je me rendis dans sa tente. Fasil était assis sur un coussin couvert d'une peau de lion ; il avait une autre peau de lion étendue sous ses pieds ; il avait roulé autour de sa tête une pièce de toile de coton ; qui avait l'air d'un torchon sale, et il s'était envelopé dans son manteau, de manière qu'il en était entièrement couvert.

Je m'inclinai, et je m'avançai pour baiser sa main ; mais cette main était si bien cachée, que je ne pus baiser que le manteau. Il n'y avait dans la tente, ni coussin, ni tapis ; on s'était contenté d'y étendre un peu de paille. Je m'assis sur cette paille ; et, me regardant fixement, il me dit à voix basse : — Comment vous portez-vous ? — Je fis la réponse d'usage : Fort bien, Dieu merci. Alors il s'arrêta, pour me laisser continuer à parler. Je pris donc la parole, et lui dis : Je suis venu dans votre gouvernement, à votre invitation, et avec l'agrément du roi, pour vous présenter mon respect, et vous prier de m'aider à satisfaire la curiosité que j'ai de voir l'endroit où prend sa

source le Nil, ce fleuve fameux, dont j'ai admiré le cours en Égypte. — La source du Nil! s'écria Fasil avec une surprice affectée. Savez-vous bien ce que vous dites? Eh quoi! Dieu sait où elle est cachée, dans le pays des Gallas, peuple sauvage et terrible. Quelle témérité! — Si vous vous y opposez, seignenr, je sais bien que cela ne se peut pas; mais j'espérais que votre parole suffirait pour m'y faire conduire.

Sources du Nil.

Il prit alors un air plus honnête. — Oui, Yagoubé, dit-il, il est certain que je puis ce que vous dites, et je veux bien le faire par rapport au roi, qui me l'a recommandé; mais l'abba Salama m'a envoyé un message, pour me prier de ne pas vous laisser passer plus loin. Il dit qu'il est contre nos lois, de laisser voyager un Franc dans nos contrées, et qu'il a fait un rêve qui lui annonce qu'il m'arrivera quelqu'accident, si vous allez dans le Maitsha.

A ce discours, je me sentis une violente indignation; et j'avoue, qu'emporté par la colère, je parlai à Fasil d'une manière très-imprudente. Tout-à-coup le sang me coula du nez en abondance, et je fus obligé de m'en retourner. J'étais au moment de me mettre au lit, quand je vis entrer dans ma tente le neveu du ras Welleta-Michaël, pris à la bataille de

Sources du Nil.

Limpur ; quoique libre, il était encore resté dans le camp du Fasil. Il fit tout ce qu'il pût pour me consoler du mauvais accueil que je venais d'éprouver ; mais il me fit entendre en même temps, que Fasil voulait que je lui fisse un présent, et qu'il m'avait mal reçu, parce qu'il avait cru que, fier de la recommandation du roi, je me proposais de passer sans lui rien donner ; d'ailleurs je puis vous répondre de votre voyage : car j'ai entendu Fasil donner des ordres pour cela.

Cette assurance me tranquillisa : je m'endormis ; mais, à minuit, je fus réveillé par deux domestiques de Fasil. Ils m'annoncèrent que leur maître désirait me voir de grand matin, parce que son intention était de me faire partir pour les sources du Nil, avant de congédier les Gallas.

Dès que je fus levé, j'allai au camp, où un palefrenier de Fasil me proposa de monter un cheval qu'il conduisait : j'y consentis. Le cheval était méchant ; mais je vins à bout de le dompter. J'en descendis à la porte de la tente de Fasil ; je portais des culottes longues, qui étaient pleines de sang, à cause des coups d'éperon que j'avais donnés à ce cheval ; et j'avais l'air d'être blessé dangereusement.

Fasil,

Fasil, en me voyant, leva les mains au ciel avec un air d'intérêt et de compassion, qui n'avait rien d'affecté. Il avait appris que j'étais blessé; et, après m'avoir recommandé de prendre soin de ma blessure, il me pria de ne pas trouver mauvais qu'il restât un moment seul. Sources du Nil.

Dix minutes après, je fus rappelé, pour prendre part à un grand déjeûner qu'on venait de servir: tous les convives étaient fort gais. Quand nous eûmes fini notre repas, on nous pria de sortir de la tente. En rentrant, au bout d'un quart-d'heure, je trouvai que Fasil avait changé de vêtemens. Il avait passé négligemment une pièce de belle mousseline autour de ses reins, qui lui couvrait les jambes et les pieds: le reste de son corps était nud. Un de ses esclaves peignait ses cheveux, et les parfumait. Je lui dis: les embarras continuels, où je vous ai vu, toutes les fois que je suis entré dans votre tente, m'ont empêché, jusqu'à ce moment, de vous présenter les présens d'usage, lorsque des étrangers voyagent chez des hommes puissans, et leur demandent leur protection. Je pris alors une serviette, que j'ouvris devant lui: dès cet instant je le vis changer de ton.— O Yagoubé! s'écria-t-il, un présent à moi! Vous deviez bien penser qu'il est absolument inu-

Sources du Nil.

tile : vous m'êtes recommandé par le roi et par le ras; vous savez que nous sommes amis, et je ne me suis pas conduit avec vous comme avec un inférieur.

Il ne me fut pas difficile de vaincre les scrupules de Fasil : il prit, l'une après l'autre, toutes les choses qui composaient mon présent, et les examina avec beaucoup d'attention. Quand il eut bien vu tous ces objets, il les écarta un peu de lui, et me dit en riant : — Je ne veux point recevoir cela de vous, Yagoubé : ce serait un vol insigne; je n'ai rien fait pour mériter un tel présent, qui est certes digne d'un monarque. — C'est un présent pour un ami, répondis-je : ce qui vaut encore mieux pour moi qu'un monargue; si vous ne voulez point recevoir les choses que je vous offre, c'est le plus grand affront que vous puissiez me faire, et vous savez que je ne puis les reprendre.

Il n'en fallut pas d'avantage pour le convaincre. Il plia lui même la serviette avec ce qu'elle contenait, et la remit à un de ses officiers. Tous ceux qui n'étaient pas de son conseil, se retirèrent alors. Je fus rappelé par Fasil à une heure après midi : il me fit le meilleur accueil; il voulut me faire asseoir sur le même coussin que lui; mais je le refusai. — Ami Yagoubé, me dit-il, je n'ai rien à vous

offrir, en retour du présent que vous m'avez fait; car je ne m'attendais pas à rencontrer un homme comme vous dans ces contrées; mais vous serez bientôt de retour, et nous nous verrons à Gondar d'une manière plus agréable. Les sources du Nil ne sont pas éloignées d'ici : un homme à cheval peut s'y rendre dans un jour. Je vous ai donné un bon guide; il vous accompagnera à *Geesh ;* ensuite il vous ramènera chez un de mes amis, le *Salaka Welled-Amlac*, qui vous fera conduire en sûreté à Gondar. Ma femme est actuellement chez cet ami; ne craignez donc rien : je réponds de vous. Quand donc est-ce que vous partez? sera-ce demain?

Sources du Nil.

Je luis répondis, après l'avoir sincèrement remercié, que je me proposais de partir tout de suite et que mes gens étaient déjà en route depuis le matin. --- Vous avez raison, reprit Fasil; mais quittez ces culottes pleines de sang : elles ne sont pas assez propres; il faut que je vous en donne de neuves, puisque vous êtes mon vassal --- Je m'inclinai --- Le roi, poursuivit-il, vous a accordé le village de *Geesh ;* c'est à moi à vous en donner l'investiture. --- Plusieurs esclaves de Fasil m'emmenèrent hors de la tente. J'ôtai mes habillemens : on me mit sur le corps une pièce

de belle mousseline qui traînait jusqu'à terre.

Sources du Nil.

Je rentrai dans la tente, où Fasil, ôtant la pièce d'étoffes qu'il avait pris le matin, l'arrangeat lui-même sur moi, pendant que ses esclaves lui en mettaient une autre; en même temps il dit, en se tournant vers ceux qui étaient auprès de nous : --- Soyez témoin. Je vous donne, ô Yagoubé, l'*agow eesh* aussi pleinement et aussi franchement que le roi me l'a donné. --- Je m'inclinai, et je baisai la main de Fasil; alors ce général me fit signe de m'asseoir.

Écoutez ce que j'ai à vous dire, reprit-il. Vous voyez ces sept hommes, ce sont tous des chefs gallas, des Sauvages, si vous voulez, mais tous vos frères. Vous pouvez voyager dans leur pays, comme si vous étiez dans le vôtre; vous serez bientôt leur allié: car, lorsqu'un étranger de distinction, un homme tel que vous, est leur hôte, il est d'usage de le faire coucher avec la sœur, la fille, ou la plus proche parente du principal d'entr'eux. J'oserai dire, ajouta-t-il malicieusement, que vous ne regarderez pas les coutumes des Gallas comme pénibles. --- Je m'inclinai; mais je me promis à moi-même de n'en pas faire l'épreuve. Fasil dit alors à ces chefs quelques mots en gallas, que je ne compris

point. Ils répondirent tous-à-la-fois par un cri sauvage, et en se frappant la poitrine, comme pour montrer qu'ils consentaient à ce qu'il leur demandait. Fasil leur parla encore en gallas: ils applaudirent à leur manière, et firent semblant de venir me baiser la main. Sources du Nil.

Fasil se tourna alors vers les sept chefs gallas, qui se levèrent aussitôt. Nous formions tous un cercle, et nous tenions les mains élevées, pendant que le général et les Gallas prononcèrent une prière qui dura environ une minute: les Gallas paraissaient remplis de fureur. — A présent, me dit Fasil, allez en paix: vous êtes un Gallas. Ils viennent de prononcer une malédiction contre eux, contre leurs enfans, leur bétail, leurs bleds, leurs pâturages, si jamais ils lèvent la main sur vous, ou s'ils ne vous défendent pas de tout leur pouvoir en cas d'attaque; ou qu'enfin ils ne cherchent pas à prévenir tous les mauvais desseins dont ils pourront vous savoir menacé.

Nous sortîmes tous de la tente. Il y avait à la porte un très-beau cheval gris, sellé et bridé. — Recevez ce cheval, me dit Fasil: il ne vaut peut-être pas le vôtre; mais il est bon: Je montais ce cheval, quand vous me vîtes arriver hier; cependant ne le montez pas vous-même; faites-le conduire devant vous. Il n'est

Sources du Nil.

point d'habitant du Maitsha, qui, en voyant ce cheval, ose vous faire la moindre insulte.

Je pris enfin congé de ce général; je lui demandai la permission de monter à cheval en sa présence; et je fus bientôt loin. Le salaka Woldo, que Fasil m'avait donné pour guide ne tarda pas à me suivre, faisant conduire devant lui le cheval de Fasil.

Cette officier ne portait rien sur la tête. Il manquait absolument de barbe, ainsi que tous les autres Gallas. Il n'avait pour tout habillement qu'une peau de chèvre qu'il portait sur ses épaules en forme de palatine; une paire de caleçons, qui ne descendaient qu'à mi-cuisse; une grosse ceinture, dans laquelle était passé un coutelas. Il tenait souvent à la main une grande pipe. Ses pieds et ses jambes étaient nuds, et il n'avait point de monture. Il marchait aussi vîte que nous pouvions aller. Enfin, malgré tout son bizarre accoutrement et ses singularités, Woldo était si intelligent et si rusé, qu'il semblait pénétrer le sens de tous nos discours, quoique nous parlassions une langue dont il ne pouvait pas entendre la moindre syllabe.

Le 31 octobre, nous fîmes halte auprès du village de *Dingleber*. Sa position est une des plus belles de l'Abyssinie: d'un côté, on voit

le lac Tzana et toutes ses îles ; dans le nord du lac, on contemple au loin la campagne de Dara; et le Nil, qui, en traversant le Tzana, conserve un cours parfaitement distinct. Plus loin, nous découvrîmes le territoire de *Sacala;* c'est-là que sont les sources du Nil; c'est-là que tendaient mes vœux. Sources du Nil.

C'est à Dingleber que je rejoignis mes domestiques. Ils avaient été inquiétés par les soldats gallas, qui, voyant deux hommes blancs pour la première fois, n'avaient pu s'empêcher de les regarder avec curiosité, sans pourtant leur faire aucun mal. Je n'avais pas peur des Gallas ; car le cheval de Fasil, qu'on conduisait devant nous, commandait le plus grand respect.

En quittant Dingleber, nous entrâmes dans un défilé étroit, entre des montagnes couvertes d'herbes et de bruyères. Nous entendions de tous côtés les bruits des pintades. Nous fîmes halte sur le bord d'une petite rivière dont j'ignore le nom. Nous étions alors dans le *Maitsha*, et nous descendions vers le midi par une pente assez aisée. Je me sentis véritablement indisposé, et à peine pus-je marcher encore deux heures pour nous rendre sur le bord du *Kelti*. A peine avions-nous commencé à déployer nos tentes, que deux

Sources du Nil.

Gallas à pied, armés de lances et de boucliers, virent nous avertir de ne pas camper en cet endroit, parce que nos chevaux et nos mulets pouraient être volés; mais de passer la rivière, et d'aller planter nos tentes parmi les leurs.

Je demandai au Salaka-Woldo qui étaient ces gens-là. Il me dit que c'était un poste avancé, commandé par un fameux partisan appelé le Sauteur; et ensuite il m'ajouta tous bas, qu'il n'y avait peut-être pas un plus grand voleur, un scélérat plus déterminé dans tout le pays des Gallas. Je le remerciai de nous avoir choisi si judicieusement un tel brigand pour compagnon et pour protecteur: à quoi il répliqua, en riant : tant mieux; vous verrez bientôt si ce n'est pas tant mieux pour nous

Nous eûmes bientôt passé la rivière. A l'instant où je venais de me coucher, un domestique vint, avec Zor-Woldo, me présenter, de la part du Sauteur, un taureau d'une grandeur prodigieuse. Il fut soudain tué et écorché. Pendant ce temps, je m'endormis profondément. A mon reveil, j'allai voir le Sauteur. Il parut très-embarrassé de ma visite. Je le trouvai presque nud; car il n'avait qu'une espèce de torchon autour des reins. Il venait de se baigner dans le Kelti, et se frottait le

corps et les bras avec du suif fondu. Il avait autour du cou deux tours de boyaux de bœuf, dont un bout pendait sur sa poitrine. Notre conversation ne fut ni longue, ni intéressante; et Woldo se chargea de lui dire tout ce qu'il avait besoin de savoir. Sources du Nil.

Ce Sauteur était fort grand et fort mince. Il avait le visage pointu, le nez long, les yeux petits, et les oreilles prodigieusement grandes. Il ne regardait jamais en face, et ne fixait rien. Il portait continuellement les yeux d'un objet à un autre; et son air semblait dire qu'il n'était qu'un idiot. Malgré cela, il avait la réputation du plus cruel de tous les assasins. Il était très-bon cavalier; et on aurait dit qu'il ne se souciait ni de manger, ni de dormir. Je lui fis un petit présent qu'il reçut avec la plus grande indifférence.

J'avais pris congé du chef gallas, et je marchais vers ma tente, quand je rencontrai Strates et un domestique d'Ozoro-Esther. Ils nous apprirent toutes les nouvelles de Gondar. Je pris ensuite en particulier *Guebra-Mariam*, pour écouter ce qu'il avait à me dire de la part d'Ozoro-Esther. Voici ce que j'appris : « Ozoro-Esther avait toujours été valétudinaire depuis mon départ. Elle était très-allarmée; et elle me priait, au nom de notre amitié de

Sources du Nil.

revenir auprès d'elle avant qu'il fût trop tard pour la sauver, en m'assurant qu'aussi-tôt qu'elle serait rétablie, son neveu, *Aylo de Gojam*, me conduirait aux sources du Nil. »

Je ne fatiguerai point mes lecteurs de toutes les réflexions que je fis en cette occasion. L'entreprise dans laquelle j'étais engagé, était peut-être la seule que je n'aurais pas abandonnée à l'instant pour voler à la voix d'Ozoro-Esther. Indépendamment de l'attachement qu'elle pouvait m'inspirer, comme l'une des plus belles et des plus aimbables femmes du monde, elle était la mère d'Aïto-Confu, le meilleur de mes amis, l'épouse de ras Michaël, sur qui elle acquérait chaque jour un nouvel ascendant; et je la croyais depuis longtemps en secret, l'objet de la tendresse du jeune roi mon bienfaiteur.

Mon parti étant pris, je dis à *Guebra-Mariam* qu'il m'était impossible de retourner; mais que je ne négligerais rien pour accélérer mon voyage. En attendant, j'envoyai une instruction au prêtre grec, qui était un peu médecin, pour qu'il gouvernât la malade en mon absence.

Le 2 novembre, à sept heures du matin, nous quitâmes les bords du Kelti, et nous dirigeâmes notre route au sud. A une heure et

demie, nous arrivâmes à *Roo* : c'est une place très-unie, au milieu d'une petite plaine, où tous les habitans des environs viennent tenir marché de peaux, de beurre, de miel, et de toute espèce de bétail. Les Agows y portent aussi de l'or. Tous les marchés de l'Abyssinie se tiennent comme celui-ci, à l'ombre des arbres. Toutes les personnes qui s'y rendent, sont dès-lors sous la protection du gouvernement. Mais ceux qui ont des ennemis à redouter, doivent prendre garde à eux en allant ou en revenant, parce que le gouvernement ne les protège plus hors de l'enceinte du marché. Sources du Nil.

Nous quittâmes à Roo le chemin qui conduit à Buré. Je continuai à faire conduire devant moi le cheval de Fasil. Nous avions fait halte auprès d'un ruisseau qui tombe dans l'Assar ; et un peu après nous trouvâmes l'Assar lui-même.

Toute la campagne nous parut une des plus charmante que nous eussions vue en Abyssinie, peut-être même à tout ce que l'orient pût offrir de plus beau en ce genre. On y voit par-tout des acacias de l'espèce de ceux qu'on trouve en Égypte, et qui produisent la gomme arabique. Ces arbres ne croissent guère qu'à quinze ou seize pieds de haut ; mais leurs

Sources du Nil.

branches s'étendent horizontalement, se joignent les unes aux autres, et forment un couvert de plusieurs milles, où l'on jouit d'une ombre délicieuse.

Immédiatement au-dessous du gué de l'Assar, cette rivière fait une cascade magnifique. Ses eaux formaient, en tombant, une masse de plus de quatre-vingts pieds de large sur vingt de hauteur. La cascade est environnée d'un bois si épais, et ses bords sont si escarpés, qu'on ne peut en approcher qu'avec beaucoup de précaution. On admire le spectacle magnifique de ces arbres, de ces arbustes, chargés de fleurs de toutes les couleurs, et sur lesquels voltigent une infinité d'oiseaux rares, parés d'un plumage brillant et varié, mais parmi lesquels on n'en trouve pas un seul chantant.

Après avoir passé l'Assar, nous vîmes distinctement, pour la première fois, la haute montagne de *Geesh*, but de notre pénible et dangereux voyage : c'est au pied de cette montagne que sont les sources du Nil. Nous en étions encore, autant qu'il nous fut possible d'en juger, à environ trente milles en droite ligne.

Le 2 novembre, à deux heures après midi, nous arrivâmes sur le bord du Nil. Le passage

on est très-difficile et très-dangereux. Le fleuve avait, dans le milieu, environ quatre pieds de profondeur; et sur les bords, pas plus de deux. La rive orientale est hérissée de rochers pointus, couverte jusqu'à une grande distance de bois noirs et épais, du milieu desquels s'élèvent de grands arbres dont la beauté majestueuse est déjà sapée par la main du temps. Cet aspect sombre et terrible, d'une nature sauvage, nous frappa d'une sorte de crainte. Sources du Nil.

La même vénération que l'antiquité avait pour le Nil, s'étend encore sur les peuples qui vivent auprès de ses sources. Les naturels accoururent en foule autour de nous dès que nous voulûmes traverser le fleuve; ils nous furent même d'un grand secours pour le passer: mais ils s'opposèrent vivement à ce qu'aucun homme, monté sur un cheval ou sur un mulet, entrât dans l'eau.

Ils déchargèrent nos mulets sans aucune cérémonie, et posèrent nos effets sur l'herbe; puis ils insistèrent pour que nous ôtassions nos souliers, et ils menacèrent de lapider quiconque ferait mine de laver ses vêtemens dans le fleuve. Mes gens leur répondirent sur le même ton. Woldo n'épargna pas les menaces; tandis que moi seul je contemplais en silence et avec

un extrême plaisir ces restes du culte qu'on rendait au Nil, de ce culte si ancien, que je ne m'attendais pas à retrouver là, et qui subsiste encore dans toute sa vigueur.

Sources du Nil.

Enfin, on nous permit de boire de l'eau du fleuve, ainsi qu'à nos chevaux et à nos mulets; et deux hommes, en me prenant par-dessous le bras, me firent passer avec beaucoup de précaution. Les pauvres Agows passèrent ensuite nos chevaux, nos mulets, et tout notre bagage. Quelques altercations que Woldo eut avec eux nous empêchèrent d'arriver de bonne heure à Goutto. Nous nous établîmes dans la maison d'un des principaux habitans qui s'était enfui à notre approche, croyant que nous faisions partie de l'armée de Fasil. Nous entendions distinctement le bruit de la cataracte. Je profitai d'une heure et demie de jour qui restait encore pour aller la voir. Je montai le cheval de Fasil, qui était tout frais. Je partis avec mon domestique, et un guide qui marchait à pied. Après avoir traversé une plaine hérissée de rochers, et couverte de bois, nous arrivâmes en moins d'une demi-heure auprès de la cataracte.

Cette cataracte, à laquelle on a donné le nom de première cataracte du Nil, ne remplit pas, à beaucoup près, mon attente. A peine

a-t-elle seize pieds de haut ; et la nappe qu'elle fait en tombant, et qui a environ soixante brasses de large, se partage en quelques endroits, et laisse dans sa chute des intervalles de rocher à découvert. Sources du Nil.

Après en avoir fait le tour à mon aise, je repris le galop, et je m'en retournai sans avoir rencontré en chemin une seule personne.

Le 3 novembre 1770, à huit heures du matin, nous partîmes du village de Goutto. Nous marchâmes toute la matinée dans une plaine remplie d'acacias : tous ces arbres n'avaient que de petites branches, qui semblaient avoir été élaguées. J'en demandai la raison ; et on me dit que nous étions dans le pays du miel, et qu'on se servait des jeunes branches pour faire les paniers qu'on suspendait comme des cages aux arbres et aux maisons, afin que les abeilles vinssent y déposer leur miel pendant le temps de la sécheresse. En effet, nous vîmes les côtés de toutes les maisons devant lesquelles nous passâmes, ainsi que tous les arbres qui étaient près de ce maisons, garnis de paniers, où d'immenses essaims d'abeilles avaient fait leurs ruches et travaillaient.

Nous descendîmes dans une vaste pleine, remplie de marais, et bornée à l'ouest par le Nil, qui fait ici plus de tours et de détours

qu'aucun autre fleuve ou rivière n'en fait dans le même espace. Il fait plus de cent zigs-zags, et n'a que vingt pieds de large sur un de profondeur.

Sources du Nil.

A trois heures, nous entrâmes dans la plaine d'Abola, l'une des divisions du pays des Agows. Les montagnes que l'on voit de l'est à l'ouest, ont peu d'élévation, et sont tapissées jusqu'au sommet d'une riante verdure et de jolis acacias. Sur le sommet de ces montagnes, il y a des plaines délicieuses remplies d'excellens pâturages. Au pied de ces montagnes est le village *Sacala ;* et un peu plus loin, celui de *Geesh*, où sont les sources du Nil.

Ces montagnes ont dans cette partie la forme d'un croissant, et sont adjacentes à la haute montagne de *Litchambara*, qui forme elle-même un croissant bien plus vaste. Au-delà de toutes ces montagnes, sont celles d'*Amid-Amid ;* elles ont exactement la forme des autres, et les embrassent toutes par leur immense contour.

Cette triple chaîne de montagnes forme trois cercles placés les uns par-derrière les autres ; et leur arrangement est si régulier, qu'il rappelle d'abord l'idée des montagnes de la lune, au pied desquelles l'antiquité disait que le Nil prenait sa source.

Le

Le sol de ces montagnes est partout excellent; mais comme ce malheureux pays est depuis plusieurs âges en proie à toutes les horreurs de la guerre, les habitans ne sèment du blé que sur le sommet des montagnes, où ils sont hors de la portée de l'ennemi et du passage des armées. Sources du Nil.

A trois heures, nous traversâmes la petite rivière d'*Iworra*. Le village, où nous fîmes halte, est entouré de cette singulière plante qu'on nomme *ensère*, et qui est tout-à-la-fois une des plus belles productions de la nature, et une de celles qui fournissent à l'homme la nourriture la plus saine et la plus agréable.

Nous étions rarement assez heureux pour que les habitans des villages ne désertassent pas leurs maisons à notre approche. Les craintes qu'inspiraient la marche des Gallas, étaient cause qu'on nous prenait pour un détachement de leur armée; et le cheval de Fasil, que nous faisions toujours marcher devant nous, contribuait beaucoup à répandre cette idée.

Nous partîmes sans avoir rencontré un seul habitant. Nous vîmes, dans la vallée d'*Abola*, plusieurs villages qui semblaient avoir échappé aux ravages de la guerre, et n'avaient point cet air de pauvreté et de misère

Sources du Nil.

qu'avaient toutes les habitations que nous avions vues jusques-là.

A onze heures, nous passâmes à côté d'une église dédiée à la vierge. Le climat nous parut extrêmement doux : la plaine était tapissée de la plus agréable verdure, et les montagnes ornées d'arbres magnifiques et d'arbustes charmans. Nous traversâmes les deux rivières de Kebezza et de Gongeri. A midi, nous fîmes halte sur une petite éminence, où le marché de Sacala se tient tous les samedis. On vend à ce marché beaucoup de bêtes à corne de la plus grande beauté, de grands ânes, qui sont sans contredit, les animaux les plus utiles de ces contrées, et dont les habitans font à-la-fois leurs montures et leurs animaux de charge.

Nous gagnâmes ensuite une montagne très-escarpée : nous la montions avec courage et avec joie, parce que nous nous flattions que c'était le dernier obstacle qui s'offrait. Une demi-heure après, nous atteignîmes le haut de la montagne, d'où nous contemplâmes tout à notre aise le territoire de Sacala, la montagne de Geesh, et l'église de Saint-Michel. Nous vîmes immédiatement au-dessous de nous le Nil, semblable à un ruisseau, et qui à peine aurait eu assez d'eau pour faire tourner un moulin. Je ne pouvais me rassasier de con-

templer ce fleuve si près de sa source. Je me rappelais tous les passages des anciens, d'après lesquels il semblait que cette source devait rester éternellement cachée ; et je jouis pour la première fois du triomphe que je devais à une intrépidité secondée par la providence, et qui m'élevait au-dessus d'une foule d'hommes puissans et savans qui, dès la plus haute antiquité, ont tenté vainement l'entreprise dans laquelle j'ai eu le bonheur de réussir. Sources du Nil

Je fus tiré de ma rêverie par Woldo qui me dit : « Voyez cette éminence couverte de gazon, dans le milieu de ce terrain humide : c'est-là qu'on trouve les deux sources du Nil; *Geesh* est situé sur le haut du rocher, où l'on aperçoit ces arbrisseaux si verts. Si vous allez jusqu'auprès des sources, ôtez vos souliers, comme vous avez fait l'autre jour ; car les habitans de ce canton sont tous des payens, cent fois pires que ceux de *Goutto* : ils ne croyent à rien de ce que vous croyez, si ce n'est au Nil, qu'ils invoquent tous les jours comme un dieu ; comme vous l'invoquez peut-être vous-même.

J'ôtai mes souliers ; je descendis précipitamment la colline, et je courus vers la petite île verdoyante, qui était à environ deux cents pas de distance. Tout le penchant de la col-

Sources du Nil.

line était tapissé de fleurs, dont les grosses racines perçaient la terre; et comme en courant, j'observais les peaux de ces racines ou de ces oignons, je tombai deux fois très-rudement, avant d'être au bord du marais; mais je m'approchai enfin de l'île tapissée de gazon; je la trouvai semblable à un autel: forme qu'elle doit sans doute à l'art; et je fus dans le ravissement, en contemplant la principale source qui j'aillit du milieu de cet autel. Je restai debout en face de ces sources, où, depuis trois mille ans, le génie et le courage des hommes les plus célèbres, avaient en vain tenté d'atteindre. La gloire et les richesses ont été promises, pendant une longue suite de siècles, à l'homme qui aurait le bonheur d'y arriver; pas un seul n'avait encore réussi; pas un seul n'avait pu satisfaire la curiosité des souverains qui les employaient, et remplir les vœux des géographes.

Pendant que je faisais ces réflexions, j'aperçus Strates qui me contemplait sur le penchant de la colline. — Strates, mon fidèle écuyer, lui criai-je, venez et triomphez avec votre Dom-Quichotte dans cette île de Bataria, où nous sommes venus si sagement et si heureusement; venez, et triomphez avec moi de tous les rois de la terre, de leurs nombreuses

armées, des héros et des philosophes. — Monsieur, me répondit Strates, je n'entends pas un mot de ce que vous me dites, et je ne peux pas vous comprendre : vous savez que je ne suis pas un savant, mais vous feriez mieux de sortir de ce marais, et de venir à la maison où nous devons loger. — Allons lui dis-je, prenez de cette eau excellante, et buvez un coup avec moi à la santé de sa majesté Ceorge III, et de sa longue postérité. Sources du Nil.

Je tenais alors à la main une tasse de noix de coco, que j'avais portée d'Arabie, et je l'avais remplie jusqu'au bord; Strates but gaîment à la santé du roi, et il ajouta : confusion à ses ennemis; puis il tira son bonnet, et le fit tourner en l'air avec un grand huzza. — Strates, lui dis-je, buvons maintenant à notre heureux retour; allons, mon ami, j'ai déjà bu deux coups plus que vous : pouvez-vous jamais vous rasssier de cette excellente eau? — Pour notre heureux retour, me répondit-il gravement, Dieu sait que personne ne le désire plus que moi, car je suis las de ce misérable pays; mais vous me devez pardonner, si je ne bois pas encore de l'eau : on dit que ces sauvages prient le diable tous les matins auprès de cette source; et je crois que je sens ses cornes dans mon ventre, de-

Sources du Nil.

puis que vous m'avez fait avaler une si forte rasade de cette eau infernale.

Je m'amusais de ces propos, lorsqu'un grand nombre d'Agows parurent au haut de la colline, et nous contemplaient en silence et avec étonnement. Deux ou trois d'entr'eux s'étaient même avancés jusqu'au bord du marais, et avaient vu les grimaces de Strates et entendu son huzza; aussi ne manquèrent-ils point de demander à Woldo ce que tout cela signifiait. Woldo leur dit que cet homme était fou, et avait été mordu par un chien enragé. Ils lui répondirent qu'il serait infailliblement guéri par le Nil; mais que l'usage en pareil cas, était de boire l'eau à jeun. Je fus très-content que Woldo eut donné cette tournure à ce que nous avions fait.

Nous prîmes le chemin de *Geesh*. Woldo avait demandé une maison pour moi au shum qui eut l'honnêteté de me céder la sienne; st il avait dissipé les craintes des agows, qui tremblaient que nous ne vécussions chez eux à discrétion. Nous passâmes une agréable soirée; Strates sur-tout essaya, avec plusieurs rasades d'ydromel, de dompter le diable, qu'il avait avalé dans l'eau ensorcelée des sources du Nil. Woldo était alors vraiment heureux; il avait prévenu le shum, que nous au-

rions besoin de quelqu'un pour aller acheter nos provisions, et pour prendre soin de notre logement. Ce chef fut extrêmement surpris de nos richesses, et il dit à Woldo, que, puisque nous étions logés chez lui, il insistait pour que ses filles fussent nos gouvernantes. La chose nous parut trop raisonnable, pour n'être pas acceptée; en conséquence, le shum fit venir ses trois filles, et elles furent mises en possession de leur emploi. L'ainée l'accepta de fort bonne grace: elle avait environ seize ans; mais pleine de gentillesse et de vivacité, et, couleur à part, la finesse et la régularité de ses traits en auraient fait une beauté dans tous les pays de l'Europe. Nous n'entendions pas un seul mot de son langage; elle comprenait pourtant facilement tous les signes que nous lui faisions. Cette nymphe du Nil s'appelait *Irepone*. Sources du Nil.

Irepone nous rendait compte chaque soir, en protestant qu'elle n'avait rien gardé ni volé. Un jour je lui donnai un paquet qui consistait en grains de collier, d'antimoine, ciseaux, couteaux et grosses aiguilles, en lui disant de le distribuer à ses amies. Je pensais bien que la possession de tant de richesses, ferait tourner la tête d'une petite fille sauvage; et, à moins d'être aveugle, il était impossible de ne

pas s'apercevoir que j'avais fait de grands progrès sur son cœur.

Sources du Nil.

Le lendemain le jour commençait à peine que tous les habitans parurent à leur porte; bientôt après ils accoururent en foule autour de nous, et nous déjeûnâmes très gaîment en public. Le shum, prêtre du Nil, invité comme les autres, refusa de manger et même de s'asseoir; mais ses fils ne furent pas si scrupuleux.

Le shum ne se faisait pas scrupule de prier devant nous, pour demander de la pluie, de l'herbe en abondance, et la conservation des serpens; il disait en même temps beaucoup de mal du tonnerre, et il prononçait toujours ses prières d'un ton très-religieux, et comme une espèce de chant. Je sais qu'alors il nommait le Nil, *dieu très-puissant et sauveur du monde;* mais je ne pouvais juger de ses autres paroles, que d'après l'interprétation de Woldo. Les noms, les épithètes pompeuses données au fleuve, étaient les seules choses que je pusse comprendre, et conséquement les seules que je veuille garantir. Il est certain que les agows invoquent l'esprit qu'ils croyent résider dans le fleuve; et qu'ils l'appèlent : *le dieu éternel, la lumière du monde, l'œil de la terre, le dieu de la paix, leur sauveur, le père de l'univers,*

J'avais eu soin de m'insinuer dans les bonnes graces du prêtre du Nil. Je lui demandai s'il avait jamais vu l'esprit? Il me répondit, sans hésiter, qu'oui, qu'il l'avait vu fréquemment. Il avait vu, dit-il, l'esprit, le troisième jour du mois, au coucher du soleil, sous un arbre qu'il m'indiqua du bout du doigt; il ajouta qu'il lui avait annoncé la mort d'un de ses fils, et l'arrivée d'une partie de l'armée de Fasil; qu'effrayé de cette prédiction, il avait consulté son serpent; mais que son serpent avait mangé de bon appétit, ce qui lui avait prouvé que nous ne lui ferions aucun mal. Sources du Nil.

Je lui demandai alors s'il avait assez de crédit sur l'esprit, pour le faire paraître devant moi; mais il me répondit qu'il n'oserait pas se hasarder de lui faire une pareille proposition. — Pensez-vous, lui dis-je, qu'il m'apparaîtrait, si je venais m'asseoir seul ce soir sous cet arbre? Je ne le crois pas, me répondit le prêtre; il ajouta ensuite: l'esprit est d'une figure très-agréable; il a la mine d'un vieillard encore vert. Il est vrai que j'ai rarement osé le fixer; mais j'ai pourtant vu qu'il avait une barbe blanche. Ses vêtemens sont faits à la façon de ce pays-ci; mais ils ne sont point de peau comme les nôtres: ils semblent être de soie. — Comment êtes-vous sûr, repris-je,

Sources du Nil

que ce n'est point un homme. Alors il sourit, en secouant la tête et en disant : Non, non, ce n'est point un homme, mais un esprit ? — Eh ! quel esprit croyez-vous que ce soit ? — L'esprit du fleuve, répliqua-t-il, un dieu, le père du genre humain. Je ne pus jamais l'engager à s'expliquer d'avantage.

Je le priai alors de me dire pourquoi il anathématisait le tonnerre ? Il me dit que c'était parce que le tonnerre faisait beaucoup de mal aux abeilles, et que le principal revenu du pays consistait en miel et en cire. — Eh ! pourquoi, lui dis-je, priez-vous les serpens ? — Parce que les serpens, me répondit-il, ont la science du bien et du mal. Les Agows ont un grand nombre de ces animaux dans le voisinage : les plus riches d'entr'eux en conservent avec soin dans leurs maisons, à qui ils donnent à manger. S'ils veulent entreprendre un voyage ou quelqu'affaire de conséquence, ils prennent l'animal dans son trou, lui présentent du beurre et du lait qu'il aime excessivement ; mais, s'il ne mange pas, ils regardent cela comme une preuve qu'il doit leur arriver un malheur.

Les Agows prétendent que, quand les Callas, ou d'autres ennemis doivent faire une incursion dans leur pays, tous les serpens disparaissent, sans qu'on puisse en trouver un seul.

Fasil, l'ingénieux et rusé gouverneur de ces contrées, était, dit-on, très-adonné à cette sorte de divination; il ne montait à cheval ni ne sortait de chez lui, dès qu'un de ses serpens refusait de manger. Sources du Nil.

Le shum des Geesh se nommait *Kefla-Albay*, ou le serviteur du fleuve. C'était un homme d'environ soixante-dix ans: il n'était pas maigre; mais il avait toutes les infirmités qu'on doit naturellement avoir à cet âge. Il avait eu quatre-vingt-quatre ou quatre-vingt-cinq enfans. La charge de prêtre du Nil, dont il était revêtu, était, dit-on, dans sa famille dès le commencement du monde; et certes, si tous ses ayeux avaient eu autant d'enfans que lui, il n'y a pas apparence que la succession eût passé dans des mains étrangères. Ce prêtre avait une barbe blanche, longue, mais peu touffue, ornement rare en Abyssinie, où la plus part des hommes n'ont pas un seul poil au menton. Il portait pour vêtement une peau attachée au milieu du corps par une large ceinture; par-dessus cette peau, il avait un manteau, auquel tenait un capuchon dont il se couvrait la tête. Ses jambes étaient nues; mais il avait des sandales pareilles à celles que nous voyons aux statues des anciens; il les quittait toujours, lorsqu'il s'approchait du marais, où le Nil

Sources du Nil.

prend sa source. Nous étions également obligés de nous déchausser pour entrer dans le marais.

L'on nous permettait de boire de l'eau des soures du Nil ; mais non de l'employer à aucun autre usage. Aucun habitant de Geesh ne s'y baigne, ni n'ose y laver ses vêtemens. Cette opération se fait dans un ruisseau qui tombe de la montagne.

Les Agows, dans le pays desquels naît le Nil, sont l'une des nations les plus nombreuses de l'Abyssinie : ils habitent un climat heureux ; mais ils ne passent pas pour vivre long-temps. Il est bien difficile de savoir leur âge avec exactitude ; car ils n'ont jamais une époque certaine, à laquelle ils puissent s'en rapporter pour leur naissance. Les plus jeunes Agows vont presque tout nuds. Les mères portent les enfans sur le dos ; elles n'ont pour vêtement, qu'une espèce de chemise qui leur tombe jusqu'aux pieds, et elles l'attachent par une ceinture au milieu du corps : ces femmes sont en général maigres et d'une petite taille, ainsi que les hommes. Elles ignorent ce que c'est que la stérilité ; elles commencent à faire des enfans à onze ans : elles ne se marient ordinairement qu'à cet âge ; mais elles sont nubiles deux ans plutôt : elles cessent d'être fécondes avant d'avoir trente ans.

Quoique j'eusse deux grandes tentes, qui pou-

vaient aisément suffire pour loger tous mes gens, je profitait du conseil qu'on me donna de prendre des maisons, pour mettre la nuit mes chevaux et mes mulets à l'abri des voleurs et des bêtes féroces, dont ce pays est rempli. Presque tous les groupes des maisons ont au-dessous d'eux une vaste caverne, une demeure souterraine, creusée dans le roc; et ces énormes cavités doivent avoir coûté un travail immense. Sources du Nil.

C'est à la principale source du fleuve et sur l'autel de gazon que j'ai décrit, que, tous les ans à la première apparition de la canicule, ou, comme quelques autres personnes me dirent, onze jours après, le prêtre assemble les chefs des tribus, et ayant sacrifié une génisse noire, il lui coupe la tête, la plonge dans la source; et, pour que personne ne puisse plus la voir, il s'empresse de l'enveloper dans la peau de l'animal, qu'on a eu soin de bien arroser en dedans et dehors avec de l'eau du Nil. On ouvre alors le corps de la génisse, qu'on n'ettoie avec beaucoup de soin; puis on la place sur l'autel, où on l'inonde d'eau, tandis que les aînés de familles et ceux qui sont les plus distingués vont puiser de l'eau aux deux autres sources, et la portent dans le creu de leurs deux mains jointes.

Sources du Nil.

Tout le monde se rassemble sur une petite coline, qui est vis-à-vis et à l'occident de l'église de Saint-Michel, et là on partage le corps de la génisse en autant de portions qu'il y a de tribus; mais ces portions sont inégales, et on les distribue suivant les anciens privilèges des tribus, et non suivant leur importance actuelle. *Geesk* a la portion la plus considérable, quoique son territoire soit le plus petit de tous; *Sacala* vient ensuite; et la tribu de *Lecgam*, qui est la plus nombreuse, la plus riche, la plus puissante, obtient la moindre portion de tous. Je demandai en vain sur quoi étaient fondées les règles de cette distribution? On me répondit toujours que cela se pratiquait ainsi dans les anciens temps.

Après avoir mangé cette génisse toute crue, après avoir bu de l'eau du Nil, les Agows rassemblent les os, et les brûlent dans l'endroit même où ils ont fait leur festin. Cette cérémonie se faisait autrefois là, où l'on voit aujourd'hui l'église de Saint-Michel; mais le ras *Sela-Christos* ayant vaincu les Agows, et voulant, à l'instigation des Jésuites, convertir ce peuple au christianisme, détruisit l'autel qui lui servait à réduire en cendre les os de la génisse, et bâtit une église à la place. Toutefois, je ne crois pas que les portes de cette

église aient été ouvertes depuis *Sela-Christos*, et je ne me suis pas aperçu qu'il y eût dans le pays quelqu'un qui désirât qu'on les ouvrît. Sources du Nil.

Quand *Sela-Christos* eût détruit l'autel des Agows pour bâtir son église, ils allèrent sur le sommet de la montagne de Geesh, loin de ce qu'ils regardaient comme une profanation, manger leur génisse, et en brûler les os. On y voit encore des vestiges de cette cérémonie; mais probablement la fatigue que leur occasionnait le besoin de gravir cette montagne, et l'indifférence que leurs derniers gouverneurs ont montré pour le christianisme, leur ont fait choisir une petite colline qui est à côté du marais, à l'ouest de l'église de Saint-Michel. C'est-là, que tous les ans ils accomplissent leur solemnité; mais il est vraisemblable qu'ils retourneront à leur premier autel, quand l'église aura achevé de tomber en ruine: ce qu'ils accélèrent tous les jours furtivement.

Dès que les Agows ont fini leur banquet sanglant, ils prennent la tête de la génisse, qui est si bien enveloppée dans la peau de l'animal, que personne ne peut la voir; ils la portent au fond de la caverne, dont la profondeur s'étend, dit-on, jusqu'au pied des sources; et là, sans torches, mais avec un grand nombre de chandelles ordinaires, ils accomplissent des

cérémonies, dont je n'ai jamais pu apprendre les détails : ce sont des pratiques, comme celles des Franc-Maçons, que tout le monde sait, et que personne n'ose révéler.

Sources du Nil.

A une certaine heure de la nuit, ils quittent la caverne; mais je n'ai pu savoir, ni qu'elle était cette heure, ni dans quel ordre ils sortaient; aucun Agows ne voulut me dire non plus ce que devenait la tête de la génisse : ainsi, je ne sais point si on la mange, si on l'enterre, ou si on la brûle.

Les Abyssiniens racontent une histoire qu'ils ont sans doute forgée eux-mêmes. Ils disent que le diable apparaît dans la caverne de *Geesh*, et que c'est avec lui que les Agows mangent la tête de la génisse, en lui jurant obéissance, à condition qu'il leur enverra de la pluie et un temps favorable pour leurs abeilles et pour leur bétail. Quoi qu'on en dise, il est certain que les Agows invoquent l'esprit qu'ils croient résider dans le fleuve, et qu'ils l'appellent, *le dieu éternel, la lumière du monde, l'œil de la terre, le dieu de paix, le sauveur, le père de l'univer.*

Toutes les observations que j'avais pu recueillir sur ces contrées intéressantes, étant finies, il fallut enfin songer au départ. Nous avions passé notre temps dans une parfaite intelligence

telligence avec les habitans. L'adresse de Woldo et l'attachement de notre amie Irepone avaient entretenu l'abondance et la gaîté dans notre ménage. Nous vivions, je l'avoue, un peu trop somptueusement pour des philosophes; mais nous n'en avions pas moins banni de chez nous et l'oisiveté et la débauche; et je suis bien certain que jamais le village de Geesh ne reverra un souverain aussi populaire, et régnant sur ses sujets avec autant de douceur que moi. Je soignai les malades; je nourris pendant trois jours les pauvres; j'habillai des pieds jusqu'à la tête le prêtre du Nil, ainsi que ses deux fils; je donnai à deux de ses filles des grains de verroterie qui représentaient toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, en ajoutant à ces ornemens le don de toutes les bagatelles qu'elles désirèrent, ou que je crus pouvoir leur être agréables. Sources du Nil.

Quant à notre aimable Irepone, je lui réservai le choix de mes présens, et une grande quantité de tous les articles les plus précieux que j'avais apportés. Je lui donnnai de l'or. Mais plus noble, plus généreuse que moi, elle parut faire fort peu de cas des choses qui lui annonçaient trop qu'il fallait se séparer d'un ami: dans sa douleur, elle arracha ses beaux cheveux, ces cheveux que nous lui avions vu

Sources du Nil.

tresser chaque jour d'une manière nouvelle et toujours plus gracieuse. Elle se jeta par terre ; elle refusa de sortir de la maison, de nous voir monter à cheval, et de recevoir nos derniers adieux. Mais dès que nous fûmes partis, elle accourut sur sa porte ; et ses vœux et ses regards nous suivirent aussi long-temps qu'elle put se faire entendre et nous voir.

Je pris congé de *Keffa-Abay*, le vénérable prêtre du plus célèbre fleuve du monde. Il me recommanda, avec la plus grande ferveur, aux soins de son dieu ; ce qui, suivant la remarque assez plaisante de Strates, ne signifiait autre chose, sinon qu'il espérait que le diable m'emporterait. Tous les jeunes gens du village, armés de lances et de boucliers, m'accompagnèrent jusqu'aux limites de leur territoire, et aux frontières de ma petite souveraineté ; car je ne dois pas oublier de dire qu'en partant de Gondar, le roi m'avait fait gouverneur du village de Geesh, et que Fasil m'en avait donné l'investiture.

Sources du Nil.

CHAPITRE IX.

Description des sources du Nil. — De Geesh. — Tableau des diverses Cataractes du Fleuve.

Les *Agows* du *Damot* rendent au Nil des honneurs divins : ils adorent le fleuve; et ils ont offert, ils offrent encore des milliers d'hécatombes au dieu qu'ils croient résider dans sa source. Ce peuple est divisé en tribus; et il est important d'observer que jamais il n'y a eu la moindre haine, la moindre animosité héréditaire entre deux de ces tribus. Si de telles haines sont nées, elles n'ont jamais passé l'époque de la convocation de toutes les tribus; convocation qui a lieu tous les ans aux sources du fleuve, et pendant laquelle ils sacrifient au Nil, qu'ils appèlent le *dieu de la paix*. L'une des moins nombreuses et des moins puissantes de ces tribus a toujours conservé la prééminence entre elles; parce que c'est dans son territoire, et près du misérable village auquel elle a donné son nom, qu'on trouve les sources du Nil, si long-temps cherchées.

Sources du Nil.

Cependant, quoique le village de *Geesh* ne soit pas éloigné de plus de six cents pas des sources du Nil, il ne peut pas être aperçu des gens qui sont près de ces sources. La plaine, où elles sont, se termine en un précipice de trois cents pieds de profondeur, au-dessous duquel est la plaine d'*Assoa*; et cette contrée d'Assoa se prolonge toujours à-peu-près au même niveau jusqu'à soixante-dix milles dans le sud, où l'on retrouve le Nil qui a déja fait un grand circuit autour des provinces de *Gojam* et de *Damot*.

Le précipice de Geesh semble avoir été façonné exprès à divers étages, sur chacun desquels il y a un grouppe de huit ou dix maisons, inégalement posées; c'est-à-dire que les unes sont plus haut, les autres plus bas, ou par côté; de manière qu'elles occupent toutes ensemble la moitié ou les deux tiers du rocher, et qu'il y a la même distance du haut du rocher aux premières maisons, que du bas aux dernières. Ce qui a déterminé les habitans à choisir cette position, c'est la crainte des Gallas, qui envahissent souvent cette partie de l'Abyssinie, et qui ont quelquefois exterminé des tribus entières d'Agows.

Dans le milieu du rocher, en allant droit au nord et vers les fontaines, on trouve une

immense caverne ; et je ne puis dire si elle est l'ouvrage de l'art, ou bien de la nature. Il y a divers sentiers ; de sorte qu'un étranger qui y entrerait seul, aurait beaucoup de peine à en sortir ; et ce labyrinthe est assez grand pour contenir au besoin les habitans du village, et tout leur bétail. Il y a encore deux ou trois autres cavernes moins grandes que la première. Je me contentai d'entrer dans celle-ci, en m'enfonçant vers le nord le plus qu'il m'était possible. Mais, quand j'avais fait plus de cent pas, l'air était si humide, que les chandelles qui m'éclairaient, étaient prêtes à s'éteindre. D'ailleurs, les habitans avaient de la répugnance à satisfaire ma curiosité, m'assurant que je ne trouverais rien de plus remarquable que ce que je voyais. Ce qui était peut-être vrai. Sources du Nil.

Le côté du rocher, qui fait face au sud, offre la perspective la plus pittoresque, quand on le contemple de la plaine d'Assoa, qui est au bas. On n'aperçoit, à différens étages, qu'une partie des maisons, à travers les arbres et les arbustes dont tout le rocher est couvert. Des plantes épineuses, de la plus dangereuse espèce, dérobent l'entrée des cavernes, et forment une barrière impénétrable pour tous ceux qui n'en connaissent pas le passage. Les

Sources du Nil.

maisons n'ont de communication les unes avec les autres que des sentiers étroits et tortueux, à travers ces mêmes plantes épineuses qu'on laisse croître dans toute leur force, et qui, en présentant l'aspect le plus sauvage, servent de défense aux habitans. Des arbres grands et majestueux, mais épineux pour la plupart, couronnent le haut du rocher, et semblent être ainsi plantés sur le bord, pour empêcher les personnes qui s'en approchent de se précipiter dans la plaine. Tous ces arbres, ainsi que les arbustes qui tapissent le rocher jusqu'en bas, se parent chaque année des fleurs les plus curieuses par leur couleur et leur variété. Il n'y a en Abyssinie ni buisson, ni plante épineuse qui ne produise des fleurs magnifiques, faible dédommagement du mal qu'ils font.

Du haut du rocher de *Geesh*, on trouve, en allant droit au nord, une pente assez douce qui vous conduit au bord d'un marais; et à partir de ce bord, dans la même direction, la terre s'élève beaucoup, et forme une montagne ronde d'environ cent brasses de hauteur, sur le sommet de laquelle est bâtie l'église de St. Michel de Geesh. A l'extrémité occidentale du marais commence à s'élever la superbe montagne de *Geesh*, tout-à-fait

détachée des autres, et semblable à la pyramide la plus régulière et la plus élégante. Elle a 4870 pieds de haut en mesurant sa pente. La base a beaucoup de largeur. Jusqu'à mi-côte, la montée est très-aisée; puis elle devient tout-à-coup fort roide et presque à pic; mais elle est par-tout garnie de bonne terre, et parsemée d'un beau gazon couvert de fleurs sauvages. Sources du Nil.

Les Agows rassemblaient jadis sur le rocher, qui est au milieu de la plaine, les os des animaux qu'ils offraient en sacrifice au Nil; ensuite ils y mêlaient quelques morceaux de bois, et ils y mettaient le feu; mais cet usage a cessé, ou du moins il a changé de place, et on le pratique près de l'église.

Vers le milieu du marais, c'est-à-dire, à environ quarante brasses de distance des bords, on voit une éminence en forme circulaire, qui a trois pieds au-dessus de la surface du marais. Cette éminence à un peu moins de douze pieds de diamètre, et elle est environnée par une tranchée qui rassemble l'eau, et la force de s'écouler du côté du levant. Tout cela est construit très-solidement avec des plaques de terre, revêtues de gazon, qu'on prend aux environs du marais, et qu'on entretient avec beaucoup de soin. C'est sur cet autel que les

Sources du Nil.

Agows font leurs cérémonies religieuses. Dans le milieu de l'autel même, il y a un trou fait, ou au moins élargi par la main des hommes. On a grande attention d'empêcher qu'il pousse aucune espèce d'herbe tout-autour et au-dedans de ce trou. Aussi l'eau y est-elle très-pure, très-limpide, et parfaitement tranquille. On ne distingue pas à sa surface la moindre agitation. Cette ouverture a trois pieds moins un pouce de diamètre.

A dix pieds de cette première source, on voit la seconde qui a onze pouces de diamètre, et huit pieds trois pouces de profondeur, et à environ vingt pieds de la première. Il y en a une troisième ; celle-ci a un peu moins de deux pieds d'ouverture, et cinq pieds huit pouces de profondeur. Elle est, ainsi que la seconde, au milieu d'un petit autel, construit dans le même genre que celui que je viens de décrire : mais n'ayant qu'environ trois pieds de diamètre, et une base moins élevée. Ces eaux vont se réunir dans la tranchée de la première source ; et, de-là prenant leurs cours, forment un courant qui pourrait, je crois, remplir un tuyau de dix pouces de diamètre.

L'eau de ces sources est très-légère, très-bonne, et n'a point de goût. Je la trouvai extrêmement fraîche, quoiqu'elle demeurât

exposée à toutes les ardeurs du soleil. Le lendemain de mon arrivée à Geesh, le tems étant très-beau, le ciel sans nuage, l'air presque calme, et tout enfin paraissait très-favorable aux observations astronomiques, je cédai à l'impatience que j'avais de déterminer la situation précise du point du globe, où se trouvent ces sources si long-temps cherchées; et, après avoir fait toutes les opérations nécessaires, je trouvai, pour la latitude exacte de la principale source du Nil, dix degrés, cinquante-neuf minutes, vingt-cinq secondes. Sources du Nil.

Dans la nuit du 4 novembre, la nuit même qui suivit mon arrivée aux sources du Nil, je me sentis accablé de réflexions les plus mélancoliques : je songeais à mon état présent; à l'incertitude de mon retour, si on me permettait de partir, et à la crainte de me voir refuser cette permission, d'après la règle observée, en Abyssinie, envers les voyageurs qui ont une fois mis le pied dans le royaume.

Je venais d'obtenir en ce moment même ce qui, depuis plusieurs années, avait été l'objet de mon ambition et de tous mes vœux, et l'indifférence avait succédé tout-à-coup à la possession, suivant la faible et malheureuse disposition du cœur humain, qui ne lui permet jamais de jouir complètement de rien.

Sources du Nil.

Le marais et les sources du Nil ne me parurent plus qu'une bagatelle, en comparaison de beaucoup d'autres rivières : j'avais vu les sources du Rhin et du Rhône, et les sources de la Saône encore plus magnifiques; alors je commençai à regarder le désir de connaître les sources du Nil, comme le délire d'un cerveau malade. La tristesse et le découragement s'emparèrent alors totalement de moi ; je sautai de mon lit avec un transport de désespoir ; je sortis de ma tente : la fraîcheur de l'air remonta mes esprits, et dissipa ces vapeurs accablantes, qui m'avaient tourmenté dans mon lit.

Je m'occupai de chauffer un tube, et je le remplis de vif-argent; mais, à mon grand étonnement, je trouvai qu'il s'élevait à la hauteur de vingt-deux pouces anglais. Je le posai dans l'androit le plus chaud de ma tente; je le couvris, et j'allai me remettre dans mon lit, où je m'endormis profondément. A mon réveil, j'allai voir mon tube : je le trouvai bien en ordre, et toujours à vingt-deux pouces anglais. Ni ce jour-là, ni le reste du temps que je fus à Ceesb, il ne varia sensiblement ; et j'en conclus que les sources du Nil étaient élevées de plus de deux milles au-dessus du niveau de la mer.

Sources du Nil.

Le Nil, traversant le milieu du marais où sont ses sources, va droit à l'est, une centaine de pas sans que les eaux croissent beaucoup; tandis qu'il suit cette direction, l'espace de deux milles, il reçoit le tribut de plusieurs sources, qui naissent de chaque côté de ses bords; et, quand ce fleuve est arrivé au-dessous de la montagne, où l'on a bâti l'église de Saint-Michel de *Sacala*, il a à-peu-près autant d'eau qu'il en faudrait pour faire tourner un moulin ordinaire. Après avoir couru quelques milles dans cette direction, presque toujours sur un fonds de cailloux et de rochers détachés, le fleuve quitte ses montagnes natales, et traverse la plaine de *Goutto*, où est la première cataracte.

En sortant de cette plaine, le Nil va droit au nord, et reçoit dans son sein plusieurs petites rivières: le Nil est alors devenu très-considérable; ses bords sont escarpés et couvert de grands arbres; il court vers le nord-est pendant plusieurs lieues; fait un grand détour; reçoit plus bas la Dei-Ohha, qui vient de l'est, et forme à Kerr la seconde cataracte.

A environ trois milles au-dessous de cette cataracte, le vaste et limpide *Jemma* paie son tribut au Nil; et, après avoir reçu plu-

Sources du Nil.

sieurs autres rivières qui viennent de l'ouest, tourne vers le lac *Tzana*, qu'il traverse dans son extrémité méridionale, qui a sept lieues de large. Le Nil conserve la couleur de ses eaux, très-distinctes de celles du lac, et va sortir dans le territoire de Dara. Le fleuve a en cet endroit, non-seulement de la profondeur, mais beaucoup de rapidité; ses bords sont très-élevés, et couverts d'une verdure charmante et très-variée. Il coule près des montagnes du *Begemder*, jusqu'à ce qu'il arrive à *Alata*, où est sa troisième cataracte. Alata est un petit village habité par des Mahométans, et bâti sur la rive orientale du fleuve. La cataracte d'Alata, et tout ce qui l'environne, offre un spectacle magnifique : il est impossible d'en rendre les beautés sublimes.

Le cours du Nil continue à suivre la même direction; puis il enclave la province de *Gojam*, et reçoit, avant d'arriver au royaume de *Bizamo*, un grand nombre de rivières. Il est là, très-profond et très-rapide, et on ne peut le guéer que dans certaines saisons de l'année. Les Gallas sont les seuls qui, pour faire des invasions en Abyssinie, le traversent en tout temps, soit à la nage, soit sur des peaux de bouc remplies de vent.

Les crocodiles sont en très-grand nombre

dans la partie du Nil, dont je viens de parler ; mais les habitans des bords du fleuve ont, ou du moins prétendent avoir un charme qui les défend contre les plus voraces de ces animaux. Sources du Nil.

Le Nil semble s'être ouvert forcément un passage à travers l'immense barrière, que lui opposent les montagnes excessivement élevées du pays des *Gongas*, et il forme une cataracte de deux cent quatre-vingts pieds de haut. Immédiatement après cette cataracte, on en voit deux autres, toutes deux considérables, si on ne les compare pas avec la première.

Le Nil arrive enfin près de la ville de *Sennaar*, dont il baigne les murs. Le fleuve passe à côté de plusieurs autres grandes villes, habitées par des Arabes qui sont tous blancs ; ensuite il vient à *Gerry*, et court vers le nord-est, pour se réunir au *Tacazzé* ; mais, avant de rencontrer ce dernier fleuve, il passe près de la grande et ancienne ville de *Chendi*.

Quand le Nil s'est réuni au Tacazzé, il suit son cours droit au nord, pendant l'espace de plus de deux dégrés du méridien ; ensuite il tourne tout-à-coup à l'ouest-quart de sud, et il parcourt un plus long espace encore dans cette direction, en tournant un peu, avant d'arriver à *Korti*, la première ville du royaume de *Dongola*.

Sources du Nil.

A *Korti*, le Nil tourne presque au sud-ouest; il passe à Dongola, pays des Pasteurs; de-là, il vient à *Moscho*, ville considérable et heureusement située pour le voyageur fatigué, dont la caravane vient de traverser, sans être pillée, le grand désert de *Selima* qui a près de cent milles de large. Il jouit alors, ce voyageur, et du repos qu'il trouve à *Moscho*, et du plaisir d'avoir de l'eau fraîche en abondance : de l'eau qui est devenue pour lui d'un prix, dont il n'avait pu auparavant se former l'idée.

En s'éloignant de Moscho, le Nil tourne graduellement vers le nord-est; il rencontre, par la latitude de vingt-deux degrés quinze minutes, une chaîne de montagnes, du haut desquelles il se précipite, en formant la cataracte de *Jean-Adel*, qui est la septième cataracte, courant toujours droit au nord-est. Il passe à *Ibris* et à *Deïr*, sur les frontières de l'Égypte, où sont deux petites garnisons de janissaires. En tombant dans le pays des *Kennouss*, le Nil forme sa huitième cataracte : l'on connaît son cours en Égypte,

CHAPITRE X.

Retour des sources du Nil. — Visite chez Welled-Amlac. — Arrivée à Gondar. — Singulières ambassades que reçut le Roi d'Abyssinie. — M. Bruce obtient la permission de quitter ces contrées.

Ce fut le 10 novembre 1770 que nous partîmes de Geesh pour retourner à Gondar. Nous passâmes le Nil, comme la première fois, au-dessous de l'église de St. Michel. La nuit, nous nous arrêtâmes à l'entrée d'une vallée où il y a un petit groupe de huttes. Sources du Nil.

Le 11, nous poursuivîmes notre voyage. Nous suivîmes un sentier étroit, qui traversait un champ de buissons et d'arbustes très-agréables, et rempli d'une espèce de renards d'une couleur brillante et dorée. Sur les deux heures, nous arrivâmes dans la maison du Shalaka-Welled-Amlac, avec qui je m'étais très-lié à Gondar. Il n'était point chez lui; mais j'y trouvai sa mère, sa femme et ses

Sources du Nil.

sœurs, qui, me connaissant de réputation, me reçurent avec amitié.

La vénérable mère de Welled était une femme bien constituée, pleine de gaîté, et n'ayant aucune des infirmités de la vieillesse. L'épouse du shalaka avait l'air d'une sorcière. Les deux sœurs du shalaka, âgées d'environ seize ou dix-sept ans, étaient fort jolies; mais la femme de Fasil, qui résidait là, était sans contredit, la plus belle de toutes. Elle ne paraissait pas avoir plus de dix-huit ans; elle était grande, mince, élancée, et pleine d'agrémens dans son maintien et dans ses manières. Elle avait tous les traits réguliers; mais sa bouche et ses dents, ses yeux sur-tout étaient d'une extrême beauté, que ne déparait pas son teint brun. Je lui trouvai d'abord un air de mélancolie; mais cette teinte sombre disparut bientôt; elle devint gaîe, prévenante, et celle de toutes qui désirait le plus causer avec nous.

La femme de Fasil me fit asseoir auprès d'elle, et se mit assez plaisamment à m'instruire, comme on instruit les enfans, sans que je pusse comprendre un seul mot de ce qu'elle me disait.

Cependant Welled arriva; il nous fit préparer le festin le plus magnifique, qu'on pût donner

donner dans ces contrées. Nous fûmes là, comme nous l'avions été souvent ailleurs, obligés de vaincre notre répugnance pour la viande crue. Le Shalaka nous donnait l'exemple de l'appétit et de la gaité, en nous racontant l'histoire de ses chasses à l'éléphant, et de ses faits dans les dernières guerres; faits qui, pour la plupart, etaient des scélératesses. Sources du Nil.

Quand notre repas fut fini, la corne d'hydromel courut légèrement à la ronde. La sœur aînée d'Amlac, nommée *Melactanea*, voulut bien se charger particulièrement de moi. Ici on rappela l'invariable coutume du pays, suivant laquelle on établit une espèce de parenté, en faisant coucher un voyageur avec la fille ou la sœur du maître de la maison.

Je sentis bientôt la nécessité d'aller me mettre au lit pendant que j'en étais capable. Le lendemain, Woldo prit congé de nous, et nous remit solennellement, en présence de Welled'Amlac, entre les mains du domestique Aïto-Aylo. La femme de Fasil me fit présent d'une très-belle vache blanche, et insista pour que je restasse un jour de plus, afin, disait-elle, qu'elle pût apprendre à parler ma langue, et m'enseigner le gallas. Je me rendis aisément à cette invitation.

Sources du Nil.

Quand le dîné fut prêt, nous nous mîmes tous gaîment à table. La femme seule de Fasil ne mangea pas. Malgré ses grands éclats de rire, une teinte de mélancolie obscurcissait de temps en temps son charmant visage, et semblait indiquer que son cœur n'était pas content. L'après midi, je distribuai mes présens aux dames. La femme de Fasil ne fut point oubliée. Elle me donna, à ma première sollicitation, une boucle de ses beaux cheveux, qu'elle coupa à la racine, et qui depuis sert à suspendre le plomb de mon grand quart de cercle.

Le lendemain matin, 13 novembre, nous quittâmes la maison hospitalière du Shalaka, qui nous accompagna jusqu'au gué de la rivière de *Jemma ;* ce n'était plus alors la saison des pluies, tout était couvert de fleurs.

Au-dessous du gué, où nous traversâmes le Jemma, cette rivière forme deux cascades. La plus considérable n'a pas cependant plus de sept à huit pieds de hauteur; elle en a à-peu-près quatre-vingt-dix de large. Nous traversâmes plusieurs rivières dans la matinée. A une heure, nous fîmes halte dans un petit village, composé de maisons très-basses, construites de jonc. Nous vîmes là, pour la première fois, des troupeaux de chèvres qu'on

faisait coucher sur les toits des maisons, pour les mettre à l'abri des bêtes féroces. Nous étant remis en route, nous commençâmes à descendre par une pente douce ; et une heure après, nous arrivâmes sur le bord du Nil, qui est déjà très-considérable. Nous partîmes du gué à cinq heures du soir ; et à sept, nous mîmes pied à terre à Googue, village considérable. Sources du Nil.

Nous trouvâmes que les habitans de Googue étaient les plus sauvages, les moins hospitaliers que nous eussions encore vus. Ils nous refusèrent l'entrée de leurs maisons, et des provisions pour nous et nos chevaux.

Le 14 de novembre, nous abandonnâmes le village inhospitalier de Googue ; nous fîmes ce jour-là un peu plus de dix milles. Le 15, la pluie ne nous permit de partir qu'à midi, et nous ne marchâmes que deux heures et demie.

Le 16, à peine étions-nous partis que nous fûmes assaillis par une averse qui nous força de chercher retraite dans un grouppe de hutes qui sont sur le bord du lac *Tzana*, et qu'on nomme *Goja*.

Nous vîmes deux hippopotames sortir du lac et entrer dans le blé ; mais les chiens du village les ayant attaqués, ces deux mons-

Sources du Nil.

trés reprirent bientôt la route du lac, et s'y replongèrent. Il me fut impossible de les observer assez long-temps pour pouvoir les dessiner; leur tête me parut ressembler beaucoup plus à la tête d'un cochon qu'à celle d'un cheval.

Nous partîmes de Goja le 17, et fîmes ce jour-là onze milles. Le 18, nous passâmes la rivière de Talti, et arrivâmes à Kemona. Le 19, nous reprîmes notre chemin; et marchant continuellement sans nous arrêter, j'envoyai mes domestiques, avec mon bagage, devant moi à Gondar; et m'étant rendu directement à Koscam, j'allai droit à l'appartement de l'Ithegé; mais je ne fus point admis, parce qu'elle était en prière. En traversant une des cours du palais, je rencontrai deux esclaves d'Ozoro-Esther, qui, au lieu de répondre aux questions que je leur fis, laissèrent échapper un grand cri, et coururent avertir leur maîtresse. Les inquiétudes qu'avait eues cette princesse au sujet de Fasil, avaient cessé, et je la trouvai beaucoup mieux. Elle avait eu un entretien particulier avec Fasil. Ce général lui avait fait part de la résolution où il était d'empêcher que Gusho et Powussen ne prissent des mesures pour retarder le rétablissement du roi et l'arrivée du ras.

Ce ne fut que le 23 novembre que je vis l'Ithegé : elle m'envoya chercher elle-même de grand matin ; elle avait fait préparer un grand déjeûner. Elle me parut triste et indisposée. En appprochant d'elle, je me prosternai. Elle était fort grave ; et, sans m'ordonner de me relever ; elle dit aux gens qui étaient autour d'elle : Voyez; le voilà ce fou, qui, dans des temps comme ceux-ci, quand les gens du pays ne sont pas en sûreté dans leurs propres maisons, court imprudemment ; et, malgré tout ce qu'on peut lui dire, va dans les champs, pour se faire chasser comme une bêtes sauvages par tous les brigands dont ce royaume est rempli. Sources du Nil.

Ensuite elle me fit signe de me relever, et j'allai baiser sa main. Au même instant, on annonça l'arrivée de Fasil. Nous fûmes congédiés. Je vis ce général au moment qu'il sortait du palais : il semblait avoir l'esprit très-préocupé ; et il me salua légèrement ; en me priant de venir à Gondar.

Un mois se passa au milieu des troubles et des événemens, qui ne tiennent qu'à l'histoire d'Abyssinie, et qui avaient obligé la reine de prendre la fuite. J'attendais l'occasion de pouvoir quitter un pays si malheureux, lorsque, le 21 décembre, Ozoro-Esther

Sources du Nil.

m'envoya un message pour m'engager à aller avec son fils Confu au-devant du roi, qui revenait avec son armée. Je me rendis d'abord auprès d'Ozoro-Esther, qui me fit présent d'un coutelas magnifiquement monté en or, et qu'elle voulu bien attacher elle-même.

Quand le jour parut, nous partîmes de Koscam; et, à onze heures, nous arrivâmes à *Mariam-Ohha*, où le roi était campé. Mon premier soin fut de me rendre auprès du ras Michaël, qui, en me voyant, étendit sa main vers moi pour m'empêcher de me prosterner, en me disant avec précipitation : Avez-vous vu le roi? —Non, pas encore, lui répondis-je. Il me répliqua : allez le trouver. Je le saluai, et me retirai.

Je me rendis promptement dans la tente du roi, qui donnait audience. Il était assis sur un siége d'ivoire, pareil à ceux qu'on voit représentés sur les médailles des anciens. Le roi était vêtu simplement, mais avec beaucoup de propreté; il avait les cheveux peignés et parfumés. Quand je me prosternai devant lui : — Voilà, dit-il, un rebelle bien obstiné; quel châtiment lui ferons nous infliger? — Votre majesté, m'écriai-je, ne peut certainement pas me faire infliger une punition qui approche du plaisir que je ressens à

la voir assise sur son trône. Il sourit d'un air satisfait, puis il me donna le dessus de sa main à baiser, et ensuite le dedans. Il me fit en même temps signe de rester debout à ma place. Sources du Nil.

Tous les habitans de Gondar et des environs étaient accourus au-devant de leur roi. Le 23 décembre, l'armée se mit en marche. Ce prince me pria de passer devant lui, et de lui faire voir le cheval que j'avais reçu de Fasil, qui était très-beau, bien dressé, et que je lui reservais à lui-même. Nous traversions un ravin profond, au-dessus duquel un kantuffa étendait ses branches. Le roi, ayant ses cheveux épars autour de son visage, et enveloppé dans son manteau de mousseline, faisant plus d'attention au cheval qu'au kantuffa; ses cheveux touchèrent d'abord à une branche, et le pli du manteau qui couvrait sa tête, fut rejeté sur ses épaules; le secours qu'on lui apporta tout de suite; la promptitude avec laquelle je coupai la branche d'un coup de coutelas, rien enfin n'empêcha le manteau de tomber: et le prince parut avec sa simple robe, et la tête et le visage nuds devant tous spectateurs.

Un pareil accident est regardé comm. un malheur véritable, pour un prince qui ne paraît jamais que couvert en public. Cepen-

Sources du Nil.

dant il n'en fut pas plus ému qu'à l'ordinaire; mais conservant son air grave, il demanda deux fois, d'un ton de voix assez bas, quel était le shum de ce district. Malheureusement ce shum n'était pas loin. C'était un homme maigre, et qui paraissait avoir une soixantaine d'années; son fils en avait environ trente. Ils accoururent aussitôt l'un et l'autre, et se montrèrent, suivant l'usage, nuds jusqu'à la ceinture; le roi était déjà recouvert. Je ne sais ce qu'avait le vieillard; mais, en passant à mon côté, il riait et paraissait fort content de lui-même. Le roi lui demanda s'il était le shum de cet endroit-là? Il répondit qu'oui; et il ajouta, sans qu'on le lui démandât, que le jeune homme était son fils.

Quand le roi d'Abyssinie est en marche, il a toujours près de lui un officier qui s'appelle le *kanits-kitzera*, c'est-à-dire, le bourreau de l'armée. Cet officier porte toujours à l'arçon de sa selle une grande quantité de courroies de cuire, roulées d'une manière très-industrieuse. Le roi ne fit qu'un signe des yeux et de la main, et au même instant deux courroies furent déployées et passées autour du cou du shum et de son fils, et les deux malheureux furent suspendus au même arbre.

Je crois devoir épargner à mes lecteurs et

à moi-même de plus long détails sur les horribles cruautés qui ensenglantèrent Gondar. Dans l'espace de très-peu de jours, cinquante-sept personnes moururent publiquement par la main du bourreau; beaucoup d'autres disparurent, et furent égorgées secrètement, sans qu'on entendît plus parler d'elles. Sources du Nil.

Pour moi, je sentais que la tristesse et l'abattement s'était emparés de moi, depuis que j'étais témoin de tant d'horreurs; et toutes mes pensées furent tournées vers les moyens de fuir loin de ces contrées teintes de sang.

Les emplois que je possédais m'obligèrent cependant de faire la campagne. L'armée rebelle s'étant approchée de Gondar, le roi sortit de sa capitale. Il y eut une première bataille à Serbraxos, où Confu, fils chéri d'Ozoro-Esther, fut blessé. Je revins avec lui à Gondar, d'où je retournai au camp du roi. Son amée reprit le chemin de Gondar, où Gusho fut élevé à la place de Michaël qui fut fait prisonnier et emmené par Powussen. L'Ithegé rentra dans son palais de Koscam, et le roi fut enfin reconnu par tous les partis.

Depuis que l'Ithegé était revenue dans son palais de Koscam, j'avais passé une grande partie de mon temps auprès d'elle; mais ma santé dépérissait chaque jour davantage. J'ob-

Sources du Nil.

tins enfin de cette reine, quoiqu'avec beaucoup de difficultés, la permission de m'en retourner dans ma patrie ; le roi finit également par y consentir, après m'avoir fait acheter son consentement, par toutes les sollicitations et les promesses imaginables.

Je vis aussi l'envoyé de Métical-Aga : il fit tout ce qu'il put pour me déterminer à prendre avec lui la route du Tigré et de l'Arabie ; mais j'avais résolu d'achever mon voyage par le Sennaar et le grand désert, et je ne voulais pas risquer de passer encore à Masuah, pour m'exposer une seconde fois, à la perfidie cruelle du naïb et de ses soldats.

J'avais un grand nombre de mulets, pour charrier mes instrumens et mon bagage ; le roi et l'Ithegé m'en fournirent d'autres pour me servir de monture. J'avais encore deux chevaux que j'aimais beaucoup, et que je projetais assez follement de mener en Angleterre. Je fis semblant d'envoyer ma chaîne d'or au Caire, par l'émissaire de Métical-Aga ; j'en parlai même pour qu'on le crût, et je déclarai que c'était le seul or que je voulais faire sortir du pays, que j'allais quitter en pauvre.

Il faut que je rapporte ici ce qui m'arriva chez l'Ithegé, deux jours avant mon départ. Tensa-Christos, l'un des principaux ecclésias-

tiques de Gondar, était né dans le *Gozam;* il était grand ennemi de la religion que les Abyssiniens appellent la religion des Francs; il jouissait d'une grande réputation de probité, et, toutes les fois que nous nous étions rencontrés, il m'avait fait beaucoup de politesses, sans paraître se soucier de se lier intimement avec moi. Sources du Nil.

Le prêtre venait souvent chez Aïto-Aylo et chez l'Ithegé: car il était en grand crédit auprès de l'un et de l'autre. Je le trouvai chez l'Ithegé, le soir que j'allai prendre congé de cette princesse: Yagoubé, me dit-il, maintenant que vous êtes au moment de quitter le pays, et que vous pouvez me répondre sans crainte, je vous demande en grace de me dire si vous êtes réellement un Franc, ou si vous ne l'êtes pas. — Seigneur, lui dis-je, je ne sais pas ce que vous entendez par crainte; je vous répondrais avec la même liberté, quand j'aurais dix ans à rester en Abyssinie, comme je vais vous répondre à présent que je suis prêt à en sortir. Comment aurais-je donc pu avoir quelque crainte, tandis que, sous la protection immédiate du monarque, je me conformais aux lois et aux coutumes de l'Abyssinie? — Certes, dit Tensa-Christos; je ne prétends point que vous dussiez craindre, quelle que

Sources du Nil.

soit votre foi, je vous aurais défendu moi-même : l'Ithegé sait que je lui ait toujours parlé avantageusement de vous ; mais voulez-vous me faire le plaisir de contenter ma curiosité, en me disant si vous êtes véritablement un Franc, un Catholique, un Jésuite.

— J'ai trop de respect, lui répliquai-je, pour un homme aussi vertueux que vous, pour n'avoir pas satisfait à votre question, dans quelque circonstance que vous me l'eussiez adressée. Je vous déclare donc que mes compatriotes et moi sommes plus éloignés, en matière de religion, de ceux que vous appelez Jésuites ou Francs, que vous ne l'êtes vous et le reste des Abyssiniens. Un prêtre de ma religion qui prêcherait dans le pays de ces Francs serait sûr d'aller à l'échaffaud, tout aussi promptement que vous lapideriez un prêtre catholique, qui viendrait prêcher au milieu de Gondar.—Mais, dit-il, n'en agissez-vous pas de même avec eux? — Non, répondis-je ; tout homme peut, dans ma patrie, servir Dieu à sa manière. — J'ajoutai quelques autres réflexions ; mais comme je ne voulais pas pousser plus loin la conversation, je me levai, et m'approchant de Tensa-Christos, je lui dis : Révérend père, il me reste une grace à vous demander : c'est que vous m'accordiez votre

bénédiction et le secours de vos prières, à présent que je suis au moment de mon départ, pour le long et périlleux voyage que je vais entreprendre parmi des infidèles et des payens. Sources du Nil.

Une approbation générale se fit entendre dans l'appartement; l'Ithegé dit quelques paroles; mais je ne pus bien les entendre. Je me courbai pour baiser la main de Tensa; mais, à mon grand étonnement, au lieu de me donner simplement sa bénédiction, il posa sur ma tête une petite croix de fer, et il me dit l'oraison dominicale, et il conclut par ces mots: Dieu vous donne sa bénédiction.

Cependant vingt gros moines s'étaient placés sur mon chemin, afin de pouvoir me donner leur bénédiction en me retirant. Je ne me souciais nullement de baiser les mains et les manches crasseuses de ces ignorans; je me soumis pourtant à cette désagréable cérémonie, et leur donnai aussi ma bénédiction en anglais, et ils me répondirent avec un air très-dévot, *amen*.

Tandis que le roi célébrait la fête de l'Épiphanie sur les bords du *Kahha*, il lui vint une visite extraordinaire. *Amba-Yasous*, fils du prince de *Shoa*, vint, à la tête de mille cavaliers bien équippés, lui offrir ses services, et lui porter un présent de cinq cents

Sources du Nil.

onces d'or. Quand il parut devant le roi, deux jeunes officiers du monarque se mirent à côté de lui, suivant les ordres qu'on leur avait donnés, et ils se tinrent prêts à l'arrêter par le bras, sil avait envie de se prosterner. Le roi assi sur son trône, était vêtu d'une superbe robe de brocard, et avait par-dessus une pièce de mousseline, qui paraissait jetée négligemment, et qui laissait apercevoir, dans l'intervalle des plis, les brillantes fleurs de sa robe. Il avait ses beaux cheveux peignés dans toute leur longueur, et flottans au hasards sur ses épaules, et une espèce de fourche de corne de rhinocéros, très-mince et garnie d'un bout d'or, était passé dans ses cheveux vis-à-vis de ses temples. Il était bien parfumé avec de l'essence de rose, et deux esclaves, portant chacun une bouteille d'or remplie de la même essence, se tenaient aux deux côtés de la tente.

Amba-Yasous se présenta à la tête de ses mille cavaliers, et entra à cheval jusques dans la tente; là, il mit pied à terre avec empressement et même avec un air de surprise, et il s'avança jusqu'aux marches du trône, en s'inclinant toujours de plus en plus, à mesure qu'il approchait; mais, quand il voulut se prosterner, il fut retenu par les deux jeunes

officiers qui l'empêchèrent de baiser la terre. Le roi tenait sa main découverte; mais il ne l'avança pas, parce qu'il ne voulait point exiger que le prince la baisât; cependant, après avoir voulu inutilement se prosterner, Amba-Yasous saisit la main du roi et la baisa. Le roi fit d'abord quelques efforts pour la retirer; mais, quand le prince eut baisé le dessus, il lui donna à baiser le dedans: ce qui, dans ces contrées, est une grande marque de confiance et d'amitié. On avait préparé un tabouret d'un demi-pied de hauteur, couvert d'un tapis de Perse; et lorsqu'Amba-Yasous voulut parler debout, les deux officiers qui l'avaient empêché de s'agenouiller, l'obligèrent à s'asseoir sur ce tabouret. En même temps, ils répandirent sur lui tant d'essence de rose, que je doute qu'il eût jamais été si bien mouillé par la pluie. Après les premières questions, les spectateurs sortirent de la tente. Toute la cérémonie avait été bien préméditée et bien étudiée; l'étiquette n'aurait pas pu être plus ponctuellement observée dans une cour de l'Europe, et l'on n'aurait pas pu y mieux atteindre le but.

Sources du Nil.

Amba-Yasous paraissait avoir vingt-six à vingt-huit ans; il était grand et parfaitement bien fait; il avait une très-belle figure, quoi-

Sources du Nil.

qu'avec de petits traits, et ses manières étaient extrêmement prévenantes. En voyant ce prince avec le roi et Engedan, je croyais voir les trois plus beaux hommes, qui eussent jamais frappé mes regards dans aucun pays.

On assigna à Amba-Yasous un appartement et une table dans le palais du roi; on mit également à sa porte une garde d'honneur, dont l'officier n'obéissait qu'à son commandement, et prenait chaque jour de lui le mot de l'ordre. On lui fournit des vêtemens pareils à ceux que portait le roi. Les Ozoros, c'est-à-dire les premières femmes de la cour, furent, dit-on; toutes à l'exception d'Ozoro-Esther, amoureuses du prince de *Shoa*. Ce jeune prince n'était point insensible, il se conduisit par-tout avec une galanterie décente et honorable; mais sa principale attention fut pour Wellera-Selassé, et l'on assure qu'elle ne fut point ingrate.

Tandis qu'il était encore en *Shoa*, Amba-Yasous avait entendu dire par quelques moines, qu'il y avait à Gondar un homme blanc et étranger, qui était en faveur auprès du roi d'Abyssinie, et qui pouvait faire tout, excepté de ressusciter les morts. D'après cela, une des premières choses qu'il demanda au roi, fut de lui faire faire ma connaissance; le roi m'ordonna

donna de me rendre tous les matins chez le prince, et j'eus grand soin de ne pas laisser échapper l'occasion de me lier avec lui : insensiblement nous devînmes inséparables. Sources du Nil.

Un soir je lui parlai de l'histoire qu'on raconta aux Portugais, lors de la découverte du Benin; je lui demandai s'il était vrai, comme cette histoire le rapportait, que les Nègres du Benin eussent des relations avec un état chrétien, situé dans l'intérieur de l'Afrique, qu'ils reconnaissaient comme souverain, et dont ils recevaient l'investiture de leurs provinces (1); s'il existait encore de pareilles relations avec le Shoa, ou quelque traces qui prouvassent qu'elles avaient existé autre fois.

Amba-Yasous me répondit qu'en Shoa on ne connaissait pas le Benin; qu'il n'avait même jamais entendu prononcer ce nom, ni citer aucune coutume semblable à celles dont je parlais; qu'il ne connaissait d'autre état chrétien plus avant dans le sud, que le royaume de *Narca*, dont une grand partie était conquise par les Gallas, nation payenne. Il ajouta que les Nègres voisins de Shoa, étaient excessivement farouches, belliqueux, cruels. Les au-

(1) Conquêtes des Portugais, Liv. I.er pag. 46, par *Lafiteau*.

Sources du Nil.

tres peuples, poursuivit-il, sont en partie mahométans, et presque tous de la nation des Gallas; mais ils ne font aucun trafic sur l'Océan, quoiqu'ils connaissent le commerce de l'Océan indien, parce qu'il est plus près d'eux, et que les négocians maures leur portent des marchandises des Indes.

Voyant qu'Amba-Yasous mangeait du bœuf cru comme les Abyssiniens, je lui demandai si cette coutume existait chez les autres nations du midi? Il me dit qu'il croyait qu'oui, quand ces nations n'étaient point mahométanes; et il me demanda à son tour, si la même coutume n'avait pas lieu parmi nous. — Je crois qu'elles s'étend depuis l'Abyssinie jusqu'au cap de Bonne-Espérance.

Pendant que le roi était sur le bord du *Kahha*, il reçut une visite, moins intéressante que celle du prince de Shoa, mais encore plus extraordinaire. *Gangoul*, chef des Gallas d'*Angot*, c'est-à-dire, des Gallas orientaux, vint présenter ses hommages au roi et au ras Michaël. Il était accompagné de quarante cavaliers et de cinq cents hommes à pied, et il portait un grand nombre de cornes pour charrier le vin du roi, ainsi que quelques autres bagatelles. Gangoul était petit, maigre, tout de travers, et ne paraissait être ni vigoureux, ni

agile; il avait la tête grosse, et les jambes et les cuisses fort minces proportionnément à son corps. Il n'était ni noir, ni très-brun ; mais il avait une couleur jaune et livide, qui semblait annoncer une mauvaise santé. Ses cheveux étaient fort longs, et entrelacés avec des boyaux de bœuf, de manière à ne pouvoir distinguer les cheveux des boyaux, et ces singulières tresses tombaient, la moitié sur ses épaules, et la moitié sur son estomac. Le chef gallas avait un boyau autour du cou, et plusieurs autres qui lui ceignaient les reins, lui servaient de ceinture, et par-dessous lesquels était un morceau de toile de coton imprégnée de beurre. Le visage et tout le corps de Gangoul étaient également bien oints de beurre qui lui dégoutait de tous les côtés. Source du Nil.

Gangoul paraissait âgé d'une cinquantaine d'années; une extrême confiance, une insolente supériorité se peignaient sur sa figure. Chez les Gallas, un chef monte sur une vache dans les jours de cérémonie ; aussi, quand Gangoul se présenta devant le roi, il en montait une, qui n'était pas très-grosse, mais avait les cornes d'une prodigieuse longueur. Il n'avait point de selle sur sa vache; il portait des espèces de caleçon, qui à peine lui venaient à moitié cuisse : il avait les genoux, les jam-

Sources du Nil.

bes, les pieds et tout le reste de corps nuds. Le bouclier de Gangoul était d'un simple cuir de bœuf, racorni par la chaleur, et formant plusieurs plis. La lance qu'il portait, était courte, garnie d'un bout de fer mal façonné, et le manche, qui semblait être d'aubépine, n'avait aucune espèce d'ornement : ce qui est extraordinaire pour l'arme d'un Barbare. Je ne sais si c'était pour se tenir plus commodément sur le dos aigu de sa monture, ou pour se donner de la grace ; mais le chef gallas se tenait extrêmement penché en arrière, avançant son ventre et levant les bras, dont le gauche portait le bouclier, et le droit la lance, de manière qu'il avait l'air d'avoir deux ailles.

Le roi était assis dans le milieu de sa tente sur son trône d'ivoire, quand il reçut le chef gallas. Il faisait extrêmement chaud ; et, avant qu'on vît paraître ce sale prince, une odeur de charrogne annonça son approche. le roi le voyant paraître, fut si frappé de sa bisarre figure, qu'il sentit une envie immodérée de rire ; et ne pouvant se contraindre, il se leva tout-à-coup, et courut dans un appartement voisin.

Le Sauvage, couvert de tous ses boyaux de bœuf, descendit de dessus sa vache à la porte de la tente. Pendant que nous admirions sa

monstrueuse figure, il vit le trône vide ; et, croyant que c'était un siège qu'on lui avait préparé, il s'assit sur le coussin de damas cramoisi, qu'il couvrit du beurre dont tout son corps était humecté. Aussitôt tous ceux qui étaient dans la tente, jetèrent un cri de surprise ; Le Gallas se leva, sans savoir pourquoi on criait ; et, avant qu'il eût le temps de se reconnaître, on tomba sur lui, et on le repoussa à la porte de la tente, où il demeura avec une espèce d'étonnement farouche. En Abyssinie, s'asseoir sur le siège du roi, est un crime de haute trahison, qu'on punit soudain de mort ; mais le pauvre Gangoul fut redevable de la vie à son ignorance. Le roi, pendant toute cette scène, s'était tenu derrière le rideau ; s'il rit au commencement, il rit bien d'avantage, quand il fut témoin la catastrophe ; et il revint en riant encore, et ne pouvant prononcer une seule parole. On enleva le coussin cramoisi, qu'on jetta au loin, et on recouvrit la chaise d'ivoire d'un schal jaune des Indes. Comme on vit que le roi ne s'y mettait pas, on le renversa sur le tapis, pour prévenir un nouvel accident. Sources du Nil.

Gangoul ne pouvant obtenir une audience du roi, se rendit chez le ras Michël, où il fut mieux accueilli. On parla beaucoup de la

Sources du Nil.

singulière arrivée de Gangoul. Ozoro-Esther qui abhorrait jusqu'au nom des Gallas, insista pour avoir une représentation de cette bisarre entrée ; en conséquence, un nain du ras Michaël, nommé *Doho*, qui avait une tête monstrueusement grosse, et une insigne laideur, mais qui était jovial et rusé, fut choisi pour faire le personnage de Gangoul. On se procura aisément un mauvais bouclier et un bâton brûlé ; mais il restait une difficulté, c'était de persuader à Doho de s'entourer le cou et les reins de boyaux de bœufs crus, et sur-tout d'en entrelacer dans ses cheveux. Il refusa d'y consentir, et par des motifs de religion, et par des motifs de propreté ; quant au beurre, il ne s'en défendit point : tous les Abyssiniens ont coutume de s'en frotter en sortant du bain. Nous étions fort embarrassés : toutes les dames avaient en vain prié Doho de souffrir, pour l'amour d'elles, qu'on l'affublât, pour un moment, du dégoûtant costume d'un Gallas ; et elles lui avaient promis qu'en revanche, des flots d'eau-rose et d'autres essences lui rendraient sa bonne odeur accoutumée.

Ce nain était continuellement occupé à lire l'écriture sainte, les actes des conciles, les homélies de Saint-Jean-Chrisostôme et les autres livres du même genre qu'ont les

Abyssiniens ; aussi il demeura inflexible. Je songeai alors qu'on pourrait se procurer, chez les tisserans mahométans à Gondar, des écheveaux de coton bleu, jaune, rouge, que ces échevaux bien tressés avec les cheveux, et bien frottés de beurre, pourraient donner une idée de ce que nous avions vu dans la tente du roi. Je n'eus pas plutôt parlé, qu'on se procura le coton ; toutes les mains furent mises à l'ouvrage. Les esclaves d'Ozoro-Esther parèrent Doho avec tout le soin possible ; moi, je mouchetai son visage avec du *flibium ;* d'autres l'oignirent de beurre. On mena une vieille vache laitière qui, contre mon attente, se laissa monter assez tranquillement ; et ainsi on vit entrer Gangoul dans une grande salle d'Ozoro-Esther.

Sources du Nil.

Jamais farce ne fut si bien représentée, ni mieux applaudie : l'appartement retentit d'un rire général : Doho, encouragé par cet accueil, et par la parfaite indifférence de sa vache, redoubla de confiance et de gaîté. Il était né dans le voisinage du pays des Gallas ; il connaissait bien leurs mœurs, et parlait leur langue comme eux-mêmes. *Amba-Yasous*, *Confu*, *Aylo*, et quelques officiers de chez le roi, jouèrent le même rôle que les chambellans du monarque, et se tinrent de chaque côté du trône. La vache fut conduite jusques dans

Sources du il.

le milieu de la salle ; et *Cangoul*, ou plutôt *Doho*, armé de sa lance et de son bouclier, descendit avec beaucoup de dignité. On n'avait point oublié de mettre un coussin ; et le coussin ne fut point ménagé par *Doho ;* car le beurre montra bientôt la place où il s'était assis. Alors nous fondîmes tous sur lui, nous le rossâmes de bon cœur, et nous le mîmes à la porte. Ozoro-Esther voulut envoyer chercher le ras, qui était de fort bonne humeur depuis l'arrivée d'*Amba-Yasous*. En entrant, il s'inclina très-poliment devant les dames. Quand il fut assis, il me dit d'un air très-gai, et en me prenant la main : Eh bien ! de quoi s'agit-il donc maintenant ? que puis-je faire pour vous, *Yagoubé?* les femmes de votre pays sont-elles aussi frivoles, aussi folles que celles-ci ? Ozoro-Esther vous a-t-elle choisi une épouse ? Elle vous donnera votre dîner. — Pour moi, dit Ozoro-Esther, il y a longtemps que je garde une femme pour Yagoubé. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit à présent. Nous savons que votre temps est précieux. Gangoul est dehors et vous demande une audience. A peine avait-elle achevé de parler, qu'on vit entrer Doho, monté sur sa vache. Le vieux ras se mit à rire de bon cœur : il rendit la chose encore plus plaisante et plus gaie, en compli-

mentant Doho dans la langue des Gallas ; et il goûta le plus grand plaisir à voir le nouveau Gangoul conspué, battu et chassé de l'appartement. Sources du Nil.

J'ai déjà dit que Gangoul avait porté en présent au roi d'Abyssinie une quantité considérable de grandes cornes. L'animal qui fournit ces cornes monstrueuses, est une vache ou un bœuf d'une moyenne grandeur. La longueur extraordinaire de ces cornes est l'effet d'une maladie, qui dans le pays des Gallas fait périr beaucoup de bétail, et qui provient sans doute du climat et de la qualité des herbes.

Toutes les fois qu'une vache ou un taureau laisse apercevoir quelques symptômes de cette maladie, on le met à part dans les pâturages les plus gras et les plus tranquilles. Son prix ne consiste plus que dans ses cornes ; car son corps languit et se dessèche à mesure que ses cornes croissent. Quand la maladie est à son dernier période, la tête devient si grosse, que l'animal ne peut presque plus la lever. Ensuite les jointures du cou deviennent calleuses, et cessent d'avoir du mouvement. Alors l'animal meurt, n'ayant plus que la peau sur les os ; mais ses cornes monstrueuses dédommagent de sa perte. Les Gallas, qui ont un grand débit de ces cornes, n'attendent pas

ordinairement qu'elles aient acquis tout l'accroissement dont elles seraient susceptibles; et ils tuent l'animal lorsqu'ils voient que ses cornes sont assez grandes pour contenir vingt à vingt-quatre pintes.

Sources du Nil.

CHAPITRE XI.

Description de Gondar, du Palais de Koscam. — Départ de M. Bruce. — Route de Gondar à Teherkin. — Chasse de l'Éléphant. — Route de Teherkin à Teawa capitale de l'Atbara.

Nubie.

GONDAR, capitale de l'Abyssinie, est bâtie sur une montagne très-haute, dont le sommet est assez plane. Cette ville contient environ dix mille familles en temps de paix. La plupart des maisons sont d'argile, avec un toit de chaume en forme de cône, ainsi qu'il est d'usage partout où tombent les pluies du tropique. A l'occident de la ville, on distingue le palais du roi, qui jadis était bien plus imposant qu'il n'est aujourd'hui. C'était un grand bâtiment carré, à quatre étages, et flanqué de quatre tours carrées, d'où la vue s'étendait, du côté du midi, sur toute la campagne, jusqu'au lac Tzana; mais cet édifice, brûlé à plusieurs reprises, n'offre plus qu'un monceau de ruines. On n'habite plus que dans les premiers étages, où est une salle

Nubie.

d'audience de plus de cent vingt pieds de long.

Divers monarques ont fait bâtir des appartemens autour du palais, tous en argile et à la mode du pays; ce qui forme un contraste singulier avec le principal édifice, qui fut bâti par des ouvriers venus des Indes, et par quelques Abyssiniens, qui avaient mieux aimé profiter des talens des Jésuites pour l'achitecture que d'embrasser leur religion.

Le palais et toutes les maisons qui sont autour, se trouvent renfermés par un mur de trente pieds de hauteur. Les quatre côtés de ce mur ont plus d'un mille et demi de longueur.

La montagne, sur laquelle s'élève Gondar, est environnée d'une vallée profonde que traverse la rivière de *Kahha*.

De l'autre côté de la rivière de *Kahha*, et vis-à-vis de Gondar, est une ville habitée par les Mahométans, et contenant environ mille maisons. Ces Mahométans sont tous actifs et laborieux; la plupart ont soin des équipages du roi et des grands. Ils plantent et abattent les tentes avec une facilité et une promptitude étonnantes. Ils conduisent les mulets de charge. Enfin ils forment un corps commandé par des officiers; mais jamais ils ne combattent pour aucun parti

Le palais de Koscam est situé sur le penchant méridional de *Debra-Tzai*, nom qui signifie la montagne du soleil. Le palais consiste en une grande tour carrée, à trois étages, avec un toit en terrasse, entouré de creneaux. Il y a une grande cour, dans laquelle se tient la garnison, et où est la principale entrée, faisant face à Gondar. L'enceinte du palais est fermée par une haute muraille de plus d'un mille de circonférence. Dans cette première enceinte sont logés tous les gens attachés au service extérieur du palais. Il y a une autre cour plus étroite, également fermée par un mur, où sont les logemens des principaux officiers, des prêtres, et des esclaves qui servent dans l'intérieur. Nubie.

C'est-là qu'est l'église qui a été bâtie par l'Ithegé, et qu'on regarde comme la plus riche de toute l'Abyssinie. L'on y voit de grandes croix d'or, dont on se sert dans les processions, ainsi que des tymballes d'argent; et l'autel est chargé de plaques d'or.

C'est dans la troisième cour, c'est-à-dire, tout-à-fait dans le centre, que sont les appartemens de la reine et des femmes nobles, qui, n'étant pas mariées, vivent auprès d'elle, et composent sa cour. Derrière, et plus haut que le palais, sont les maisons de plusieurs

Nubie.

personnes de distinction. Ensuite la montagne s'élève en forme de cône très-régulier, et paraît couverte de verdure jusqu'au sommet.

Le 26 décembre 1771, je quittai enfin Gondar. Comme je voulais quitter l'Abyssinie sans éclat, et aussi obscurément qu'il m'était possible, parce que c'était le seul moyen de passer avec sûreté dans le Sennaar, j'avais insisté pour qu'aucun de mes amis ne m'accompagnât. Je fus long-temps avant de pouvoir obtenir ce que je demandais; et il était une heure après midi quand je me mis en route.

A quatre heures, nous arrivâmes sur les bords de la rivière de *Toom-Aredo*, qui prend sa source dans le pays des Kemmours. Ces peuples sont une espèce de Chrétiens. Un de leurs principes est que quand on est baptisé, et qu'on a communié une fois, on n'a plus besoin de prier dieu, ni de s'occuper d'aucune espèce de culte. Ils se lavent de la tête jusqu'aux pieds toutes les fois qu'ils reviennent du marché, où ils ont pu toucher quelque personne qui n'est pas de leur secte. Leurs femmes se percent les oreilles, et y suspendent des poids, afin de les faire tomber très-bas, et d'en agrandir les trous.

Après trois jours de marche, nous traversâmes la vaste et profonde vallée de *Wetk-*

Meidan, nom qui signifie le pays de l'or. Nous avions déjà laissé la vallée à six milles à notre gauche, quand je rencontrai deux hommes fort bien habillés, l'un desquels montait une mule, et l'autre allait à pied. Ils portaient tous deux la lance et le bouclier. Celui qui montait la mulle passa rapidement à côté de moi; mais celui qui était à pied me dit en passant : *Salam alicum.* Ces mots me firent connaître qu'il était Mahométan ; et je commençais à causer avec lui quand son compagnon l'appela d'un ton d'impatience. Aussitôt il me quitta, en disant : Celui qui est devant est un Chrétien et un menteur; ne craignez rien, Ayto-Confu sera rendu à *Teherkin* aussitôt que vous.

Nous nous séparâmes ; et comme nous n'étions pas loin de *Waalia*, à quatre heures et demie nous plantâmes notre tente sur la place du marché. Plusieurs villages, situés chacun sur le sommet d'une montagne, et environnant une grande place ronde de trois milles d'étendue, où se tient un marché très-fréquenté, sont compris sous le nom de *Waalia*. Ce nom vient d'une espèce de petit pigeon dont la gorge est jaune, et le dessus du corps noir; c'est sans contredit, le plus gras et le plus délicat de tous les pigeons connus.

Nubie.

Apeine avions-nous fini de dîner et de souper, car nous ne faisions qu'un repas par jour, qu'on vint nous avertir que les shums des deux des principaux villages des environs demandaient à entrer dans ma tente, et étaient accompagnés de plusieurs de leurs gens chargés de provisions. A l'instant ils furent introduits, et ils me présentèrent deux chèvres, quelques jarres de Bouza, et une grande quantité de pains. Je partageai ces provisions entre les personnes de ma caravane, dont la moitié était alors composée de Mahométans, et la moitié de Chrétiens. Aucun d'eux ne mangeait de la chair des animaux tués par des gens d'une autre religion que la sienne.

Après les premiers complimens, je demandai aux shums de *Waalia* tout ce qu'il m'importait de connaître sur la sûreté des chemins. Ils me répondirent que tout était en paix dans le canton, et que les habitans venaient au marché, et s'en retournaient sans la moindre inquiétude. — Avez-vous, leur dis-je, vu depuis peu passer quelques-uns des gens d'Aïto-Confu? — Il y a quatre ou cinq jours, répondirent-ils, qu'un de ses esclaves vint porter des ordres, pour qu'on vous tînt des provisions prêtes; ils nous dit aussi qu'Aïto-Confu passerait lui-même, trois ou quatre jours après vous.

vous. — Y a-t-il quelque danger, dis-je, au défilé de *Daw Dohha?* — Tous les habitans de Daw-Dohha, me répondirent-ils, sont nos parens, et appartiennent, comme nous, à Aïto-Confu; si quelqu'un osait vous y attaquer, vous y trouveriez des gens prêts à vous défendre. Que servirait-il qu'Aïto-Confu donnât des ordres de vous fournir des vivres, s'il souffrait qu'on vous coupât la gorge, avant que vous eussiez eu le temps de les manger? Quoi qu'il en soit, si vous avez la moindre crainte, nous vous accompagnerons. Nubie.

Je remerciai le shums: et, après leur avoir fait quelques petits présent, mais qui à leurs yeux étaient très-considérables, nous nous séparâmes, également satisfaits les uns des autres.

Nous partîmes de Walia le 30, à six heures du matin. Je me mis à errer parmi les arbres le long du chemin, en chassant aux pigeons et aux tourterelles; dans l'espace de quelques heures, j'en tuai plusieurs douzaines. A huit heures, nous arrivâmes à ce défilé, qu'on nous avait dit si redoutable à Daw-Dohha. C'est un passage très-étroit entre des rochers, où il y a plusieurs marches, mais si élevées l'une au-dessus de l'autre, qu'il n'y a point de cheval ni de mulet qui puissent y

Nubie.

monter sans sauter, encore faut-il les tirer par la bride ; ensuite la descente est courte, mais presque perpendiculaire. Les deux côtés du défilé sont couverts de kantuffas, arbustes épineux, si justement abhorrés dans toute l'Abyssinie. Nous arrivâmes à un village habité par des Mahométans. Au-dessus on voit un fameux hermitage, autour duquel on a construit un grand nombre de huttes, qui sont habitées par des moines. Ces moines sont les principaux auteurs de tous les désordres : prophètes, devins, ils entretiennent, par leurs inventions fanatiques, et leurs prétendues visions, l'esprit d'anarchie, de trouble, et de dissention qui désole l'Abyssinie.

Le 31 décembre, nous partîmes de l'endroit où nous nous étions arrêtés. A dix heures, après avoir passé la petite rivière d'*Idola*, nous arrivâmes à *Deber*, maison d'Aïto-Confu, où personne ne put nous donner des nouvelles du maître. Nous en partîmes dans la matinée du premier janvier, et le soir nous fîmes halte sur le bord d'une petite rivière.

Je profitai de cette agréable soirée, pour chasser aux pintades qui étaient en grand nombre dans les champs. J'avais repris le chemin de ma tente, quand je rencontrai un homme qui me connaissait beaucoup ; en effet je me

rappelai soudain qu'il appartenait à Ozoro-Esther. Cet homme me dit qu'il était venu au-devant du Confu, qu'on attendait cette nuit à *Teberkin*, et qu'on l'avait envoyé pour nous chercher. Il avait même deux mulets pour remplacer les nôtres. Il me proposa de partir seul avec lui le lendemain matin pour Teherkin, où je trouverais Confu, et où mon équipage viendrait me joindre. Je lui répondis qu'en me mettant en chemin, j'avais pris la résolution de ne me point séparer de mes domestiques, ni de mes autres compagnons de voyage, qui étant étrangers, n'avaient d'autre protection que la mienne. L'Abyssinien voyant qu'il ne pouvait obtenir ce qu'il demandait, quitta notre tente, et nous nous couchâmes. Nubie.

Le 2 janvier à sept heures du matin, après avoir arrangé et parfumé mes cheveux, suivant la coutume du pays; après avoir changé de vêtement et n'ayant d'autres armes qu'un couteau que je portais à ma ceinture avec une paire de pistolets, je pris la route de Teherkin, où nous arrivâmes sur les dix heures. Le marché où nous plantâmes notre tente, est un vaste champ ombragé d'arbres très-beaux, d'une hauteur et d'une grosseur prodigieuses, et arrosés par un ruisseau limpide;

Nubie.

qui court dans un lit de cailloux plus blancs que la neige.

L'on me conduisit dans un appartement reculé, où, à mon grand étonnement, je trouvai, non Aïto-Confu, mais Ozoro-Esther, sa mère. Elle était assise sur un sopha, et avait à ses pieds la fille du secrétaire du roi, la jeune et belle Tecla-Mariam. Après avoir fait un profond salut, Ozoro-Esther, lui dis-je, je suis si agréablement surpris, qu'il m'est impossible de parler. Eh! comment avez-vous pu quitter Gondar, pour venir dans ce désert, et sans Aïto-Confu? c'est ce que je ne puis comprendre.

Il n'y a pourtant là rien de fort étrange, répondit Ozoro-Esther : les troupes du Begemder ont enlevé le ras Michaël, mon époux, et Dieu sait où ils l'ont mené; ainsi me trouvant veuve, j'ai résolu d'aller prier pour mon époux à Jérusalem : d'y mourir, et d'être enterrée dans le saint sépulchre. Vous ne voulez pas demeurer avec nous; nous irons donc avec vous. Y a-t-il quelque chose de surprenant à tout cela?

Mais avouez la vérité, dit Tecla-Mariam, vous qui connaissez tout en regardant à travers vos longues lunettes, est-ce que vous n'avez pas lu dans les étoiles, que nous viendrions

vous attendre ici ? — Madame, lui répondis-je, s'il y avait dans le firmament une étoile qui m'eût annoncé une si agréable nouvelle, je me serais livré à l'ancienne idolâtrie de ces contrées ; j'aurais adoré cette étoile tout le reste de ma vie. Nubie.

L'on servit alors à déjeûner ; la conversation s'anima ; on me raconta toutes les nouvelles. Il ne manquait plus à notre satisfaction, que d'avoir avec nous Aïto-Confu : il arriva sur les quatre heures avec nombreuse compagnie.

Quoique nous fussions tous heureux dans la montagne enchanteresse de Teherkin, l'esprit ardent d'Aïto-Confu ne lui permit pas de jouir long-temps du repos. Il était venu pour chasser l'éléphant, et il ne voulut pas différer sa chasse. On avait porté beaucoup de paquets de ces superbes roseaux, dont ont fait des javelines ; et toute la maison de mon jeune ami était occupée à faire des pointes, de la manière qu'on croyait la plus avantageuse. Je ne pus voir tous les préparatifs qu'on faisait, sans éprouver le désir de partager un si noble amusement.

Le 6 janvier, nous montâmes à cheval : nous étions une trentaine ; mais nous fûmes joints par une autre partie de cavaliers et de

Nubie.

gens à pied, qui faisaient leur principale occupation de la chasse de l'éléphant. Ces gens vivent continuellement dans les bois ; ils ne connaissent presque pas le pain, et ne se nourtissent que de la chair des animaux qu'ils tuent.

Deux hommes, absolument nuds, montent un cheval : ils sont, dis-je, absolument nuds, parce qu'il ne faut pas que le moindre haillon puisse les faire accrocher par les branches des arbres et des buissons. Quand ils veulent fuir devant leur vigilant ennemi, un de ces cavaliers, placé sur le devant du cheval, tient un bâton court de la main droite, et de l'autre, la bride du cheval, qu'il manie attentivement; son camarade, en croupe derrière lui, est armé d'un large sabre ; il tient dans sa main gauche la poignée du sabre ; quatorze pouces de la lame sont bien recouverts avec de la ficelle : ainsi, il peut prendre cette partie de la lame de la main droite sans se blesser ; et, quoique cette lame soit tranchante comme un rasoir, on la porte sans fourreau.

Dès qu'on a découvert l'éléphant occupé à brouter, l'homme qui conduit le cheval, s'avance droit à lui, le plus près qu'il est possible ; ou, s'il fuit, il traverse devant lui dans toutes les directions, en criant de toute sa

force : je suis un *tel;* c'est-là mon cheval qui porte *tel nom ;* j'ai tué votre père dans tel endroit, et votre grand-père dans tel autre, à présent je viens pour vous tuer : vous n'êtes qu'un âne en comparaison de vos pères. Le cavalier croit réellement que l'éléphant comprend ces paroles insensées, parce qu'irrité du bruit qu'il entend devant lui, l'animal cherche aussitôt à frapper avec sa trompe l'objet qui l'importune ; et, au lieu de se sauver, poursuit le cheval qui tourne et retourne sans cesse autour de lui. Après avoir fait tourner ainsi l'éléphant deux ou trois fois, le cavalier galoppe auprès de lui, et en passant laisse glisser à terre son compagnon qui, tandis que l'éléphant est occupé du cheval, donne adroitement un coup de sabre sur le haut du talon, et lui coupe le nerf qui, dans l'homme, est appelé le *tendon* d'Achille. Nubie.

C'est-là le moment difficile : car il faut qu'aussitôt le cavalier revienne en arrière, pour reprendre son compagnon qui s'élance sur la croupe de son cheval. Si le sabre est bien affilé, et que l'homme n'ait pas peur en donnant son coup, le tendon est entièrement séparé, ou s'il ne l'est pas, le poids de l'animal a bientôt achevé de le casser. Quoi qu'il en soit, l'animal ne peut plus avancer d'un

Nubie.

pas, et les cavaliers revenant vers lui, le percent à coups de javelines jusqu'à ce qu'il tombe et qu'il expire en perdant tout son sang. Quelqu'adroits que soient les chasseurs, l'éléphant les attrape quelquefois avec sa trompe; et d'un seul coup terrassant le cheval, il lui met le pied dessus, et lui arrache tous les membres les uns après les autres. Beaucoup de chasseurs périssent de cette manière : dans le temps où se fait la chasse, la terre est tellement desséchée par le soleil, qu'il y a beaucoup de crevasses, et il est dangereux de courir à cheval.

Quand on a tué l'éléphant, on coupe toute sa chair en aiguillettes, aussi minces que les rênes d'une bride, et on suspend ces aiguillettes aux branches des arbres, où elles sont bientôt sechées par le soleil : les chasseurs les serrent, sans les saler, et s'en nourrissent pendant la saison des pluies.

Après avoir tué deux éléphans, nous allâmes à la poursuite des rhinocéros que nous avions entendu mugir en grand nombre aux approches du matin; mais à peine étions-nous en chasse, qu'un message d'Ozoro-Esther nous obligea de retourner à la maison, où je fis un long séjour.

Le 15 février, nous partîmes de Teherkin,

et nous traversâmes plusieurs villages, habités par les gens qui font la chasse de l'éléphant. Le 16, nous reprîmes notre route à midi. Après avoir passé le Dongola, nous rencontrâmes la rivière qui servait jadis de limites entre le Sennaar et l'Abyssinie. Le 17, nous suivîmes notre direction vers le nord; et, sur les deux heures, nous nous arrêtâmes à *Sancaho*, ancienne ville frontière de l'Abyssinie. Elle renferme environ trois cents maisons, très-proprement construites, avec des roseaux dont les feuilles servent aussi à couvrir ces maisons, et sont singulièrement bien arrangées. La montagne, sur laquelle est la ville de Sancaho, s'élève au milieu d'une plaine. Un territoire fort étendu en dépend, si on peut dire toutefois que des bois, entièrement abandonnés aux bêtes sauvages, dépendent des hommes. Nubie.

Le gouverneur de *Sancaho* était l'homme le plus grand et le plus gros de toute sa nation. Il avait six pieds six pouces de haut, et était parfaitement bien proportionné; mais son visage était d'une laideur hideuse. Il payait son tribut en peaux de bufles, en dents d'éléphans, et en cornes de rhinocéros. Chassant toujours à pied, il avait, disait-on, tué plusieurs éléphans d'un seul coup de lance.

Nubie.

Tandis qu'on plantait notre tente, je fus trouver ce gouverneur. J'entrai dans une grande chambre d'environ cinquante pieds de long, et garnie tout autour de têtes et de trompes d'éléphant. On voyait de grandes peaux de lion étendues à terre comme des tapis. Nous aperçûmes dans le fond l'*Erbab-Gimbaro*, n'ayant pour tout vêtement qu'un petit morceau de toile autour des reins. Je lui demandai de me fournir deux chameaux, en lui faisant entendre que j'étais l'ami d'Aïto-Confu, à qui je porterais mes plaintes s'il me les refusait. Il les promit, et vers les six heures du soir, deux chameaux très-vigoureux furent envoyés, avec trente pains de Dora et deux grands pains de farine de froment, ainsi qu'une jarre de miel sauvage.

Le 18, nous quittâmes Sancaho, et nous fûmes camper ce jour-là près la grande rivière de *Tokoor-Ohha*, c'est-à-dire, la rivière noire. Le Tokoor est fameux par l'immense quantité de bufles qu'on trouve sur ses bords, et qui y viennent sans doute par rapport aux grands arbres qui les ombragent.

Le 19, nous quittâmes les bords du Tokoor-Ohha : nous fûmes suivis, ou plutôt précédés par un lion, qui marchait sans cesse à une portée de fusil devant nous; et, toutes les fois qu'il

arrivait dans quelque endroit découvert, il s'arrêtait, nous regardait et grondait, comme s'il avait attention de nous disputer le passage. Nos animaux tremblaient, étaient couverts de sueur, et nous pouvions à peine les faire marcher. Comme il n'y avait qu'un seul moyen de nous défaire de cet ennemi, je pris un long fusil turc; et, m'étant avancé le plus qu'il me fut possible sans qu'il me vit, je l'ajustai si bien qu'il tomba roide mort dans le milieu du chemin. Nubie.

Le 20, nous ne fîmes qu'un mille et demi de chemin. Nous étions si fatigués, que nous ne partîmes que le 2 mars; et sur les trois heures, nous arrivâmes à *Hor-Cacamont Hor* signifie, dans la langue du pays, le lit profond d'un torrent; et *Cacamont* veut dire l'ombre de la mort, nom qui ne pouvait être que d'un mauvais augure pour de faibles et malheureux voyageurs comme nous, sans cesse environnés de périls, et si éloignés de notre patrie. Les habitans de ce pays ne vivent que de maïs et de chair d'éléphant. Ils n'ont point d'armes à feu. Aussi les bêtes sauvages se multiplient au-delà de tout ce qu'on peut imaginer.

Ce pays, qu'on appelle le *Ras-Elfeel*, est, je crois, un des pays les plus chauds du monde connu. J'étais près à le quitter quand je reçus

Nubie.

la visite de *Mahomet, sheik* de *Nil:* ce sheik était venu souvent a Gondar, où je lui avais toujours marqué une attention particulière; et, plein de reconnaissance pour moi, il s'intéraissait singulièrement à ma sûreté. Il me dit que je ne me défiais pas assez de mon passage à Theawa; qu'il connaissait bien le sheik fidèle qui y commandait; qu'il n'était ni Chrétien, ni Mahométan, ni Payen; mais un homme sans aucune crainte de Dieu. Il observa ensuite qu'il le croyait un grand poltron, et que ma sûreté ne dépendait absolument que de la peur qu'il pouvait avoir.

Ces observations judicieuses firent une forte impression sur moi; mais il était trop tard pour pouvoir prendre des mesures.

Après quelques jours de repos, nous partîmes de *Hor-Cacamont* pour nous rendre à Teawa, capitale de l'Atbara. Il s'était joint à notre petite caravane onze hommes nuds, qui conduisaient des ânes chargés de sel. Nous arrivâmes à *Quaicha* le 16. Les bois épais des environs sont remplis de bêtes féroces, sur-tout de lions et d'hyènes. Ces animaux ne fuyaient point comme ceux que nous avions vus jusqu'alors; ils venaient, au contraire, fièrement vers nous, comme s'ils avaient été

prêts à nous attaquer ; et les hyènes étaient toujours les plus audacieuses. Nous nous en délivrâmes cependant quelque temps, en allumant du feu ; mais le matin, ils revinrent en plus grand nombre. Un lion emporta un de nos ânes ; et une hyène attaqua un homme, lui déchira ses vêtemens, et le blessa au dos. Nous fîmes usage de nos armes à feu. Nous blessâmes à mort un énorme lion. Les bêtes féroces s'enfuirent ; mais nous les entendîmes rugir jusqu'à ce qu'il fût jour. Nubie.

Nous partîmes de Quaicha le 18 mars, un peu avant quatre heures du matin. A onze heures nous gagnâmes Imserrha, que nous quittâmes le 20 ; et, après deux heures de marche, nous fîmes halte à Rashid, où je vis avec surprise toutes les branches des arbustes et des buissons couvertes d'un coquillage univalve, blanc et rouge. Quelques-uns avaient trois ou quatre pouces de long ; ils ressemblent parfaitement à ces coquillages qu'on apporte en grande partie des Antilles. Il y a, je crois, cinq milles d'Imserrha à Rashid, et, quoique ce soit une des plus dangereuses stations qu'on puisse trouver entre le Ras-Elfiel et le Sennaar, nous étions si fatigués, que nous n'eûmes pas le courage de planter notre tente ;

Nubie.

mais chacun s'enveloppant dans son manteau, essaya de dormir à l'ombre fraîche de grands arbres.

Nous partîmes de Rashid le 21, et nous arrivâmes à *Imbanzata*, à huit heures du soir. Le *Simoom*, c'est-à-dire le vent chaud, nous avait frappés, et toute notre petite caravane, excepté moi, était mortellement malade de la vapeur empoisonnée que charrie ce vent. Imbanzata est un endroit où les Arabes de *Daveinas* ont coutume de camper; on y a creusé des marres qui ont de vingt à trente pieds de profondeur, et au moins soixante pas de long. Elles étaient à notre passage presqu'entièrement à sec; il n'y en avait qu'une seule, dans laquelle il restait environ un pied d'eau : nous en bûmes tous beaucoup.

Nous recommençâmes à marcher; le sixième jour, après avoir erré quelques temps dans les bois, nous nous aperçûmes que nous nous trompions de chemin. Le cœur rempli de désespoir, je pris ma boussole : je trouvai que nous allions au nord-quart-d'est; cette route ne semblait pas devoir être celle du Sennaar; mais avant que j'eusse le temps de faire beaucoup de réflexions, un des voyageurs déclara qu'il connaissait le chemin; que nous nous en

étions écartés de fort peu, et que nous allions droit au puits. Effectivement nous y arrivâmes à neuf heures et demi. Ce puits se nomme *le puits des caravanes*. Il contient beaucoup d'eau, et on y trouve un sceau de cuir et une corde de paille pour la puiser; mais cette eau est fort mauvaise. La soif engagea nos gens à en boire beaucoup, et malheureusement ils furent bientôt punis de leur imprudence : deux Abyssiniens moururent après avoir bu; l'un était un homme, qui expira sur-le-champ, et l'autre une femme qui ne lui survécut que de quelques minutes. Nubie.

Quoique très-altéré, je commençai par me bien laver le cou, le visage et la tête; je me lavai ensuite la bouche et le gosier; et après avoir achevé de me rafraîchir de cette manière, je satisfis peu-à-peu ma soif.

L'épaisse et vaste forêt, à travers laquelle nous marchions, finit à *Imgellalib*. Tout ce pays est extrêmement plane; et l'eau y est rare. Quoique les bois soient épais, il nous donnèrent fort peu d'ombre, parce que les chasseurs, pour rendre leurs chasses plus facile, et les Arabes pasteurs, dans lespoir de détruire la mouche, avaient mis le feu aux herbes et aux halliers. Ce feu, courant avec rapidité, n'a pas le temps de faire périr les

Nubie.

arbres ; mais il les flétrit, et fait tomber toutes les feuilles.

Le soleil était alors si près du zenith, et parcourait si rapidement son cercle vertical, que j'étais obligé de changer, à chaque minute, le tapis sur lequel je m'étais couché au pied d'un arbre qui me servait d'abri. Je voulais dormir, et je m'étais mis à l'ombre du tronc et des branches de l'arbre; mais bientôt le soleil dépassant l'arbre, me fit sentir ses rayons brûlans. Les épines, dont la terre était couverte, faisaient que nous trouvions aussi désagréable de changer de place, que de rester au même endroit. Les arbres épineux sont l'espèce la plus commune de ces forêts.

Nous partîmes d'Imgellalib, après nous être reposés pendant deux heures, et après avoir recouvert de sable, les corps des deux compagnons de voyage que nous venions de voir expirer. La piété et la décence nous engagèrent seules à rendre à ces infortunés un devoir qui fut sans doute inutile; car les hyènes ne durent pas tarder à les dévorer.

A six heures, nous arrivâmes dans un village qui portait autrefois le nom de *Garigana*, et dont tous les habitans étaient morts de faim l'année précédente. Ces malheureux n'avaient pas été ensevelis : leurs os étaient encore épars parmi

parmi les débris des maisons, le 23, à six heures du matin, le cœur rempli de l'horreur que nous inspirait le triste spectacle de ce village, nous partîmes pour *Teawa*, résidence du sheik de l'*Atbara*. Nubie.

CHAPITRE XII.

Séjour à Teawa.—Le Sheik cherche à retenir M. Bruce.—Ce voyageur donne des remèdes au Sheik et à ses femmes.—Un Moullah et un Shérif sont envoyés de Beyla à Teawa —Éclipse de lune.

Nubie.

Au passage de la rivière qu'on rencontre à un quart de mille de Teawa, nous vîmes venir à nous un cavalier vêtu d'une grande robe de camelot rouge, ou d'une étoffe à-peu-près pareille, et coiffé d'un turban blanc. Il était suivi d'une vingtaine de gens de pied, presque nuds, mais tous armés de lances et de boucliers; deux petits tambours et un fifre retentissaient devant lui. Cette troupe s'arrêta à peu de distance de nous; mais le chef hésita d'abord à me saluer, parce qu'il était à cheval, et que j'étais sur une mule, faisant conduire derrière moi mon cheval sellé, bridé et couvert d'un grand caparaçon bleu.

Soliman qui, le premier, acosta le cavalier arabe, lui dit que la coutume d'Abyssinie

était de ne monter des chevaux qu'en temps guerre. Aussitôt l'Arabe mit pied à terre.; je descendis aussi de ma mule : nous nous saluâmes mutuellement avec beaucoup de civilité. L'Arabe était un homme d'environ soixante-dix ans, portant une très-longue barbe, et ayant très-bonne mine. J'eus toutes les peines du monde à l'obliger de remonter à cheval : il voulait absolument marcher à pied à côté de ma mule ; ayant enfin cédé à mes instances, il s'élança sur son cheval avec toute l'agilité d'un homme qui n'aurait eu que vingt ans. Nubie.

Alors il fit prendre différens pas à son cheval, et lui fit faire divers sauts : ce qui n'était qu'une politesse de sa part, attendu que ces sortes de choses ne se font jamais que par des jeunes Arabes, devant ceux qui sont plus âgés qu'eux, ou par un inférieur devant son supérieur. Nous passâmes devant une maison qui paraissait commode; l'Arabe ordonna à mes domestiques d'y décharger mon bagage, parce que c'était le logement que m'avait destiné le sheik ; ensuite l'Arabe, moi, et Soliman qui marchait à pied à côté de ma mule, nous traversâmes une place d'environ cinquante pas de large, où se tient le marché. Mon conducteur me témoigna plusieurs fois, combien

Nubie.

il était honteux de monter un cheval, tandis qu'un *grand* comme moi montait une mule.

Un peu au-delà du marché, nous vîmes le logement du sheik : c'était une maison, ou plutôt un groupe de maisons à un seul étage, construites de roseaux. Nous entrâmes d'abord, en montant trois ou quatre marches, dans une grande salle bâtie en briques qui n'avaient point été cuites au four. Cet appartement était fort propre ; on avait étendu des nattes sur le parquet, et on voyait dans le milieu un fauteuil, qui était censé la place du monarque. Le sheik était alors assis à terre par humilité, lisant le koran, ou plutôt feignant de le lire. Il parut surpris de nous voir, et fit un mouvement pour se lever ; mais je l'en empêchai, et je baisai sa main, dont je m'étais saisi.

Le sheik parut admirer ma taille et l'air de force que j'avais. Il lâcha quelque mots sur les femmes abyssiniennes ; puis il me blâma un peu de m'exposer à voyager dans un pays comme l'*Atbara*. Je me plaignis de l'extrême fatigue que m'avait occasionné la route que je venais de faire ; je me plaignis de la chaleur, des bêtes féroces, des forêts où il n'y a point d'ombre, et sur-tout de ce vent empoisonné, de ce *simoon*, qui m'avait presqu'étouffé.

Alors, avec cette politesse naturelle aux Arabes, il se blâma lui-même, d'avoir souffert que je vinsse chez lui, avant de m'être reposé, et il m'assura qu'il n'avait été déterminé, que par le désir de voir un *grand* comme moi. Je me levai pour me retirer, et le sheik se levant aussitôt, me prit par la main, en disant: Vous ignorez peut-être les plus grands dangers auxquels vous avez été exposé; mais vous avez un cœur pur et des mains pures: Dieu vous a protégé; et je puis dire aussi que de mon côté, je faisais tout ce qui était en mon pouvoir. Nubie.

Nous sortîmes: et le vieillard qui était venu m'accueillir au bord de la rivière, marchant alors devant moi, me conduisit à la maison qui m'avait été preparée. A peine avions-nous achevé de prendre possession de notre logement, que plusieurs esclaves des deux sexes nous apportèrent plusieurs plats de viande, avec beaucoup de complimens de la part du sheik. Quand nous eûmes achevé de manger, un jeune homme approcha ses lèvres de mon oreille, et me dit en langue arabe: Fidèle est un diable. Le sheik de l'Atbara est le diable lui-même.

Nous congédiâmes alors tous les étrangers; car nous étions pressés de tenir conseil sur

Nubie.

notre situation; et Soliman n'hésita pas à me dire que le sheik était un traître, qui ne cherchait qu'à nous faire du mal. Nous convînmes tous que nous étions en péril : toutefois, en attendant les secours qui pourraient nous arriver, nous résolûmes de voir le sheik le plutôt que nous pourrions.

Le 24, je fis partir un exprès pour le *Ras-Elfeel*. Le 25, je me rendis l'après midi dans la maison du sheik. Le présent que je lui fis, consistait en une grande pièce de toile bleue de coton des Indes, à fleur d'or, une ceinture de soie et de coton, environ deux onces de civette, deux livres de muscade, et dix livres de poivre. Le sheik reçut ce don avec un air très-gracieux. Je le priai alors de me faire partir le plutôt possible, et d'ordonner en conséquence qu'on me préparât des chameaux. Il me répondit que tous ses chameaux avaient été dans le désert de Sable; mais que cela ne l'empêcherait pas de nous faire partir, s'ils en obtenait la permission de Sennaar, où il allait envoyer un exprès la nuit suivante. Je répondis à Fidèle que j'étais bien étonné de ce qu'il me disait, puisque j'étais instruit qu'il avait reçu des ordres de maccueillir amicalement, et de me faire conduire avec promptitude et avec sûreté dans la capitale. Le sheik,

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

Les bains d'egypte.

déconcerté, répondit d'un ton de voix très-doux : il me passe chaque jour tant d'affaires et de lettres par les mains, que je puis avoir oublié celles-ci. Mais demeurez ici seulement cette semaine ; et si mes chameaux ne sont pas de retour, j'en enverrai prendre chez les Arabes, par-tout où l'on en pourra trouver. Ce sera pour les affaires du roi, et non pour les miennes. — Il dit cela avec ue tel air de sincérité et de candeur, qu'il n'était pas possible de s'en méfier. Nubie.

Dans la matinée du 26, je retournai chez le sheik. Je ne restai que quelques minutes avec lui. Le 27, le vieux kaya, c'est-à-dire, lieutenant du gouverneur, qui m'avait accueilli à mon arrivée, vint chez moi, et me fit des complimens de la part de Fidèle. Il me dit en même temps que le sheik était souvent attaqué de douleurs d'estomac, et me pria de lui indiquer quelque remède. Le vieillard ajouta que cela vaudrait beaucoup mieux que tous les présens du monde pour me faire obtenir ce que je désirais. Je le chargeai d'assurer Fidèle que je ferais ce qu'il demandait.

Le 28, je me rendis chez lui. Je lui fis prendre de l'ipécacuanha, qui eut tout le succès que nous pouvions en attendre. J'observai

Nubie.

que ; pendant que Fidèle tenait la coupe, ses mains tremblaient ; et quand il fut au moment de l'avaler, ses mains tremblèrent également : sa conscience lui inspirait sans doute des craintes sur ce qui était en mon pouvoir de lui faire éprouver. Quand il fut soulagé, il m'accabla de remercîmens, et me promit de faire tout ce que je voudrais ; et nous nous séparâmes, en apparence, les meilleurs amis du monde.

Le 29, avant le lever du soleil, le vieux kaya vint encore me trouver, et me dit que Fidèle n'avait jamais été aussi content de sa santé, et qu'il me priait de venir chez lui, parce que deux de ses femmes étaient accablées de la même maladie qu'il avait eue. Je m'y rendis le soir. On me conduisit dans une grande chambre, où le sheik était seul, assis dans un alcove, fumant. Il était calme, et paraissait pensif. Il me fit beaucoup de civilités, et me témoigna une extrême gratitude de ce que je voulais bien donner des soins à sa famille. Il m'ajouta qu'il avait reçu de fort mauvaises nouvelles de Sennaar ; mais puisque la providence vous a conduit ici, et que vous ne pouvez aller à Sennaar, ni retourner en Abyssinie, si vous voulez demeurer ici, et embrasser la religion mahométane, qui est la seule vraie, je vous donnerai ma fille en ma-

riage, et vous serez la seconde personne du gouvernement de Teawa. Et comme mon intention est d'aller l'année prochaine à la Mecque, vous deviendrez alors gouverneur de l'Atbara; et moi je me procurerai à Sennaar une place plus convenable à mon âge. Nubie.

Je ne pus m'empêcher d'éclater de rire; ce qui parut mettre le sheik de mauvaise humeur. Il me demanda d'un ton sérieux si je riais de lui. — Précisément, lui dis-je. Comment pouvez-vous me connaître assez peu pour imaginer que je serai un renégat? Quelle serait donc la raison qui me ferait marier, changer de religion, et vivre dans un pays désolé par la misère, la famine, la terreur et l'esclavage? Puisque vous refusez de suivre mes conseils, s'écria le sheik, n'en parlons pas d'avantage. Venez voir mon harem. — Très-volontiers, repliquai-je.

Le sheik marchait devant moi. Nous traversâmes plusieurs appartemens assez élégans et bien tenus: le plancher était couvert de tapis de Turquie. Je trouvai dans une alcove une des femmes du sheik, couchée sur le tapis, et environnée de plusieurs esclaves négresses. Le cercle s'ouvrit pour me laisser passer. Cette femme avait le visage découvert. Je portai ma main à mes lèvres, puis du bout

Nubie.

de mes doigts, je touchai le bout des siens. Pendant ce temps-là le sheik était allé dans un autre appartement chercher une autre femme, et il l'avait menée s'asseoir vis-à-vis de la première. Ces femmes étaient toutes deux dans la maturité de l'âge; mais elles ne paraissaient pas avoir jamais été jolies.

Je dis au sheik : J'ai beaucoup de questions à faire à ces dames : vous pourrez être témoin, si vous le voulez; mais personne autre ne doit les entendre : car tel est l'usage de mon pays.

Qu'a-t-il besoin d'être entre nous et notre médecin, dit la plus âgée. Allons s'écria Fidèle, faites à ces dames toutes les questions qu'il vous plaira; je ne veux, ni ne prétends y être présent. Je les entends assez me contredire toute la journée; aussi je prie Dieu que vous les guérissiez; ou que vous les rendiez muettes, afin qu'elles cessent de me fatiguer de leurs plaintes : une femme malade est un fléau suffisant pour punir un diable. — Eh bien! sortez donc, lui dis-je, ainsi que toutes ces femmes inutiles.

Le sheik ne parut pas embarassé de faire sortir les esclaves : il prit un petit fouet qui était pandu dans un coin de la salle; et bien heureuses furent celles qui purent les premières

gagner la porte. J'aperçus, au milieu de toutes ces femmes, une jeune et jolie personne couverte des pieds jusqu'à la tête; Fidèle la prit par la main, et la fit entrer, en lui disant : « Viens, Aiseach. » Après quoi il s'en alla. Nubie.

Je me garderai bien de rapporter ici les questions que je fis aux deux femmes du sheik, non plus que les choses dont elles se plaignaient : ce sont des secrets que je ne révèlerai point. L'ĕpicacuanha que j'employai, réussit à merveille; mais pendant que je l'administrais, je remarquai que la jeune personne, qui jusqu'alors avait été couverte, laissait tomber son voile. Je fus frappé de son extrême beauté. Tous ses vêtemens consistaient en une chemise bleue, qui lui tombait jusqu'aux pieds. Quoique cette jeune personne n'eût pas quinze ans, sa taille était au-dessus d'une taille ordinaire; tous ses traits charmans auraient pu servir de modèle à un peintre.

Les dames s'aperçurent à quel point j'étais ému de ce que je venais de voir. La fille d'Adelan me dit alors : — Vous avez resté si longtemps en Abyssinie, que vous devez faire bien peu de cas des femmes de l'*Atbara*; mais on dit que les femmes de l'Europe sont si blanches, que leur beauté l'emporte sur celle de

Nubie.

toutes les autres. — Je n'ai jamais été moins persuadé de cette vérité qu'à présent, lui répondis-je.

Aiseach me fit une inclination pleine de grâce, pour me montrer qu'elle entendait fort bien ce compliment: les femmes rirent beaucoup. Après avoir prescrit à mes malades le régime qu'elles devaient suivre, je pris congé d'elles : Aiseach m'accompagna ; quand elle fut à la dernière porte, elle remit son voile, et elle me dit d'une voix basse : Ne reviendrez-vous pas demain ?

Le 31 mars, je me rendis chez le sheik, curieux de ce qu'il me dirait de ses femmes. Je lui en demandai d'abord des nouvelles, et il se contenta de me dire qu'elles se portaient bien ; il ajouta qu'il savait, à n'en point douter, que j'avais dans mes caisses deux mille once d'or et plusieurs autres objets précieux, et qu'il croyait que je ne serais pas assez fou, pour lui refuser cinq-cents piastres ; que, si je consentais à les lui donner, il me ferait partir dans deux jours pour Sennaar.

Fort bien ! le voilà donc, m'écriai-je, ce secret, que je savais depuis long-tems caché dans votre cœur ! Laissez-moi vous mieux instruire : je n'ai pas trois onces d'or dans mes caisses: mais, quand elles en seraient pleines,

ne vous y trompez pas, vous ne seriez pas capable d'en ouvrir une seule. Croyez que je ne suis ni une femme, ni un enfant. Je suis bien armé; j'ai avec moi des hommes braves; ainsi essayez vos forces contre moi, quand vous le voudrez. En achevant ces mots, je me levai et je sortis. Nubie.

A onze heures du soir, le vieux kaya que je ne voyais jamais, que quand il était chargé de quelque message, vint me demander du café. il en buvait au moins vingt tasses, toutes les fois que je lui en faisais servir. Il eut d'abord l'air modéré, et il me parla, comme il le disait, en ami; mais, quand il fut assis, il blâma hautement ma manière de me conduire avec le sheik dont il vanta à l'excès le courage et la générosité. Je lui répondis sur le même ton: Je vous répète ce que j'ai dit aujourd'hui à votre maître: c'est qu'il ne peut me voler et m'assassiner à Teawa, sans que les gens de votre nation en répondent, en quelqu'endroit qu'ils aillent. Je ne me laisserai point dépouiller de ce qui m'appartient, sans me défendre de tout mon pouvoir; et je vous avertis, pour que vous en fassiez votre profit, qu'il y a déjà probablement à Sennaar des envoyés du roi d'Abyssinie, pour se plaindre et demander justice de ce qu'on me

Nubie.

retient ici. A ces mots, le vieux kaya se leva, en secouant la partie de sa robe qui couvrait sa poitrine, et il dit qu'il était bien fâché, mais qu'il se lavait les mains de tout ce qui pouvait arriver.

Le premier avril, un exprès du sheik de Beyla arriva avec un message pour Fidèle. J'ignore ce qu'il contenait; mais, vers midi, l'exprès vint nous rendre visite. C'était un domestique de confiance : nous nous explicâmes avec lui. Il proposa de s'en retourner tout de suite auprès de son maître, pour l'avertir de notre situation, et qu'il ne manquerait pas de nous envoyer un moullah, en présence duquel Fidèle n'oserait rien entreprendre contre nous. L'exprès repartit pour Beyla la nuit suivante.

Nous passâmes trois ou quatre jours à former des conjectures, sur ce qu'étaient devenus les gens que j'avais envoyés en différens endroits. Le 8 avril, j'étais prêt à me rendre chez le sheik, quand un message de sa part m'annonça qu'il était en affaire, et que je ne pouvais pas le voir; mais il me fit dire qu'il m'attendait le 10 avril, à six heures du soir.

Je résolus de n'aller chez lui, que bien armé; mais pour ne point donner d'ombrage, je cachai mes armes. Mes gens m'attendirent à la

porte. Je trouvai Fidèle dans une chambre spacieuse, et assis dans une alcove, sur un grand sopha orné de rideaux des Indes, relevés de chaque côté, de manière qu'ils formaient des festons. — Quoi! seul, me dit-il? — Oui; répondis-je. Je m'aperçus bientôt qu'il était ivre. — Eh bien! continua-t-il, avez-vous apporté le nécessaire? où sont vos piastres? — Je n'en ai point, lui répondis-je. Nubie.

En achevant ces mots, je voulus sortir; mais il s'écria: *Hakim*, infidèle, diable je sais que vous avez vingt mille piastres en or; donnez-m'en deux mille avant de sortir d'ici, où vous êtes mort; je vous tuerai de ma propre main. Aussitôt il tira son sabre d'un air menaçant, et troussant sa chemise jusqu'au coude, il me dit: J'attends votre réponse.

Je fis un pas en arrière; et ouvrant ma capote, je portai la main à mon petit mousqueton, et je dis au sheik, d'un ton de voix ferme: voilà ma réponse. En entendant le bruit que fit le ressort du mousquet, quand je le dépliai, il crut que je venais de le bander, et que j'allais faire feu; laissant tomber son sabre, il se renversa sur son sopha, et me dit: Au nom de Dieu, Hakim, croyez que je ne faisais que badiner.

Les femmes du sheik avaient accouru à la

Nubie.

porte ; mes gens furent introduits, ayant chacun un fusil dans la main, et des pistolets à la ceinture. Le sheik, assis dans son sopha, prétendait que tout ce qu'il avait fait, n'était qu'une plaisanterie. Je fis cesser tous les propos en me retirant.

Soliman m'apprit en chemin que le moullah était arrivé, et que le domestique du sheik de Beyla m'attendait chez moi. Ce domestique nous prévint que le lendemain matin, le moullah serait assis, avec le sheik Fidèle, à l'heure où l'on administre la justice. Je me mis au lit, et je tombai dans un profond sommeil ; mais, un peu avant minuit, je fus réveillé par un message, dont les femmes du sheik avaient chargé une esclave abyssinienne. Ces femmes m'avaient fait dire de me bien tenir sur mes gardes, parce que le sheik avait résolu de se venger cruellement de moi et de mes compagnons.

Je fis faire de sincères remercîmens à ces femmes généreuses ; je remis en même temps à l'esclave un peu de civette pour les deux femmes du sheik, avec un présent de la même poudre pour la jeune et belle Aiseach. Le matin, je me rendis à la maison du sheik, accompagné de Soliman et d'Ismaël. nous ne portions point d'armes dans nos mains ; mais nous

nous avions chacun un coutelas et une paire de pistolets à la ceinture. Nubie.

Le Moullah se nommait *Welled-Mefiah*, c'est-à-dire, le fils de l'interprétation, ou de l'explication. Il avait la réputation d'être parvenu à un si haut dégré de sainteté, qu'il avait fait plusieurs miracles; qu'il avait eu des communications avec des anges, qu'il avait même quelquefois fait venir le diable en sa présence, pour le réprimander. Ce moullah était d'une taille au-dessus de la médiocre. Il avait un teint fort noir, peu de barbe, les yeux creux, le visage décharné; il paraissait âgé d'une soixantaine d'années; enfin s'il était saint, nous ne pouvions pas dire que c'était un beau saint. J'appris par la suite qu'il faisait un grand usage de l'opium, à qui il devait sans doute l'avantage de converser avec les anges.

Le moullah avait avec lui un autre saint, plus jeune et plus robuste, qui étoit allé plusieurs fois à la Mecque, et qui y avait vu Métical-Aga, mais sans faire sa connaissance. Ce jeune saint avait vu aussi les vaisseaux anglais qui faisaient le commerce à *Jidda*, et il savait le nom de notre nation; mais pas davantage. Il étoit shérif, c'est-à-dire, descendant de Mahomet, degré de noblesse très-

Nubie.

respecté parmi les Arabes, et qu'on distingue toujours par un turban vert

Les deux saints étaient assis, un de chaque côté du sheik Fidèle ; et debout devant lui étaient deux esclaves tenant un grand sabre. Fidèle avait l'air extrêmement serein : mais quand nous nous approchâmes de lui, et qu'il vit nos pistolets, il parut déconcerté. Cependant je lui fis une révérence et lui pris la main : je fis également une révérence à leurs deux saintetés. Le jeune saint ne vit pas plutôt le turban d'Ismaël, qu'il s'éleva et l'embrassa : et quoique mon shérif janissaire fût tout dépénaillé, ce saint baisa son front avec beaucoup de respect, parce qu'Ismaël était plus âgé que lui. Le moullah en fit autant, d'un air moins cérémonieux. Ismaël ne fit au sheik qu'une légère salutation ; et nous nous assîmes tous.

Le moullah se tournant vers moi, me dit : Sheik, venez-vous de l'*Habesh?* Ayez-vous des lettres pour Sennaar.

—Je viens de l'*Habesh*, répondis-je, avec des lettres pour le roi de Sennaar. Je porte également à ce prince des lettres du shérif de la Mecque et d'Ali-Bey du Caire. Vous êtes le maître de les voir toutes : cependant contre la foi respectée même parmi les nations

payennes, je suis retenu ici par le sheik Fidèle, qui, la nuit dernière, a tenté de m'assassiner dans sa propre maison, parce que je ne voulais pas lui donner deux mille piastres. Nubie.

Le sheik Fidèle pâlit, et eut à peine la force d'articuler ces mots : — Cela n'est pas vrai. — Cela est aussi vrai, comme il est vrai que ce livre est l'ouvrage de Dieu, dit Ismaël en montrant le Koran que tenait le shérif. N'aviez-vous pas votre sabre nud à la main? le fourreau n'était-il pas à terre quand je suis entré dans la chambre? contre qui tiriez-vous le sabre? — C'était par gaîté, pour m'amuser un moment, dit Fidèle en se tournant vers le moullah : je badinais avec ce chrétien qui était venu pour m'apporter des médecines. Le maure Soliman et moi ajoutâmes encore quelques propos. — Tout ce qui s'est passé ici, dit le moullah, est fort déplacé : si un homme s'amuse avec des sabres nuds, n'est-il pas vraisemblable que, quand il sera irrité, il s'en servira pour tuer les gens? Sheik Fidèle, vous ne deviez pas en agir ainsi ; renvoyez cet homme ; il vous est facile d'avoir des chameaux : les hommes tels que celui-là ne portent point d'argent ; ils sont toujours plusieurs, en tout temps et en tous lieux, errans sur la surface de la terre : ils sont derviches ; ils

Nubie.

s'appliquent à l'étude des plantes et des eaux, et guérissent les maladies. — Béni soit Dieu! m'écriai-je ; c'est la pure vérité : je suis un derviche, un pauvre ; mais un homme innocent.

Fidèle répondit au moullah qui semblait s'enorgueillir de son savoir : — Si je puis avoir des chameaux, je le ferai partir la semaine prochaine. Aussitôt, nous nous levâmes ; en sortant, je pris la main du sheik, et il me dit avec une gaîté feinte : — Eh! bien, Yagoubé, sommes-nous amis à présent? Je lui répondis du ton le plus doux qu'il me fut possible de prendre ; Sheik, je n'ai jamais été votre ennemi. Le moullah me dit : il faut oublier tout ce qui s'est passé ; et puisque vous êtes recommandé par le shérif de la Mecque, je serai votre ami ainsi que le sheik : et moi aussi, dit le jeune shérif.

Ni le sheik ni le moullah ne s'attendaient à me voir le dimanche ; car je les avais prévenus que c'était un jour de fête pour moi. Je montai et rectifiai mon quart de cercle, dans l'intention d'observer l'éclipse de lune qui devait bientôt avoir lieu, et d'en profiter pour épouvanter Fidèle et commencer ainsi les châtimens qu'il méritait.

Le 13 avril, je me rendis chez le sheik :

Nubie.

je trouvai à la porte une foule très-nombreuse. Un arabe de la tribu des Jehainas était venu tout nud porter la nouvelle qu'Ammonios, lieutenant d'Aïto-Confu au gouvernement de Nara, avait surprit une caravane de l'Atbara, qui était allée chercher du sel; que le sel et les ânes avaient été pris, et leurs conducteurs mis dans une étroite prison.

Le moullah dit, qu'apparamment j'avais envoyé quelque exprès à Yasine, pour lui apprendre que j'étais détenu, et que l'arrestation de la caravane était une représaille. Il me dit: — Hakim, depuis que vous êtes à Teawa, avez-vous envoyé quelque avis au *Ras El-Feel?* Avouez la vérité et ne craignez rien. Je m'aperçu aisément que le moullah désirait que j'avouasse que je m'étais plaint du sheik, et je sentais moi-même que cet aveu ne pouvait que m'être utile. — J'ai, dis-je, fait partir deux fois deux messages de Teawa; je me suis plaint en même temps de ses demandes de piastres et du dessein qu'il avait de me tuer.

Tous, d'une même voix, condamnèrent Fidèle, qui n'avait rien à répondre. Il dit pourtant que, s'il connaissait celui qui avait porté mon message, il lui trancherait la tête, quand il serait son frère. — Mais cela est

Nubie.

impossible, ajouta-t-il ; si un messager s'était absenté, ne l'aurais-je pas su? Ainsi ce que dit Hakim est impossible.

— Sheik, répondis-je, vos messagers et les miens ne sont pas les mêmes; et je ne demanderai jamais votre agrément pour envoyer au *Ras El-Feel*, ou au *Sennaar :* ainsi donc tout l'embarras est de savoir si on sait à la Mecque ce qui m'arrive ici. Vendredi est le jour que vous fêtez : Eh bien! si l'après-midi se passe comme celle d'un jour ordinaire, regardez-moi comme un imposteur : mais si vendredi, avant quatre heures, il ne paraît dans les cieux un signe extraordinaire, alors vous ne pourrez plus douter que je ne sois innocent, et que les desseins de Fidèle ne soient connus à Sennaar, à la Mecque, au Caire, à Gondar, et partout ailleurs, et qu'ils ne soient également odieux aux yeux de Dieu et des hommes. — Et le moullah levant les yeux au ciel, et comptant dévotement les grains de son chapelet, s'écria : *ullah akbar* : Dieu est grand.

Dans la matinée du 14, le moullah, le shérif, le domestique du sheik, de bela, et le vieux Kaya vinrent voir mes montres et mes pendules. Ils s'assirent devant ma porte, sur des bancs où je leur fis servir du café

Nous parlions de la manière de vivre des derviches, quand, tout-à-coup un domestique cria : — nouvelle de Sennaar ; nous nous retournâmes, et vîmes venir à nous trois hommes, l'un desquels était l'exprès que j'avais envoyé du Ras El-Feel à Sennaar : il me remit une lettre d'*Hagi-Belal*. Je fis part de cette lettre à ceux qui étaient venus me voir : ils m'en félicitèrent ; puis toute la compagnie me quitta pour aller chez Fidèle s'informer quelles nouvelles particulières il pouvait avoir reçues. Nubie.

Environ une heure après, le sheik m'envoya chercher ; il était assis avec le moullah et le vieux Kaya ; et il tenait à la main deux lettres d'Yasine. Ces lettres étaient fort courtes, mais pleines de reproches de ce qu'on me retenait malgré moi. Ces lettres faisaient mention des plaintes envoyées au *sheik Adelan* à Sennaar, sans dire pourtant de quelle part ; mais c'était probablement de la part d'Aïto-Confu.

Le lendemain, le moullah me fit dire que les chameaux étaient prêts ; qu'on manquait à la vérité de girbas pour mettre de l'eau ; mais qu'il me donnait sa parole que je les trouverais toutes pleines à la rivière, ainsi que le reste des provisions nécessaires pour me rendre à Beyla. Il exigeait seulement que je

remplis d'étonnement, et d'une sorte de terreur. Ils n'avaient jamais vu personne tirer un fusil à cheval et moins encore un fusil qui tirait deux coups de suite, sans qu'on le rechargeât. Nubie.

Fidèle rit, ou plutôt feignit de rire. — Ce cheval, me dit-il, semble avoir une intelligence humaine! — Tel qu'il est, lui répondis-je, en mettant pied à terre, un prince m'en a fait présent; et moi, je vous le donne, pour vous prouver que je suis votre ami, et que je ne vous aurais pas refusé quelques misérables piastres, si je n'avais pas fait vœu de pauvreté. L'argent n'est d'aucu prix à mes yeux : ainsi je n'en porte pas. Ce présent fut reçu avec joie.

Le moullah extrêmement surpris, dit alors au sheik Fidèle : — Comment avez-vous pu concevoir le projet de tourmenter un tel homme! Je vous ai dit ce qu'il était : nos livres parlent de ces sortes de gens; ils passent leur vie à errer sur la surface de la terre, pour chercher la sagesse; ils continueront ainsi jusqu'à la fin du monde. — Je m'inclinai, comme pour approuver le moullah; et tous les auditeurs levèrent les yeux au ciel, en admirant le grand savoir de ce saint, et en répétant leur exclamation ordinaire : *allah akbar!* Dieu est grand!

Nubie.

Prenant alors congé d'eux, je m'en allais chez moi, quand le jeune shérif m'appela et me dit : J'imagine qu'à cette heure que nous sommes tous en paix, nous ne verrons pas le signe que vous nous avez dit devoir paraître aujourd'hui dans les cieux? — S'il ne paraissait point, je serais un menteur, lui répondis-je : souhaitez-vous le voir? — Je le souhaite, répliqua-t-il, pourvu qu'il ne fasse point de mal.— Eh bien! dis-je, vous le verrez et il ne ferra point de mal à présent. J'espère, au contraire, qu'il portera la santé, le bonheur, et une abondante moisson dans le pays de Teawa, et dans le royaume de Sennaar. Allez-vous-en chez vous. Je vais achever de préparer mes affaires pour partir : dans deux heures et quelques minutes j'irai vous rejoindre, et le signe sera visible. Alors les Arabes me quittèrent, et je lu dans leurs yeux qu'ils auraient mieux aimé que la chose eût été oubliée. J'entendis même le sheik qui disait au shérif : -- Que ne le laissiez-vous songer à ses affaires et à son départ; à quoi bon un signe à présent?

L'heure de l'éclipse n'était pas éloignée. Je revins chez le sheik : il était avec le moullah, le shérif, le vieuxkaya, et deux ou trois autres de ses amis. Le shérif me demanda en

quel endroit le signe paraîtrait ; et le moullah, s'il serait accompagé d'éclair et de tonnerre. Je répondis qu'il n'aurait rien d'effrayant. Aussitôt je sortis, et je vis l'éclipse de lune commencée. Elle devait être totale. Cependant je n'avertis le sheik et ses compagnons que lorsqu'elle fut très-apparente. revenant alors vers eux, je les menai dehors, et leur dis : — Regardez maintenant ; dans quelques momens cet astre sera totalement plongé dans les ténèbres, et vous ne distinguerez qu'un peu de clarté autour de son orbe. Nubie.

Ils furent encore plus effrayés de ce que je leur annonçais que de ce qu'ils voyaient; mais l'éclipse devint totale. La frayeur s'empara de tous les esprits ; et les femmes au fond de leurs appartemens, poussaient des cris plaintifs. — A présent que j'ai tenu ma parole, dis-je à ceux qui étaient autour de moi, cet astre va reprendre sa clarté première, et elle ne fera du mal ni aux hommes, ni aux animaux.

Ils ne voulurent pas permettre que je m'en allasse jusqu'à ce que la lune eût reparu toute entière. J'y consentis volontiers, et je demandai au sheik l'agrément de voir les deux femmes à qui j'avais donné de l'ipécacuanha. Il fut charmé de ma proposition, et m'invita à en-

Nubie.

trer. Je rencontrai dans l'anti-chambre deux ou trois nègresses esclaves, et la jeune et belle Aiseach, qui me dit avec terreur : O Hakim! qu'est-ce que nous voyons? qu'allez-vous donc faire! Je vais, lui dis-je, madame, faire une des choses les plus désagréables de ma vie; je vais prendre congé de vous. Je fus au même instant environné d'une troupe de femmes, les unes portant des enfans sur les bras, les autres pleurant. J'entrai dans la chambre où étoient les deux épouses du sheik, et je tachai de les tranquilliser le plus qu'il me fut possible. Nous nous séparâmes, en nous témoignant beaucoup de regrets, et en nous assurant d'une amitié réciproque. Je les priai en même temps de vouloir bien m'envoyer l'esclave abyssinienne qui avait coutume de nous porter à manger, et de lui remettre une toile blanche pour envelopper les présens que je voulais leur faire. De leur côté elles me dirent que la ville de Sennaar était un séjour très-dangereux pour les hommes blancs; mais qu'elles auraient soin de me recommander au *sheik Adelan*, et aux femmes du roi; et qu'elles chargeraient de ces recommandations l'esclave d'Adelan, chargé de me conduire.

Quand je revins auprès du sheik, l'émersion de la lune était fort avancée; et je trou-

vai tous les spectateurs qui reprenaient un peu courage, quoiqu'ils eussent encore l'air étonné. Ils répétèrent tous les contes absurdes qu'ils font à ce sujet. Enfin je pris congé d'eux, en les assurant de nouveau que toutétait oublié; et je me retirai. Nubie.

Dès qu'il fut nuit, l'esclave abyssinienne vint, portant une toile de coton. Je lui remis, pour la belle Aiseach, une pièce de satin jaune des Indes, et six beaux mouchoirs rouges; et je fis de mon mieux pour que les présens que j'envoyai aux autres dames, pusseur leur prouver ma reconnaissance.

Le 18, je fis, dès le matin, mes derniers adieux au sheik; mais avant que je pusse me mettre en route, il était cinq heures après midi. La journée ayant été excessivement chaude, nous résolûmes de voyager toute la nuit.

CHAPITRE XIII.

Route de Teawa à Beyla. — Bruce est bien accueilli par le Sheik de Beyla, et par la Tribut des Nubas. — Arrivée à Sennaar. — Conversation avec le Roi de Sennaar, avec le Sheik Adelan. — Entrevue avec les femmes du Roi.

Nubie.

En sortant de Teawa, nous commençâmes par marcher sept heures dans un désert aride et sablonneux, où nous ne trovâmes ni herbe ni eau, ni la moindre trace d'une créature vivante, et qui n'offrait dans sa vaste étendue, que l'image d'une terre maudite par le ciel. Fatigués comme nous l'étions, nous nous reposâmes jusqu'après midi. Le soleil était brûlant ; mais heureusement il y avait quelques cavernes creusées par les pasteurs, et nous courûmes y chercher un abri contre l'excessive chaleur ; à trois heures nous partîmes, et à huit heures du soir, nous arrivâmes à *Beyla*.

Mahomet, sheik de Beyla, vint nous ac-

cueillir lui-même à l'entrée de la ville. Il nous dit qu'il nous regardait comme si nous sortions du sein de la tombe, et qu'il fallait que nous fussions des hommes justes, et sous la protection immédiate de la providence, pour avoir pu échapper à tous les piéges que nous avait tendus le sheik de l'Atbara. L'on nous servit chez Mahomet un excellent souper; en un mot, notre généreux hôte n'avait rien négligé pour nous bien traiter. Nubie.

Mahomet nous dit que le moullah était déjà arrivé de Teawa, où il avait laissé le sheik Fidèle encore affligé de ce qu'à mon départ, je ne lui avais pas laissé les piastres qu'il désirait. Quant à l'éclipse, il avait dit au moullah qu'il ne s'en souciait nullement, non plus que de ce qu'on pouvait savoir à la Mecque, où rien ne l'intéressait. Pour Mahomet, il m'avoua qu'il avait été très-alarmé de l'éclipse, sur-tout à l'instant où elle devint totale.

C'était le moment d'offrir un présent au sheik; mais mes sollicitations, mes prières furent vaines. Je ne pus jamais obtenir de lui qu'il acceptât la moindre bagatelle; il fit plus: il me jura solennellement que, si j'insistais encore, il monterait à cheval, et s'en irait à la campagne. Nous convînmes alors de don-

Nubie.

ner les choses que je lui avais destinées, au moullah ; et ce saint, enchanté d'un si beau présent, se garda bien de faire les mêmes difficultés que le généreux sheik.

Environnés d'amis et de gens satisfaits, nous passâmes la journée dans le repos et dans la joie. L'on nous servit un grand dîné. Nous employâmes l'après midi à parcourir la ville, qui est fort jolie et bien située sur le haut d'une colline, couverte de bois, et en face d'une belle plaine. Il n'y a d'autre eau, que celle que fournissent les puits profonds. Beyla est une des villes frontières du Sennaar. Les habitans vivent continuellement dans la crainte de voir fondre sur eux les Arabes. Quoique je me couchasse de bonne heure, pour pouvoir partir le lendemain à la pointe du jour, il me fut impossible d'exécuter mon dessein, et de me séparer aisément de mon généreux hôte.

Enfin, le 21 avril, nous partîmes de Beyla, sur les trois heures du soir. Le 22 et le 23 ; nous marchâmes la plupart du temps sur les bords des rivières, ou dans les bois. Le 24, nous entrâmes dans une campagne découverte ; et nous fîmes halte dans un village appartenant aux Nubas, nation payenne. Les Nubas sont tous soldats du *mek* de Sennaar, et ils habitent

habitent les villages qui environnent la capitale. Ils ont les cheveux laineux, le nez applati, et parlent un langage doux et sonore. J'ai questionné des prêtres nubas, et je n'en ai jamais trouvé aucun qui parlât assez bien l'arabe, pour me donner, en termes clairs et sans équivoque, une idée de leur culte. Ce que je sais bien, c'est que les Nubas adorent la lune; et, toutes les fois que cet astre éclaire les nuits, on voit avec quelle satisfaction ils lui rendent hommage. Quand la lune est nouvelle, ils sortent de leurs huttes obscures; ils prononcent quelques paroles religieuses, en contemplant son disque argenté, et ils témoignent la plus vive joie, par le mouvement de leurs pieds et de leurs mains. Les prêtres ont beaucoup d'influence sur ce peuple: non qu'il les aime, mais il les craint. Nubie.

Les Nubas sont circoncis. Ceux qui sortent de leurs montagnes se convertissent très-rarement au mahométisme; mais la plupart des enfans embrassent cette religion. Le mek en entretient douze mille auprès de Sennaar, et c'est avec ces troupes, qu'il entretient les Arabes dans la soumission.

Le 25 à quatre heures de l'après midi, nous quittâmes les villages des Nubas; mais à peine eûmes-nous fait deux milles dans la

Nubie.

plaine, que nous fûmes accueillis par un de ces tourbillons, qu'on appelle à la mer un *syphon*. Un de nos chameaux qui se trouva dans le centre du tourbillon, fut enlevé et jeté à une distance considérable. Quoiqu'éloigné du centre, je n'en fus pas moins renversé, et je tombai si rudement contre terre, que le sang me coula du nez; deux de mes domestiques eurent le même sort : le vent nous couvrit le corps d'un enduit de boue. Dès que nous fûmes délivrés de ce tourbillon, nous gagnâmes un village. Il tombait une pluie considérable; et les Nubas nous assurèrent que c'était un signe certain que notre voyage serait heureux : car ils prétendaient que, s'il avait enlevé à proportion autant de sable et de poussière, nous aurions été tous infailliblement suffoqués. Ils nous dirent en même-temps, que ces sortes de tempêtes étaient très-fréquentes au commencement et à la fin de la saison des pluies; et que, quand nous en verrions venir quelqu'une, il fallait nous coucher tout-à-plat, appuyer la bouche contre terre, jusqu'à ce que le vent se fût éloigné.

Les bons Nubas, chez qui nous entrâmes, nous reçurent amicalement, et nous aidèrent à laver nos vêtemens, et à les faire sécher. Quand ils me virent tout nud, et qu'ils s'a-

perçurent que mon nez avait saigné, ils avouèrent qu'ils n'auraient jamais cru qu'un homme, qui avait le corps blanc comme moi, pût saigner. Ils nous servirent un morceau de cochon rôti; et tous, tant que nous étions, à l'exception d'Ismael et des autres Mahométans, nous le mangeâmes de bon appétit: ce qui fit grand plaisir à nos hôtes. Je leur donnai du tabac, du poivre, des grains de verroterie; ils étaient enchantés de ces petits présens. On me fit coucher dans une hutte très-propre, où j'étais seul avec mon domestique grec, qui reposait à côté de moi. Quelques Nubas veillèrent toute la nuit, et prirent soin de nos animaux et de notre bagage. Ils chantaient, et se répondaient alternativement, et leur chant était de la plus douce mélodie. Nubie.

Le 26 avril, à six heures du matin, nous nous remîmes en route; et à neuf, nous arrivâmes à *Basboch*, lieu où sont rassemblées beaucoup de hutes de ces mêmes Nubas, et qui a presque l'air d'une ville.

Le gouverneur de Basboch, vieillard de soixante dix ans, était si faible, qu'à peine il pouvait marcher. Cet homme vénérable me reçut avec beaucoup d'affabilité, et me dit, en me prenant la main: — O Chrétien! que

viens-tu faire dans un tel moment et dans un
Nubie. tel pays ! je fus surpris de la politesse de ce vieillard ; car il se servit, en me parlant, du terme *nazarani*, qui est le nom le plus honnête qu'on donne aux Chrétiens dans l'orient ; le peuple brutal ne les désignant jamais que par l'épithète d'infidèle.

La ville de Sennaar est à deux milles et demi de Basboch. Le village d'Aira, où le ministre Adelan avait alors son quartier général, était à trois mille. Le 29, nous eûmes la permission d'entrer à Sennaar : on nous conduisit dans une maison à deux étages, spacieuse et commode. Le lendemain matin, un esclave du palais vint me dire de me rendre auprès du monarque, et j'obéis.

Je me fis accompagner par le nègre Soliman, le Turc Ismaël, et mon domestique grec, Michaël. Le vaste palais du roi de Sennaar est bâti d'argile. Les premiers appartemens que nous traversâmes, n'avaient point de meubles. Le roi était dans une chambre d'environ vingt pieds carrés. Cette chambre était carrelée à grands carreaux de brique, sur lequel on avait étendu un très-beau tapis de Perse. Le roi était assis sur un matelas, couvert d'un tapis, et chargé de coussins de drap d'or de Venise ; mais les vêtemens de ce prince ne

répondaient point à la magnificence qui l'environnait. Il n'avait sur le corps qu'une grande chemise de toile de coton de Surate, bleue. Ce prince avait la tête nue, les cheveux courts, et très-noirs. Ses pieds étaient nuds. Il paraissait âgé d'environ trente-quatre ans. Sa contenance était commune, et n'annonçait point un caractère décidé. Au contraire, il avait l'air d'un homme doux, timide et irrésolu. Nubie.

Quand je m'avançai vers lui, et que je baisai sa main, il resta environ une minute à me regarder. Je tirai la lettre du roi d'Abyssinie et celle du shérif de la Mecque, et je les donnai l'une après l'autre. Après les avoir lues: --- Vous êtes, au besoin, un médecin et un guerrier, me dit-il; mais la lettre du shérif m'apprend aussi que vous êtes un homme noble au service d'un grand roi, qu'on appelle anglais, qui est maître de toutes les Indes, qui a des sujets mahométans, aussi-bien que des sujets chrétiens, et qui permet à tous le libre exercice de leur religion.

--- Comment se peut-il, continua le roi, que vous soyez si noble et si savant; que vous parliez tous les langages, et que vous connaissiez tout! comment se peut-il que vous soyez si courageux, que, bravant tous les dangers, vous voyagiez avec deux ou trois

Nubie.

vieillards dans des pays comme celui-ci ? comment se peut-il enfin que vous nes restiez pas chez vous tranquille à manger, à boire, à vous réjouir, et à goûter le repos, au lieu d'errer comme un homme disgracié de la fortune et en proie à tous les dangers ? — Sire, lui répondis-je, il y a dans tous les pays des gens instruits et avides de savoir, qui renoncent au monde, à ses richesses, à ses plaisirs, pour devenir humbles et pauvres : vous en avez parmi vous. — vraiment, ce sont des derviches, s'écria une voix. — Eh bien, repris-je, je suis un de ces derviches. Content du pain qu'on me donne, je me suis voué pour quelques années aux fatigues et aux dangers d'un long voyage, faisant tout le bien que je puis aux pauvres comme aux riches, servant tous les hommes : sans jamais nuire à aucun. — Tybé, voilà qui est bien, dit le roi ; mais combien y a-t-il que vous voyagez ? — près de vingt ans, répondis-je. — Vous êtes bien jeune, reprit le roi, pour avoir commis tant de péchés et sitôt. Avez-vous commis tous vos péchés avec des femmes ? — Une grande partie, lui répliquai-je ; mais je ne vous ai point dit que j'étais un de ceux qui voyagent par rapport à leurs péchés. Je vous ai dit qu'il y avait quelques derviches qui erraient sur la

terre pour chercher la sagesse. Ce prince fit alors un signe, et un esclave vint m'offrir un coussin que je ne voulois point accepter; mais le roi me força de m'asseoir. Nubie.

J'eus peine à m'empêcher de rire de quelques questions ridicules et extravagantes sur gog et magog, que me fit un homme qui était présent, et que j'ai su être depuis le cadi. Je lui fis quelques réponses qui firent rire le roi aux éclats. Excédé de cette conversation, je me levai pour m'en aller. Le roi me dit que je devais être fatigué, et qu'il me ferait avertir quand il faudrait que je revinsse.

A six heures du soir, on battit du tambour; et sur les huit heures, un esclave vint me dire qu'il était temps de venir offrir mon présent au roi. Je le trouvai dans un vaste appartement, nud. Il avait divers vêtemens sur ses genoux, ou dispersés autour de lui : un esclave lui frottait le corps avec une espèce de graisse puante, tandis que ses cheveux en étaient déjà si impregnés, qu'ils dégoutaient de tous les côtés. Le roi me demanda si je me frottais quelquefois le corps comme lui. Je lui répondis que je ne me graissais ainsi que fort rarement. Il me dit que c'était de la graisse d'éléphant, qui donnait de la force et rendait la peau très-douce.

Nubie.

Après qu'on l'eut bien frotté, ses esclaves apportèrent une grande et belle corne, dans laquelle il y avait quelque chose d'odorant, aussi liquide que du miel. Le roi passa dans une chambre voisine, où deux hommes l'inondèrent d'eau fraîche. Il rentra et un esclave l'oignit avec la liqueur odorante, dans la composition de laquelle la civette entrait pour beaucoup. Ensuite il s'assit, ayant achevé sa toilette, et étant prêt à s'en aller souper dans l'appartement de ses femmes.

J'offris alors mon présent; et je dis au prince que le roi d'Abyssinie le lui envoyait, espérant que, conformément à la foi et aux coutumes des nations, non-seulement il me protégerait pendant que je séjournerais dans ses états, mais qu'il m'enverrait promptement et en sûreté en Égypte. Il me répondit qu'il avait été un temps où il aurait pu faire cela et davantage; mais que ce temps était changé; que le Sennaar était dans la décadence, et ne ressemblait plus à ce qu'il avait été jadis. Cependant il me fit servir du sorbet parfumé, et je le bus en sa présence; ce qui devint un garant de la sûreté de ma personne. Je me retirai; et le roi passa chez ses femmes.

Ce ne fut que le 8 mai que j'eux audience du *sheik Adelan*, qui campait toujours à *Aira*.

Après avoir côtoyé les bords du Nil, nous entrâmes dans une enceinte carrée, dont chaque face avait au moins un demi-mille anglais. Dans cette enceinte, nous vîmes plusieurs rangs de chevaux, ainsi que des baraques pour loger les soldats : c'était sans contredit un des plus beaux spectacles qu'on puisse voir. Tous ces chevaux, d'ancienne race arabe, avaient plus de seize paumes de hauteur. Ils étaient aussi forts que nos chevaux de carrosse ; mais supérieurement faits, et extraordinairement légers. Ils avaient le front large et court, l'œil superbe, l'oreille extrêmement jolie, et toute la tête enfin de la plus rare beauté. la plupart étaient noirs ; quelques-uns de couleur pie, et d'autres blancs comme du lait. Nubie.

Une cotte de maille en acier était attachée vis-à-vis de chaque cheval, et couverte d'une peau d'antelope, aussi fine que du chamois, pour empêcher la rosée de la gâter. On voyait un casque de cuivre, sans crête et sans plume, suspendu par un cordon au-dessus de la cotte de maille ; et c'était sans contredit la pièce la plus pittoresque du trophée. Là était aussi un énorme sabre, ayant un fourreau de cuir rouge, et au pomeau duquel pendaient deux gros gants, dont la main n'était point di-

visée en doigts, comme celle de nos gants, mais formait une seule poche.

Nubie.

L'on me dit que dans cette enceinte il y avait quatre cents chevaux. Il y avait cinq ou six de ces enceintes, carrées, toutes à moins d'un mille de distance de l'une à l'autre. On peut assurer qu'il n'y a point en Europe un corps de cavalerie aussi magnifique que celui-ci.

Je trouvai Adelan assis sur un morceau de tronc de palmier, devant un des rangs de ses chevaux, qu'il semblait contempler avec plaisir. Une troupe de noirs, ses amis ou ses esclaves, se tenait debout autour de lui. Il était vêtu d'une longue robe de camelot gris, doublé de satin jaune; et il avait sur la tête un bonnet de camelot, fait en forme de casque, avec deux pointes qui lui couvraient les oreilles.

Ce sheik, âgé d'environ soixante ans, était un homme de plus de six pieds de haut. Il avait les traits et la couleur d'un Arabe. Sa barbe était bien plus épaisse qu'elle ne l'est ordinairement dans ces contrées. Il avait de grands yeux noirs, et une mine à-la-fois douce et fière. Dès qu'il m'aperçut, il se leva, et me dit sans aucune espèce de salutation : — Vous, qui êtes un cavalier, dites-moi ce que voudrait avoir donné votre roi d'*Habesh*, pour

posséder ces chevaux-là ? — Eh ! quel roi, lui repondis-je sur le même ton, n'en donnerait pas le plus haut prix, s'il pouvait les connaître ! Nubie.

Nous entrâmes alors dans un grand salon, tapissé en damas écarlate, et orné de glaces. D'un côté il y avait deux grands sophas de damas cramoisi et jaune, chargés de coussins de drap d'or. Adelan, ayant quitté son bonnet et sa robe de chambre de camelot, ne garda qu'une espèce d'habillement de satin cramoisi, tombant au-dessous du genou, avec des espèces de revers, et attaché au milieu du corps par une ceinture dans laquelle était passé un poignard, monté en or, ayant une gaine d'ivoire. Le sheik portait à son doigt une des plus grosses et des plus belles améthistes que j'aie jamais vues, et il avait un petit anneau d'or à une oreille.

Je viens à vous, lui dis-je, de la part du roi d'Abyssinie, pour vous demander un passeport avec lequel je puisse traverser le Sennaar, et me rendre en sûreté en Égypte. Adela prit la lettre du roi d'Abyssinie ; et après l'avoir lue, il me dit : Le roi d'Abyssinie doit être assuré que je suis disposé à faire pour lui bien plus qu'il ne désire : nous n'avons pas une paix formelle avec les Abyssiniens ;

Nubie.

nous ne sommes pourtant pas en guerre; nous vivons en bons voisins les uns avec les autres. La paix est-elle autre chose! Vous savez, répliquai-je que je ne suis qu'un voyageur qui cherche le chemin de sa patrie. Tout ce que j'ai à demander, est une permission de passer dans vos contrées, d'y jouir des droits de l'hospitalité qui sont dûs à tout étranger. Je réclame encore une faveur; c'est que vous daigniez accepter un léger présent.

Adelan me répondit : je ne veux point refuser votre présent; mais croyez qu'il était absolument inutile. J'ai sans doute des défauts comme les autres hommes; mais je suis au moins exempt de celui de maltraiter ou de rançonner les étrangers.

Je présentai alors à Adelan la lettre du shérif de la Mecque. Il l'ouvrit, la regarda, et la posa à côté de lui sans la lire. Je lui donnai aussi la lettre d'Ali-Bey, qu'il mit sur son genou en lui donnant un petit coup de plat de main. Je pris alors congé d'Adelan; mais on avait préparé dans une chambre voisine un grand déjeuner, où il nous invita. En sortant je baisai la main du sheik.

Je m'en retournai à Sennaar, très-satisfait de l'accueil que je venais de recevoir à Aira. Depuis que j'avais quitté Gondar, je n'avais

point vu d'homme qui eût l'air aussi franc, aussi aisé qu'Adelan, et qui exprimât aussi librement ce qu'il paraissait sentir. Une chose me fit beaucoup d'impression : c'est le ton méprisant avec lequel Adelan parlait de son roi. Ils en étaient l'un et l'autre à des termes qui me faisaient craindre de me trouver embarrassé. Nubie.

Le lendemain de mon retour d'Aira, je fus agréablement surpris le matin de recevoir la visite d'*Hagi-Belal*, à qui j'étais recommandé par *Metical-Aga*, et que le courtier de la factorerie anglaise à Jidda avait chargé de me compter l'argent dont je pourrais avoir besoin à Sennaar.

Hagi-Belal était né à Maroc; et il avait été au Caire, à Jidda, à Moka. Il connaissait bien les Anglais, et avouait qu'il leur avait des obligations, et me répéta tout ce que je savais déjà de la mésintelligence qui régnait entre le roi et Adelan.

Quelques jours après, le roi m'envoya chercher, et me dit que plusieurs de ses femmes étaient malades, et désiraient que je leur donnasse mes conseils. L'on me conduisit dans une grande chambre carrée et obscure, où étaient une cinquantaine de femmes, d'un noir d'ébène, n'ayant pour tout vêtement qu'un

Nubie.

très-petit morceau de toile de coton autour des reims. Une de ces femmes me prit rudement par la main, et m'entraîna dans un autre appartement bien mieux éclairé que le premier. Là je vis, sur un grand sopha de toile bleue de Surate, trois femmes vêtues avec des chemises bleues qui les couvraient depuis le cou jusqu'à la plante des pieds.

L'une de ces femmes, que j'appris depuis être la favorite, avait six pieds de haut, et était excessivement grasse. Ses traits étaient exactement ceux d'une négresse. Un anneau d'or, passé dans sa lèvre inférieure, la faisait retomber jusqu'à son menton, et laissait à découvert ses dents, qui étaient extrêmement belles. Elle avait noirci le dedans de ses lèvres avec de l'antimoine. Ses oreilles pendaient jusques sur ses épaules, et avaient l'air de deux ailes. Elle portait à chacune de ses oreilles un anneau d'or, presqu'aussi gros que le petit doigt, et ayant au moins cinq pouces de diamètre ; le poids de ces anneaux avait tellement élargi le trou de l'oreil où ils étaient attachés, qu'on auraient pu aisément y passer trois doigts à-la-fois. Cette femme avait le cou paré d'un collier d'or ; il avait plusieurs rangs qui descendaient par degrés sur sa poitrine, et auxquels étaient suspendus beaucoup de se-

quins percés. Elle portait, au-dessus de la cheville de chaque pied, une chaîne d'or si grosse, que je ne concevais pas d'abord comment elle pouvait marcher; mais je sus ensuite que les anneaux étaient creux. Nubie.

Les deux compagnes de cette princesse étaient parées à-peu-près comme elle. Lorsque je m'avançai vers les dames, la plus âgée porta la main à sa bouche, et la baisa, en disant, en mauvais arabe : Marchand, comment vous portez-vous ? Je répondis : la paix soit avec vous : je ne suis point un marchand; je suis un médecin.

Je ne rapporterai point ici la multitude des maux dont elles se plaignaient. Elles voulurent absolument être toutes les trois saignées ; et j'y consentis, parce que cela n'exigeait que fort peu de temps. J'ai oublié de dire que, dès qu'il fut question de parler de maladie, chacune d'elles, à mon grand étonnement, se mit toute nue, et s'assit, les jambes croisées comme un tailleur, en tenant sa chemise en paquet sur ses genoux. La coutume de se mettre nud dans ces contrées, ôte tout sentiment de pudeur. Il ne faut pas oublier d'observer que le sein de ces reines leur tombait jusqu'au genou. Ce ne fut pas sans surprise, que j'entendis l'une d'entr'elles me prier de paraître à

Nubie.

leurs yeux dans le même déshabillé qu'elles s'offraient aux miens. Toute la cour femelle accourut autour de moi ; mes refus, mes efforts furent vains : j'étais entre les mains de cinquante ou soixante femmes d'une stature et d'une force égale à la mienne ; mon habillement était, comme le leur, une longue chemise bleue, de toile de coton de Surate ; et tout ce que je pus obtenir, c'est qu'elles ne me découvrissent que les épaules et la poitrine. En voyant la blancheur de ma peau, elles firent un cri d'horreur, et semblèrent la considérer plutôt comme l'effet d'une maladie, que comme une couleur naturelle. Je n'ai jamais été aussi embarrassé et aussi mal à mon aise : je ne pouvais m'empêcher de songer que, si le roi venait en ce moment, le résultat de cette scène serait d'empaler ou d'écorcher, tout vivant, le malheureux dont elles étaient si curieuses de voir la peau. Je sortis de chez elles avec des sentimens bien différens de ceux que j'avais éprouvé à Teawa, à la vue de la belle Aiseach. Enfin j'étais d'autant plus affligé, que ma délivrance paraissait encore fort éloignée. Je soupçonnais déjà que le roi méditait de noirs complots contre moi ; je fus encore plus persuadé de ses desseins perfides, quand Hagi-Belal me rapporta un

un propos de ce prince. Il dit à Belal, qu'il savait de bonne part que j'avais plus de deux mille onces d'or, indépendamment de beaucoup d'argent et de riches étoffes que j'avais rapportées des Indes, d'où j'étais venu, faisant le commerce, au lieu de venir du Caire en médecin. Tout cela me confirma dans la résolution de me renfermer chez moi, et de m'occuper à mettre en ordre les observations que j'avais recueillies. Nubie.

Les habitans de Sennaar professent la religion de Mahomet. Ils sont si brutaux, si peu délicats envers leurs femmes, qu'ils les vendent souvent après en avoir eu des enfans; le roi lui-même suit, dit-on, cette pratique dénaturée et inconnue dans les autres pays mahométans. Le roi est obligé, une fois en sa vie, de labourer et de semer un champ de sa propre main.

Ni chevaux, ni mulets, ni ânes, ni aucune espèce de bêtes de somme ne naissent, ni ne peuvent vivre à Sennaar, ni à quelques milles tout-autour; on ne peut y garder, une année entière, ni chien, ni chat, ni mouton, ni taureau; il faut les envoyer passer six mois dans les sables: ils meurent durant la saison des pluies du tropique, par-tout où il y a de la terre grasse.

Nubie.

Il ne croît à Sennaar ni rosier, ni jasmin d'aucune espèce; on ne voit autour de la ville que quelques citroniers. On y voit plusieurs belles maisons, suivant la mode du pays; celles des principaux officiers sont à deux étages, et elles ont des toits en terrasse: construction qui paraît fort singulière, dans un pays où tous les toits sont en forme de cône.

Tous les environs de Sennaar sont couverts de millet, qui est la principale nourriture des habitans. On y recueille aussi du froment et du riz. Le sel qu'on consomme dans ce pays, se tire du sein de la terre. Dans cette immense plaine, sont de grandes fosses, pour y serrer du grain, quand il est bon marché. Lorsque ces fosses sont pleines, on les recouvre bien exactement avec de l'argille; dès que le grain renchérit, on les ouvre.

Il n'y a pas de campagne plus agréable que celle de Sennaar, à la fin d'août et au commencement de septembre; tout le reste du tems, elle paraît nue, stérile, désolée, privée des moindres traces de végétation.

La manière dont on s'habille à Sennaar, est fort simple: l'on porte une longue chemise de toile bleue de coton de Surate; les hommes ont quelquefois une ceinture. L'un et l'autre sexe marche pieds nuds dans les

maisons, même les gens de la première distinction; quand ils sortent dans le beau tems, ils portent des sandales et des espèces de patins de cuir, ornés de coquillages, d'une manière très-élégante. Nubie.

Dans le moment de la plus grande chaleur, les habitans de Sennaar se font jetter plusieurs seaux d'eau sur le corps. Les hommes, aussi-bien que les femmes, s'oignent, au moins une fois par jour, avec de la graisse de chameau, mêlée avec de la civette. Ils couchent sur un cuir de bœuf, bien tanné, bien adouci par le frottement continuelle de cette graisse, et en même tems très-frais; mais qui leur communique une odeur que le soin avec lequel ils se lavent, ne leur ôte pas. La viande des chameaux est celle qu'on trouve communément au marché. Leurs bœufs sont sans contredit les plus gras, les plus gros et les plus beaux du monde entier.

Le commerce de Sennaar n'est pas considérable: il n'y a point de manufacture, et le principal objet de la consommation; est la toile de coton bleue de Surate. Jadis les chemins étaient libres; des caravanes de marchands voyageaient en sûreté; et on portait, de Jidda à Sennaar, une immense quantité de marchandises des Indes, qui étaient ensuite

dispersées parmi les nations nègres; mais ce commerce est presque totalement perdu, ainsi que celui de la poudre d'or et d'ivoire: cependant l'or de Sennaar conserve encore la réputation d'être le plus pur, le plus beau de l'Afrique; et on le porte à Moka, d'où il passe et reste dans l'Inde.

Nubie.

Il plut beaucoup le 5 et le 6 août, et le Nil avait charrié une grande quantité de maisons venant du côté du midi. Il était curieux de voir alors, au milieu de ce fleuve impétueux, une multitude d'hommes, qui, nageant de tous côtés et rompant la rapidité du courant, revenaient à terre, avec les pièces de bois qu'ils avaient attrapées.

La pluie m'empêcha de sortir pendant deux jours. Je me proposais d'aller à Aira voir le sheik Adelan. Le 7, je prirai Hagi-Belal d'aller au palais et de m'obtenir une audience du roi. Je n'étais plus en sûreté dans la capitale. En vain Belal me représenta le péril auquel je m'exposais; je résolus, à tout événement, de quitter Sennaar. J'avais souvent triomphé du danger en le bravant. Je ne vis point le roi ce jour-là; il me fit dire qu'il était en affaire.

Cependant je voulus savoir d'Hagi-Belal, quels fonds il pourrait me fournir, pour acheter les choses nécessaires pour mon voyage.

Je lui montrai la lettre d'Ibraïme, courtier des Anglais à Jidda, lettre dont il avait déjà reçu une copie; et je lui dis que j'avais besoin de deux cents sequins au moins, pour me procurer des chameaux, des provisions, et de quoi faire des présens aux grands, qui me faciliteraient ma route dans l'*Atbara*. Jamais on ne fut plus dans l'étonnement: Hagi-Belal leva les mains au ciel, en répétant au moins vingt fois, deux cents sequins. Il me demande ensuite si je croyais que l'argent se trouvait sur les arbres à Sennaar; et il finit par dire que tout ce qu'il pouvait faire, était de me donner vingt ducats, dont il serait obligé d'emprunter une partie à ses amis. J'insistai avec beaucoup de véhémence, en lui peignant la position où il me laissait. La force de mes argumens fit impression sur lui; il m'offrit alors de m'avancer cinquante sequins; un de mes amis s'offrit à lui en prêter cinquante de plus, et je me déterminai à vendre à Hagi-Belal de la chaîne d'or que j'avais reçue du roi d'Abyssinie. Nubie.

Le 5 septembre, nous fûmes enfin prêts à quitter la capitale de la Nubie, contrée inhospitalière, et où chaque jour accrût nos inquiétudes et nos dangers. Le soir, je reçus un message du roi, qui m'ordonnait de me rendre sur-le-champ au palais: j'obéis; mais je

Nubie.

me fis suivre par deux de mes gens. Je trouvai le monarque assis dans une petite chambre basse, très-propre, et ornée de rideaux d'un goût très-élégant. Il fumait avec une de ces longues pipes persanes, dont la fumée passe dans l'eau ; il était seul ; il me donna sa main à baiser comme à l'ordinaire ; et après un moment de silence, pendant lequel j'étais debout, un esclave me présenta un petit tabouret, qu'il plaça vis-à-vis du roi. Je m'assis. — J'ai appris, me dit le roi, que vous deviez aller voir Adelan. — Je répondis qu'oui. — Vous a-t-il fait demander ? — Non, repris-je ; mais, comme j'ai besoin de retourner en Égypte, je veux le prier de me donner une réponse aux lettres que je lui ai portées du Caire. — Il me dit alors qu'Ali-Bey qui avait écrit ces lettres, était mort. Il me demanda si je connaissais Mahomet-Abou-Dahab, son successeur ?—Assurement, lui dis-je, je le connais, lui, et tous les autres membres du gouvernement du Caire ; ils m'ont toujours bien traité, et ils respectent ma nation.

Le roi reprit alors : — Vous n'êtes pas si gai que vous l'étiez à votre arrivée ? — C'est que je n'ai pas beaucoup de raison de l'être, répliquai-je. Notre conversation prit alors une tournure très-sérieuse et très-laconique ; mais

le prince parut n'avoir pas entendu le sens de ce que je venais de lui répondre. Adelan, me dit-il, a envoyé chercher aujourd'hui, par des soldats, mon esclave Mahomet, ainsi que deux ou trois de ses camarades qui, s'étant enivrés, ont fait quelques folies à la porte de votre maison. Je vous charge, quand vous le verrez de lui demander la grace de Mahomet: vous seriez vous-même très-blâmable, si vous ne faisiez pas cette démarche. Je lui fis une révérence: je sortis; et je m'en allai chez moi, plus déterminé que jamais à suivre le parti que j'avais pris. Je venais d'obtenir du roi une sauve-garde involontaire, pour me rendre jusqu'au camp d'Adelan: c'est-à-dire que j'étais sûr que, dans l'espoir que j'obtiendrais le pardon de Mahomet, on ne dresserait point d'embûche sur mon chemin. Je me hâtai de profiter du moment; nous chargeâmes nos chameaux, et nous les expédiâmes la nuit, pour aller nous attendre à trois ou quatre milles de Sennaar.

Nubie.

CHAPITRE XIV.

Route de Sennaar à Chendi. — M. Bruce est accueilli par Sittina. — Conversation avec cette Princesse. — Entrée dans le Désert. — Colonnes de sable mouvant. — Simoon.

Nubie.

AVANT mon départ de Sennaar, j'avais engagé un fakir attaché au service d'Adelan, d'écrire très-secrètement à son maître, pour l'instruire des craintes que la conduite du roi m'inspirait, et pour le prévenir que je me rendrais droit à *Herbagi*, où j'espérais qu'il voudrait bien me recommander au *Wed-Ageeb*, prince des Arabes.

Le 8 septembre, nous partîmes du petit village de *Soliman*, et nous nous arrêtâmes fort tard près le tombeau d'un saint. Le 12, nous nous remîmes en route dans une plaine immense, totalement dépourvue de bois, mais couverte de dora ou millet. Après avoir fait cinq milles, nous revîmes le Nil; ce fleuve serpente là majestueusement; ses bords sont très-bas, et couverts d'acacias qui étaient alors

en fleur. Les endroits où il y a le plus d'arbres, étaient remplis d'antelopes; des multitudes de grues, de cigognes et de diverses autres espèces d'oiseaux étaient répandues dans la plaine, par-tout tapissée d'une verdure qui, quoique foulée sans cesse par de nombreux troupeaux, semblait n'en avoir ni moins de magnificence, ni moins de vigueur. Nubie.

Après avoir marché pendant deux jours, nous arrivâmes à Herbagi, village grand et agréable, situé dans un terrain sec et graveleux, et la résidence du *Wed-Ageed*, prince héréditaire des Arabes.

Dès que je fus arrivé à Herbagi, j'allai voir ce prince; il était logé dans une jolie maison. Il me parut un homme doux et honnête, âgé d'une trentaine d'années; il avait une barbe noire, longue et touffue, avec des moustaches: ses yeux étaient grands et noirs; mais son visage long et mince semblait annoncer une faible constitution. Ce prince n'avait jamais vu aucun Européen; et il témoigna beaucoup de surprise en considérant la couleur de mon teint. Il me fit beaucoup de questions sur Sennaar, et me parla avec mépris du roi, et d'Adelan avec respect. Il me dit qu'un esclave de ce sheik venait d'arriver du camp, et lui avait porté une lettre et un

Nubie.

message qui me concernaient ; et il m'exhorta à prendre courage. J'offris à Wed-Ageeb un petit présent d'une très-belle mousseline.

Le 18, à sept heures du matin, nous quittâmes Herbagi, après que j'eus écrit à Adelan pour le remercier. Rien au monde n'est plus beau que la campagne que nous traversâmes ce jour-là. Nous rencontrâmes une caravane qui venait d'Égypte, et qui nous apprit qu'Ali-Bey était déposé, et remplacé par *Mahomet-Abou-Dahab*.

Le 20, nous traversâmes une campagne sabloneuse, et stérile, où l'on commence à appercevoir les effets du défaut de pluie. Les gens du pays étaient misérablement occupés à ramasser dans les champs des graines d'herbe pour se nourrir. Nous nous éloignâmes, et, après avoir fait près de trois milles, nous vînmes au passage du Nil. Là, pour faire passer les chameaux, on leur met une corde sous le ventre et un licou à la tête ; deux hommes soutiennent la corde de derrière, tandis qu'un troisième prend le licou en avant: et alors, les chameaux en nageant entraînent le bateau de passage. Ces animaux si utiles souffrent beaucoup dans ces occasions; ils périssent quelquefois : les bateliers sont alors fort contens, parce qu'ils man-

gent l'animal noyé. Nous passâmes sans accident.

Nubie.

Le 22, nous arrivâmes à *Halfaia*, grande ville bâtie d'argile ; mais très-belle et très-agréable. Elle est environnée de palmiers, mais qui ne produisent point de dattes. Le peuple se nourrit de chats, de crocodiles, d'yppopotames qui y sont très-communs.

Le 29, nous marchâmes toute la journée dans des bois fort agréables et remplis d'oiseaux parés des couleurs les plus brillantes, mais dont aucun ne nous fit entendre le moindre chant. Le soir nous nous trouvâmes sur les bords de l'Abiad, plus considérable que le Nil dans lequel il se jette. l'Abiad est très-profond ; il n'a presque point de pente ; il coule lentement, et ses eaux ne diminuent jamais, parce qu'il prend sa source dans une latitude où il pleut toute l'année; au lieu que le Nil supporte six mois de sec qui le font décroître.

Le premier octobre, nous partîmes du village appelé Gerri : nous observâmes les montagnes d'*Acaba*, se prolongeant de l'est à l'ouest, et ses deux extrémités se courbant comme un arc et formant un véritable amphithéâtre.

Le lendemain, nous traversâmes des bois et

Nubie.

des déserts, sans eau et sans village. Nous nous reposâmes sur le bord du Nil, qui, bientôt s'éloigna de nous. Un mille plus loin, le terrain sabloneux sur lequel nous marchions fut remplacé par de grands carrés de marbre de couleur pourpre, de marbre mêlé de rouge, de blanc et d'albâtre. Il semble que c'est-là où commencent ces immenses carrières de marbre, qui se prolongent dans la Haute-Égypte : là, il n'y a point de ces pluies régulières sur lesquelles on puisse compter pour les travaux de l'agriculture ; il n'y tombe que quelques fortes ondées, quand le soleil est au zénith et qu'il s'avance du tropique du cancer vers la ligne. L'herbe croît alors avec vigueur dans tous les endroits qu'arrosent ces ondées accidentelles ; mais tout le reste du pays demeure aussi sec que si le feu y avait passé.

C'est à Halfaia et à Gerri qu'on commence à trouver cette noble race de chevaux, si justement célèbre par toute la terre. Ils semblent être d'une espèce tout-à-fait différente des chevaux arabes qu'on voit dans les plaines de l'Arabie déserte. Si la beauté, la régularité parfaite des formes, la grandeur, la force, l'agilité, la souplesse des mouvemens, la facilité à supporter la fatigue, la docilité et l'attachement à son maître doivent constituer

le mérite d'un cheval ; le nubien est sans comparaison celui qui l'emporte sur tous les autres. Le plus beau que j'aie vu, était celui que montait le sheik *Adelan ;* le cheval n'avait pas tout-à-fait quatre ans, et il avait seize paumes de haut : ce cheval était accoutumé à s'agenouiller pour laisser monter son maître, comme pour le laisser descendre tout armé. Nubie.

Le 2 octobre, nous reprîmes notre route ; et, à six heures du soir nous arrivâmes dans un grand village appartenant à un fakir très-respecté dans le gouvernement de Chendi. Nous vîmes dans la plaine beaucoup de gens occupés à fouiller des trous pour en tirer de la terre, et la faire bouillir dans des grands pots d'argile : c'est de cette manière qu'ils se procurent cette grande quantité de sel qu'on porte à Sennaar.

Le 3, à cinq heures du matin, nous continuâmes à suivre le cours du Nil à un quart de lieue de distance. Toute la campagne, sur les deux rives, est pittoresque, agréable, parée d'une brillante verdure, et semée de jolies maisons. Le lieu où nous fîmes halte s'appelle *Maia :* nous en partîmes à trois heures de l'après-midi ; et, après avoir marché trois milles, nous nous arrêtâmes à Fakari. Nous n'avions plus que cinq milles à faire pour nous

Nubie.

rendre à Chendi, où nous arrivâmes le lendemain 4 octobre, à huit heures du matin.

Chendi est un grand village et le chef-lieu du district de même nom, dont le gouvernement appartient à une femme qu'on appelle *Sittina*, c'est-à-dire, la maîtresse ou la dame. Elle est sœur du Wed-Ageeb : Sittina est veuve, et a un fils unique destiné à lui succéder dans le gouvernement de Chendi. C'était autrefois une ville très-fréquentée : les caravanes de Sennaar, d'Égypte, s'y rendent encore.

Chendi a environ deux cent cinquante maisons qui ne sont point contiguës. A notre arrivée à Chendi, nous trouvâmes tout le monde dans l'inquiétude : la planète de Vénus restait visible toute la journée, et semblait défier l'éclat même du soleil dont elle était fort près. Quoique la même chose se renouvelle tous les quatre ans, on accourut en foule autour de moi pour me demander ce que signifiait un tel phénomène; et, quand on vit mes télescopes et mon quart de cercle, on crut fermement que l'étoile était devenue visible par l'effet de mes instrumens, et pour mon utilité particulière.

Le peuple est par-tout le même; et il voit dans tout quelque signe funeste. Les uns disaient qu'on aurait peu de pluie, et une mau-

vaise récolte l'année suivante : d'autres enfin me menaçaient moi-même, comme étant le principal auteur de ces désastres. Nubie.

Sans paraître chercher à les désabuser de l'idée qu'ils avaient de ma puissance, je fis en sorte d'insinuer que le phénomène était un signe favorable, un avant-coureur de l'abondance, de la paix et du bonheur. Alors toutes les clameurs tournèrent à mon avantage.

Le 12 octobre, j'allai rendre visite à Sittina, qui me reçut derrière un écran, de sorte qu'il me fut impossible de l'apercevoir. J'observai cependant qu'il y avait dans cet écran des ouvertures, de manière qu'elle pouvait me voir tout à son aise. Elle s'exprima avec beaucoup de politesse : elle me parla beaucoup des termes où Adelan en était avec le roi; et elle parut très-étonnée qu'un homme blanc osât se hasarder dans un pays aussi éloigné de l'Europe, et aussi mal gouverné. — Permettez-moi, lui dis-je, madame, de me plaindre! — De quoi vous plaignez-vous donc, s'écria-t-elle? — Eh quoi! madame, repris-je, vous me dites que je suis un homme blanc, ce qui prouve que vous me voyez, sans me laisser jouir du même avantage. Les reines de Sennaar ne m'ont pas traité avec la même rigueur; J'ai pu les voir tout à mon aise, sans

Nubie.

avoir besoin de les importuner. — A ces mots, Sittina laissa échapper de grands éclats de rire; après quoi, elle me demanda quelque drogue pour faire croître ses cheveux, ou du moins pour les empêcher de tomber: elle me pria de revenir le lendemain, parce que son fils serait de retour et qu'il désirait beaucoup de me voir. Je me retirai, et Sittina nous envoya des provisions en abondance.

Le 13 au soir, j'allai voir Sittina: quand j'entrai chez elle, une négresse esclave me prit par la main et me plaça dans un passage. A peine y ai-je resté quelques minutes, que j'entendis une porte s'ouvrir, et Sittina parut magnifiquement habillée, portant sur le haut de sa tête un bonnet d'or massif, autour duquel pendaient quelques sequins. Elle avait le cou paré de coliers et de chaînes de même métal: ses cheveux formaient dix ou douze tresses différentes; une mousseline ordinaire l'enveloppait négligemment; mais derrière ses épaules était attachée une large écharpe de satin pourpre, qui, sans couvrir son sein ni ses épaules, venait se renouer par devant avec une grace singulière: elle portait des brasselets d'or d'un demi-pouce d'épaisseur au moins; et au bas de la jambe, elle avait aussi des anneaux d'or. Elle s'arrêta au milieu du corridor,

ridor, et me dit d'un air grave, en arabe, — Comment vous portez-vous? — Je crus que c'était une occasion favorable pour lui baiser la main. Souffrez, lui dis-je, madame, que j'ose vous dire un mot en qualité de médecin? Elle me fit une inclination de tête, et me répondit : entrez, et je vous écouterai. L'esclave revint alors me prendre par la main, et me conduisit dans un apartement où était l'écran que j'avais vu la veille, et derrière lequel vint se placer Sittina qui était entrée par une autre porte. Cette princesse avait à peine quarante ans ; sa taille était au-dessus de la médiocre : elle avait le visage joufflu, la bouche grande, les lèvres très-rouges, les plus belles dents et les plus beaux yeux que j'aie vus de ma vie : mais elle s'était faite, avec de l'antimoine, au bout du nez et entre les yeux et les sourcils, une marque carrée de la grandeur des mouches, et une autre marque plus longue au milieu du nez; et enfin une autre sous le menton. Nubie.

Quand elle fut derrière son écran, elle me dit : — Eh bien! qu'avez-vous à me dire comme médecin? — C'est, madame, relativement à ce que vous m'avez dit hier vous-même. Ce pesant bonnet qui charge vos cheveux, contribue beaucoup à les faire tomber. — Je le

Nubie.

crois ; mais j'y suis tellement accoutumée, que, si je le quittais, je m'enrhumerais. — Les femmes vous permettent-elles, dans votre pays de leur baiser la main? — J'entend ce que vous voulez me dire : oh! oui, même les reines ; c'est une faveur qu'elles accordent au rang, au mérite, à une conduite honorable. — Mais savez-vous que vous êtes le seul homme qui m'ayez baisé la main? — Il ne m'était pas possible de le savoir ; mais je n'ai eu nulle intention de vous manquer de respect. — Vous ne m'avez pas offensée : mais je voudrais bien que mon fils *Idris* vînt vous voir ; c'est par rapport à lui seul que je me suis parée aujourd'hui. — J'espère, madame, que, quand je le verrai, il voudra bien trouver quelque moyen de me faire conduire en sûrete jusqu'à *Barbar*, sur la route de l'Égypte. — En sûreté! que Dieu ait pitié de vous! Vous vous exposez bien imprudemment dans ces chemins; il ne faut pas que vous partiez sans guide, je ne le souffrirai pas : mais pendant que vous resterez à Chendi, venez ici tous les jours. Je pris alors congé de Sittina ; et j'appris bientôt qu'on ne trouvait pas un seul hybeet pour me guider. Les hybeets sont très-considérés dans le pays : ce sont des hommes qui se chargent de conduire les

caravanes qui traversent le désert, dans toutes les directions ; ils connaissent parfaitement la situation et la qualité de toutes les eaux qu'on peut trouver en chemin ; ils savent la distance des puits, s'ils sont occupés par quelque campement ennemi ; et, dans ce cas, ils indiquent le moyen de l'éviter. Nubie.

Un jour que j'étais assis dans ma tente, occupé à réfléchir sur la triste position où je me trouvais, un Arabe, qui ne portait pour tout vêtement qu'un morceau de toile de coton autour des reins, vint m'offrir de me conduire à Barbar, et delà en Égypte. Il me dit qu'il avait sa maison à *Daroo*, sur le bord du Nil, à environ vingt milles au-delà de Syené : enfin, après avoir causé plusieurs fois avec *Idris*, (car c'est ainsi que se nommait cet Arabe) je compris qu'il jouissait de quelque considération dans son pays ; et nous fîmes notre marché.

Je me préparai à partir de Chendi : mais j'allai d'abord voir la généreuse Sittina. Elle avait fait venir Idris en sa présence, pour lui donner des instructions, et le menacer de sa colère en cas qu'il se comporta mal. Elle me donna une lettre pour le sheik d'une des tribus des Arabes, vivant sur les rives du *Tacassé*, non loin de *Magiran*. Cette lettre avait

Nubie.

été écrite par le fils de Sittina; parce qu'il n'était pas d'usage, me dit-elle, qu'elle écrivît elle-même. Je la suppliai de me permettre de lui témoigner ma reconnaissance en lui baisant encore la main, ce qu'elle m'accorda de la manière la plus gracieuse, en riant beaucoup et disant : — Vraiment, vous êtes un singulier homme! Si mon fils Idris voyait cela, il croirait que je suis folle.

Nous partîmes de Chendi dans la soirée du 20 octobre, et nous allâmes camper à deux milles de la ville, et à un mille des bords du Nil. Le lendemain, après avoir fait dix milles, nous nous reposâmes sous des arbres, pour laisser paître nos chameaux.

C'est-là que commence une île de plusieurs milles de long, située au milieu du Nil, et couverte de villages, d'arbre et de champs de blé. Elle s'appelle *Curgos* : vis-à-vis, s'élève la montagne de *Gibaïni*, où étaient les premières ruines d'architecture antique que j'eusse vue depuis mon départ d'Axum. Nous y vîmes plusieurs piedestaux brisés, et quelques tronçons d'obélisques dont les hiéroglyphes étaient presque totalemett effacés. Les Arabes nous dirent que ces ruines étaient très-étendues, qu'on avait trouvé dans la

terre plusieurs statues d'hommes et d'animaux, faites de pierre noire. Nubie.

Nous reprîmes notre route le 21 octobre: le 22, nous trouvâmes *Demar*, ville appartenant à un fakir, qui est un saint de la première conséquence dans sa tribu. Les habitans s'immaginent que ce fakir opère des miracles, et qu'il peut à son gré rendre les gens boiteux, aveugles, fous. Aussi, le craignent-ils tellement, que les caravanes passent en sûreté devant ce réceptacle de voleurs.

Nous en partîmes le 25 : et à neuf heures nous nous trouvâmes sur les bords du Tacassé : la vue de ce fleuve me rappela une foule d'idées agréables; mais cependant la plus douce de toutes ces idées était de songer que je m'éloignais de l'Abyssinie, et que je me rapprochais de mon pays. Quoique les bateaux de passage fussent très-petits et les bateliers très-brutaux, la sainteté prétendue de notre caractère, et la libéralité avec laquelle nous les payâmes, furent cause qu'ils nous passèrent sans accident.

Le 26, nous continuâmes à faire route dans un terrain sabloneux, à travers un bois d'acacia, et nous vînmes à *Gooz*, village très-petit, mais qui est pourtant le chef-lieu où la

Nubie.

capitale du Barbar. Notre hybeet Idris éprouva là un accident; il fut arrêté pour dette et conduit en prison. Je payai ses dettes et le reconciliai avec ses créanciers.

Nous partîmes le 9 novembre de Gooz, pour nous rendre à l'endroit où l'on prend de l'eau. Nous remplîmes quatre grandes outres de cuir, qui pouvaient ensemble contenir environ un muid et demi d'eau.

Tandis qu'on chargeait nos chameaux, je me baignai une demi-heure dans le Nil, avec un extrême plaisir; et je pris congé de ce fleuve ami, dans l'incertitude de ne plus le revoir.

Le 11, à sept heures du matin, nous partîmes d'Howecla, continuant à suivre la même direction. Tout ce jour-là, ainsi que le jour qui le suivit, nous marchâmes sur un sol pierreux, où il n'y avait pas un seul brin d'herbe, ni un seul arbre. De grands morceaux d'agathe, de jaspe et de très-beau marbre sont répandus de nos côtés sur ce sol. Ce fut là, que, par un défaut de précaution, commencèrent nos infortunes. Nos souliers, que nous avions négligé de faire racommoder, ne pouvaient absolument plus nous servir.

Le 14, à sept heures du matin, nous mar-

châmes droit au nord : nous fîmes ce jour-là vingt-un milles. Nous fûmes tout à-la-fois surpris et épouvantés par un des spectacles les plus magnifiques qui pussent frapper nos yeux. Nous vîmes à l'ouest et au nord-ouest, et à différentes distances, s'élever du sein de cet immense désert un grand nombre d'énormes colones de sable; mais ensuite elles s'éloignèrent au point que nous pouvions à peine les apercevoir; elles s'élevaient à une si grande hauteur, qu'elles se perdaient dans les nuages; souvent elles se brisaient très-haut, et ce volume immense de sable se dispersait dans les airs; quelquefois c'était dans le milieu qu'elles étaient rompues; et le bruit qu'elles faisaient alors, ressemblait à l'explosion d'un canon. Vers midi, le vent étant au nord, et soufflant tres-fort, les colonnes s'avancèrent rapidement vers nous; et nous en comptâmes onze rangées à environ trois milles. Le diamètre de la plus grande me parut, à cette distance, d'environ dix pieds. Heureusement le vent passa au sud-est, et les colonnes s'éloignèrent; mais elles me laissèrent une impression qu'il m'est impossible de définir. C'était un mélange d'étonnement, de terreur et d'admiration. C'eût été en vain que nous eussions voulu fuir: le cheval le plus vite

Nubie.

Nubie.

n'égale point leur célérité; et la persuasion où j'étais de ne pouvoir leur échapper, me fit rester long-tems immobile à les contempler.

A la vue de ce merveilleux spectacle, Idris se mit à réciter ses prières, ou plutôt ses conjurations; car excepté le nom de Dieu et celui de Mahomet, tous les autres mots qu'il prononçait, semblaient être du grimoire. Cela occasionna une vive altercation entre lui et le Turc Isamël, qui se moquait de ce qu'il ne se servait pas des termes du koran, soutenant avec une grande apparence de raison, qu'il n'y a d'autres charmes pour arrêter ces colonnes mouvantes, que ceux qu'emploient les habitans de l'Arabie déserte.

Nous marchâmes ce jour-là fort lentement, parce que nos pieds étaient très-enflés et nous faisaient beaucoup de mal. Toute notre troupe était singulièrement découragée, et croyait s'enfoncer de plus en plus parmi les colonnes de sable mouvant. Mais avant quatre heures, tous ces énormes enfans de la terre s'évanouirent.

Nous partîmes le 15, à sept heures du matin: nous revîmes, ce jour-là des colonnes de sable mouvant; elles étaient en plus grand nombre, mais moins grandes que celles de la

veille. Au lever du soleil, ces colonnes parurent comme un bois épais, et obscurcirent le ciel; puis, les rayons du soleil pénétrant à travers, leur donnèrent l'air de véritables colonnes de feu. Alors, tous nos compagnons furent au désespoir : les Grecs disaient que c'était sans doute le jour du jugement. Ismaël prétendait que ce ne pouvait être que l'enfer. Je demandai à Idris s'il avait déja vu un pareil spectacle : il me dit qu'oui, qu'il en avait vu fréquemment d'aussi terribles, mais jamais de plus dangereux, parce que la rougeur de l'air semblait nous présager le simoon. Cependant notre tranquillité se rétablit un peu, parce que les colonnes s'étaient presque évanouies le soir; ou du moins elles étaient à l'horison à une très-grande distance. Nubie.

Le 16, nous marchâmes presqu'en droite ligne vers Syené. Nos gens étaient assez en gaité; un d'eux entonna une chanson; mais le Turc Hagi le fit taire, en lui disant gravement, que, quand on chantait en pareille occasion, c'était tenter la providence.

Il était onze heures du matin, quand tout-à-coup Idris nous cria : « jettez-vous à terre; voilà le simoon » Je vis venir un nuage aussi rouge que le pourpre de l'arc-en-ciel : il avait vingt brasses de largeur, et était à

douze pieds au-dessus du sol, il s'avançait avec une extrême rapidité; car à peine eus-je le tems de me tourner pour me jetter à terre, que je sentis la chaleur qui me frappait le visage. Nous restâmes tous la bouche collée sur le sable, comme si nous étions morts, jusqu'à ce qu'Idris nous avertît que nous pouvions nous relever. Le météore que j'avais vu était en effet passé; mais l'air était encore si chaud, que nous courrions risque d'être suffoqués. Je sentis bien que j'en avais respiré une partie; car je fus dès ce moment attaqué d'une espèce d'asthme dont je me ressentis pendant deux ans.

Nubie.

Un découragement général s'était emparé de notre caravane. Un silence morne régnait autour de moi: alors je rassemblai la troupe; je les exhortai à la patience, et j'animai leur courage le mieux qu'il me fut possible. Ils se plaignaient de la soif; je leur fis donner à chacun une pleine calebasse d'eau de plus que la veille; et je leur montrai le sommet noir et pointu du Chyggre, peu éloigné de nous, où nous devions remplir nos girbas, et conséquemment être délivrés de la crainte de périr de soif dans le désert.

Ce vent terrible du simoon cessa enfin de souffler; et il s'éleva alors, du côté du nord,

une brise rafraîchissante, qui soufflait par Rafales, de cinq ou six minutes, et laissait ensuite des intervalles de calme. Enfin, nous parvînmes à Chyggre, où nous nous proposâmes de passer la nuit. Nubie.

Chyggre est une petite vallée étroite, environnée et presque recouverte par des rochers stériles. Il y a dix puits ou citernes : l'eau des sources qui entretiennent ces puits, est très-abondante. Si on creuse un trou à cinq ou six pieds de profondeur, il est aussitôt plein d'eau. Notre premier soin fut d'étancher notre soif; nous donnâmes une double ration à nos chameaux, afin qu'ils pussent boire pour le reste du voyage, si, par hasard, les autres puits que nous étions dans le cas de rencontrer, se trouvaient dépourvus d'eau. Nous nous lavâmes ensuite dans une grande citerne, dont l'eau était très-froide. Tous mes gens parurent ranimés en se rafraîchissant : cependant l'un d'eux mourut une heure après notre arrivée, et un autre le lendemain matin.

Tandis que je faisais quelques observations astronomiques, une très-grosse anteloppe vint plusieurs fois autour de mon quart de cercle, et s'approcha si fort de moi, qu'elle mordit une toile de coton sur l'aquelle j'étais agenouillé; je me détournai, et l'anteloppe sauta

à trois ou quatre pas de moi ; mais elle y resta à me contempler. Ma première idée fut de la tuer ; mais elle paraissait si attachée à considérer ce que je faisais, que je n'en eus pas le courage.

Nubie.

CHAPITRE XV.

Détresse de la Caravane de M. Bruce dans le Désert. — Elle rencontre des Arabes. — Elle perd des chameaux, et une partie de son bagage. — Arrivée à Syené.

Le 17 novembre, nous quittâmes la vallée et les citernes de Chyggre. Un peu avant onze heures, nous fûmes épouvantés de nouveau par la vue des colonnes de sable, qui étaient en si grand nombre, qu'elles avaient presque l'air d'une armée. Je commençai à m'accoutumer à ce phénomène, parce que je voyais qu'il ne nous avait fait encore aucun mal. Le spectacle imposant et magnifique qu'il nous offrait, semblait compenser les craintes qu'il pouvait nous occasionner. Il en était autrement du simoon. Nous étions tous persuadés que, si le météore rougeâtre que nous avions vu, venait à repasser sur nous, il nous donnerait infailliblement la mort. Nubie.

Nous fîmes halte dans une vaste plaine, bornée par plusieurs petites montagnes de sable,

Nubie.

qui semblaient avoir été élevées très-récemment. Le 18 nous traversâmes une plaine de sable, dépourvue de toute espèce d'arbres et de verdure, et nous nous arrêtâmes dans un bois que nous quittâmes le 19. Dès que nous fûmes arrêtés à Terfowey, nous allumâmes un grand feu, car les nuits étaient extrêmement fraîches. Je m'étais chargé de garder notre bagage, pendant que nos gens remplissaient nos outres.

Quand nous déchargions nos chameaux, nous leur mettions toujours des entraves avec un cadenat bien solide, afin qu'ils ne pussent pas s'égarer la nuit, et qu'on ne nous les volât pas. Tandis que je regardais devant moi, j'entendis les entraves de nos chameaux qui faisaient le même bruit que si quelqu'un les avaient détachés; je tournai aussitôt la tête, et je vis distinctement un homme qui s'éloignait, en se baissant jusqu'à terre.

Au bout d'une minute, le même homme se glissa dans l'ombre derrière les arbres. Comme je faisais sentinelle, j'étais bien armé, et je m'avançai hardiment, en criant: si vous êtes un homme, et que vous ayez besoin de quelques secours, venez auprès du feu, et ne craignez rien; mais, si vous vous approchez encore des chamaux, le monde entier ne vous sauvera pas la vie.

Le neveu d'Idris, le jeune Mahomet, entendant ma voix, accourut; nous allâmes ensemble examiner les chameaux, et nous trouvâmes qu'un anneau avait été cassé; nous distinguâmes aussi sur le sable, l'empreinte des pieds d'un homme. Mahomet fut aussitôt avertir nos autres compagnons, qui furent bientôt rendus auprès de moi. Nubie.

Il n'en fallut pas davantage pour ne pas dormir cette nuit-là: nous la passâmes dans la situation la plus cruelle. Ce désert n'offrait pas un seul habitant, qui put venir au secours des voyageurs. Comme nous ne doutions pas que nos agresseurs ne fussent en grand nombre et montés sur des chameaux, nous nous rangeâmes le long des arbres, avec nos armes qui étaient en bon état, et bien disposés à nous défendre vigoureusement.

Cependant le jour parut, et nous ne vîmes point d'Arabes. Je pris alors Ismaël et les deux Barbarins avec moi. Nous suivîmes les traces imprimées dans le sable; et, marchant jusques derrière la pointe d'un roc, qui semblait fait exprès pour cacher des voleurs, nous y trouvâmes deux vieilles tentes déchirées, et plantées avec des cordes d'herbes.

Les deux Barbarins, étant entrés dans une des deux tentes, y trouvèrent une femme nue.

Nubie.

Ismaël et moi courûmes dans la plus grande, où nous vîmes un homme et une femme également nuds, tremblans de peur, maigres, et n'ayant pas l'air d'habitans de ce monde. Il y avait dans le coin un misérable enfant emmailloté dans des haillons.

Je m'avançai vers l'homme, et le prenant par les cheveux, je le renversai sur le dos. Le malheureux était si épouvanté, qu'à peine eût-il la force de me demander grace; mais la femme ne fut pas aussi timide, et s'empara d'une veille lance qui était au bout de la tente. Ismaël voyant le dessein de cette femme, la renversa d'un coup de crosse de fusil. L'autre femme, qui était la nourrice et la mère du petit enfant, dit, en se tournant vers l'homme: Ne vous avais-je pas dit que vous seriez puni, si vous cherchiez à faire du mal à cet honnête homme; ne vous avais-je pas dit que ceci vous arriverait, si vous assassiniez l'aga?

Quelques-uns de nos gens étaient venus pour voir ce que nous faisions. Nous garrotâmes l'Arabe avec les chaînes des chamaux; tous mes compagnons opinèrent pour le mettre à mort. Il semblait que notre propre conservation, cette première loi de la nature, exigeait un tel acte de rigueur. Le janissaire Hagi-Ismaël était si déterminé à cette exécution, qu'il

qu'il cherchait déjà un coutelas mieux afilé que le sien. Hagi-Ismaël, lui dis-je, il faut attendre un moment, pour voir si ce voleur est aussi un menteur. S'il cherche à me tromper dans les réponses qu'il va faire, vous lui trancherez soudain la tête. Je ne parlais ainsi, que par un principe d'humanité, pour inspirer de la crainte à des gens dont nous n'aurions pas pu autrement arracher la vérité, pour épargner leur sang, et assurer notre conservation. Vous le voyez, dis-je à l'Arabe: répondez-moi avec franchise; et songez que le premier mensonge qui vous échappera, sera votre dernière parole. J'exige que vous me disiez quel est l'honnête homme que votre femme vous reprochait d'avoir assassiné. Il me répondit en tremblant, que c'était un nègre, un aga venant de Chendi-Mahomet Thowash! s'écria Ismaël.—Oui lui-même, répliqua l'Arabe. —Que vouliez-vous faire de mes chameaux la nuit dernière? — Je voulais m'en servir, pour aller, avec ma femme et mon enfant, joindre mes compagnons sur les bords du Nil. — Eh! que serions-nous devenus alors, nous autres? il nous eût fallu mourir ici? — Eh! oui, certainement, répondit-il, vous seriez morts; vous ne vous seriez pas sauvés; puisque vous n'auriez pu aller nulle part. — Ecoutez-moi

Nubie.

Nubie.

bien, lui dis-je : savez-vous s'il doit bientôt passer ici quelque nouveau parti de Bisharéens, ou s'il y en a aux puits qui sont au nord du désert, et quel nombre il peut y en avoir ? Les avez-vous enfin fait avertir ? Il me répondit sur-le-champ : Nous n'avons envoyé nulle part ; il est possible qu'il passe ici quelque parti de Bisharéens ; mais il n'en viendra pas, jusqu'à ce qu'ils aient appris si les pâturages des bords du Nil sont déjà en état de nourrir leurs troupeaux.

Je me levai, et j'appelai Ismaël. Le malheureux Arabe crut qu'il allait mourir : il se tenait à genoux, serrant de ses mains jointes le derrière de son cou.

J'allai du côté où était la femme : Maintenant voici votre tour, lui dis-je. Je lui fis alors les mêmes questions que j'avais faites à son mari ; et elle répondit précisément comme lui. Dès qu'elle vit que je me levai pour m'en aller, elle se mit à pleurer amèrement, et à s'arracher les cheveux, en implorant ma miséricorde ; elle pressa contre son sein son malheureux enfant. — Si vous êtes un Turc, disait-elle, rendez mon enfant esclave ; mais ne le tuez pas : épargnez aussi mon époux.

Je me sentis tellement ému, qu'il me fût impossible de pousser plus loin une scène qui

devenait si tragique. Femme, dis-je à cette Arabe, je ne suis point un Turc; je ne fais point d'esclaves, ni je ne massacre d'enfans: ce sont ces Arabes qui me forcent à ce que je fais ici. Nubie.

Cependant j'appelai à l'écart tous mes compagnons; je leur dis combien il serait horrible d'égorger deux femmes et un enfant à la mamelle. Presque toute la troupe pencha pour qu'on épargnât les femmes et l'enfant; mais personne ne s'opposait à la mort de l'homme.

Puisque vous différez dans vos opinions, leur dis-je, laissez-moi vous faire part de la mienne, car nous n'avons pas un moment à perdre : je suis donc résolu à épargner cet Arabe, et à empêcher, de tout mon pouvoir, qu'aucun de nous lui donne la mort.

Il était aisé de voir que, non la cruauté, mais la crainte de voir leur vie exposée, avait déterminé mes compagnons à sacrifier celle de l'Arabe. Ils me répondirent presque tous, que je pensais bien; mais, dirent-ils ensuite, quel parti prendrons-nous? Je vais vous l'apprendre: vous laisserez ici les femmes et l'enfant avec les femelles de chameaux qui les nourrissent de leur lait; vous attacherez la main droite de l'homme à la main gauche d'un de vous; chacun s'en chargera alter-

Nubie.

nativement, et nous le conduirons ainsi jusqu'en Égypte. Il connaît les déserts et les puits mieux qu'Idris ; s'il se conduit bien, je promets que, le jour que nous arriverons en Égypte, je lui donnerai des vêtemens neufs pour lui et pour ses femmes, avec un bon chameau pour lui seul.

Cette proposition fut généralement applaudie. Nous fîmes venir nos trois prisonniers, et nous leur répétâmes leur sentence : ils parurent très-satisfaits. Je donnai en même temps à la femme qui était nourrice, douze poignées de notre pain de Dora.

Le 20, nous partîmes de Terwey. Notre prisonnier eut la main droite enchaînée à la main gauche d'un des Barbarins. A peine fûmes-nous arrivés dans la plaine, qu'un nuage rouge nous annonça le simoon. Nous tombâmes tous le visage contre terre, et nous sentîmes le vent passer par-dessus nous avec assez de force. Pour comble de malheur, un de nos chameaux mourut de fatigue et de faim. La crainte de périr de faim, nous obligea à couper plusieurs tranches très-minces de la chair du chameau. Nous les suspendîmes la nuit à des arbres ; le lendemain nous en couvrîmes notre bagage, et le soleil les eut bientôt desséchées. Aucune espèce de ver-

mine ne les toucha : car, dans la vaste étendue de ce désert, il n'y a ni ver, ni mouche, ni rien qui ait le soufle de vie. Nubie.

Le 21, nous trouvâmes, pendant une heure, le chemin hérissé de pointes de rochers. Nous vîmes bientôt une immense quantité de colonnes de sable, qui s'élevaient en tournoyant, et obscurcissient la clarté des cieux. Ces colonnes nous offrirent, ce jour-là, un spectacle bien plus magnifique que tout ce que nous avions vu encore. Elles étaient plus grosses que les jours précédens ; le soleil les frappait de manière que les plus rapprochées de nous, semblaient être couvertes d'étoiles d'or.

Un peu avant midi, le vent du nord cessa ; et, pendant une heure de temps, il tomba sur nous une espèce de pluie de sable très-fine.

Le 22, à six heures du matin, nous nous remîmes en route. Nous marchâmes assez bien ce jour-là ; cependant un de nos chameaux mourut sur les quatre heures, presqu'au moment où nous arrivions à *Umharach*.

Nous n'avions plus que cinq chameaux, qui ne semblaient guères capables d'achever le voyage. Si malheureusement ces animaux nous avaient manqué, il n'y aurait eu d'autre parti

Nubie.

à prendre, que de charier chacun ses provisions et son eau. Ces considérations m'engagèrent à jeter toutes les choses pesantes, dont je pouvais me passer, ou qui ne m'étaient pas absolument nécessaires, comme les coquillages, les fossiles, les minéraux, les pétrifications, les doubles étuits de mon quart-de-cercle, de mes télescopes, de ma pendule et de plusieurs autres semblables.

Nous sentions tous une faiblesse, une langueur que nous nous efforcions inutilement de vaincre. Notre prisonnier semblait seul conserver sa force et son courage. Il s'était singulièrement attaché à moi. Avec un morceau de mauvais haillon, qu'il portait autour des reins, il m'avait enveloppé les pieds d'une manière très-adroite, de sorte que cela m'avait beaucoup soulagé pendant le jour; mais la fraîcheur de la nuit me faisait souffrir des douleurs inexprimables. Je proposai à cet Arabe de lui ôter la chaîne qui le tenait attaché nuit et jour par la main droite à un de nos gens; mais il le refusa, en disant: Otez-moi ma chaîne, quand vous chargerez et déchargerai vos chameaux, je ne m'enfuirai pas, parce que, quand bien même vous ne me tireriez pas un coup de fusil, je périrais de faim et de soif dans le désert; mais gardez-

Nubie.

moi avec vous jusqu'à la fin du voyage, comme vous avez commencé, parce que je ne puis pas me mal comporter, et perdre la récompense que vous m'avez promise.

Le 23, nous nous éloignâmes d'Umharack. Nous marchâmes ce jour-là entre des montagnes d'une pierre bleue d'une qualité supérieure; et dans le centre il y avait de fortes veines de jaspes. Nous vîmes aussi d'autres montagnes de marbre de couleur isabelle; et nous vînmes à un grand étang dont l'eau était excellente : nous en remplîmes nos girbas.

A quatre heures, nous abandonnâmes l'étang, et nous continuâmes à faire route dans une vallée sabloneuse. Cette nuit-là, on vint m'avertir que le Turc Ismaël et le Grec Georgis étaient si malades, qu'ils avaient renoncé à continuer le voyage, et de se soumettre à ce qu'ils appelaient leur destinée, c'est-à-dire, à mourir dans le désert. J'eus beaucoup de peine à leur faire perdre cette idée; et je leur promis que le lendemain matin ils monteraient sur un chameau; ce qu'aucun de nous n'avait encore fait.

Nous partîmes le 24, suivant toujours les sinuosités de la vallée sabloneuse. Le 25, sur les dix heures du matin, nous fîmes halte au milieu de quelques acacias, afin de laisser un

Nubie.

peu repaître nos chamaux. Tandis que nous étions assis sur l'herbe, nous vîmes venir à nous une troupe d'Arabes, montés sur des chameaux, et portant chacun derrière lui une charge, ce qui leur donnait l'air d'une caravane. A la première vue, tous mes gens prirent les armes, et se rendirent auprès de moi. Je m'avançai alors, et je criai de toute ma force : — Arrêtez, vous ne pouvez pas passer ici ; si vous avancez un pas de plus, je fais feu.

A ces mots, ils s'arrêterent. Bientôt après ils mirent tous pied à terre ; et l'un d'eux s'étant avancé, la lance à la main, fut reconnu par Idris, qui s'écria : Ils sont *Ababdés*. Je le chargeai d'aller leur dire que j'allais en Égypte ; que j'avais été poursuivi par les Bisharéens ; que je ne me fiais à personne ; que j'avais vingt hommes armés de fusils, et que je ne voulais leur faire aucun mal, pourvu qu'ils passent un à un, après m'avoir remis un des leurs pour ôtage.

Idris alla joindre sans armes l'Abbadé, qui s'était avancé, et ils allèrent ensemble vers la troupe, où ils convinrent des conditions que je venais de spécifier. Deux des principaux de ces Arabes quittèrent alors leurs lances, et vinrent auprès de moi. La salutation de paix,

salam alicum et *alicum salam*, fut donnée et rendue de part et d'autre. Un des Barbarins s'avança en même temps avec une calebasse d'eau et du pain ; parce que l'usage de manger ensemble dans ces contrées, est garant de la foi qu'on vient de donner. Nubie.

Je priai les Ababdés de tenir une lance de manière que la pointe fût tournée vis-à-vis de Syené ; et, avec une aiguille de douze pouces de long, placée dans une boîte de cuivre, je pris avec la plus grande attention la diretion du lieu où j'étais à Syené ; direction que je trouvai nord-nord-ouest. Nos amis les Ababdés continuèrent leur chemin, après nous avoir beaucoup loué de notre civilité, et du soin que nous avions de veiller comme des hommes, suivant leur expression. Nous vîmes là, pour la première fois, un ciel nébuleux, qui m'empêcha de faire aucune observation.

Le 26, à six heures du matin, nous nous mîmes en chemin. L'après-midi, nous jouîmes d'un spectacle qui remplit nos cœurs d'une joie bientôt évanouie. Toute la plaine nous parut couverte d'une riante verdure parsemée de marguerites jaunes. Nous avançâmes aussi vite que pouvaient le faire des gens tout éclopés ; mais que nous fûmes cruellement détrompés, quand nous vîmes que cette verdure

Nubie.

n'était que du séné et de la coloquinte, les plus amères de toutes les plantes, et les moins faites pour servir de nourriture aux hommes et aux animaux.

Il ne nous restait plus de pain que pour un jour : nous avions bien de la viande de chameau desséchée au soleil ; mais l'habitude de ne vivre qu'avec du pain et de l'eau, nous donnait une répugnance invincible pour cette viande. Nos chaameaux n'avaient plus que le souffle. Nous étions sur le point de manquer d'eau. Le Grec Georgis avait perdu entièrement un œil, et ne voyait presque pas de l'autre. J'avais enduré jusqu'alors assez patiemment le mal que j'avais aux pieds ; mais mes blessures étaient devenues insuportables, et je tremblais que la gangrène ne s'y mit. Je sentais que je ne pouvais pas marcher d'avantage ; et je me déterminai à jeter mon quart de cercle, mes télescopes et ma pendule, pour que moi et mes compagnons pussions monter sur les chameaux chacun à son tour.

Le 27, à cinq heures du matin, nous voulûmes faire lever nos chameaux ; mais ce fut en vain. Nous ne pûmes réussir qu'à en faire mettre un seul sur ses jambes ; encore n'y avait-il pas été deux minutes qu'il retomba, et ne put plus se relever. Voyant que nos

chameaux ne pouvaient pas absolument se lever, nous en tuâmes deux, afin que leur viande pût nous servir à défaut de pain ; et nous trouvâmes dans l'estomac de chacun de ces animaux environ seize peintes d'eau, que l'Arabe Bisharéen en retira avec beaucoup d'adresse. Les faibles restes de notre misérable provision de pain noire et d'eau sale qui nous avaient si long-temps soutenu au milieu des sables brûlans, étaient presque entièrement épuisés. Vous restions toujours environnés de ces terribles phénomènes de la nature, que la providence a, par pitié pour le genre humain, caché dans le fond des déserts. La mort, la mort seul était par-tout devant moi. J'étais le seul tourmenté par ces peines secrètes ; mes compagnons ne pouvaient ni les partager, ni les sentir. Nubie.

Le 27, vers les trois heures de l'après midi, nous vîmes deux éperviers, oiseaux très communs en Égypte ; un quart-d'heure après, nous en vîmes un troisième. Je les regardai comme d'un heureux augure, et je ne pus cacher ma joie. Nous marchâmes ce jour-là cinq heures et demie. Nous nous mîmes en marche le 28 ; et bientôt nous entrâmes dans un défilé étroit, entre des montagnes très-escarpées, mais peu élevées. Quoique malade

Nuble.

et accablé de fatigue, je tâchai de gagner une hauteur, afin de pouvoir jeter un coup-d'œil sur la campagne; car les montagnes voisines étaient hautes et pierreuses, et ressemblaient aux montagnes de *Kennouss*, près de syené. J'eus beaucoup de peine à grimper sur le haut d'une colline; et je fus cruellement affecté de ne pas voir le Nil, quoiqu'il fut pourtant bien certain qu'il ne pouvait être éloigné, puisque nous reconnaissions les hautes montagnes qui le contiennent quand il sort de la Nubie. La soirée était fort tranquille; et en m'asseyant et fermant les yeux, afin que rien ne pût me distraire, j'entendis très-distinctement le bruit des eaux, que je jugeai être celles de la cataracte. Je ne doutai nullement que c'était celle du Nil.

Le soleil était déjà bas; et à l'instant que je descendais, je vis un grand nombre d'oiseaux, d'une espèce fort commune en Syrie, où on leur a donné le nom de vaches. Il y en a beaucoup aussi en Égypte sur les bords du Nil. Leur plumage est aussi blanc que du lait; mais ils ont sous la gorge une touffe couleur de chair, dont les plumes sont plus courtes, plus dures que les autres, et ressemblent à des crins. Ce sont des oiseaux de la famille des hérons. La troupe que je vis, volait fort bas,

en ligne directe, et paraissait chercher quelque proie le long du fleuve. Nubie.

Ce n'était point l'heure où des oiseaux s'écartent de leur séjour accoutumé ; et d'ailleurs, ceux de cette espèce ne vont jamais fort loin.

Il était déjà nuit quand je retournai vers mes compagnons, qui étaient en peine de moi, et tâchaient de suivre la trace de mes pas. Je leur fis part de ce que je venais de voir et d'entendre ; et Idris me confirma dans mon opinion. Un cri de joie suivit mon rapport. Chrétiens, Maures, Turcs, tous fondirent en larmes, tous s'embrassèrent les uns les autres, rendant grâce à Dieu de leur délivrance. Ils m'exprimaient en même temps leur reconnaissance pour les attentions continuelles que j'avais eues pour eux durant ce pénible voyage, en me saluant par le nom d'*Abou-Ferège*, c'est-à-dire, père de la prévoyance, seule récompense qu'il était en leur pouvoir de me donner.

Le 29, à sept heures du matin, nous partîmes, remplis d'espérance : vers les neuf heures, nous découvrîmes les palmiers d'Assouam ; et un quart d'heure après, nous arrivâmes dans un bosquet de ces arbres, au nord de la ville.

CHAPITRE XVI.

M. Bruce est favorablement accueilli à Syené. — Il arrive au Caire. — Entrevue avec le Bey. — Il arrive à Marseille.

Nubie.

Mes compagnons accoururent tous vers le Nil pour étancher leur soif. Ils avaient eu cependant en route deux ou trois exemples terribles du danger qu'il y a de boire trop d'eau. Hagi-Ismaël entra dans la ville pour chercher quelqu'un qui voulût lui donner à manger. Il n'eut pas besoin d'aller loin. Son turban vert, et ses haillons frappèrent les regards de quelques janissaires. L'un d'entr'eux lui demanda ce qu'il faisait dans cet état, et d'où il venait. Ismaël répondit qu'il était janissaire du Caire; qu'il arrivait de l'enfer, où il n'y avait pas un seul diable, mais plusieurs milliers; qu'il venait d'un pays de Kafts, se disant Musulmans; qu'il avait traversé un désert où la terre était de feu et le vent une flamme, et où il avait sans cesse couru risque de périr de faim et de soif.

Le soldat, qui l'entendait parler d'une manière si étrange, le pria de le suivre chez l'aga. C'était précisément ce qu'Ismaël demandait : il demanda seulement le temps d'avertir ses compagnons. — Vous avez des compagnons, dit le soldat? — Des compagnons, s'écria Ismaël ! Et comment diable pouvez-vous croire que j'ai fait seul un pareille voyage? — Suivez mes camarades, lui répondit l'autre ; et moi je vais parler aux vôtres; dites-moi seulement où je pourrai les trouver ? Allez jusques sous les palmiers, dit Ismaël, vous y trouverez l'homme de la plus haute taille que vous ayez jamais vu de votre vie, plus dépénaillé et plus poudreux que moi. Appelez-le Yagoubé; et priez-le de venir avec vous chez l'aga. Nubie.

Le janissaire me trouva au pied d'un palmier. J'étais plongé dans une espèce de stupeur, d'insensibilité que je ne puis d'écrire, et qui m'ôtait presque la faculté de parler. Je fus retiré de cet engourdissement par l'arrivée du soldat, qui cria du plus loin qu'il nous vît: — Rendez-vous au château, chez l'aga, tous tant que vous êtes, et le plus vite que vous pourrez. Le Turc est allé devant. — Si nous pouvons nous y rendre, lui dis-je, ce ne sera pas très-vite. Je vis que le soldat paraissait extrêmement étonné, en contemplant le dé-

Nubie.

labrement de mon habit, et mon air de souffrance. — Nous avons dans la ville; me dit-il, des personnes qui vous assisteront; et si vous ne pouvez pas marcher, l'aga va vous envoyer une mule.

Tandis que nous marchions vers le château, tous les habitans de Syené accouraient sur notre passage, et ne pouvaient se lasser de contempler une troupe aussi étrange que la nôtre. L'aga fut immobile d'étonnement, en nous voyant entrer chez lui. Je remarquai qu'il ne savait pas trop s'il devait me dire de m'asseoir ou non; de sorte que je le tirai de son embaras, en lui disant moi-même, dès que je l'eus salué : Seigneur, excusez-moi, il faut que je m'asseye. Il me fit une révérence honnête, et il me dit avec douceur : — Êtes-vous Turc? êtes-vous Musulman? Je ne suis point Turc, lui répondis-je, je ne suis point Musulman; je suis Anglais. J'ai un firman du grand-seigneur, adressé à tous les sujets de l'empire ottoman. J'ai aussi particulièrement pour vous des lettres de la régence du Caire, et de la Porte des janissaires.

Dès que je fis mention du grand-seigneur, l'aga se leva, et me dit très-poliment : Où sont vos lettres et votre firman? Helas! j'ignore où cela peut être à présent. Nos chameaux sont

sont morts : nous avons tout laissé derrière nous pour tenter un dernier effort et faire ensorte de sauver notre vie. Quand je me serai reposé deux jours, la première grace que j'aurai à vous demander, sera de me procurer des chameaux pour aller chercher mes lettres et mon bagage. — Dieu me préserve de vous laisser faire une chose aussi imprudente. Vous êtes arrivé ici par une suite de miracles, et vous voulez encore tenter la providence en retournant sur vos pas ? Je ne doute pas de tout ce que vos lettres contiennent ; et vous n'aurez pas besoin d'un firman pour vous rendre d'ici au Caire. Allez en paix, mangez et dormez. Nubie.

Ainsi finit ma première entrevue avec l'aga, qui nous mit en possession d'une maison fort commode. A peine fûmes-nous logés, que l'aga nous envoya cinquante pains d'excellent froment, et plusieurs plats de viande. A la seule odeur de ces mets, le cœur me manqua, et je tombai évanoui sur le plancher. Revenu à moi, j'essayai plusieurs fois de vaincre ma répugnance, mais inutilement ; et je demeurai deux jours sans pouvoir avaler autre chose que du pain et du café.

Je passai cinq à six jours sans correspondre avec l'aga que par messages ; mais il apprit

Nubie.

bientôt toutes mes aventures par le domestique que j'envoyais en commission chez lui. Je me rendis enfin au château, et je priai l'aga de me faire fournir six ou huit chameaux pour monter mes gens, et charrier mes effets de *Saffieha* à Syené. Il commença par se révolter de ma proposition, et ne voulut point y accéder. Il dit que c'était tenter Dieu; et il m'assura que je serais exterminé par les mêmes Arabes qui avaient massacré *Mahomet-Towash*. Tout cela pouvait être probable; mais ne suffisait pas pour me convertir. J'insinuai à l'aga que le genre-humain était intéressé au recouvrement de mes papiers, et que je ne laisserais point sans récompense tout ce qu'il voudrait bien faire pour moi. Mes instances le déterminèrent enfin à m'accorder ce que je demandais.

La nuit suivante, nous profitâmes de l'obscurité de la nuit, et nous partîmes du château, tous montés sur des dromadaires. Les portes de la ville furent ouvertes et refermées incontinent; car l'aga craignait autant pour nous ses propres gens, que les Bisharéens; et il répétait souvent en forme de proverbe : Tout homme est un ennemi dans le désert. L'aga nous fit accompagner par quatre de ses

palfreniers, tous actifs, forts et de bonne humeur. Nubie.

Vers minuit, Nous entrâmes dans une vallée, où nous nous cachâmes dans l'endroit le plus enfoncé, car il faisait extrêmemet froid. Nous avions de l'eau-de-vie, et nous en bûmes un peu; nous fîmes paître nos animaux, puis nous nous remîmes en marche; et, une demi-heure après, nous nous arrêtâmes encore sous des arbres. Je tremblais que nous n'eussions passé auprès de mon bagage sans l'apercevoir; car il faisait fort obscur, et aucun de nous ne se rappelait précissément dans quel endroit nous avions laissé nos effets. Le jour parut bientôt, et nous trouvâmes l'empreinte de nos pas, aussi bien marquée qu'à l'instant même où nous venions de la faire. Après avoir suivi cette trace pendant une demi-heure, j'eus la satisfaction de revoir mon quart-de-cercle et le reste de mes effets.

Cinq chameaux suffirent pour charrier, tout, quoiqu'ils portassent encore chacun un homme. Nous avions encore trois autres chameaux, que nous montâmes chacun à notre tour. Nous allâmes grand train, en revenant de Safficha à Syené; et quoiqu'il y ait environ quarante milles de chemin, nous rentrâmes dans la ville un peu après quatre heures

Nubie.

et demie, sans qu'il nous fût arrivé le moindre accident, sans même avoir rencontré un seul homme.

A mon retour, je commençai à donner à Idris, notre *hybeet*, sa juste récompence que méritaient ses services et sa fidélité; ensuite je remplis la promesse que j'avais faite à mon prisonnier. On lui choisit un bon chameau, et je lui donnai des vêtemens neufs pour lui et pour ses femmes. Il paraissait tout étonné de voir que, sans aucun détour, sans aucun subterfuge, nous tenions régulièrement notre parole. J'achetai, pour chacun de nous, quelques hardes, et je donnai à Ismaël un turban vert, tout neuf, afin qu'il en imposât à la populace des villages qui bordent le Nil.

J'allai trouver l'aga, afin de me concerter avec lui sur les moyens de continuer ma route. Il témoigna la plus grande joie de me voir. Ceux de ses gens, qui nous avaient accompagnés, lui avaient rendu compte de notre expédition; et il nous loua beaucoup, en présence de ses officiers, sur l'ardeur, le courage et la patience avec lesquels nous supportions les fatigues des voyages.

Ismaël lui avait parlé des arbres et des plantes que j'avais peints : et il me pria instamment de les lui faire voir; aussitôt je chargeai

Michaël d'aller chercher un livre d'arbres et de poissons. Nubie.

Pendant que nous attendions ces livres, il entra un de ces *imans*, espèce de prêtres, qui sont regardés comme les plus instruits du clergé mahométan. Les fanatiques de quelque religion qu'ils soient, ont toujours un caractère de dureté et de hauteur : Turcs ou Chrétiens, ils n'en sont pas plus tolérans pour ceux dont l'opinion est différente de la leur, mais, parmi les Turcs, la grande différence est le turban. Quoique l'iman ne vint chez l'aga que par rapport à moi, il passa à mon côté avec l'air de l'indifférence la plus dédaigneuse. Ses yeux, à demi-fermés, étaient élevés vers le ciel, et pleins de cet orgueil exalté, qu'éprouvait le prophète de la Mecque, quand il tombait du séjour du bonheur. L'iman, au lieu de s'adresser à moi, dit à l'aga : je voudrais bien savoir si ce Kaft a eu quelques nouvelles de Mahomet-Towash dans le désert.

L'aga me pria de répondre; et je vis bien qu'il rougissait pour l'iman. J'ai vu, dis-je, Mahomet-Towash à Chendi, aussi richement vêtu, que lorsqu'il était à la Mecque. J'offris de me joindre à sa troupe; envain Sittina, sœur du prince Wed-Ageeb et mère d'Idris, le pria de me laisser un hybeet bisharéen;

autres personnes, qui étaient présentes, firent entendre aussi quelques exclamations. L'iman garda quelque temps le silence ; mais enfin il dit, en s'adressant à l'Aga : Oui, sans doute, dieu est grand, et fait ce qu'il croit le mieux. Qui aurait jamais pu penser, qu'il abandonnât un serviteur du *Caaba*, tandis qu'il protégeait et faisait arriver heureusement des Kafts comme ceux-là, dont un milier n'est rien, auprès d'un seul cheveu de la tête de Mahomet-Towash. Nubie.

J'étais indigné ; mais je me sentais malade et chagrin ; d'ailleurs je méprisais profondément l'iman, ce qui me détermina à garder le silence. Alors il m'adressa la parole pour la première fois: Je suis bien étonné, dit-il, qu'un Kaft comme vous, un homme qui ne vaut pas la poussière qui s'attache aux pieds d'un Musulman, ose porter un turban blanc, qui n'est permis qu'aux gens savans dans nos lois, et aux vrais croyans. Je ne pus me contenir davantage. — Kaft ! m'écriai-je, eh ! pourquoi m'appelez-vous ainsi ? Vous êtes un Kaft, vous-même ! J'adore Dieu tout comme vous. Les Kafts rendent un culte aux pierres et aux arbres ; ils sont mal élevés ; ils ont un caractère dur comme le vôtre.

Seigneur, dis-je à l'aga, je vous prie de me dire si le grand seigneur, dont le firman

Nubie.

est en vos mains, me traite de Kaft dans ce firman; si Ali-Bey et la porte des janissaires se sont servi, en parlant de moi, de ces expressions injurieuses? S'ils ne l'ont pas fait, pourquoi souffrez-vous qu'on m'insulte en votre présence, et dans la forteresse où vous commandez au nom du grand-seigneur; vous ne devez le permettre, ni comme officier, ni comme Musulman.

Cela est vrai, dit un vieillard, qui, je crois, était le secrétaire de l'aga. Moullah, dit aussitôt l'aga, je ne m'attendais pas à cela de vous; je ne croyais pas que vous fussiez assez insensé, pour demander à un homme, qui vient d'un voyage aussi dangereux que celui-là, pourquoi il porte un turban de telle ou telle couleur. Je n'ai pas besoin de votre indulgence, repris-je, voilà mon firman; j'exige qu'il soit lu dans votre divan, après quoi je me coifferai et je m'habillerai de la couleur que le firman me permet.

Le moullah essaya deux fois de prendre la parole; mais on ne lui permit pas, et Hagi-Ismaël lui dit : — Moullah, vous me faites souvenir de ces perfides voleurs de *Theawa* ils ne portent que des turbans blancs ou verts ils se disent tous Musulmans shérifs, et gens savans comme vous; mais je jure qu'il n'y

eût jamais de plus grands Kafts en enfer : je souhaite que vous ne le soyez pas aussi. — Ami, lui dit ce prêtre, écoutez l'avis que je vous donne : parlez avec plus de respect des gens au-dessus de vous, sans quoi vous courez risque de vous faire arracher la langue. Nubie.

Hagi-Ismaël ne fut jamais doué d'une grande patience : Il était bon et honnête; mais quoiqu'âgé de soixante-dix ans, il s'emportait comme un enfant, d'autant plus même qu'il n'entendait presque pas la langue arabe. Il comprit bien toute la phrase du moullah ; et, courant vers lui avec colère, il lui dit : Payen maudit ! race de chien ! vous osez me menacer ! moi, shérif! moi, dont la barbe est blanchie ! et qui est au-dessus de moi ici ? ce ne serait pas même l'aga, fût-il shérif; et il ne l'est pas; il est officier des janissaires comme moi; il me commande aujourd'hui, et je le commanderai demain. Mais, si ce n'était pas par égard pour lui, je ne vous quitterais pas, que je ne vous eusse fait sauter la tête de dessus les épaules.

Tout était, dans ce moment, dans la plus grande confusion. — Hagi-Ismaël, m'écriai-je, pour l'amour de Dieu, restez tranquille ! Tout le monde parlait, et personne ne pouvait se faire entendre. Le moullah traversa la cham-

Nubie.

bre, et alla s'asseoir de l'autre côté de l'aga, qui lui dit d'un ton sévère : On ne vous a jamais chargé de veiller sur ce qu'Yagoubé devait faire ou ne pas faire à Syené ; c'est moi seul que cela regarde, et je n'ai pas besoin de prendre vos avis. Il est au service d'un roi ; et, si vous osiez l'insulter à Constantinople, il vous en coûterait la vie, avant que le soleil se couchât, quand même vous seriez un homme bien plus considérable que vous n'êtes. Qui vous a appris à appeler Kaft, un homme que vous n'avez jamais vu, et à insulter un janissaire, un shérif, un vieillard enfin, dont des gens, qui valent mieux que vous, s'honorent de baiser la main? Allez-vous-en chez vous, et apprenez à être sage, car vous en avez besoin; ne faites pas du moins, de la forteresse du grand-seigneur, le théâtre de vos folies. — Le moullah sortit aussitôt, très-humilié de cette semonce.

Michaël avait déjà porté les livres où étaient mes dessins; et je commençai par faire voir à l'aga les arbres et les fleurs. Il en parut enchanté, les porta en riant près de son nez, comme s'il avait voulu les sentir. Ces dessins ne pouvaient pas l'offenser, parce qu'ils ne représentaient rien qui avait vie. Je lui montrai ensuite un poisson, et je l'avançai aussi

vers un homme, qui avait une barbe vénérable et une figure très prévenante, et qui regarda le poisson avec beaucoup d'étonnement. L'aga avait donné plusieurs fois le nom de père à ce vieillard. --- Ne soyez pas fâché me dit cet homme, si je vous fais une question ; je ne ressemble point au moullah qui vient de sortir. --- Je satisferai avec plaisir à tout ce que vous me demanderez, lui répliquai-je ; mais à votre tour, ne vous offensez pas de mes réponses. --- Non, non, s'écrièrent deux ou trois autres personnes, Hagi-Soliman est trop sage pour cela. Nubie.

--- Ne croyez-vous pas, me dit Soliman, que ce poisson s'élévera contre vous au jour du jugement ? — Je l'ignore; mais je vous avoue que, si cela était, je serais bien surpris. --- Soyez certain que cela arrivera. --- Eh bien ! cela m'est indifférent. — Ne savez-vous point ce que Dieu vous dira à l'occasion de ce poisson ? voulez-vous que je vous l'apprenne ? --- Vous m'obligerez beaucoup ; car je n'en ai pas la moindre idée. --- Dieu vous demandera : Avez-vous fait ce poisson ? Que répondrez-vous ? --- Oui, je l'ai fait. --- Il vous dira ensuite : Faites-lui une ame. --- Je répondrai : je ne le puis pas. --- Eh bien ! vous dira-t-il, Pourquoi avez-vous fait le corps de

Nubie.

ce poisson, puisque vous n'étiez pas capable de lui créer une ame? Que pourrez-vous répondre alors? — J'ai fait ce corps, parce que vous m'avez donné le talent de le faire; mais je ne lui ai point créé une ame, parce que je n'ai point un pouvoir que vous avez réservé pour vous seul. — Pensez-vous que Dieu se contente de votre réponse? — Certainement, je le pense. Cette réponse est vraie, exacte; et il est impossible d'en faire une plus juste. — Ah! le moullah vous soutiendrait que cela ne doit pas être ainsi; que peindre des objets vivans, est une idolâtrie, dont le feu de l'enfer est la récompense. — Je suis donc dans un cas désespéré: car c'est un péché dont je ne me repentirai jamais.

Ainsi finit cette singulière discussion; et nous nous séparâmes très-atisfaits les uns des autres. Le soir, plusieurs des principaux habitans de Syené vinrent prendre du café chez moi. L'aga m'envoya deux moutons, et me fit présent d'une paire de pantouffle de maroquin, parce qu'il avait remarqué que mes pieds étaient très-enflammés, et que je souffrais de ce qu'ils restaient exposés à l'air.

Le 11 décembre, 1772, nous partîmes de Syené. Notre mât était abattu, et nous allions avec le courant et les rames contre le vent.

Nubie.

Le temps était assez beau pendant le jour; mais les nuits et les matinées étaient extrêmement froides; cependant, comme nous étions mieux vêtus et mieux nourris que dans le désert, nous supportions plus aisément la froidure. Nous avions une assez bonne provision d'eau-de-vie, dont la moitié m'avait été fournie par l'aga, et l'autre moitié par mon hôte : ils me l'avaient donnée à l'issu l'un de l'autre; car chacun d'eux n'aurait pas voulu avouer qu'il buvait des liqueurs fermentées, ni même qu'il en gardait chez lui. La manière simple dont nous étions habillés, ne pouvait choquer; car, dans ces contrées, rien ne contribue plus que tels vêtemens, à la sûreté des voyageurs.

Le 19, nous arrivâmes à *How*, où la fièvre intermittente, qui m'avait abandonné à Syené, me reprit avec fureur. Notre rais eut besoin de s'arrêter là toute la journée. Comme nous n'étions qu'à une petite distance de *Furshout*, je fis monter un des Barbarins sur un chameau, et je l'envoyai avertir les pères Capucins de mon arrivée, et de l'état de maladie où j'étais; je leur fis dire en même temps que mon pain de froment était achevé, et que je le priais de m'envoyer un peu de riz, s'ils en avaient.

Nubie.

Dès que le Barbarin se présenta chez ces moines, ils le traitèrent d'imposteur. L'un d'entr'eux déclara qu'il savait bien certainement que j'avais péri dans la Mer-rouge; un autre contredit le premier, et soutint, avec la même certitude, que des voleurs m'avaient assassiné en Abyssinie. Le Barbarin qui ne manquait pas d'esprit, pria ses bons pères d'observer que, si je m'étais noyé dans la mer, il était impossible que j'eusse été tué après à terre par des voleurs; qu'ainsi l'un de ces deux rapports était nécessairement faux; qu'ils pouvaient l'être tous deux, et qu'ils l'étaient effectivement, puisque je me trouvais en ce moment à How. Mais ils se moquèrent de lui, et le menacèrent de le conduire au sheik, pour le faire punir.

Le pauvre Arabe leur dit avec beaucoup de bon sens: Si je venais au nom d'Yagoubé vous demander de l'or ou de l'argent, vous pourriez vous méfier de moi; mais certes il ne vaudrait pas la peine que je louasse un chameau, pour venir de How jusqu'ici, vous escroquer deux misérables pains et une livre de riz, dont je n'ai jamais goûté que depuis que je suis avec Yagoubé; car il ne mange jamais un morceau sans le partager avec nous, comme il jeûne avec nous, quand nos vivres sont fi-

nis. Les moines lui demandèrent alors, où il m'avait rencontré ? L'Arabe répondit que c'était au *Ras-el-Feel* ; et, comme il ne put pas leur expliquer quel était ce pays-là, il s'en suivit une nouvelle altercation ; après quoi les deux révérends disputeurs conclurent qu'il y avait trois ans que j'étais noyé dans la Mer-Rouge, et que l'histoire du Ras-el-Feel était un mensonge. Nubie.

Cependant il arriva une chose, qui n'est pas très-rare : c'est que le domestique fut plus prévoyant que le maître. Mon grec Michaël songea que les moines pourraient bien ne rien donner, et il dit au Barbarin qu'il devait, dans ce cas-là s'adresser au sheik Ismaël à *Bad-Joura*, et lui demander pour moi un pain ou deux, avec un peu de riz. Le Barbarin, éconduit par les moines, craignait d'être également rebuté du sheik, et il fut bien surpris de l'accueil favorable qu'il reçut chez lui : le pain et le riz me furent soudain envoyés. Le sheik avait aussi entendu débiter que j'ésais mort ; mais il se laissa aisément persuader que je vivais, parce qu'il en était bien aise.

Le lendemain, 20 décembre, nous nous arrêtâmes à *Furshout*. Les capucins embarrassés me firent quelques excuses de mauvaise grace. Le 27, nous continuâmes notre route.

Nubie.

Ce ne fut que le 10 janvier 1773, que nous arrivâmes au couvent de Saint-Georges, encore plus malades et plus découragés, que le jour que nous sortîmes du désert. Personne ne nous reconnut dans le couvent; on ne s'y rappelait plus ni nos traits, ni le son de notre voix, et nous y entrâmes presque par force. Ismaël et un Cophte qui nous avait joints en route, se rendirent chez le Bey; et j'eus beaucoup de peine à trouver le moyen de faire parvenir un message au patriarche et à mes correspondans du Caire; encore me fallut-il donner pour cela les deux seules piastres qui me restaient dans la poche. Je m'endormis profondément pendant une heure; mais je fus réveillé par un bruit confus de voix, et, en ouvrant les yeux, j'aperçus, autour du tapis sur lequel j'étais, dix ou douze soldats, qui avaient l'air des plus grands bandits que j'eusse encore vus. --- Que souhaitez-vous, leur dis-je? — Ils me répondirent, en langue turque: Allons, allons, levez-vous: le bey vous demande. --- Certes, repliquai-je, le bey choisit une heure bien incommode. --- Leur réponse fut, levez-vous, ou nous vous ferons marcher par force. — J'imagine, leur dis-je, mes amis, que vous me prenez pour quelqu'autre, car il n'y a pas deux heures que je suis arrivé, et depuis je n'ai

n'ai pas mis le pied hors du couvent; il est impossible que le bey ait pu savoir que j'étais ici. — L'un d'entr'eux me répondit alors en langue franque : Et qu'est-ce que cela nous fait à nous, qu'il sache que vous êtes ici ou non? Il nous envoie pour vous chercher, ainsi il faut que vous veniez : allons, levez-vous. — En même temps il s'avança pour me prendre par le bras. Tiens-toi loin de moi, m'écriai-je, insolent! songe que je suis Anglais, et prends garde à me toucher. Si le bey me demande, il est le maître dans son pays, et je vais me rendre auprès de lui; mais encore une fois ne me touche point! Quoiqu'il y ait trois ans que je n'aie vu Mahomet-Bey, je n'oublie point qu'il sait ce qu'il se doit à lui-même, et qu'il n'entend point qu'un vil esclave ose mettre la main sur un homme tel que moi. — Non, non, *Mallen*, dit un homme qui parlait italien, nous n'avons point intention de vous faire du mal; Ismaël, que vous avez ramené de l'*Habesh*, a déjà parlé au bey, et le bey désire vous voir : voilà tout — Eh bien! sortez, répondis-je, jusqu'à ce que je sois prêt; j'irai bientôt vous rejoindre.

Nubie.

Aussitôt ils sortirent; ma toilette ne fut pas longue, et je ne leur donnai pas le temps de s'impatienter: Je n'avais point de chemise

Nubie.

sur le corps, et il y a avait quatorze mois que je n'en avais pas eu : j'avais une veste et des culottes longues de grosse étoffe de laine brune, et une couverture de la même étoffe, qui me servait de manteau ou de capote, et dans laquelle je m'enveloppais pour me coucher. J'avais rasé, à *Fursohout*, ma longue barbe ; mais je portais encore de grandes moustaches : ma coiffure était une mousseline blanche, roulée autour d'un bonnet rouge, à la turque, qui me servait le jour et la nuit ; je portais sur ma veste une grosse ceinture de laine qui me faisait huit ou dix fois le tour du corps, et qui remontait jusqu'à l'estomac ; j'étais pieds nuds ; deux pistolets anglais, montés en argent, étaient passés dans ma ceinture, à gauche ; et j'avais à droite un couteau accourbé à l'abyssienne, dont le manche était de corne de rhinocéros. Ainsi accoutré, j'allai joindre les bandits qui m'attendaient à la porte du couvent. La nuit était très-obscure, et le vent soufflait avec force.

Le sarach, ou commandant du parti, montait une mule : et, par une marque de considération singulière, il avait fait mener un âne avec un panneau de jonc sur le dos ; car c'est le seul animal, qu'à la honte de nos

Chrétiens, il leur soit permis de monter au Caire. L'inconvénient était, que ce pauvre âne n'avait ni selle, ni étriers, et que mes pieds auraient touché la terre, si je n'avais pas eu soin de les soulever tant que je pouvais, ce qui n'était nullement aisé; car ils se ressentaient encore des sables brûlans du désert, et ils étaient dans un état d'inflammation qui me faisait beaucoup souffrir. Nubie.

La mule que montait le sarach allait fort vite, mon âne marchait aussi d'un bon pas; mais il ne pouvait pas suivre la mule. Chaque soldat portait, indépendamment de ses armes, un bâton de neuf ou dix pieds de long, et ils s'en servaient tour-à-tour pour frapper mon âne, et le presser de manière qu'il pût joindre la mule. J'avais toutes sortes de raisons pour compatir aux souffrances de mon âme; car, soit exprès, soit par mégarde, de quatre coups de bâton, il y en avait au moins un qui m'attrappait les hanches ou les épaules; et j'en portai les marques pendant plus de deux mois. Il était inutile de me plaindre; il aurait autant valu dire au vent de ne pas souffler.

J'avais fait près de trois milles avec tous ces désagrémens, quand nous arrivâmes à la porte du bey : le palais était éclairé, et il y

Nubie.

avait autant de mouvement que si c'était en plein jour. Les gens du palais ne sachant pas pourquoi je venais, crurent que j'étais quelque Arabe bedouin. Cependant j'aperçus un cophte que je reconnus pour avoir été au service d'Ali-Bey. Je lui dis qui j'étais; et il me reconnut tout de suite : mais il ignorait mon arrivée et ne savait pas qu'on m'eût envoyé chercher. Il passa dans le cabinet du bey, qui, aussitôt donna ordre qu'on me fît entrer.

Enfin, je fus présenté à *Mahomet-Bey, Abou-Dahab :* il était le gendre de mon ami Ali-Bey, qu'il avait trahi et forcé de fuir en Syrie, où il se maintenait encore avec une petite armée. *Mahomet-Abou* avait été présent à la dernière audience que j'avais eue d'Ali-Bey ; et il était alors en habit de guerre : cette fois-ci, je le trouvai dans un vaste appartement où il y avait deux grands sophas chargés de coussins d'étoffes de soie cramoisi et or ; il y en avait pourtant un petit de brocard jaune, sur lequel le bey était couché. Les deux sophas se joignaient, et il était dans le milieu, la tête appuyée sur sa main gauche. Quoiqu'il fût déja tard, Mahomet était encore tout habillé : son turban, sa ceinture, le manche de son poignard étaient couverts

de pierreries. Il avait à son turban un croissant de diamans, bien plus beaux que ceux que j'avais vus autrefois à Ali-bey. Nubie

L'appartement était éclairé par un grand nombre de bougies. Je craignais de poser mes pieds nuds et poudreux sur les riches tapis de Perse qui couvraient le parquet; et, comme j'avais beaucoup de peine à marcher, le bey me trouva un air si extraordinaire, qu'il s'écria du plus loin qu'il me vit : — Qui est cela ? qui est-ce? d'où vient cet homme ? Son secrétaire lui dit qui j'étais; et je lui dis moi-même en langue arabe, en lui faisant une profonde révérence : — Mahomet-Bey, je suis Yagoubé, Anglais, plus connu de votre beau-père que de vous : mais bien peu propre à paraître devant vous dans l'état où je suis, car vos gens m'ont arraché de mon lit, dans le moment où je jouissais du seul sommeil paisible que j'aie eu depuis bien des années.

Le bey parut très-fâché de ce que je lui disais. — Je vous ai demandé, dit-il, Yagoubé, qui est-ce qui vous a fait sortir de votre lit, dans l'état de souffrance où vous êtes, et je vois que c'est moi-même ! mais je vous donne ma foi de Musulman, que je n'entendais point cela, et que j'ignorais que vous fussiez malade.

Nubie.

Pendant ce temps-là, mes pieds me faisaient tant de mal, que j'étais prêt à m'évanouir, et je ne pus pas répondre. Il y avait deux coussins de velours ciselé sur une marche, et je me laissé tomber à genoux sur ces coussins, ne sachant pas s'il m'était permis de m'asseoir. Le bey voyant que je m'agenouillais, me pria à l'instant de m'asseoir sur le coussin. — Vous êtes bien malheureux, dit le bey, ce que je voulais faire pour votre bien tourne à votre désavantage. — J'espère que non, bey, lui répondis-je; je ne souffre déjà plus, et je suis en état d'entendre ce que vous avez à me commander. — J'ai plusieurs question à vous faire, dit le bey, vous avez traité avec une extrême bonté le pauvre vieux shérif Ismaël, ainsi qu'un de mes domestiques chrétiens; et je voulais vous demander ce que je pouvais faire pour vous : mais ce n'est pas le moment; retirez-vous à présent chez vous; reposez-vous; je vous renverrai chercher; mangez et buvez tranquillement sans rien craindre. Mon beau-père n'est plus ici; mais, Dieu merci, j'occupe sa place; il suffit. — Je sortis.

Quand je quittai l'appartement du bey, je fus accompagné par cinq ou six personnes. Je passai d'abord dans l'anti-chambre, puis dans

une chambre qui communiquait à la salle des gardes : je fus joint là par un esclave magnifiquement vêtu, et tenant un panier d'oranges. Il paraissait sortir de l'appartement du bey, et il me dit : Yagoubé, voilà du fruit que je vous apporte. Nubie.

Dans ces contrées, un présent n'est pas précieux par lui-même; mais bien, par le rang et la qualité de la personne qui l'offre. D'ailleurs, un don est dans ce cas-là la meilleure marque de protection et d'amitié. Accoutumé à ces cérémonies, je me contentai de prendre une seule orange, en faisant une profonde révérence à l'esclave qui tenait le panier, et qui me dit alors, à voix basse : mettez la main jusqu'au fond. Il me fut aisé d'y apercevoir une bourse de soie cramoisi et or : je la pris, et je vis qu'elle contenait beaucoup de sequins. Alors, la portant à ma bouche; je la portai par respect pour la personne qui me l'envoyait, et je dis au jeune esclave : Certes, voilà du fruit bien beau et bien peu commun; mais c'est pour moi du fruit défendu, la protection et la bienveillance du bey me sont plus agréables, que ne peuvent l'être milles bourses comme celle-là.

L'esclave parut extrêmement étonné; car, rien ne semble plus étrange à un Turc, que-

Nubie.

de voir un homme, quel qu'il puisse être, refuser de l'argent. Quoique je témoignasse la reconnaissance la plus vive et la plus respectueuse, l'esclave voyant qu'il était impossible de me faire accepter la bourse, trouva ce refus si extraordinaire de la part d'un homme couvert d'un misérable barracan, et ayant l'air de ces gens qui charrient de l'eau et nettoyent les marches du palais, qu'il ne voulut pas me laisser sortir, et me ramena dans la chambre où le bey était encore assis. *Abou-Dahab* examinait en ce moment une pièce de satin jaune; et il s'écria: Eh bien! qu'est-ce? de quoi s'agit-il? L'esclave lui parla long-tems en langue turque: et le bey, posant la pièce de satin, se tourna vers moi et me dit: Eh! pourquoi cela? vous devez sûrement manquer d'argent? vous n'êtes pas vêtu comme à votre ordinaire? est-ce par orgueil que vous me refusez?

— Bey, lui répondis-je, voulez-vous me permettre de vous expliquer mes sentimens en peu de mots: peut-être n'y a-t-il jamais eu d'homme à qui vous ayez donné ou offert de l'argent, qui fût plus reconnaissant de votre générosité que moi. Je ne me suis présenté chez vous de cette manière, que parce qu'il n'y a que quelques heures que je suis débarqué;

mais je ne suis pas dans le besoin ; je ne manque point d'argent. Julien et Rose, les principaux négocians du Caire, me furniront tout ce qu'il me faudra. D'ailleurs, je suis au service d'un des plus puissans rois de l'Europe; et il ne me laissera manquer de rien, puisque je voyage par ses ordres. Nubie.

Le bey me regardant alors avec un air extrêmement prévenant, me dit: En ce cas-là, que puis-je faire qui vous soit agréable? Vous êtes maintenant étranger où je commande; vous êtes également l'étranger de mon beau-père, et c'est une double obligation pour moi. Que puis-je donc faire? — Des choses, répondis-je, qui ne dépendent que de vous seul, et je vous les dirai, s'il n'y a pas trop de présomption à moi de les dire. — Point du tout, répliqua-t-il; si je puis faire ce que vous souhaitez, je le ferez; si je ne le puis pas, je vous le dirai avec franchise.

A la manière dont s'exprimait le bey, je vis bien qu'il avait conçu une plus haute opinion de mon caractère, depuis que j'avais refusé la bourse. — Bey, lui dis-je, plusieurs de mes compatriotes, braves, riches et pleins de mérite, font le commerce dans l'Inde, où mon roi a de vastes posessions. — Cela est vrai, dit-il; je le sais. — Plusieurs de ces

Nubie.

commerçans, repris-je, viennent trafiquer à Jidda. Mais, depuis quelque temps, le shérif de la Mecque a accumulé impôt sur impôt, extorsion sur extorsion, au point que les Anglais sont à la veille de renoncer à ce commerce. — Eh quoi ! dit Mahomet : votre nation qui est puissante et brave, ne sait pas renverser *Jidda* de fond-en-comble ? n'avez-vous pas des canons dans vos vaisseaux? — Bey, repris-je, ces vaisseaux sont tous très-gros et très-forts, armés en guerre, remplis d'intrépides officiers et d'habiles matelots : Jidda et des places plus fortes ne pourraient pas résister une heure à un seul de ces vaisseaux; mais Jidda ne fait point partie de nos possessions; et dans tous les pays qui appartiennent à d'autres rois que le nôtre, nous nous conduisons avec prudence; nous faisons le commerce en paix, et nous n'avons recours à la force, que quand notre propre défense l'exige.

— Que souhaitez-vous donc que je fasse? dit le bey. — Mes compatriotes, repris-je, disent que, si vous vouliez leur permettre de conduire leur vaisseaux et de porter leurs marchandises à *Sués*, et non à *Jidda*, ils pourraient compter sur votre parole; s'ils ne manquaient pas à leurs engagemens envers vous;

et qu'ainsi ils seraient tranquilles. — Non, jamais je ne manquerai à ma parole, dit le bey; tout cela, d'ailleurs, serait à mon avantage: mais vous ne me dites point ce que je puis faire pour vous? — Patience, s'il vous plaît; lui dis-je, bey; soyez assuré que quand on saura, dans ma patrie, ce que vous avez fait pour elle, à ma sollicitation, ce sera pour moi le plus grand honneur qu'aucun prince ait jamais pu m'accorder. — Eh bien! que cela soit ainsi, dit-il, que l'on serve du café; que cet Anglais soit introduit toutes les fois qu'il se présentera ici; donnez un caftan. A l'instant le café fut servi, et je fus revêtu de mon caftan: je sortis de cette manière; et ceux qui me virent passer, me traitèrent avec bien plus de respect que lorsque j'étais entré. L'homme était pourtant le même; mais le caftan le rendait très-différent à leurs yeux: mon ami le *sarach* et ses bandits m'attendaient à la porte, avec une mule qui avait des étriers dorés, et était richement caparaçonnée. Nubie.

Je m'en retournai au couvent de Saint-George; et, pour témoigner leur respect, les soldats renversaient tous ceux qui se trouvaient dans les rues; puis ils leur demandaient pourquoi ils ne se rangeaient pas.

Depuis, je revis deux fois Mahomet, et je

Nubie.

terminai l'accord en faveur des marchands anglais : et le bey envoya à ses propres frais, à Moka, un firman avec ma lettre.

Mahomet-Abou-Dahab se préparant à partir, pour aller combattre Aly-Bey son beau-père, je crus qu'il ne me convenait pas de rester plus long-temps au Caire. Je fis ma dernière visite à ce bey, qui me pressa beaucoup de faire la campagne avec lui : je m'excusai auprès de Mahomet, en lui témoignant ma reconnaissance et mon attachement.

Voyant que la marche du bey allait mettre toute l'Égypte en combustion, je me hâtai de partir pour Alexandrie, où j'arrivai sans accident : j'y trouvai un vaisseau tout prêt ; à peine eûmes-nous mis à la voile, que nous fûmes assaillis par une tempête ; le capitaine paraissait fort allarmé ; mais heureusement le jour nous ramena le calme. — Maintenant, me dit le capitaine, que nous n'avons rien à craindre, dites-moi combien vous avez de corps morts dans ces caisses ; car la nuit dernière je voulais absolument les jeter à la mer : soyez sûr que je n'en dirai rien à personne. — Je puis vous assurer qu'il n'y en a point. Tenez, voilà mes clefs : si la tempête revient, ouvrez mes males, et jetez par dessus le bord toutes celles où vous trouverez une momie.

Je le forçai d'ouvrir deux caisses ; et cette précaution fut sage ; car nous reçûmes un coup de vent près de l'île de Malthe, qui, heureusement ne nous fit pas de mal. Enfin, après une traversée de trois semaines, nous débarquâmes à Marseille. Nubie.

LIVRE X.

VOYAGES D'AFRIQUE.

Voyage de William Paterson dans la Cafrerie, en 1777, 1778 et 1779.

CHAPITRE PREMIER.

Premier et second voyage de Paterson dans le pays des Hottentots.

Cafrerie.

Nous plaçons ici les voyages du lieutenant Paterson, parce qu'ils contiennent des notions nouvelles sur l'Afrique. Comme il a voyagé dans quelques parties de la Cafrerie, qui n'avaient pas encore été visitées par les Européens, il peut se flatter d'avoir ajouté quelque chose à la somme générale des découvertes, qui serviront à faire connaître cette intéressante partie du monde.

Cafrerie.

La contrée la moins connue des Européens est, sans contredit, cette portion de l'Afrique située au sud de la ligne. Ni l'infatigable ambitions des Romains, ni les entreprises du commerce, n'ont pu franchir certaines limites. Contens d'avoir soumis les provinces qui bordent la Mer-Rouge et la Méditerranée, les Romains regardèrent le reste de l'Afrique comme un vaste désert inutile à leur gloire; et ils ne cherchèrent point à le tirer de son antique obscurité.

Les Arabes, long-temps animés par l'esprit de conquêtes et le goût des arts, ne portèrent pas leurs armes, dans ces contrées, plus loin que les premiers vainqueurs; ils ne parcoururent guères plus de six degrès du nord au sud, c'est-à-dire, environ trois cent soixante milles. Ce ne fut qu'au seizième siècle que la moitié de cette partie du globe fut connue par Jean Léon. On a depuis découvert une grande partie de l'autre moitié; mais il en reste encore beaucoup à découvrir.

Le commerce et l'industrie ont souvent fait des découvertes qu'avait négligées l'ambition. L'Afrique nous en offre l'exemple; mais, malheureusement, cet exemple est borné. L'esprit d'avarice et de cupidité qui a tant de fois excité les enfans de l'Europe à parcourir

Cafrerie.

la vaste étendue des mers pour chercher des contrées nouvelles et souvent imaginaires, les a presque fixés en Afrique sur les côtes. La poudre d'or que les fleuves y charrient du haut des montagnes, l'ivoire, et sur-tout les malheureux nègres dont on y trafique, attirent sans cesse nos marins. Mais leur curiosité ne s'étend pas au-delà du rivage où ils font leur commerce; et l'intérieur du pays, offrant des profits trop incertains et des fatigues, des dangers trop redoutables, semble encore peu précieux par la seule raison peut-être qu'il est encore inconnu.

Mais si l'ambition n'a pas porté les conquérans à étendre leur empire sur les immenses déserts de l'Afrique; et si l'espoir d'acquérir des richesses n'a pas suffi pour induire les commerçans à pénétrer dans des contrées brûlantes, dont les dehors ne présentent pas une compensation au péril de braver les animaux féroces, et les reptiles vénimeux qui les habitent, d'autres hommes peuvent y trouver de quoi se satisfaire. L'admirateur de la nature y entre dans un vaste champ de découvertes : il y trouve des objets capables d'intéresser le goût le plus difficile ; il en trouve dont la simplicité et la beauté primitive est encore plus digne de l'attacher ;

et

et il découvre enfin, dans le sauvage Hottentot, des vertus qu'il chercherait peut-être en vain chez des peuples civilisés. Cafrerie.

Plein de ces sentimens et du désir de parcourir des pays inconnus, Paterson arriva au cap de Bonne-Espérance dans le milieu du mois de mai 1777. Une circonstance très-heureuse pour lui, fut la rencontre du colonel Gordon, qui avait voyagé quelques années auparavant dans ces contrées, et qui revenait de Hollande en qualité de commandant en second.

Ils se mirent en route le 6 octobre. Le 7, le mauvais temps les empêcha de la continuer. Le 8, ils se remirent en chemin; et au coucher du soleil, ils arrivèrent sur les bords de la rivière d'*Erst*. A l'entrée de la nuit, ils commencèrent à entendre les hyènes; et leurs hurlemens les accompagnèrent jusqu'à la Hollande Hottentote. Le sol de ce canton est humide et marécageux; mais en revanche, il produit d'excellent blé. Les montagnes étaient couvertes de plantes magnifiques.

Le 12, ils continuèrent le cap False, pour examiner à l'entrée de la baie les anses et les rochers, qui n'étaient alors que fort peu connus. Ils étaient à cheval: celui de Paterson se jeta dans un précipice très-profond; et il ne

Cafrerie.

fut sauvé que parce qu'il eut le bonheur de saisir, en tombant, un arbuste qui croissait sur le penchant du rocher.

Comme ils trouvèrent là un petit ruisseau dont l'eau était excellente, ils résolurent d'y passer la nuit; et le lendemain, ils continuèrent leur route autour du cap False. Le terrain, qui, depuis la Hollande hottentote, s'étend jusques-là, est si montueux et si escarpé, qu'on n'y trouve aucun habitant.

Vers le soir, ils vinrent à l'embouchure de la rivière Palmite; et, après avoir marché toute la nuit, ils arrivèrent à neuf heures sous le toît hospitalier de Michaël Otto. A deux heures après midi, ils rencontrèrent un voyageur qui s'en retournait au cap. Il leur dit avoir passé la veille dans un endroit où l'on avait tué un lion de la plus grande taille; et il les prévint de se tenir sur leurs gardes, parce qu'il y en avait beaucoup d'autres.

Quand ils eurent quitté le voyageur, ils atteignirent la montagne noire, où il y a une source chaude. La compagnie hollandaise a fait bâtir une maison pour ceux qui vont y prendre les bains. La montagne, d'où sortent les eaux chaudes, est d'une espèce de granit, qui contient beaucoup de fer. On regarde ces bains comme un spécifique contre toute sorte

de maladies. La campagne des environs est très-agréable; le pâturage y est excellent; la chasse y est abondante. On y trouve des perdrix en grand nombre, ainsi que des antelopes. Cafrerie.

En partant des sources chaudes, ils marchèrent à l'ouest, et s'arrêtèrent à Quellendam, qui est la résidence du juge principal. Ils en partirent le 20, dirigeant leur route à l'est-nord-est, vers la vallée des roseaux, éloignée de cent vingt milles du cap. On y élève beaucoup de bétail, et sur-tout les bœufs qui servent aux charrois.

Le 25, ils se rendirent à l'habitation de M. Jacob-Van-Renan, la plus belle du pays.

Le 26, ils traversèrent la rivière du Colombier, et s'arrêtèrent dans la maison d'un fermier, située auprès du passage. Ce canton est appelé la terre d'Égypte, et contient environ treize fermes, toutes de quatre à six milles de distance les unes des autres. Leur hôte les régala d'excellentes oranges, et de quelques fruits d'Europe. Les Hottentots et les esclaves nègres ramassaient avec soin les fourmis blanches que les pluies avaient forcé d'abandonner leurs trous. Ils s'en nourrissent; et il faut convenir que le goût n'en est pas désagréable.

Cafrerie.

Ils quittèrent ce canton fertile et délicieux qui s'étend au midi des montagnes, et ils entrèrent dans un district, peut-être le plus stérile du monde entier.

Le lendemain au soir, ils arrivèrent sur la rivière des Roches, où ils passèrent la nuit. Le matin, ils continuèrent leur route, et arrivèrent à trois heures dans la cabane d'un paysan. Ces bonnes gens, qui n'étaient point accoutumés à voir des étrangers, prirent la fuite sitôt qu'ils les aperçurent; et ce ne fut qu'après beaucoup de difficultés que le colonel Gordon pût les engager à se rapprocher. Ils leur permirent de passer la nuit chez eux, et les traitèrent avec plus de bienveillance que leur accueil ne leur avait fait d'abord espérer.

Le 30, ils poursuivirent leur route dans un pays qui leur était absolument inconnu. Le 31, ils marchèrent droit à l'est, dans un pays qui n'offrait aucune apparence de végétation. L'après dîner, ils traversèrent la rivière des Éléphans dans un endroit où elle a un demi-mille de large.

Ils changèrent de route le premier novembre, en se dirigeant est quart du sud : ils rencontrèrent beaucoup d'autruches et de *kœdæs*. Ce dernier animal est un peu plus gros qu'un

chevreuil : il a le poil couleur de souris, avec trois raies blanches sur le dos. Le mâle porte de très-grandes cornes recourbées ; mais la femelle n'en a point. Sa chair est bonne à manger ; et les gens du pays en font grand cas. Cafrerie.

Le soir, ils firent halte dans un endroit que les Hottentots nomment la Jambe d'Autruche. Les gens de ce canton ne connaissent point l'usage du pain, et se nourrissent de lait et de viande. Ils sont hospitaliers, et témoignent la joie la plus vive à la vue des étrangers.

Au point du jour, ils se remirent en route ; et vers les neuf heures, ils trouvèrent dans une misérable hutte un vieux Allemand, qui, depuis vingt ans, s'était attaché à une horde hottentote. Il était vêtu de peau de mouton, comme ces sauvages, et vivait absolument de la même manière qu'eux. Le chevalier Paterson resta quelque temps chez le bon vieil Allemand, qui eut pour lui toutes sortes d'attentions. Le colonel Gordon prit une autre route.

Le 11, Parterson prit congé de son généreux hôte, et il retourna à *Tsimeko*, chez M. Lister, ingénieur au cap, qui était occupé, avec quelques autres personnes, à tracer une carte du pays, jusqu'à la grande rivière du

Cafrerie. Poisson, qui sépare les Cafres des Hottentots.

Le 3 décembre, Paterson parcourut un des quartiers les plus fertiles et les mieux situés qu'il eut encore vus en Afrique. Il est près de la source des Éléphans, et produit beaucoup de blé avec le moins de culture possible. Ce canton se nomme la Bonne-Espérance. On y voit beaucoup d'autruches. Après une route assez pénible, Paterson regagna le cap par le même chemin qu'il avait suivi quand il en était sorti, et il y arriva le 13 janvier 1778.

Après quatre mois de séjour au cap, Paterson en repartit pour un second voyage. Le 26 mai, il était déjà rendu aux bains chauds, qui sont à soixante milles du cap. M. Van-Renan lui fournit un bon attelage de bœufs, et l'accompagna lui-même. Le 28, en marchant à l'ouest, ils arrivèrent chez M. Jacob Botta, vieillard de quatre-vingt dix ans. Il est fort rare dans ce pays-là de voir des gens parvenir à cet âge, quoique le climat soit assez doux, et qu'en général la jeunesse y jouisse d'une bonne santé. Les habitans n'y prolongent guère leur carrière. Après quelques jours de marches, ils entrèrent dans la terre de *Channa*. Ce canton est rempli de bêtes féroces; ce qui rend le voyage très-dangereux. Le 14

juillet, ils rencontrèrent un village hottentot, où ils prirent un guide. Ils traversèrent un pays stérile, sans trouver une goute d'eau. Le 20, ils arrivèrent dans une maison située au nord de la Montagne-Blanche. Les gens de la maison les avertirent du danger qu'il y avait à voyager dans le grand *Kaso*, non-seulement parce qu'il était désert, mais parce que les Boshmans-Hottentots étaient en guerre avec les Hollandais. Ils leur citèrent l'exemple de quelques personnes qui avaient été blessées par les flèches empoisonnées de ces sauvages, et qui n'avaient jamais pu en guérir. Cafrerie.

Mais il est tems de laisser parler M. Paterson lui-même. Le 24, dit-il, nous trouvâmes un pays sabloneux, aride et dépourvu de toute verdure. Les montagnes sont composées de couches horizontales d'une espèce de roc-mou. Le 27, nous rendîmes visite à deux de ces colons, qui se retirent dans le Karo, tandis que la neige couvre les montagnes. Comme le Karo n'est habité qu'une petite partie de l'année, on n'y trouve que peu de maisons, encore ces maisons ne sont-elles que des huttes, à la manière des Hottentots. Quelques habitans ne se donnent pas même la peine d'en construire, et vivent sous les tentes qui couvrent leurs chariots : ce qui ne les empê-

Cafrerie.

che pas d'avoir l'air d'être les plus heureux des hommes. Quand un étranger arrive chez eux, ils l'accueillent avec la plus grande hospitalité, et tout ce qu'ils possèdent est à ses ordres. La saison où nous étions, est ordinairement très-dangereuse pour les moutons de ces contrées. Il y règne une maladie, qui les dépouille de leur laine, et en fait périr un grand nombre.

Le 30, nous reprîmes notre route droit au nord, et nous fîmes halte au bord de la rivière des Rhinocéros. Il est nécessaire d'observer que, dans l'intérieur du pays, les descentes ne sont pas, du côté du nord-ouest, proportionnées à la hauteur des montagnes, qui se présentent successivement.

Le 2 août, nous arrivâmes dans une misérable hutte, appartenant à un Européen, qui vivait avec les Hottentots : cet homme n'était pas chez lui. En échange d'un peu de tabac, les Hottentots nous donnèrent du lait.

Le lendemain, nous arrivâmes dans une jolie maison, où nous fûmes très-bien reçus. Elle se trouve précisément sur les frontières de la terre des *Boschmans-Hottentots*, qui l'attaquent souvent. Le pays offre plusieurs choses qui méritent d'être remarquées. Les chevaux y sont tous les ans attaqués d'une mala-

die, dont on n'a pu découvrir la cause. Les plus grands soins, la meilleure nourriture, la précaution même de les tenir renfermés, pour les mettre à l'abri de l'influence de l'air, ne peuvent les préserver de l'épidémie. Les bêtes à cornes sont exposées à un fléau, presque aussi funeste que celui qui menace les chevaux.

Le 9, nous avançâmes vers une montagne, qui forme une pyramide, et qu'on nomme *la Tour*. Le 11, nous traversâmes la montagne du Singe; l'après-midi, nous gagnâmes la rivière de l'Épine, sur les bords de laquelle on trouve beaucoup de lions; de sorte que nous fûmes obligés de tenir nos animaux attachés, et de faire du feu toute la nuit. Le 18, nous trouvâmes un terrain plane et enfoncé, où il y avait beaucoup de plantes laiteuses. Nous tirâmes plusieurs coups de fusil sur les antelopes : ces animaux ont des cornes longues et droites; leur chair est très-saine et d'un goût excellent.

Nous passâmes la nuit sous un grand *mimosa;* nous partîmes de grand matin, et nous arrivâmes à la grande rivière de l'Épine. Nous aperçûmes beaucoup d'élans. Le soir, nous arrivâmes dans un endroit, qu'on nomme la *Caverne du Lion :* c'est un grand rocher creux, où nous ne trouvâmes que l'eau qu'il nous fallait pour nous et nos animaux.

Cafrerie.

Nous continuâmes, le jour suivant, à marcher droit au nord-ouest. Le pays que nous traversions était rempli de sable. A midi, nous vîmes une habitation à l'est de notre chemin; nous apprîmes qu'elle appartenait à un européen, qui se retirait là pour passer l'hiver. Cette habitation s'appelle la Fontaine amère, d'après une source dont l'eau est si saumache, que nous ne pûmes en boire.

Le 23, nous dirigeâmes notre route au nord; et, le 24, nous entrâmes dans la terre des *Petits-Nimiquas*, pays très-montueux, et où l'on trouve beaucoup d'aloès; et le soir, nous arrivâmes à l'habitation d'un hollandais, située sur les bords d'une jolie rivière, qu'on nomme la rivière *Verte*.

Le 27, nous gravîmes une montagne escarpée; nous arrivâmes le soir à un village hottentot, composé de dix-neuf huttes, et ayant environ cent cinquante habitans. La marque de dignité qui distingue le chef des Hottentots, est une canne à pomme de cuivre, dont la compagnie hollandaise lui fait présent. Nos hôtes dansèrent une partie de la nuit, pour nous amuser. Leurs instrumens sont des flûtes de différentes grosseurs, faites avec de l'écorce d'arbres; les hommes qui jouent de ces flûtes s'assecient en rond; et les femmes dansent

autour d'eux, en battant des mains, et ils se relèvent de deux heures en deux heures. Cafrerie.

En partant du village hottentot, nous trouvâmes une fontaine, auprès de laquelle il y avait quelques huttes des hottentots. Ils nomment cette fontaine, la fontaine de l'*Œil*, parce qu'un des leurs y eut un œil arraché, en se battant contre ses camarades.

Le 29, après avoir traversé la rivière du Sable, nous trouvâmes un européen qui vivait en cet endroit pendant l'hiver. Cet homme n'avait ni maison, ni cabanne, il se retirait, pour coucher, sous un grand aloès, plante très-commune dans ces contrées. J'ai mesuré plusieurs de ces aloès qui avaient douze pieds de circonférence, et dont les branches formaient une espèce de couronne de quatre cents pieds de tour.

Nous poursuivîmes notre route au nord. Vers les dix heures du matin, nous vîmes venir à nous plusieurs hommes armés d'arcs et de flèches; nous crûmes qu'il était prudent de charger nos fusils. Ils nous eurent bientôt joints, et me demandèrent du tabac, que je leur donnai volontiers. L'un d'eux, qui parlait hollandais, me dit que, n'ayant point de bétail, ils se nourrissaient de gommes et de racines, excepté lorsqu'ils tuaient quelque

Cafrerie.

anteloppe avec leurs flèches empoisonnées. A l'entrée de la nuit, nous arrivâmes sur les bords de la grande rivière, où les pâturages sont excellens. Nous n'avions rien mangé de toute la journée, et nous nous regardâmes comme très-heureux de trouver un vieux morceau d'hippopotame, que le maître d'une cabane y avait laissé.

Les Africains aiment beaucoup cette viande; mon compagnon la dévorait; pour moi, je ne pus en manger que fort peu. Après ce repas, nous essayâmes de dormir; mais, quoique nous fussions très-fatigués, il nous fut impossible de fermer l'œil, à cause des cris effrayans des hippopotames.

Le 7, nous nous déterminâmes à retourner sur nos pas. Il y avait deux jours que nous n'avions d'autre nourriture que des concombres sauvages, qui croissent en abondance dans ces contrées. Nous vîmes plusieurs naturels du pays, à qui nous fîmes plusieurs signes, pour les engager à venir; mais ils ne parurent pas nous entendre.

Nous étions sur les rives de la rivière d'Orange. La montagne qui est au-dessus, est presqu'entièrement composée de rochers nus et stériles; cependant il y a en quelques endroits, des plantes laiteuses, et sur-tout l'*eu-*

phorbia, qui s'élève jusqu'à quinze pieds, et qui fournit aux Hottentots un des ingrédiens avec lesquels ils empoisonnent leurs flèches. Voici comment ils s'y prennent pour cela : ils expriment d'abord le suc de l'euphorbia, et ils y mêlent une espèce d'insecte qui se trouve sur une plante; ensuite, ils trempent leurs flèches dans cette liqueur, qu'on dit être le poison le plus puissant de ces contrées. On se sert aussi de l'euphorbia pour empoisonner les sources où vont boire les bêtes sauvages ; il est rare que quand un animal a avalé de l'eau où l'on a jetté des branches d'euphorbia, il puisse faire mille pas sans tomber roide mort. Cet usage d'empoisonner les fontaines, est quelquefois funeste aux voyageurs qui l'ignorent; cependant les Hottentots ont presque toujours la précaution de conduire l'eau qu'ils veulent empoisonner, dans un trou qu'ils creusent exprès, et puis ils couvrent la fontaine. Cafrerie.

Nous marchâmes à l'est, en cotoyant la rivière ; nous vîmes divers oiseaux d'une extrême beauté, ainsi que beaucoup de singes et d'éléphans.

Le lendemain, nous fîmes avec trois pièces de bois sec un radeau sur lequel nous mîmes nos fusils et nos habits; et, après avoir nagé

Cafrerier

une demi-heure, nous gagnâmes l'autre rive, nous blessâmes un hippopotame qui était à terre.

Tandis que nous étions en cet endroit, mon compagnon de voyage, M. *Van-Renan*, courut risque de perdre la vie. Voulant traverser la rivière, le 15 septembre, avec quatre hottentots, il fut attaqué par deux hippopotames. Heureusement qu'il y avait au milieu de la rivière, un rocher sur lequel les cinq nageurs se réfugièrent; et, comme leurs fusils étaient chargés, ils tuèrent un hippopotame: l'autre gagna la rive opposée.

Nous passâmes la journée du 23 à la chasse des hippopotames; nous n'en tuâmes qu'un. Nous vîmes aussi la manière dont se servent les Hottentots, pour prendre ces animaux. Ils creusent le long de la rivière des trous de dix pieds de diamètre, et quelquefois de dix pieds de profondeur, au fond desquels ils plantent des piquets très-pointus; ils recouvrent le trou avec des branches d'arbres et du gazon: l'hippopotame vient paître la nuit sur le rivage, et souvent il donne dans ces pièges, et y périt.

Le 24, nous gagnâmes la petite fontaine des Zèbres, que nous quittâmes le 25, pour traverser un désert où l'on ne voit que des

serpens et des rats, qui sont en très-grand nombre. Cafrerie.

Le soir, nous fûmes rejoints par un hottentot que j'avais envoyé à un rocher qu'on m'avait indiqué, pour chercher de l'eau. Il en rapporta quarante pintes, qui nous furent d'un grand secours, la seule odeur de cette eau sembla ranimer nos bœufs.

En quittant cet endroit, nous aperçûmes un graud feu, et nous approchant, nous trouvâmes un hottentot avec douze bœufs qui nous étaient destinés, et que nous envoyait M. Vander-Hever, dont l'habitation était environ à cinquante milles dans le sud, et où M. Van-Renan et M. Jacob Rike s'étaient rendus quelques jours auparavant, avec un pareil renfort. J'arrivai le soir chez M. Vander-Hever; j'y passai quelques jours.

Le 4 octobre, on nous donna un bon attelage de bœufs, et nous reprîmes notre route au sud; les chaleurs commençaient, et la plupart des habitans s'étaient retirés sur le mont Camis. Je fis une excursion sur cette montagne, d'où sortent les sources qui arrosent toutes ces contrées. Après quelques jours de marche, nous gagnâmes la rivière Verte; delà, nous nous rendîmes à la rivière de l'Épine.

Cafrerie.

Le 14, nous prîmes la route de la caverne du Lion, où nous nous flattions de trouver de bonne eau ; mais nous nous trompions, il n'y en avait pas une seule goutte.

L'après-midi, nous partîmes pour nous rendre à la fontaine Puante ; mais nous nous perdîmes en chemin, et nous fûmes obligés de coucher au milieu d'un désert où nous n'avions point d'eau. Le matin, nous découvrîmes la montagne de Bokkeland, à la distance d'environ vingt milles, et au sud-est. Nous dirigeâmes aussitôt nos pas de ce côté-là, et nous arrivâmes à l'habitation de madame Rike. Mon intention était d'abord de me rendre de-là dans le pays des grands Caffres, qui est à environ neuf cents milles au sud-ouest ; mais mes bœufs étaient si fatigués, et mon chariot en si mauvais état, que je n'osai entreprendre un si long voyage.

Le lendemain, le temps fut très-mauvais ; il tomba le matin beaucoup de pluie et de givre, et le soir de la grêle et de la neige. Il fit si froid la nuit suivante, que la gelée fit périr une partie de la récolte en blé. De semblables accidens sont très-communs dans ces cantons.

Le 27, je me rendis dans le pays qu'on nomme la terre des Boshmans, qui ont un caractère

caractère bien différent de celui des autres Hottentots, dont les tribus paisibles et bienveillantes habitent dans les environs. Les Boshmans sont farouches, perfides et cruels. Le 29, nous reprîmes notre route, dans l'intention de regagner le cap, en côtoyant le rivage de la mer. Le 31, étant arrivés à Bokke-land, nous fûmes forcés d'y séjourner plusieurs jours, à cause du mauvais temps. J'y trouvai beaucoup de plantes curieuses, entr'autres le pied d'éléphant. Les naturels du pays se nourrissent de cette racine, qu'ils prétendent être un manger très-sain. Cafrerie.

Le 6 novembre, nous partîmes de Bokke-land, ayant à gauche la montagne, et à droite la mer, éloignée d'environ trente milles. Toute la journée du 9 fut employée à passer la rivière de l'Éléphant; un colon de la terre des Nimiquas se joignit à nous: il allait au cap. Le 11, l'après midi nous nous remîmes en route, dans une vaste plaine de sable blanc, où nous vîmes beaucoup de plantes curieuses. Le lendemain, nous nous rendîmes à une ferme appelée la Vallée longue, distante de soixante milles de la rivière de l'Éléphant. En partant de la Vallée longue, nous marchâmes au sud-est. La nuit, il sortit tout-à-coup, du milieu des buissons, un animal qui épouvanta telle-

Cafrerie.

ment nos bœufs, que nous eûmes beaucoup de peine à les contenir. Nous entendîmes de fort loin les hurlemens des hyènes. Notre route n'eut rien de remarquable jusqu'au 16, où nous mîmes pied à terre chez M. *Smith*. Le jour suivant, nous côtoyâmes la montagne du Piquet, comprise dans la grande chaîne de montagnes, qui commence à la terre des *Hottniquas*, et s'étend dans l'intérieur du pays, à environ vingt milles dans la mer Atlantique.

Au point du jour, je gravis au sommet de la montagne, d'où je découvris au midi la Table, distante de soixante ou soixante-dix milles. En descendant, je vis des zèbres; mais comme ils ne sont pas très-nombreux dans ces cantons, il est défendu de les tirer. Nous prîmes le chemin qui est au pied du mont Camis, et nous vîmes par-tout les fermiers occupés à faire leurs moissons, et nous continuâmes à marcher vers le cap, où nous fûmes de retour le 20 novembre 1778.

CHAPITRE II.

Voyages de Paterson dans le pays des Cafres et des Nimiquois.

DANS mon troisième voyage, j'ai eu le bonheur de parcourir la Cafrerie, partie du continent de l'Afrique, qui n'avait encore été visité par aucun Européen, et où personne, je crois, n'a pénétré depuis. Les habitans de ces contrées craignent tant les usurpations des Hollandais, les seuls Européens qu'ils connaissent, qu'ils ne permettent à aucun voyageur l'entrée de leur pays. D'un autre côté, le pays est si éloigné des établissemens du Cap, que la compagnie des Indes hollandaise n'a pas songé à en faire la conquête. Cafrerie.

Je n'ignorais pas les obstacles qui s'opposaient à mon voyage; mais cela ne m'empêcha pas de l'entreprendre, et je partis du Cap le 23 décembre 1778. Je pris d'abord la route de *Ewellendam*, où j'arrivai le 3 janvier 1779; j'y fus joint par M. Tunies, l'un des agens de la compagnie, qui allait du côté du levant

Cafrerie. pour échanger du tabac et des grains de verroterie, contre du bétail.

De-là, nous dirigeâmes nos pas vers *Hagal-Kraal*, laissant l'océan indien à notre droite et à environ vingt milles de distance. Le 12, nous traversâmes une grande chaîne de montagnes ; marchant alors vers l'est, nous traversâmes une partie de la terre de Channa. Ce pays est stérile ; on n'y voit pour toute végétation, que quelques buissons desséchés et rabougris.

Le 14, continuant à marcher à l'est, nous entrâmes dans ce long défilé qui a cent milles de long et deux milles de large. Nous suivîmes toujours la vallée, ne faisant que de petites journées. Le 20, nous arrivâmes à la rivière crochue, qui coule dans une vallée marécageuse. A l'embouchure de cette rivière, on trouve une espèce de baie qui offre aux vaisseaux un abri sûr. On connaît fort peu cette côte, et sur-tout la partie orientale. nous pêchâmes entre les rochers une grande quantité d'excellentes huîtres.

Nous nous rendîmes, le 23, à la rivière de *Camtours :* les bords de cette rivière sont couverts de grands arbres. Il y a beaucoup de bufles qui sont très-féroces et très-dangereux pour les voyageurs. L'après-midi, nous fîmes

route du côté de la rivière de Lorie : les hi- Cafrerie.
popotames peuplent les endroits les plus profonds du Lorie ; mais on leur fait tant la chasse, qu'ils osent rarement se montrer. Nous traversâmes un pays très-haché ; et le soir nous gagnâmes la rivière de *Van-Stada*, où nous contemplâmes un bois magnifique, qui, du haut d'une montagne, s'étend en amphithéâtre jusqu'au bord de la rivière.

Le 26, trouvant que nous n'étions éloignés de la mer que de cinq ou six milles, j'allai voir la côte. A environ un mille de la mer, la rivière de *Van-Stada* forme un lac, parce qu'un grand banc de sable lui ferme le passage. Le lendemain, à midi, nous traversâmes la rivière de Kops. Le lac de *Lourpan*, qui est dans les environs, ne peut manquer de fixer l'attention des étrangers : il a trois ou quatre milles de circonférence, et est très-élevé au-dessus du niveau de la mer. Dans certains temps de l'année, il ne forme qu'une masse de beau sel très-blanc. Quelque temps avant notre arrivée, les fortes pluies l'avaient fait fondre dans le milieu ; mais nous le trouvâmes encore crystallisé tout-autour ; et cette crystallisation formait une croûte semblable à la glace. Nous reçûmes en ce lieu la visite de deux Cafres, les premiers que nous eussions en-

Cafrerie.

core vus; car il est fort rare qu'ils se hasardent à aller si loin au-delà des limites de leur pays. Nous arrivâmes le soir dans un endroit qui est très-fréquenté par les lions, les bufles et les rhinocéros. Nous vîmes le 29, une grande quantité de chiens sauvages. Ces animaux vont en troupe, et font beaucoup de ravage lorsqu'ils rencontrent des troupeaux de moutons. Après une marche pénible dans un chemin aride et pierreux, nous gagnâmes la rivière du Dimanche, distante du Cap de neuf cent milles au moins : on y trouve encore des hipopotames; mais ils sont très-farouches.

M. Tunies, l'un de nos compagnons, nous quitta le 31; mais il se trouva remplacé par Jacob Kock, vieux allemand qui nous avait joint à la rivière de Kops. L'après-midi, nous nous rendîmes à son habitation. Cette campagne est montueuse, mais charmante et très-pittoresque : les hauteurs sont couvertes de bois épais, et les vallées tapissées d'une verdure qui fournit un pâturage excellent. Il y a dans ces cantons beaucoup de lions, de panthères, d'éléphans, de rhinocéros, de bufles et de bêtes fauves. A peu de distance, dans l'est, sont quelques villages appartenans aux Hottentots : ils sont beaucoup mieux faits, et

ont le teint beaucoup plus foncé qu'aucune des autres tribus que j'avais vues jusqu'alors. Cafrerie.

Nous passâmes, en cet endroit, la nuit du premier février. Dans la matinée du 3, nous poursuivîmes notre chemin à l'est, dans un pays assez beau; mais qui n'est habité que par des animaux. Je trouvai là une espèce de lys portant une superbe touffe de fleurs blanches et rouges. Dès que nous fûmes à portée de tirer les bufles, cinq restèrent sur la place. M. Kock les fit écorcher soudain; car la peau de ces animaux sert à faire des courroies qu'on préfère à toutes les autres. Le soir, nous arrivâmes à la rivière du Poisson, qui, à trente milles de-là, se jette dans l'océan indien. Nous eûmes de la peine en traversant les bois; mais ensuite nous trouvâmes un sentier frayé par les éléphans : alors, nous traversâmes la rivière et entrâmes dans une vaste plaine, où nous trouvâmes une quantité considérable d'arbres toujours verts, et les plus beaux que j'eusse encore vus. Je remarquai sur-tout une plante dont les fleurs étaient cramoisies, et qui par son éclat et l'élégance de sa forme, surpassait tout ce qu'on peut voir de plus beau en ce genre.

Le soir, nous campâmes sous un grand mimosa, et nous entretînmes du feu toute la

Cafrerie.

nuit. Nous vîmes des troupeaux innombrables de bufles, qui ne semblaient pas se soucier de nous. A la sortie d'un bois, nous gravîmes sur une haute montagne, d'où nous découvrîmes au midi l'océan indien, et au nord, un pays montueux d'environ trente milles d'étendue. A l'est, nous vîmes une campagne riante, bien arrosée, et ornée d'une grande variété de plantes.

Dans la soirée du 7 février, nous aperçûmes un feu sur le penchant d'une montagne. Vers les huit heures, nous rencontrâmes trois Cafres qui parurent singulièrement étonnés à notre aspect; car nous étions certainement les premiers hommes blancs qu'ils eussent vus. Ils s'enfuirent aussitôt, et donnèrent l'alarme au village. Cependant quand nous y arrivâmes, les habitans, fidèles à l'usage où ils sont d'exercer l'hospitalité, vinrent nous offrir du lait et un taureau gras.

Le village était composé d'environ cinquante maisons bâties sur le bord d'une jolie rivière. Il appartient à un chef; et les habitans, au nombre de trois cents, sont tous soldats ou serviteurs de ce chef. Ils vivent de leur lait, ou de leur chasse; car il ne leur est pas permis de tuer un seul de leurs bestiaux: ils ont des jardins et des champs de blé que les femmes

cultivent, tandis que les hommes s'occupent à traire leurs vaches. Cafrerie.

De village en village, nous fûmes accompagnés par tous les habitans, jusqu'à ce qu'enfin nous arrivâmes à la résidence de celui qu'ils appellent leur chef. Sa maison est située sur le bord d'une belle rivière : c'est l'usage de ces peuples; tous leurs villages, toutes leurs maisons sont auprès des rivières. Le chef avait pour les besoins de sa maison un troupeau de cent vaches, et vingt ou vingt-deux domestiques qui ne quittaient jamais leur maître : il parut inquiet à notre abord ; et, après avoir été une heure sans vouloir nous laisser approcher, il fut joint par un grand nombre de Cafres qui l'acompagnèrent dans sa maison. Bientôt après, il envoya un de ces gens pour nous inviter à nous y rendre : je lui offris quelques grains de verroterie, qu'il accepta sans façon ; je lui présentai aussi du tabac ; mais il parut préférer le sien, qui était d'une qualité plus légère.

Il m'offrit à son tour un troupeau de bœufs, que je refusai, ce qui parut l'offenser vivement. Alors il me répéta souvent : que pensez-vous donc de notre pays ? Cependant, comme je ne voulais pas le désobliger, j'acceptait un taureau que je tuai soudain d'un

Cafrerie.

coup de fusil, au grand étonnement de cinq ou six cents Cafres qui étaient là, et dont très-peu avaient vu ou entendu des armes à feu. Nous distribuâmes, au chef et à sa suite, une partie de la viande; et nous en fîmes cuire, pour nous, que nous trouvâmes bien supérieure au bœuf des environs du cap. Le chef était encore mécontent de ce que je n'avais voulu recevoir que si peu de chose. Alors, je lui demandai quelques paniers très-curieux, qui sont l'ouvrage des femmes : ils sont d'herbe et tressés avec tant d'adresse, qu'ils peuvent aisément contenir l'eau.

Flatté de la beauté du pays et de la variété des plantes qu'il m'offrait, nous nous mîmes en marche, le 9, pour pénétrer plus avant dans l'est ; mais nous fûmes bientôt arrêtés par une rivière : nous nous décidâmes alors à revenir sur nos pas. Les palmiers sont très-abondans dans ce canton : les Cafres en font du pain ; ils prennent pour cela la moelle qu'ils laissent fermenter pendant quelques jours; et, lorsqu'elle est un peu aigre, ils la font cuire dans un four. Ils font, avec le blé du pays, une liqueur qu'ils appellent pombie, et qui est très-forte et très-enivrante.

Les Cafres ont en général cinq pieds dix pouces à six à pieds anglais de hauteur. Ils sont

bien proportionnés; et la manière dont ils combattent les lions et les autres bêtes féroces, prouve leur courage: ils ont le teint aussi noir qu'un jay, et les dents blanches comme l'ivoire; leurs yeux sont très-grands. Les deux sexes s'habillent à-peu-près de la même manière, avec des peaux de bœufs qu'ils rendent aussi souples que du drap. Les hommes portent autour de leurs cuisses des queues de différens animaux; des anneaux d'ivoire à leurs bras, et des morceaux de cuivre dans leurs cheveux; ils portent aussi sur la tête tantôt des crinières de lion, tantôt des plumes et divers autres ornemens que leur caprice peut leur suggérer. A neuf ans, on les circoncit; et, dès ce moment, ils se couvrent les parties naturelles avec un sachet de cuir, suspendu à une courroie de la même matière, qui fait le tour de leurs reins: le sac est ordinairement orné d'anneaux de cuivre et de grains de verroterie. Cafrerie.

Les Cafres aiment singulièrement les chiens: ils passent ordinairement toute la journée à chasser, à danser, à se battre. Les femmes travaillent à la terre, et font les nattes qui leur servent de lit. Les hommes taillent les cornes de bœuf, de manière qu'ils leur donnent la forme qu'ils veulent, et instruisent ces ani-

Cafrerie.

maux à répondre quand ils sifflent. Quand ils veulent rappeler leur troupeaux autour d'eux, ils sortent de leurs maisons et sifflent de manière à être entendu de fort loin; et aussitôt on voit accourir le bétail. Le sol de ces contrées est gras, noir et si fertile, que tout ce qu'on y sème croît bientôt avec vigueur. Il n'y pleut guère qu'en été; et alors la pluie est accompagnée de tonnerre et d'éclairs: mais le pays est arrosé par plusieurs rivières qui coulent des montagnes placées au nord, et par un nombre considérable de fontaines qui fournissent une eau excellente.

Les bois sont fréquentés par les éléphans, les rhinocéros, les bufles. On y trouve aussi des oiseaux et des papillons d'une extrême beauté.

Le 9 février, nous partîmes; et alors, le chef et environ six cents soldats, ou domestiques nous accompagnèrent, et ne prirent congé de nous qu'à midi. Nous nous rendîmes d'une traite à la rivière du Poisson. Nous nous aperçûmes, après quelques jours de marche, que nos bœufs étaient malades d'un mal qu'on nomme dans le pays, mal des sabots; et qui fait périr beaucoup de bêtes à cornes: il attaque les sabots et les fait tomber: Je pris la route du cap, où je fus de retour

le 23 mars 1779, après une absence de trois mois. Cafrerie.

J'en partis, le 18 juin 1790, pour la quatrième fois, accompagné de M. Van-Renan. Nous traversâmes la terre Noire, pour nous rendre à la rivière des Éléphans. En allant vers la terre des petits Nimiquois, nous arrivâmes à la source de l'Épine; nous y couchâmes, et nous entendîmes, toute la nuit, le rugissement des lions, qui étaient tout au plus à mille pas de nous. Avant d'arriver à la caverne du Lion, nous apprîmes d'un Hottentot que les lions, que nous avions entendu rugir, étaient entrés la nuit dans son village, et avaient dévoré deux veaux. Nous nous rendîmes ensuite aux trois Fontaines, où nous eûmes la satisfaction de trouver le colonel Gordon, qui était arrivé quelques heures avant nous.

Quand nous fûmes bien reposés, nous nous décidâmes à laisser le mont Camis à droite, et à poursuivre notre route au Nord. Nous nous arrêtâmes plusieurs jours dans la dernière habitation que nous pussions rencontrer de ce côté-là. Les naturels du pays nous exhortèrent vivement à ne pas aller plus loin. Ils nous dirent que nous rencontrerions un vaste désert, où nous ne trouverions ni la moindre

Cafrerie. créature vivante, ni un brin d'herbe pour nourrir nos animaux. Leurs remontrances furent inutiles. Le premier août, nous nous avançâmes de dix milles au-delà de l'extrémité occidentale du mont Camis, et nous commençâmes à voir la mer Atlantique, dont nous étions éloignés d'environ quarante milles.

Le 3, après midi nous traversâmes une plaine sabloneuse ; le soir nous fûmes rendus à dix milles de la rivière *Cousie*, c'est-à-dire, de la rivière de sable, qui se jette dans la mer Atlantique. Pendant les deux jours que nous passâmes là, nous fîmes plusieurs promenades le long du rivage. Nous y vîmes des couches de pierres de la plus grande beauté, il y en avait de blanches comme la neige. Nous trouvâmes aussi des huttes, construites avec des côtes de baleines et des os d'éléphans ; mais il était aisé de voir qu'elles n'étaient pas habitées depuis plusieurs années. Nous poursuivîmes notre route droit au nord. Après avoir marché toute la journée, nous fîmes halte au milieu du désert le plus aride et le plus affreux que j'eusse jamais vu. Après avoir fait quatre milles, nous trouvâmes une fontaine, mais elle était trop près du rivage, et la haute mer la remplissait, ce qui en rendait l'eau très-désagréable.

Le jour suivant, nous allâmes nous promener sur la côte, qui est basse et couverte de rochers. On y voit des brisants très-forts, qui s'étendent à plus de quatre milles de terre; les rochers étaient couverts de coquillages. Après avoir demeuré là un jour, nous rencontrâmes sur la plage un grand nombre de huttes, autour desquelles il y avait des monceaux de coquillages, qui semblaient nous indiquer que les habitans de ces huttes ne se nourrissaient que de crustacées. Nous découvrîmes, à environ un mille de la grande Terre, une petite île, sur laquelle il y avait beaucoup de piquets plantés; mais point de cabanes. Le grand nombre de veaux marins, qui se promenaient autour des piquets, nous fit juger que l'île était déserte. Le matin, nous continuâmes à marcher vers le nord. Le pays n'est que sable, et nous en vîmes plusieurs petites montagnes, formées par le vent du sud-est, qui y souffle régulièrement tous les jours. Cafrerie.

Nous poursuivîmes notre route au nord; et le 15, nous vîmes sur le rivage l'empreinte encore si fraîche des pieds d'un homme, que nous jugeâmes que quelqu'un avait passé là ce jour même. Nous fûmes bientôt confirmés dans cette idée, par la dépouille toute fraîche

Cafrerie.

d'un veau marin, que nous trouvâmes sur la plage. Le 16, nous eûmes passé deux montagnes, que nous voyions depuis deux jours; comme elles sont peu éloignées l'une de l'autre, et qu'elles se ressemblent beaucoup, nous les nommâmes *les deux Frères*. Nous étions les maîtres de donner des noms à tout ce qui frappait nos regards dans cet horrible pays; car il n'y avait personne pour nous disputer un tel honneur.

Au point du jour, nous trouvâmes en chemin un nid d'autruche, où il y avait trente quatre œufs fraîchement pondus, que nous mangeâmes avec plaisir; nous vîmes beaucoup de zèbres, et enfin, à dix heures, nous arrivâmes au bord d'une rivière, qui sembla nous offrir le spectacle d'une création nouvelle. Après les neufs jours de marche, que nous venions de faire dans des déserts stériles et brûlans, où nous n'avions pas rencontré un seul être vivant, et où nos animaux n'avaient pu se désaltérer que deux fois, nous trouvâmes plusieurs huttes inhabitées, dans lesquelles il y avait beaucoup d'os de singes et d'autres animaux sauvages. Comme nous avions en cet endroit un pâturage excellent pour nos animaux, nous résolûmes d'y séjourner quelque temps, et de visiter l'autre côté de la rivière.

Cafrerie.

Le 19, nous fîmes une promenade sur le bord de la mer, où nous vîmes beaucoup d'oyes sauvages, de canards, de flamands, de pélicans. La rivière a dans son embouchure un demi-mille de large; mais elle est barrée par un banc de rochers. Le lendemain, je traversai la rivière avec le colonel Gordon; nous trouvâmes les traces récentes d'un pied humain, et nous les suivîmes. Sur la route nous aperçûmes plusieurs piéges tendus pour prendre les bêtes féroces; enfin, après avoir fait environ cinq milles, nous aperçûmes quelques hommes à un mille de nous. Nous leur fîmes aussitôt signe de venir nous joindre; mais ils étaient tout-à-fait sauvages, et ils prirent la fuite. Malgré cela, nous persistâmes à vouloir leur parler; et leurs traces nous conduisirent à leurs huttes, où il ne restait qu'un petit chien, qui n'était guère plus disposé que ses maîtres, à se familiariser avec nous.

Nous nous amusâmes quelque temps à examiner les huttes de ces sauvages; nous y trouvâmes plusieurs plantes aromatiques, qu'ils avaient fait sécher pour pouvoir les broyer, et ensuite les mêler avec de la graisse; car ils composent de cette manière une espèce de pommade, dont ils se parfument.

Cafrerie.

Leurs cabanes sont mieux construites que celles de la plupart des Hottentots ; elles sont plus élevées, couvertes d'herbes et garnies de sièges, faits avec des os de souffleurs. Nous vîmes plusieurs espèces de poissons, qu'ils avaient suspendus à des piquets autour de leurs cabanes. Comme nous n'avions pas porté de présens qui auraient pu leur faire plaisir, le colonel Gordon coupa les boutons des son habit, et les déposa parmi les aromates qu'on avait mis sécher. Au même instant, nous aperçûmes les sauvages dans le même endroit où nous les avions vus la première fois; nous leur fîmes tous les signes que nous crûmes les plus propres à les attirer, et nous leur envoyâmes aussitôt un Hottentot, pour les assurer que nous n'avions aucune mauvaise intention. Le colonel Gordon s'avança aussi vers eux, tandis que je me tenais auprès des huttes avec nos armes à feu ; et enfin, il parvint à leur persuader de s'approcher. Ces Sauvages, au nombre de onze, étaient les seuls habitans de ce canton. Nous leur demandâmes s'il y avait quelqu'autre nation ; mais il nous parut qu'ils ne connaissaient que les Nimiquas, de chez qui nous venions; et une femme nimiqua, qui demeurait avec ces Sauvages, était la seule qui eut quelque notion

Cafrerie.

des Européens. Quoique cette horde fût bien peu nombreuse, elle avait un chef, qui se nommait *Cout*. La manière de vivre de ces Sauvages, est extrêmement malheureuse, et ils sont, sans contredit, les plus sales de tous les Hottentots. Ils se vêtissent de peaux de veaux marins et de jakah, dont ils mangent la chair. Quand la mer jette à terre quelque souffleur, ils vont s'établir tout auprès, et s'en nourrisssnt tout le tems qu'il y a de quoi manger, quelque putrifié qu'il puisse être. Ils se barbouillent le corps avec de l'huile de poisson, dont l'odeur est si forte, qu'on les sent souvent approcher, long-temps avant de les voir. Ils charient l'eau dans des coques d'œufs d'autruche et dans des vessies de veaux marins. Nous remarquâmes alors que tous ces Sauvages s'étaient fait couper la première jointure du petit doigt; et nous leur en demandâmes la raison. Ils nous répondirent que c'était leur manière de se guérir d'une maladie particulière, à laquelle ils étaient sujets dans leur jeunesse. Le dernier jour que nous passâmes à l'embouchûre de la rivière, fut employé à pêcher. Nos nouveaux amis vinrent nous rendre visite. Ils mangèrent de très-bon appétit quelques vieilles sandales de cuir que leur avaient données nos Hottentots.

Cafrerie.

Le 25 au matin, nous continuâmes à marcher à l'est, en suivant les bords de la rivière. Nous poursuivîmes notre route à travers un pays montueux et le plus stérile que j'eusse jamais vu; aussi nous jugeâmes que c'était en vain que nous voudrions aller plus loin. Le 29, nous quittâmes les bords de la rivière d'Orange, dans l'intention de voyager toute la nuit. Au bout de trois heures de marche, nos chiens attaquèrent une troupe de zèbres. Ces animaux étaient assez près de nous, et paraissaient fort peu farouches; en une heure de temps nous en tuâmes deux, que nous dépeçâmes pour emporter, et dont la chair nous parut d'un excellent goût.

Le 2 septembre, nous nous rendîmes à la grande fontaine. Nous tuâmes en chemin plusieurs serpens, entr'autres, un de l'espèce qu'on nomme serpens *cornus*. Ces reptiles ont depuis douze jusqu'à dix-huit pouces de long, et passent pour être très-venimeux. Nous continuâmes notre route dans le désert, vers la terre des petits Nimiquois. Nous n'avions que fort peu de provisions; malgré cela un de nos Hottentots crut ne devoir pas se contraindre: la nuit, il vola toutes les sandales de ses compagnons, et les dévora complètement.

Le 11, nous arrivâmes à la fontaine du Coq. Nous y fûmes visités par plusieurs Nimiquas, qui nous apportèrent du lait; nous leur donnâmes du tabac en retour. Parmi ces Hottentots, il y avait deux chefs, dont l'un portait une canne datée de 1705, avec son nom de Vulcain; l'autre avait le nom de Jephté gravé sur la sienne. Le lendemain, après avoir gravi une montagne, nous arrivâmes à l'habitation de M. Engelbright qui consentit à nous accompagner à la grande terre des Nimiquas. Il prit avec lui trois bons chevaux, et nous dirigeâmes nos pas vers le nord. Le chemin que nous suivîmes, était très-raboteux, et faisait beaucoup de sinuosités entre les différentes branches du mont Camis. Cafrerie.

Le 25, nous gagnâmes la fontaine de la petite montagne de cuivre; je parcourus toutes les hauteurs, qui sont très-escarpées, et renferment beaucoup de minerai de cuivre. Après avoir fait environ quatre milles à travers une plaine sablonneuse, nous trouvâmes un grand rocher de forme conique, au pied duquel il y avait une petite foutaine, dont l'eau était très - bonne.

Le premier octobre, nous avançâmes jusqu'à la rivière d'Orange : nous crûmes qu'elle était guéable; mais nous fûmes bientôt détrom-

meure : elle consistait en six huttes. Ils avaient des moutons très-différens de ceux du cap. La queue de ces animaux est beaucoup plus longue, et ils ont du poil au lieu de la laine; ce qui fait qu'ils ressemblent plus à des chiens qu'à des moutons. Ce pays est rempli de zèbres, de rhinocéros, de giraffes. Cafrerie.

Après quelques jours de repos au bord de la rivière, nous nous préparâmes au départ; mais nous eûmes un si violent ouragan, que nous fûmes obligés de passer encore une nuit au même endroit. Le vent souffla avec tant de force, qu'il déracinait les plus grands arbres, et précipitait, du haut des montagnes, des rochers énormes. Quand il fût appaisé, nous nous mîmes en route pour la petite terre de Nimiquas, où nous arrivâmes au bout de cinq jours. Nous allâmes descendre chez M. Engelbright qui nous apprit que, deux jours après nous avoir quittés, il avait eu un de ses chevaux mangé par un lion. Le 4 novembre, nous partîmes pour le *Bokke-Veld*, et arrivâmes le 10 à l'habitation de Madame Rick. On nous dit qu'il y avait dans le canton un grand nombre d'anteloppes. Le matin, nous gravîmes une montagne qui nous conduisit dans une vaste plaine, et où nous jouîmes du plaisir de la chasse. Les anteloppes

Cafrerie.

pes se partagèrent en deux troupes de vingt ou trente chacune; nous les suivîmes depuis huit heures du matin jusqu'à midi, et nous en tuâmes ou blessâmes plusieurs.

L'après-midi, nous reçûmes la visite de quatre chefs des Hottentots, qui nous amusèrent toute la nuit. Le 21, j'allai herboriser dans la campagne; j'y trouvai une espèce de pierre à fusil, que les Hottentots préfèrent au fer, pour armer les harpons avec lesquels ils pêchent.

De-là, nous reprîmes la route de *Bokke-Veld*; et après plusieurs jours de marche et de mauvais temps, nous arrivâmes au *Windhock*. Je n'y restai pas oisif; j'ajoutai beaucoup à mes richesses botaniques. Je trouvai en fleurs plusieurs arbres toujours verts, entr'autres, un qui croît à la hauteur d'environ vingt pieds, et dont le fruit sert à empoisonner les hyènes; en conséquence, on ramasse ce fruit avec soin, et on le fait sécher.

Le 6 décembre, je pris congé de l'hôte généreux qui m'avait si bien accueilli, et je fus accompagné par ses deux fils jusqu'à la rivière des Éléphans. Je la traversai; et, laissant alors mon chariot derrière, je me rendis, à travers une grande plaine sabloneuse, à l'habitation de Madame Low, située dans la Val-

lée longue ; je m'y arrêtai quelques jours, pour herboriser dans les environs. Cafrerie.

Le 16, nous vînmes descendre chez M. Drayer ; delà, j'allai visiter le pays de *Van-Weren*. C'est une plaine agréable et fertile, bornée par la grande chaîne de montagnes, qui commencent au cap Fahe, et s'étendent au nord. Ces montagnes sont excesssivement élevées, et durant une partie de l'année leur sommet est couvert de neige ; à côté, on trouve le pays de Gondinie, qui est très-agréable, et qui possède des eaux chaudes.

Dans le cours de mon voyage, j'ai eu souvent occasion de parler du mimosa, qui abonde particulièrement dans la terre des Nimiquois. C'est un végétal qui doit frapper les voyageurs d'étonnement, non-seulement par sa hauteur extraordinaire, mais par les divers usages auxquels la nature semble l'avoir destiné. Il produit une grande quantité de gomme claire, transparente, que les naturels du pays regardent comme un excellent manger ; ses feuilles et ses bourgeons sont la principale nourriture des giraffes, et ses branches servent d'asyle à une espèce d'oiseaux qui vont par troupe, et qui, pour placer leur nid, choisissent de préférence le mimosa, attendu que le poli de l'écorce empêche que les serpens

Cafrerie.

et les autres nombreux reptiles qui infestent ces contrées, ne puissent aller dévorer leurs œufs, tandis que la grandeur de l'arbre offre une vaste retraite à cette colonie singulièrement multipliante.

La manière dont les loxias construisent leurs nids, est extrêmement curieuse. Celui que je vis contenait au moins huit à neuf cents oiseaux. On pourrait dire que cette multitude logeait sous le même toît; car le dessus du nid ressemble absolument au toît d'une maison couverte de chaume; et l'arête forme un angle si uni, si aigu, qu'en s'avançant au-dessus de l'entrée du nid, il le défend de l'invasion de tout ennemi rampant.

L'industrie des loxias égale celle des abeilles. On les voit toute la journée occupés à charrier une espèce d'herbe particulière et très-fine, qui leur sert à bâtir leur nid, et à y faire les réparations et les augmentations nécessaires. Quoique je n'ai pas séjourné assez long-temps dans le pays, pour m'assurer par moi-même, s'ils agrandissaient leur logement à mesure que leur famille augmentait, je n'en puis douter, d'après la quantité d'arbre que j'ai vu renversés par le poids des nids, ou dont les branches étaient entièrement couvertes par ces nids. Quand l'arbre qui porte ces

cités aériennes tombe, il est évident que les loxias sont obligés de se construire un autre logement.

J'eus la curiosité de défaire un de ces nids abandonnés, pour en examiner la structure intérieure, et je la trouvai tout aussi ingénieuse que celle du dehors; il y avait plusieurs entrées, conduisant chacune dans une rue très-régulière, de chaque côté de laquelle étaient des logemens, à environ deux pouces de distance l'un de l'autre.

L'herbe dont les loxias se servent pour construire leurs nids, s'appelle l'*herbe des Boshmans*. Je crois que ces oiseaux mangent la graine de cette herbe; cependant je trouvai beaucoup de débris d'insectes dans le nid que j'examinai. Ce nid paraissait avoir été habité plusieurs années, et il y avait des parties plus parfaites que d'autres; ce qui me prouva que les loxias travaillent à leur logement, et l'agrandissent à mesure qu'ils voyent croître leur famille, ou plutôt leur république.

En quittant le district de *Van-Weren*, je traversai le pays noir, et je fus de retour au cap dans la soirée du 21 décembre, après un voyage de six mois et cinq jours.

J'ajouterai ici quelques faits que j'ai eu

Cafrerie.

occasion d'observer pendant mon séjour en Afrique, où, comme on le sait bien, le règne animal, ainsi que le règne végétal abondent en productions nuisibles à la nature humaine.

J'ai déjà parlé de divers végétaux d'Afrique, dont on redoute le poison; mais je me suis trop peu étendu sur les serpens venimeux, qui habitent cette partie du monde, et c'est sur eux que je vais fixer à présent l'attention de mes lecteurs.

Le serpent cornu est le plus venimeux de tous les reptiles; il est de couleur grisâtre, et a environ dix-huit pouces de long. Sa tête est très-plate, et fort grosse à proportion de son corps. On voit au-dessus des yeux de petites écailles, que les gens du pays où vit cet animal appellent des cornes.

Ce serpent, si justement redouté, puisque ses morsures sont toujours mortelles, abonde dans le pays des Boshmans et des Nimiquas qui, pour empoisonner leurs flèches, préfèrent son venin à tous les autres. Les Boshmans n'ont point de bétail, et ne vivent guère que du produit de leur chasse; aussi il semble que la nature a placé exprès à côté d'eux le venin du serpent cornu, pour leur fournir un moyen de s'assurer mieux de leur proie, et

de se défendre contre leurs nombreux ennemis. Pressés par la faim, ils descendent fréquemment de leurs montagnes, pour enlever les troupeaux des colons hollandais, et, sans leurs flèches empoisonnées, il leur serait impossible de résister à ceux qui les poursuivent; mais avec ces armes, ils donnent souvent la mort, ou ils font des blessures, dont on ne guérit que très-difficilement. Cafrerie.

Les Boshmans préparent ce poison, en pilant le serpent tout entier, jusqu'à ce qu'il soit réduit à une consistance semblable à la gomme; et alors ils en attachent un peu avec de petits nerfs au bout de leurs flèches, auxquelles ils ont soin de faire deux pointes recourbées et quelquefois davantage, pour qu'elles ne puissent plus sortir de la chair, quand elles y sont entrées.

Non contens d'employer ainsi ce funeste venin, ils le mêlent quelquefois avec d'autres; et ils font, par ce moyen, une composition qu'ils appellent poison pourri, et qu'un fermier de ces contrées m'a assuré occasionner soudain la gangrène, mais sans beaucoup de douleur. Une hollandaise qui allait au cap, étant attaquée la nuit par un parti de Boshmans qui voulaient lui enlever ses bestiaux, fut blessée à l'épaule d'un coup de

Cafrerie.

flèche empoisonnée ; l'effet du poison fut si prompt, qu'avant que la femme eût le temps de se rendre au cap, la gangrène corrompit la partie de l'épaule et tout le sein, de sorte qu'il fut impossible de la sauver. Ce fait ainsi que plusieurs autres du même genre, m'a été raconté par les gens du pays : je puis assurer qu'au cap personne ne paraissait en douter. Beaucoup de hottentots meurent de la morsure des serpens ; mais j'en ai vu plusieurs qui en étaient guéris, quoiqu'ils n'aient d'autre manière de se traiter, qu'en brûlant soudain la plaie.

Le kousebande, ou le serpent jaretière, est aussi un des reptiles le plus venimeux de ces contrées. Il est sur-tout dangereux pour les voyageurs, parce qu'il est de la couleur de la terre, et difficile à apercevoir. Ce serpent est mince, et n'a guère plus de dix-huit pouces de long. Sa morsure tue, dit-on, presque toujours sur-le-champ ; mais comme il perd une certaine quantité de venin à chaque morsure qu'il fait, il y a des instans où ces morsures sont moins terribles.

Le serpent jaune, quoique très-venimeux est moins dangereux que les autres, parce que sa taille et sa couleur brillante les font apercevoir de loin. Ce serpent a depuis quatre

jusqu'à huit pieds de long. On le trouve la plupart du temps dans des trous de rat ; car il se nourrit principalement de ces animaux, et après les avoir dévorés, il s'empare de leur demeure. Aussi les voyageurs ne doivent pas dormir à terre, dans les endroits où il y a de ces trous. Les Hottentots se procurent le poison du serpent jaune, en lui arrachant une poche qu'il a dans la gueule, et qui contient une liqueur, dans laquelle ils trempent les petits nerfs dont ils garnissent la pointe de leurs flèches. Cafrerie.

La couleuvre gonflée, qui doit son nom à la facilité qu'elle a de s'enfler, est de couleur grisâtre, et d'environ trois pieds et demi de long. Beaucoup plus grosse que tous les autres reptiles de ces contrées, elle a une tête plate et monstrueuse ; les dents qui contiennent son venin, sont crochues et d'un pouce de longueur.

La couleuvre qui s'élance, est très-dangereuse, mais peu commune ; elle a trois ou quatre pieds de long, et est d'une grosseur proportionnée.

Le serpent de nuit, qui est le plus beau de tous, n'a que dix-huit à vingt pouces de long, et est extrêmement mince. Il est couvert d'anneaux noirs, rouges et jaunes ; et la nuit,

Cafrerie.

quand on le voit de près, il ressemble à du feu : les Hottentots l'appellent le *tueur d'homme*.

Je ne doute pas qu'il n'y ait aux environs du Cap, beaucoup d'autres serpens, que ceux dont je viens de parler; les habitans en citent un, qu'ils appellent *spoog slang*, c'est-à-dire, serpent crachant, qui darde son venin de très-loin, et qui rend aveugle ceux qu'il atteint.

Le docteur *Syde*, médecin du Cap, me dit qu'on lui avait souvent conduit des gens, qui venaient d'être piqués par des scorpions, et qu'il avait éprouvé que l'huile était le meilleur remède dont on pût faire usage dans ces occasions. Les Hottentots tiennent pendant long-temps, et le plus près du feu qu'ils peuvent, la partie piquée : ils prétendent que c'est un moyen sûr de se guérir.

Il serait bien à désirer qu'on pût trouver un remède certain contre les morsures de ces cruels animaux, et que les gens qui entreprennent de longs voyages, pussent le porter toujours dans leur poche. Les botanistes sont plus exposés que personne, parce qu'ils errent sans cesse dans les champs, parmi les buissons et les herbes où se cachent ces reptiles. Ces animaux se glissent souvent auprès de l'homme qui dort sur la terre, pour y chercher de la chaleur; on en trouve quelquefois

quefois dans les lits, et j'y en ai vu moi-même. Cafrerie.

Quoiqu'il y ait peu de pays au monde, où l'on trouve autant d'herbes vénéneuses, qu'aux environs de cap de Bonne-Espérance, le voyageur a bien moins à craindre des végétaux que des animaux; il est toujours sûr d'éviter les uns, et souvent il ne peut même pas soupçonner les autres. Je ne connais que quatre plantes, communément employées comme un moyen de destruction.

La première est une grande plante bulbeuse, appelée *Amarilis-distica*. On la nomme aussi poison enragé, d'après les violens effets qu'éprouvent les animaux, qui ont été blessés par des flèches imprégnées de ce venin. Voici comment les Hottentots le préparent; ils prennent la bulbe, au moment que les feuilles commencent à pousser, et la coupant transversalement, ils en extraient un fluide épais, qu'ils exposent au soleil, jusqu'à ce qu'il ait acquis la consistance d'une gomme. Les chasseurs s'en servent, quand ils ne veulent tuer que des animaux destinés à être mangés; et ces animaux, quand ils sont blessés, peuvent encore courir plusieurs milles; et ne meurent quelquefois que le lendemain. Les bestiaux sont très-friands des jeunes feuilles de cette

Cafrerie. plante dangereuse; aussi les fermiers ont grand soin d'écarter leurs troupeaux des endroits où ils soupçonnent qu'on peut la trouver.

La seconde plante vénéneuse est une espèce d'*euphorbia*, qui croît dans le pays des Boshmans, et dans la grande terre des Nimiquas. Sa gomme sert à garnir les flèches; mais on emploie plus communément la plante même, pour empoisonner les fontaines, où vont se désaltérer les bêtes féroces; aussi l'étranger qui voyage dans ces contrées, doit bien prendre garde à l'eau qu'il va boire.

L'euphorbia s'éleve à la hauteur de quinze ou vingt pieds, et pousse beaucoup de branches garnies de fortes épines. Les naturels coupent autant de ces branches, qu'ils le croient nécessaire pour les animaux qu'ils ont envie de détruire, et ils les mettent dans un trou qu'ils creusent exprès, et dans lequel ils conduisent l'eau, ayant grand soin en même temps de couvrir la source principale. Les animaux altérés ne peuvent avoir de choix à faire; car, dans ces contrées, les endroits où il y a de l'eau, sont quelquefois à vingt ou trente milles de distance l'un de l'autre.

Le seul animal que j'aie vu empoisonné de cette manière était un zèbre; à peine était-il à un mille de la fontaine où il venait de

boire, qu'il tomba. Les Hottentots me dirent que tous les animaux qui boiraient de cette eau, périraient de même, m'assurant en même temps que la chair n'en était pas moins bonne à manger. Cafrerie.

Le troisième poison végétal est tiré d'une espèce de *rhus*, qui ne se trouve que du côté de la rivière d'Orange. On dit que ce poison est très-actif. Ceux qui le préparent, ont grand soin de se couvrir les yeux; car, si la moindre goutte y touchait, ils seraient sûrs de perdre la vue.

Le quatrième enfin est le seul dont se servent les colons du Cap. C'est une noix que porte un petit arbuste, et qu'on nomme poison des loups, parce qu'il empoisonne les hyènes. Après avoir fait torérfier ces noix, comme du café, on les réduit en poudre, et on couvre de cette poudre quelques morceaux de viande, ou quelque chien mort, qu'on jette dans les champs. Les hyènes ne manquent pas de les dévorer, et ordinairement on les trouve mortes le lendemain.

La contrée intérieure des Cafres est fort peu connue des Européens. On s'accorde pourtant à dire que c'est un des pays du monde le mieux situé pour le commerce et la navigation, et l'un des plus négligés sous ces

Cafrerie.

deux rapports. Cette contrée réunit tous les avantages, excepté peut-être celui d'être une île parfaite. Le sol est fertile; mais les habitans sont encore dans la barbarie. Ils ont une sagacité naturelle; mais l'indolence absorbe leurs facultés. Ainsi il manque aux esprits, comme aux terres de ce coin du globe, la culture. La politique des Hollandais, possesseurs de la partie principale des côtes, ne permet qu'autant que leur intérêt l'exige, ni la culture des terres, d'où pourrait naître le luxe, ni la civilisation des hommes, qui pourrait conduire à la désobéissance.

Tout ce pays s'étend environ sept cent quatre-vingts milles du nord au sud, c'est-à-dire, depuis le cap *Negro*, ou cap noir, jusqu'au cap de Bonne-Espérance. De cette dernière place, il s'étend au nord-est, jusqu'à l'embouchure de la rivière *del Spiritu-Sancto*, l'espace d'environ six cents soixante milles; et delà, dans l'intérieur des terres, presque jusqu'à la ligne équinoxiale, c'est-à-dire, l'espace d'environ mille sept cents quarante milles. Dans quelques endroits, il a neuf cents milles, dans d'autres seulement six cents milles de large. Le cap *Negro* est sous le 15e. degré, 30 minutes de latitde sud; et la rivière *del Spiritu-Sancto*, sous le 25e. degré de latitude sud.

Cafrerie.

Quelques auteurs affirment que ce mot *Cafre*, est un nom de mépris et injurieux, donné par les Arabes à tous ceux qui n'avaient que des notions confuses de la Divinité, et que les Portugais, par mépris, ont apliqué aux naturels de cette contrée.

CHAPITRE III.

Plan d'un voyage intéressant dans d'intérieur de l'Afrique, et qui n'a jamais été fait.

Il y a dans l'intérieur de l'Afrique environ huit cents lieues, depuis le Sénégal jusqu'au Nil, où les Européens n'ont jamais été, et dont on ne sait absolument rien. Il n'y a pas de sujet plus digne de la curiosité des savans, et rien qui doive plus intéresser les administrateurs des états policés : leur indifférence sur cette partie de la géographie et de l'histoire naturelle, mérite d'être remarquée ; et il est utile de remettre cet objet sous les yeux du public, pour électriser, s'il est possible, les nations commerçantes et les sociétés qui s'occupent de l'avancement des sciences.

Le Niger qui traverse cette étendue de pays, est un fleuve si peu connu, que les uns le font aller à l'orient ; les autres, à l'occident : c'est-à-dire, qu'il y a sur le lieu de sa source sept ou huit cents lieues d'incertitude.

Sur la côte du Sénégal, on appele Niger le Sénégal lui-même ; et l'on suppose qu'il vient de l'orient, et de fort loin : mais Danville qui avait en géographie tant d'érudition et de sagacité, en fait un fleuve tout différent. Il envoie le Sénégal à l'occident, et le Niger à l'orient. Il seroit très-possible de traverser l'Afrique depuis le Sénégal jusqu'à la Mer-Rouge, voyage le plus curieux de tous ceux que l'on peut faire actuellement sur la surface de la terre.

Les sables brûlans, le manque d'eau, les lions, les tigres, les serpens, des nations de Maures voleurs, et même de Nègres antropophages, ont fait regarder ce voyage comme impossible. Mais on a trop exagéré, et l'on ne s'est pas assez occupé des moyens que l'on pourrait prendre pour réussir, et des avantages qu'on retirerait de ces voyages en Afrique.

Les Anglais ont déjà fait des tentatives à cet égard : mais les Français ont les moyens d'y réussir d'une manière plus directe et plus facile.

Cet immense fleuve du Niger traverse l'Afrique dans la partie la plus large, la plus curieuse et la plus inconnue : elle offre à la curiosité des géographes, des naturalistes, des

négocians, des administrateurs, un vaste champ de découvertes importantes. On peut les entreprendre ou par l'orient, ou par le nord.

Nos établissemens, le long du Sénégal, nous offrent un moyen d'y parvenir. Il est certain qu'on peut traverser l'Afrique, en allant du Sénégal à la Mer-Rouge : on peut en rassembler une infinité de témoignages.

Le père Gaby, cordelier, qui alla au Sénégal en 1686, et qui publia en 1689, une relation de la Nigritie, disait : Il y a des Marabous qui vont à la Mecque visiter le tombeau de Mahomet, quoiqu'ils en soient éloignés de onze à douze cents lieues.

M. Venture, qui a passé 28 ans en Turquie et en Barbarie, rapporte que beaucoup de Nègres des environs du Sénégal, qui ne sont pas prêtres, vont à la Mecque. Il y a cinq royaumes nègres qui sont Musulmans; et une des lois de l'islamisme est le pélerinage de la Mecque, dont on ne peut se dispenser, sans de très-fortes raisons. Ces Nègres musulmans se rendent à Tafilet, dans le royaume de Maroc; ou à Boumou, et de-là au Caire.

M. Sparman assure qu'on a vu des captifs qui étaient venus de la Mer-Rouge, en descendant le Niger jusques vers le Sénégal.

M. Bruce parle de ce qu'on appelle Hybeers :

ce sont des guides pour diriger les caravanes, soit en Égypte, à la Mer-Rouge, ou au pays de Sudan, et aux extrémités occidentales de l'Afrique : ils sont en grande considération à cause des connaissances qu'ils ont sur les différens pays, sur les puits et sur les circonstances qu'il importe aux voyageurs de connaître. Suivant ce voyageur, les caravanes de Sudan traversent l'Afrique de l'est à l'ouest, et portent les marchandises des Indes, de la Mer-Rouge à l'océan Atlantique.

Suivant le même M. Bruce, il y a des eunuques pour le service des temples à la Mecque et à Médine, à qui l'on donne quelquefois la liberté d'aller dans leur pays et les grandes villes où ils ont été achetés, telles que *Cournou*, *Toctur* et *Tombouctou*. Ils y font des quêtes pour le service du culte du Prophète, et rapportent assez souvent une grande quantité d'or qui abonde dans le pays : on a pour eux des égards religieux. M. Bruce en rencontra un qui revenait d'un voyage dans le Sudan ou de la Negritie, et avec qui il espérait voyager, ce qui lui aurait été fort utile ; mais celui-ci le quitta par la perfidie du roi de Sennaar. Bruce ajoute que les caravanes du Sudan traversent l'Afrique de l'est à l'ouest, jusques sur les bords de l'océan.

Au mois d'octobre 1787, MM. Sparman, Vadstrom et Herennius, savans suédois, virent chez le citoyen Peltan, directeur du Sénégal, le shérif ou grand marabou *Sidi-Mahomet*; qui habite au Sénégal, et y jouit d'une grande considération. M. Brisson qui revenait de sa captivité chez les Maures, leur servait d'interprète. Le shérif leur rapporta le voyage qu'il avait fait en pélerin jusqu'à la Mecque, par Tombu : il leur traça la direction de sa route, et en marqua les principales stations sur un papier : ce shérif leur offrait de recommencer ce voyage avec un européen qui passerait pour son esclave, qui irait nuds pieds, avec un simple manteau, à qui il pourrait être obligé de donner quelques coups du bâton sacré que porte le marabou. Il demandait environ mille écus, qui lui seraient payés à son arrivée au levant. Quoiqu'il en soit, il y a certainement un meilleur moyen ; c'est celui des caravanes.

En 1788, on avait donné ordre à la compagnie du Sénégal d'envoyer à Tombu ; mais ce projet n'a pas eu d'exécution : les compagnies ne peuvent guère s'occuper que de leur intérêt actuel ou très-prochain. L'intérêt public, la gloire des nations, le progrès des connaissances ne peuvent guère entrer dans les

spéculations d'une compagie de commerce : ses soins n'allaient pas même jusqu'à assurer la subsistance de ses employés au Sénégal. Aussi, quant à présent, aucun européen n'a encore osé aller jusqu'à Tombu, quoique cette ville ne soit probablement qu'à 250 lieues de *Galam*, et qu'elle soit fréquentée par les Nègres, par les Maures et par les Barbaresques.

La ville de Tombu, dont Léon d'Afrique donne une pompeuse description, faite il y a trois cents ans, que l'on copie encore dans nos géographies, n'a point été visitée depuis ce temps-là par des Européens. On sera bien surpris d'apprendre que Tombu et Tombouctou sont deux villes très-différentes : la confusion qu'on a fait de ces deux villes importantes, éloignées cependant l'une de l'autre de 50 lieues, est un fait bien étrange pour la géographie.

M. Fraise, qui était directeur de la compagnie du Sénégal, dit avoir vu à Paris, en 1788, des Maures qui lui ont certifié qu'on allait fréquemment de Tombu à Bournou. Or, à Bournou il y a une rivière qui va tomber dans le Nil ; et il y a des communications de Bournou avec le Caire, et avec le Fezzan qui est au midi de Tunis. Ainsi, en partant

du Sénégal, on peut traverser l'Afrique en entier, d'occident en orient.

Il en est de même, en commençant par le nord ou par les côtes de Barbarie : on peut également pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique jusqu'au Niger. Actuellement, les Maures viennent en troupe des états de Maroc jusqu'au Sénégal. Le citoyen Venture avait vu un habitant de Tunis sur la Côte-d'Or, qui y était venu au travers de l'Afrique, sans beaucoup de difficultés. On sait qu'il part tous les ans, de l'empire de Maroc, une caravane qui côtoie les états d'Alger, de Tunis et de Tripoli, dont les habitans s'y réunissent, ainsi que beaucoup de nègres de l'intérieur de l'Afrique. Les caravanes de Tripoli vont à Fezzan avec la plus grande facilité, malgré une distance de trois cents lieues. Ce serait un des meilleurs moyens de pénétrer en Afrique; et le pacha de Tripoli procurerait tous les secours qui seraient en son pouvoir.

Il s'est formé, depuis quelques années, en Angleterre, une société d'environ cent personnes qui ont souscrit pour quatre vingt mille francs, à l'effet de procurer des voyages dans l'intérieur de l'Afrique. Cette société envoya, en 1788, M. Lediard au Caire, et M. Lucas à Tripoli; celui-ci devait aller à *Mourzouk*,

capitale du *Fezzan ;* espèce de point central qui est lié par le commerce avec les autres villes de l'intérieur de l'Afrique. Les troubles du pays l'empêchèrent de suivre son projet : il fut rebuté par les difficultés, et il revint.

Suivant les informations que M. Lediard avait prises dans le marché des esclaves, au Caire, relativement aux endroits où vont les caravanes pour en acheter, il apprit que la caravane de Sennaar amène des esclaves qui sont de 150 lieues, à l'occident de Sennaar : qu'une autre caravane va du Caire au Fezzan en cinquante jours ; que du Fezzan à Tombouctou, il y a quatre-vingt-dix journées de sept lieues chacune.

M. Lucas prit à Tripoli des informations détaillées du shérif *Imhammed*, qui avait été souvent employé par le roi de Fezzan, comme facteur pour le commerce des esclaves. Il apprit que Fezzan a des relations avec les royaumes de *Gashna* et de *Bournou*, qui sont sur le Niger, et forment probablement la partie la plus élevée de l'Afrique, puisque du royaume de Bournou et pas loin de la source du Niger, sort la rivière des Gazelles, qui va tomber dans le Nil, suivant le père Sicard.

Les caravanes de Bournou au Fezzan sont très-fréquentes ; elles sont 35 à 40 jours en

route : il n'y a pas 300 lieues. Suivant M. Lucas, il y a 48 journées ; mais elles trouvent de temps en temps des villes où elles se rafraîchissent et renouvellent leurs provisions. M. Lucas s'est assuré, autant qu'il était possible, de la véracité du shérif Imhammed ; et il croit qu'on ne peut douter de son récit.

Le citoyen Froment-Dechamp-Lagarde, vice-consul de France à tripoli de Barbarie, a aussi recueilli, de plusieurs marchands de nègres, des itinéraires de Cashna et de Borno. Il compte 35 journées de Tripoli au Fezzan ; 70 du Fezzan à Cashna ; et 45 du Fezzan à Borno : il évalue les journées à 6 lieues.

En 1784, quatre voyageurs allemands, encouragés par M. de Castries, ministre de la marine, s'étaient proposés de parcourir l'intérieur de l'Afrique, et d'aller au Sénégal par le Fezzan : Ils se rendirent à Tunis. Le citoyen Venture les présenta au Bey, qui leur promit des lettres de recommandation ; mais la peste faisait des ravages : enfin, le manque d'argent, plus que toute autre difficulté, leur fit abandonner leur projet.

Il paraît que, pour quelqu'un qui saurait bien l'arabe, et qui pourrait passer pour musulman, le voyage, depuis Tunis jusqu'au bord de l'Océan, n'aurait rien d'impossible :

il ne faudrait que du courage, un fort tempérament, beaucoup de patience, des marchandises qu'on pût échanger dans les stations : on ferait bien d'attendre les caravanes, parce qu'on est en sûreté avec elles. Avec de l'argent, on formerait des caravanes où il n'y en a pas ; mais, pour ne pas périr faute d'eau, il faudrait être guidé par les conducteurs qui savent où on en trouve. Les Maures, qui savent prendre de l'ascendant sur les Nègres et s'en faire respecter, seraient les meilleurs conducteurs. Quarante Maures avec vingt chameaux, un troupeau de moutons et de chèvres pourraient nous conduire à travers l'Afrique.

Les Français ont sur-tout un grand intérêt à s'y établir. Les mines de Bambouk suffiraient seules pour produire des centaines de millions ; et elles sont à notre portée. Le citoyen David, qui était gouverneur du Sénégal, et qui alla visiter ces mines en 1744, fut accueilli partout. Les habitans le pressaient de bâtir des forts, et de faire travailler à leurs mines : il voyait l'or à la surface de la terre, et jusques dans l'eau qu'on lui donnait à boire. On a vu ce respectable vieillard, dont la mémoire est encore en vénération parmi les Nègres, parler avec enthousiasme de l'espoir qu'il avait eu d'acquérir à la France des richesses supé-

rieures à celles du Pérou et du Mexique, en faisant le bonheur des nations qui lui ouvraient leurs trésors. Il était persuadé qu'on aurait tiré de Bambouk cent millions d'or en peu d'années : les vues de ce citoyen furent déconcertées par la guerre, ce fléau destructeur de tout bien : mais nous pouvons reprendre aujourd'hui ces utiles projets.

Le citoyen Durand, directeur de la compagnie du Sénégal, en 1786, s'en était occupé : il envoya par terre à Galam ; et c'était la première fois qu'on faisait ce voyage. Rubaut, un des employés sous ses ordres, partit avec un marabou, deux nègres et trois chameaux, le 13 de janvier, de Saint-Louis du Sénégal. Il traversa en partie huit royaumes ou nations. Les maîtres des villages, les *bours* ou rois de chaque pays lui firent toute sorte d'accueil ; on tuait des bœufs, on lui donnait des provisions et même des guides : on n'y avait jamais vu de blancs ; et c'était une fête pour les princes et les sujets. Il établit des relations de commerce avec le roi des Jolofs et le prince de Galam.

La route du Sénégal à Galam est de 150 lieues en ligne droite, Rubaut arriva le 17 février, c'est-à-dire, au bout de 35 jours, et il

il avait séjourné en différens endroits. Ce voyage par terre à Galam est donc facile.

Le décret du 18 janvier, qui a rétabli la liberté du commerce du Sénégal, et supprimé le privilége de la compagnie, remet la nation dans le cas de pourvoir elle-même aux établissemens qui pourraient nous procurer cette source de richesses. Il est plus facile aux Français, qu'à aucune autre nation, de pénétrer dans l'intérieur de ce riche et curieux pays, et d'apprendre à l'Europe des choses toutes nouvelles.

Pour commencer ces belles entreprises, il ne faudrait que des jeunes gens acclimatés quelque tems en Afrique, qui sussent l'arabe et le mandingue, qui fussent accoutumés à la manière de vivre des Nègres et des Maures, et qui se joindraient aux conducteurs des caravanes, aux Nègres qui vont à Tombut, au Fezzan, à Bournou, ou à la Mecque, pour traverser l'intérieur de l'Afrique. On y pourrait établir des relations qui seraient utiles à la géographie, à l'histoire naturelle, au commerce; et, ce qu'il y a de plus intéressant, à la perfection d'une partie de l'humanité. Le savant qui réussirait dans ce voyage, dont les peines et les périls ne sont pas impossibles à surmonter, donnerait à l'Europe une histoire

absolument neuve des peuples de l'Afrique ; car l'intérieur de ce pays n'est pas plus connu que les forêts de la nouvelle Zelande. Il aurait peut-être le bonheur de pénétrer jusqu'au temple de Jupiter Ammon, si célèbre dans l'antiquité ; et où l'on peut espérer de retrouver l'ancienne langue de l'Égypte, et vraisemblablement des livres qui serviraient à l'intelligence des hiéroglyphes.

Fin du Tome Vingt-cinquième.

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

LIVRE IX.

VOYAGES D'AFRIQUE.

CHAPITRE PREMIER. *Voyage de Bruce en Nubie, en Abyssinie, et aux sources du Nil. — Il s'embarque à Sidon. — Se rend à Alexandrie. — Il arrive au Caire, à Sienné, à Cosseir, sur la Mer-Rouge, visite ce golfe, relâche à Masuah, sur la côte d'Abyssinie.* Pag. 1.

CHAP. II. *Conduite perfide du* Naïb *pendant le séjour de Bruce à Masuah. — Il est protégé par Achmet, neveu du Naïb.* 55.

CHAP. III. *Route d'Arkeeko à Dixan, par le mont Taranta. — Route de Dixan à Adowa, capitale du Tigré.* 75.

CHAP. IV. *Arrivée à Adowa. — Accueil qu'on y fait à M. Bruce. — Il va voir Fremona, et les ruines d'Axum. — Il se rend à Siré. — Route de Siré à Addergey, et à Gondar, par le mont Lamalmon.* 93.

CHAP. V. *Arrivée à Gondar. — Première audience que M. Bruce obtient du roi d'Abyssinie. — Séjour à Gondar.* 110

CHAP. VI. *Usages et coutumes d'Abyssinie. — Description d'un banquet sanglant. — Religion. — Circoncision.* 129

CHAP. VII. *Description d'Emfras, et du lac Tzana. — M. Bruce accompagne le Monarque à l'armée. — Il va voir la grande cataracte d'Alata. — Il revient à Gondar avec l'armée.* 146.

CHAP. VIII. *Tentative pour découvrir les sources du Nil. — Entrevue avec Fasil. — Arrivée à Goutto, et vue de la première cataracte. — Arrivée aux sources du Nil.* 171.

CHAP. IX. *Description des sources du Nil. — De Geesh. — Tableau des diverses Cataractes du Fleuve.* 211.

CHAP. X. *Retour des sources du Nil. — Visite chez Welled-Amlac. — Arrivée à Gondar. — Singulières ambassades que reçut le Roi d'Abyssinie. — M. Bruce obtient la permission de quitter ces contrées.* 223.

CHAP. XI. *Description de Gondar, du Palais de Koscam. — Départ de M. Bruce. — Route de Gondar à Teherkin. — Chasse de l'Éléphant. — Route de Teherkin à Teawa, capitale de l'Atbara.* 251.

CHAP. XII. *Séjour à Teawa. — Le Sheik cherche à retenir M. Bruce. — Ce voyageur donne des remèdes au Sheik et à ses femmes. — Un Moullah et un Shérif sont envoyés de Beyla à Teawa. — Éclipse de lune.* 274.

CHAP. XIII. *Route de Teawa à Beyla. — Bruce est bien accueilli par le Sheik de Beyla, et par la Tribu des Nubas. — Arrivée à Sennaar. — Conversation avec le Roi de Sennaar, avec le Sheik Adelan. — Entrevue avec les femmes du Roi.* 302.

CHAP. XIV. *Route de Sennaar à Chendi. — M. Bruce est accueilli par Sittina. — Conversation avec cette Princesse. — Entrée dans le Désert. — Colonnes de sable mouvant. — Simoon.* 328.

CHAP. XV. *Détresse de la Caravane de M. Bruce dans le Désert. Elle rencontre des Arabes. — Elle perd des chameaux, et une partie de son bagage. — Arrivée à Syenné.* 349.

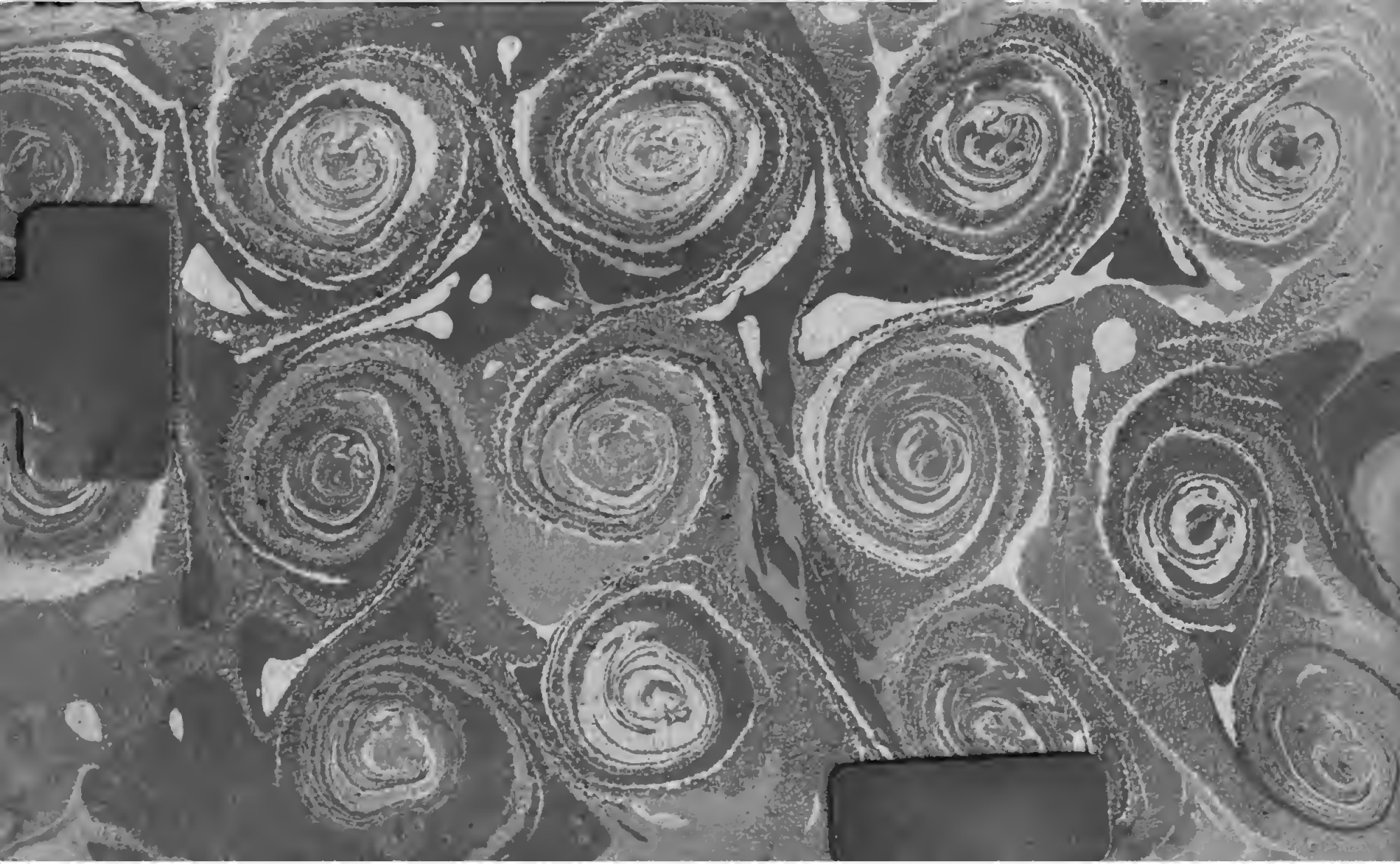
CHAP. XVI. *M. Bruce est favorablement accueilli à Syenné. — Il arrive au Caire. — Entrevue avec le Bey. — Il arrive à Marseille.* 366.

LIVRE X.

Voyage de William Paterson dans la Cafrerie, en 1777, 1778 et 1779.

CHAPITRE PREMIER. *Premier et second voyage de Paterson dans le pays des Hottentots.* 398.

CHAP. II. *Voyages de Paterson dans le pays des Cafres et des Numiquois.* 419.
CHAP. III. *Plan d'un Voyage intéressant dans l'intérieur de l'Afrique, et qui n'a jamais été fait.* 454.

Fin de la Table des Chapitres.

Biblioteca Nazionale V. E. III. NAPOLI
641830